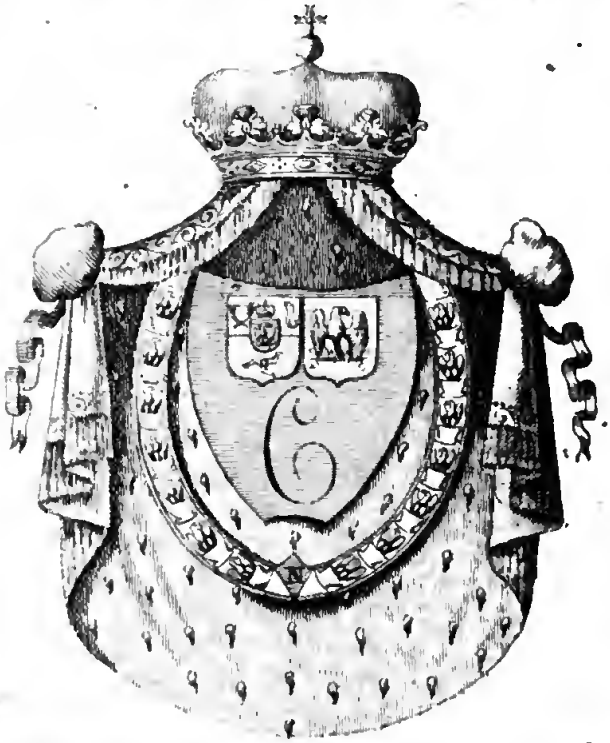
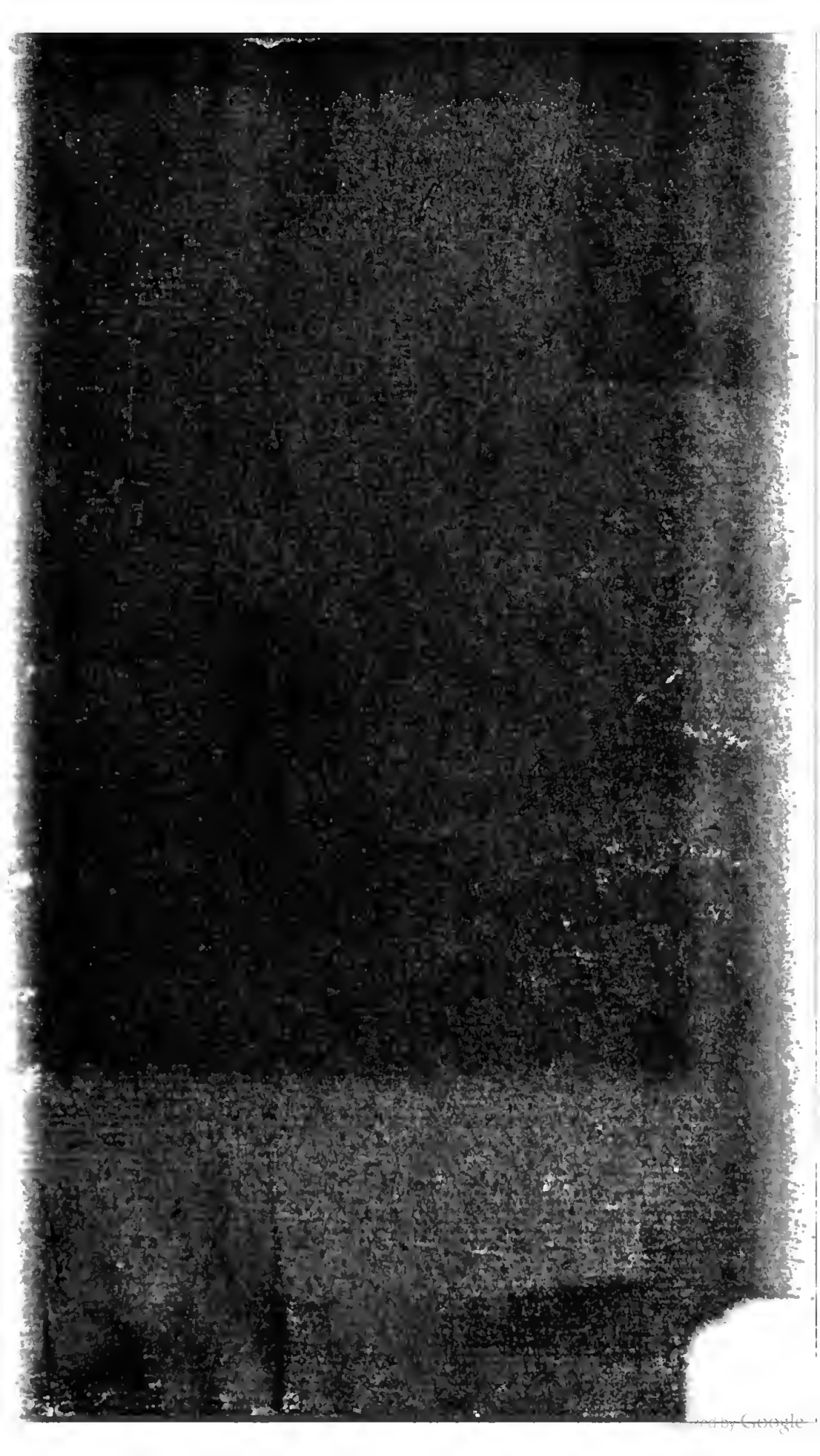
NAZ.
anuele III
I
PPL.
ATINA
3
0
POLI




Digitized by Google

963

II Suppl.-Palet-B. 145

LES SAISONS.

POËME.

B 32
B 33101

LES SAISONS,

POËME.

PUISSENT mes chants être agréables à l'homme vertueux & champêtre, & lui rappeller quelquefois ſes devoirs & ſes plaiſirs. *Wieland.*

SEPTIÈME ÉDITION.

A AMSTERDAM.

1775.

BIBLIOTECA NAZIONALE DI NAPOLI

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

JE préſente au jugement du Public un ouvrage d'un genre dans lequel les François ne ſe ſont pas encore eſſayés. Pluſieurs hommes de lettres & de goût ont penſé que les détails de la Nature & de la vie champêtre ne pouvoient être rendus en vers françois ; mais j'avois fait peu de réflexions quand je commençai mon Poëme ; j'étois jeune, & ce que ces hommes éclairés jugeoient impoſſible ne me parut pas même difficile.

Élevé à la campagne dans un pays peuplé d'heureux cultivateurs, je n'ai vu dans mon enfance que des objets cham-

pêtres & des hommes contents de leur état : j'ai vu de bonne-heure les révolutions, les phénomènes, les beautés, les bienfaits de la Nature, & je ne les ai point vus avec indifférence. Ovide, Virgile, Lucrèce, Horace, me charmoient par les tableaux de la campagne qu'ils ont répandus dans leurs ouvrages : j'eſſayai de les imiter ; les couleurs d'un beau ſoir, l'éclat & la fraîcheur du matin, le moment d'une récolte abondante, devinrent les ſujets de mes vers ; j'étois dans l'âge où on chante ce qu'on aime ; j'avois un plaiſir à peindre les objets qui avoient frappé mes ſens ; j'avois la paſſion de peindre : ſi j'ai pris ma paſſion pour du talent, c'eſt un malheur que je partage avec plus d'un Artiſte & qui mérite de l'indulgence.

Faire des vers ou en écouter, eſt un plaiſir pour tous les hommes tant qu'ils reſtent ſenſibles. Il y a peu de jeunes gens

qui n'aient fait des vers ; il n'y a pas de peuplades de Sauvages en Amérique & en Afrique, de peuples barbares en Aſie, & de nation policée en Europe qui n'ait ſa Poéſie & ſes Poëtes.

Les habitans d'une contrée féconde ſous un climat tempéré cultivèrent les premiers la Poéſie champêtre (*) : Daphnis & Théocrite étoient de Sicile.

(*) L'Auteur Anglois qui embellit ce qu'il traduit de ma proſe & de mes vers, penſe que la Poéſie paſtorale n'a pu naître que chez des peuples policés depuis long-tems, & qui avoient comparé les avantages & les inconvénients du ſéjour des campagnes & des villes.

Je crois que la Poéſie paſtorale n'a pu être perfectionnée que chez des peuples policés, & que ſi Théocrite & Virgile n'avoient pas vécu l'un à la Cour de Ptolomée Philadelphe, & l'autre à la Cour d'Auguſte ; ils auroient moins ſenti le prix de la campagne, & les charmes d'une vie libre & pure.

Mais je ſuis perſuadé, que l'abondance des fruits ou des moiſſons, le retour du Printems, &c. ont été chantés d'abord par des peuples cultivateurs & Paſteurs.

La Poéſie eſt plus naturelle à tous les hommes qu'on

Chez ces peuples heureux dont les occupations étoient douces & tranquilles,

ne le penſe, elle eſt commune chez les peuples ſauvages qui ſont plus près que nous de la Nature.

La guerre menaçant toujours d'une deſtruction entière leurs foibles ſociétés, y eſt accompagnée d'une crainte & d'une fureur exceſſives.

Leur paſſion pour la vengeance eſt extrême, parce que n'étant protégés ni par une puiſſance réelle, ni par les loix, la terreur qu'ils inſpirent eſt leur ſeule protection.

Souvent menacés de la diſette, ſouvent réduits à ſouffrir les plus grandes extrémités de la faim, une Pêche, une Chaſſe heureuſe, la récolte des fruits, leur donnent une joie que les mêmes évènements n'excitent point parmi nous; ils s'aſſemblent ſouvent, & leurs paſſions communes éclatant librement dans leurs aſſemblées, s'augmentent, s'exaltent & deviennent de l'enthouſiaſme.

Leurs paſſions qui ſont en petit nombre, mais extrêmes, & qui ne ſont pas gênées par la contrainte, paroiſſent donc dans toute leur énergie.

Les mots de leur langue qui n'ont point encore paſſé d'un idiome à l'autre, ſont plus véritablement les ſignes des choſes, ils ſont plus imitatifs.

Les Sauvages généraliſent peu, n'ont que peu d'idées abſtraites, connoiſſent peu les diſtinctions, les nuances

les hommes qui étoient nés avec le talent de la Poéſie, célébrèrent leur bonheur &

des paſſions, & des différentes qualités de l'ame. Ils n'ont guères de mots que pour exprimer les objets ſenſibles, & c'eſt des objets ſenſibles qu'ils empruntent néceſſairement leurs expreſſions, lorſqu'ils ont à peindre les nuances des paſſions, des caractères.

C'eſt dans ce langage qu'ils parlent de leurs victoires, de leurs haînes, de leurs deſſeins, de leur joie, &c.

Que manque-t-il à des diſcours paſſionnés, figurés, remplis de métaphores & d'images pour être de la Poéſie ? La meſure, & elle eſt naturelle à tous les hommes.

Partout l'homme ſe plaît à partager le ſon & le mouvement en tems égaux, ſi je parcours un eſpace étendu & libre, j'y tourne & reviens ſur le même terrein.

Je vois l'homme déſœuvré tranquille ſur ſon ſiège, balancer par des mouvements périodiques ou ſa jambe ou ſon bras ; j'entends le Laboureur en traçant ſes ſillons, l'Artiſan à ſon attelier, chanter & répéter un air ſans parole, un air monotone & dont la meſure eſt le ſeul mérite.

Cette paſſion d'aſſervir à la meſure, le diſcours, les ſons, les mouvements, a peut-être des cauſes phyſiques, la vie s'entretient par les mouvements réglés de pluſieurs muſcles, & ces mouvements déterminent peut-être à d'autres mouvements du même genre.

leur tranquillité ; en chantant leurs plaiſirs, ils parlèrent de la Nature, à qui ſeule

---

La meſure ajoutée au mouvement & au ſon, donne le moyen de continuer l'un & l'autre ſans y faire beaucoup d'attention, alors on fait à la fois uſage de pluſieurs de ſes facultés, on chante & on travaille, l'eſprit penſe & le corps agit, on a plus vivement le ſentiment de ſon exiſtence ; & par cette raiſon ſeule on eſt plus heureux.

Voilà une cauſe morale de notre amour pour la meſure, il en a d'autres du même genre.

Les hommes ſe ſont apperçus que la meſure ramenoit forcément leur attention au diſcours, au chant meſuré, & ils ſe ſont ſervi d'elle pour fixer les eſprits de ceux qui les écoutoient.

Ils ont connu que la meſure donnoit du ſecours à la mémoire, & ils y ont ſoumis les diſcours qu'ils craignoient d'oublier.

Ils ont vu que lorſque la meſure n'ôtoit rien à la vérité & à la juſteſſe de l'expreſſion, elle donnoit le plaiſir d'admirer la difficulté vaincue & ajoutoit à l'énergie.

Ils ont donc meſuré les diſcours qui célébroient leurs victoires ou leur joie, & qui exprimoient leurs douleurs ou leurs craintes.

Ils ont eu des Poëmes, & ils ont ſenti que le chant ou le récit des vers les rempliſſoient des mêmes ſen-

ils les devoient ; contents de leur état, ils en rappellèrent les circonſtances ; toutes les intéreſſoient, il n'y eut aucun détail de la vie paſtorale qui leur parût indigne

timents qu'ils auroient éprouvés au moment même des évènements que célébroient les vers.

Quand ils n'ont pas eu des évènements réels à chanter, ils ont imaginé des Poëmes qui excitoient en eux de fortes émotions, & ce beſoin de produire ou de reproduire en ſoi des ſentiments, ce beſoin qui a ſouvent donné la naiſſance aux arts d'imitation, a fait naître la Poéſie d'invention.

La plupart des Poëtes ont inventé des ſujets effrayants ou patéthiques, parce que le plus conſtant des beſoins de l'homme eſt de ſe trouver ſenſible, & que la douleur lui fait connoître toute l'étendue de ſa ſenſibilité.

Mais les Poëtes ne ſe ſont pas bornés aux chants lugubres. La mémoire du plaiſir eſt une des conſolations que nous donne la nature ; pluſieurs Poëtes ont chanté leurs plaiſirs, parce que les chanter c'étoit en jouir encore : dans l'enthouſiaſme que leur inſpiroient le Printems après un long Hiver, une récolte abondante après la diſette, la vie douce & paiſible après les dangers, les habitants de la campagne ont célébré leur bonheur, ou dans les tems moins heureux, ils ſe ſont conſolés par des fictions agréables.

de leurs chants ; ils n'imaginoient pas une autre Nature que celle de ces campagnes qui ſuffiſoient à leurs beſoins ; ils n'imaginoient pas d'autres caractères & d'autres mœurs que celles de ces parents, de ces amis, de ces voiſins qui leur étoient chers : leurs peintures étoient naïves comme leurs mœurs ; elles avoient de la vérité, mais de la ruſticité ; ils peignoient avec exactitude, quelquefois même avec grace, mais ils peignoient pour eux, & leurs Poëmes, qui devoient charmer de ſimples paſteurs, devoient moins plaire à des peuples polis.

Lorſque pluſieurs petites nations ſont englouties par une ſeule ; quand les guerres & le luxe ont ſuccédé au calme & à la ſimplicité de la vie champêtre ; auſſi-tôt que les habitants de la campagne ont été opprimés, & que les agriculteurs n'ont été que des eſclaves, leur vie & leurs mœurs ont ceſſé d'être les objets de la Poéſie.

Dans ces beaux ſiècles où le génie féconde les arts, polit le luxe, embellit les villes & la ſociété, la campagne eſt oubliée : ceux qui la chantent ne ſont pas écoutés ; trop peu d'hommes s'occupent de la Nature pour que les Poëtes ſoient tentés de la peindre.

Mais dans les ſiècles de diſcuſſion & de raiſon qui doivent ſuccéder à ceux du génie, quand les plaiſirs du luxe ſont réduits à leur juſte valeur, lorſqu'ils inſpirent moins d'enthouſiaſme parce qu'ils ſont mieux connus, on ſent davantage le prix de la vie champêtre ; on ſçait mieux ce qu'on doit à l'agriculture ; ſes occupations ſont honorées ; la paix, l'innocence qui les accompagnent ſont regrettées.

Des Sibarites ennuyés de leurs vices & de leurs intrigues, aiment à voir l'homme ſimple & ſans artifice, découvrant ſa manière de ſentir & de penſer. Ils aimeroient les tableaux de la campagne, quand ils

n'auroient que le mérite de préſenter des objets nouveaux.

C'eſt dans un tems à-peu-près ſemblable à celui dont je parle, que Virgile a fait ſes Églogues & ſes Géorgiques (*); la Poéſie champêtre eſt donc cultivée avant que les ſociétés ſe forment en grands peuples, & lorſque ces peuples ont preſque uſé les plaiſirs communs dans les grandes ſociétés.

Je ſçais que l'Italie n'étoit pas dans l'une ou l'autre de ces ſituations lorſqu'elle a donné l'Aminte, la Philis de Sciro, le Paſtor Fido ; mais ces Poëmes n'ont de champêtre que le nom ; on n'y trouve ni les tableaux de la campagne, ni les mœurs de ſes habitants. Dans les Églogues de Racan, de Segrais & de Fontenelle, on

(*) Ceux qui ne ſçavent pas le Latin peuvent aujourd'hui lire ce Poëme avec plaiſir dans la Traduction facile, élégante & harmonieuſe de M. de Lille.

voit que leurs Auteurs ont imité les Anciens & les Italiens, & non pas la Nature.

Dans ce ſiècle, le ſimple, l'élégant, l'harmonieux Métaſtaſe & l'Abbé Frugoni, ont fait de petits ouvrages remplis de tableaux de la campagne les plus riants & les plus vrais; en Angleterre, Thomſon & Philips ont relevé la Poéſie champêtre; en Allemagne, MM. Haller & Geſner lui donnent un éclat qu'elle n'avoit pas eu depuis Virgile.

Elle n'a plus la ruſticité qu'elle avoit autrefois; elle n'a pas l'affectation, le précieux, l'eſprit faux qu'elle a eu dans les deux ſiècles précédents. Elle peint la Nature & des mœurs vraies, mais embellies; les Poëtes que je viens de nommer, ne fardent pas leurs perſonnages, mais ils les choiſiſſent; ils ne les déguiſent point, mais ils les préſentent du côté qui doit plaire. Ils ont fait pour leurs laboureurs & leurs bergers, ce que Racine & M. de

Voltaire ont fait pour leurs héros ; nous trouvons dans les uns & les autres notre eſpèce ennoblie & jamais exagérée ; ce ſont des hommes qu'on n'a point vus, mais qu'on peut ſe flatter de rencontrer ; ils ſont tels qu'on les demande, tels qu'ils devroient être & qu'on les eſpère.

La Poéſie champêtre s'eſt enrichie dans ce ſiècle d'un genre qui a été inconnu aux Anciens.

La Philoſophie a pour ainſi dire agrandi & embelli l'univers ; on peut le regarder avec plus d'enthouſiaſme que dans les ſiècles d'ignorance. Le progrès des ſciences compriſes ſous le nom de Phyſique, l'Aſtronomie, la Chymie, la Botanique, &c. ont fait connoître le palais du monde & les hommes qui l'habitent. Depuis que l'homme a trouvé dans la Nature des richeſſes nouvelles, il a ſoupçonné qu'il en pouvoit découvrir encore, & il a obſervé tous les êtres avec une attention curieuſe.

Des Philoſophes éloquents ont rendu la Phyſique une ſcience agréable ; ils en ont répandu les idées, elles ſont devenues populaires. Le langage de la Philoſophie reçu dans le monde, a pu l'être dans la Poéſie ; on a pu entreprendre des Poëmes qui demandent une connoiſſance variée de la Nature, & leurs Auteurs ont pu eſpérer des Lecteurs. Les Anglois & les Allemands ont créé le genre de la Poéſie deſcriptive ; les Anciens aimoient & chantoient la campagne ; nous admirons & nous chantons la Nature.

Ce genre nouveau a ſa poëtique qui n'eſt pas fort étendue ; il a ſans doute ſes règles, ſes principes ; je ne prétends pas les donner, mais qu'il me ſoit permis de faire quelques réflexions.

La Poéſie deſcriptive doit, comme toutes les autres, ſe propoſer d'émouvoir & de graver dans le cœur & la mémoire

des hommes, des vérités & des ſentiments utiles ou agréables.

Le ſpectacle de la Nature peut donner différentes émotions.

Elle eſt ſublime dans l'immenſité des cieux & des mers, dans les vaſtes déſerts, dans l'eſpace, dans les ténèbres, dans ſa force & ſa fécondité ſans bornes, & dans la multitude infinie des êtres. Elle eſt ſublime dans les grands phénomènes, comme les tremblemens de terre, les volcans, les débordements, les tempêtes. Elle eſt ſublime, dès qu'elle peut donner des ſenſations qui excitent en nous l'étonnement & la crainte.

Elle eſt grande & belle, lorſqu'elle nous préſente un eſpace étendu, mais que l'imagination peut terminer, de riches plaines, de belles montagnes, un pays varié, cultivé, peuplé, qui nous promet des biens, la ſécurité & le bonheur. Elle eſt grande & belle, lorſqu'elle nous donne

des ſenſations qui excitent l'admiration & l'amour.

Elle eſt aimable & riante dans un eſpace fertile & borné, dans un vallon frais & orné de fleurs, ſur un côteau parſemé de différentes ſortes de verdure, dans un jardin que le luxe n'a point trop paré, enfin, dans les lieux où elle nous promet du plaiſir, & nous donne d'abord des ſenſations agréables.

Elle eſt triſte & mélancolique, lorſqu'elle excite en nous peu de ſenſations & nous donne peu d'idées; lorſqu'elle nous occupe de bruits monotones; lorſqu'elle eſt peu variée; lorſqu'elle nous laiſſe trop à nous-mêmes; lorſqu'elle eſt moins un vaſte déſert qui nous effraieroit, qu'une ſolitude qui nous laiſſe tranquilles; lorſqu'elle ne nous promet ni richeſſes, ni plaiſirs.

D'après ces obſervations, le Poëte peut connoître comment ſes deſcriptions peu-

vent émouvoir, & quelles émotions elles peuvent donner.

Il fera moins des deſcriptions que des tableaux, & il faut que ces tableaux n'aient qu'un ſeul caractère. Dans le moment où le Poëte veut peindre, il doit ſe pénétrer d'un ſeul ſentiment & compoſer de manière que toutes les parties & la couleur de ſon tableau concourent à exciter ce ſentiment. Il ne parlera pas du Geai & de la Pie, dans la peinture des concerts agréables du Printems. Il oubliera les querelles groſſières des Payſans, lorſqu'il peint les plaiſirs d'une moiſſon.

Il faut faire pour la Nature phyſique que nous avons ſous nos yeux, ce qu'Homère, le Taſſe, nos Poëtes dramatiques ont fait pour la Nature morale ; il faut l'agrandir, l'embellir, la rendre intéreſſante.

Vous agrandirez la Nature, ſi vous la montrez de tems en tems dans le moment

ment où elle eſt ſublime ; & ſi votre plan ne vous permet pas de la ſaiſir ſouvent dans ces moments, jettez à travers vos payſages les idées de l'eſpace, de l'ordre général, de l'infini, du mouvement ou du ſilence univerſel.

Vous embellirez la Nature, ſi vous raſſemblez dans un eſpace étendu, mais limité, ſes beautés & ſes richeſſes : c'eſt ce qu'Ovide a fait dans ſa deſcription de la vallée de Tempé ; Homère dans les jardins d'Alcinoüs ; l'Arioſte dans l'Iſle d'Alcine ; le Taſſe dans l'Iſle d'Armide ; Milton mieux qu'eux tous, dans la deſcription du jardin d'Eden.

Vous rendrez la Nature intéreſſante, ſi vous la peignez toujours dans ſes rapports avec les êtres ſenſibles ; vous la rendrez intéreſſante, ſi dans vos deſcriptions vous répandez quelques vérités de phyſique & de morale, quelques idées qui éclairent les hommes, des principes d'économie,

des ſentiments honnêtes : vous la rendrez intéreſſante, ſi vous ne la peignez jamais ſans être rempli vous-même du ſentiment qu'elle doit inſpirer comme ſublime, grande, triſte, pauvre, riche, agréable ou belle.

Il faut ménager des contraſtes, ils feront un plaiſir extrême s'ils ſont bien placés. Peignez des eaux, une forêt fraîche & ſombre, après avoir peint l'excès de la chaleur ; le Lecteur vous ſuivra volontiers ſous vos ombrages ; il ſera charmé de ſe dérober avec vous au feu du ſoleil brûlant & à l'aridité de la terre. Vos contraſtes plairont lorſqu'ils donneront au Lecteur un ſentiment nouveau, une ſenſation nouvelle, dans le moment où il les demandoit.

Les contraſtes du riant au beau, du grand à l'agréable, de l'agréable au mélancolique, ne donnent pas de vives émotions ; mais ils plaiſent, parce qu'ils répan-

dent de la variété, & il faut en répandre beaucoup dans votre ouvrage.

Le contraſte qui fera le plus d'impreſſion, c'eſt celui du ſublime & du terrible, avec le riant & le beau ; mais il faut rarement en faire uſage : 1°. parce que ce contraſte eſt rare dans la Nature ; 2°. parce que le premier effet du ſublime eſt l'étonnement, & que ſi le ſublime devient fréquent il n'étonne plus.

Il ne faut employer ce genre de beautés que pour réveiller de tems en tems la ſenſibilité du Lecteur ; après avoir éprouvé de la crainte, une ſorte de peine, de l'étonnement, il ſe trouvera plus ſenſible, il recevra plus vivement les impreſſions agréables.

Je crois qu'au milieu des deſcriptions, on peut placer quelquefois, mais rarement, des tableaux qui raſſembleroient une foule d'images voluptueuſes & terribles, qui agiteroient l'ame en ſens con-

traires & la feroient paſſer rapidement du plaiſir à la douleur : tel ſeroit le tableau d'une bataille, livrée dans le Printems & au milieu d'une plaine enrichie & parée de tous les préſents de cette ſaiſon.

Une ſuite de deſcriptions champêtres laſſeroit l'attention du Lecteur le plus amoureux de la campagne ; après avoir parcouru votre galerie de payſages, il demandera des tableaux d'hiſtoire ; il s'ennuira de vous ſuivre dans vos ſolitudes ; il voudra voir l'homme, & quelquefois le voir en action.

Il faut donc placer dans les payſages & dans les intervalles, l'homme champêtre, ſes mœurs, ſes travaux, ſes peines & ſes plaiſirs.

Il n'y faut pas placer de malheureux payſans ; ils n'intéreſſent que par leurs malheurs ; ils n'ont pas plus de ſentiments que d'idées ; leurs mœurs ne ſont pas pures ; la néceſſité les force à tromper :

ils ont cette fourberie, cette fineſſe outrée, que la nature donne aux animaux foibles & qu'elle a pourvus de foibles armes ; parlez d'eux, mais ne les mettez que rarement en action, & ſur-tout parlez pour eux.

Il y a dans les campagnes de riches laboureurs, des payſans aiſés ; ceux-là ont des mœurs. Ce ſont, dit Cicéron, des Philoſophes auxquels il ne manque que la théorie ; la peinture de leur état & de leurs ſentiments, doit plaire à l'homme de goût, c'eſt-à-dire, à l'honnête-homme éclairé & ſenſible.

Il y a un ordre d'hommes dont les Poëtes champêtres n'ont jamais parlé : ce ſont les Nobles, dont les uns vivent dans les châteaux & régiſſent une Terre, & dont les autres habitent de petites maiſons commodes & cultivent quelques champs. Je ſuis étonné qu'on ne les ait point mis à la place de ces Bergers d'Arcadie, de

Sicile, des bords du Lignon ; perſonnages fantaſtiques, auſſi-loin de nous que les Sylphes & les Salamandres. M. de Fontenelle, en choiſiſſant les acteurs de ſes Églogues dans la Nobleſſe, auroit pu leur donner ſa délicateſſe & ſon eſprit, ſans bleſſer la vraiſemblance ; ils auroient pu être galants ſans être ridicules. Ils ſeroient intéreſſants pour les Lecteurs, parce qu'ils ſont des hommes plus près d'eux & de leur état.

On peut aujourd'hui donner des vertus & des lumières aux Nobles de la campagne ; ils s'éclairent de jour en jour & n'en ſont que plus heureux ; le tableau du bonheur dont jouiſſent ceux d'entre eux qui ont l'eſprit ſage, pourroit charmer les ames honnêtes, que bleſſe dans les villes le ſpectacle des ſuccès du vice. Combien d'hommes, & même dans les premières claſſes, ont ſenti que les jouiſſances de la vanité & des plaiſirs frivoles retran-

choient à leur liberté, à leur repos & quelquefois à leur vertu! Combien d'habitants des villes, s'ils voyoient le tableau du Gentilhomme champêtre, ne ſe diroient-ils pas, je ne ſuis pas auſſi heureux que lui & je pourrois l'être?

On doit aſſortir les épiſodes aux payſages.

Il y a de l'analogie entre nos ſituations, les états de notre ame & les ſites, les phénomènes, les états de la Nature.

Placez un malheureux dans un pays hériſſé de rochers, dans de ſombres forêts, auprès des torrents, &c.; ces horreurs feront une impreſſion qui doit s'unir aux impreſſions de terreur ou de pitié qu'inſpire le malheureux, & augmenter l'émotion du Lecteur.

Placez de jeunes gens amoureux ſous de riants berceaux, ſur des fleurs, dans un pays heureux, ſous un ciel pur & ſérein, &c. les charmes de la Nature

ajouteront au ſentiment voluptueux qu'inſpirent les tableaux de l'amour.

Il y a d'autres analogies, mais elles ſe préſenteront à tout le monde, & il ſuffit d'indiquer cette ſource négligée de beautés nouvelles.

Vous pouvez quelquefois faire contraſter la ſituation du perſonnage & le lieu de la ſcène, placer le plaiſir au milieu des horreurs, la triſteſſe dans le jardin des délices, & vous ferez alors de ces tableaux qui agitent l'ame en ſens contraire, qui la touchent & la font rêver.

Si la Poéſie deſcriptive doit émouvoir, elle doit inſtruire.

Il ne ſuffit pas de répandre dans un Poëme des ſentiments honnêtes & des maximes vertueuſes.

Il faut lui donner un but moral, c'eſt lui donner, à la fois, un mérite & une beauté de plus. Il en aura plus d'unité dans le tout & dans ſes parties.

Je n'ai point perdu de vue le deſſein d'inſpirer à la Nobleſſe & aux Citoyens riches, l'amour de la campagne & le reſpect pour la vie champêtre. Aucune de mes digreſſions, aucun de mes tableaux, ne feront oublier ce but aux Lecteurs.

J'ai fait des Géorgiques pour les hommes chargés de protéger les campagnes, & non pour ceux qui les cultivent : ce n'eſt point aux Agriculteurs que j'ai parlé, ils ne m'auroient pas entendu. Les charmantes Géorgiques de Virgile, & les Géorgiques plus détaillées de Vanières, ne peuvent être d'aucun uſage aux Payſans. Donner à cet ordre d'hommes des leçons en vers ſur leur métier, eſt un travail inutile ; mais il ſera utile à jamais d'inſpirer à ceux que les loix élèvent au-deſſus des cultivateurs, la bienveillance & les égards qu'ils doivent à des citoyens eſtimables.

Il eſt utile, ſur-tout dans ce moment, d'inſpirer aux premières claſſes des citoyens le goût de la vie champêtre.

Le luxe, les arts des villes, une multitude d'emplois n'enlèvent que trop d'habitants aux campagnes.

La Nobleſſe ne ſent plus aſſez le prix de la vie libre & innocente des châteaux; on veut des charges, des emplois; *il faut être quelque choſe*, diſent des hommes qui par eux-mêmes ne ſeroient rien.

Le Miniſtre éclairé qui en changeant la forme de notre Militaire, a diminué le nombre des Officiers, a rendu un grand ſervice; il a renvoyé dans les campagnes des hommes qui peuvent y être utiles.

Peut-être la Nobleſſe penſera-t-elle enfin, que dans les moments où elle n'eſt pas néceſſaire à nos Armées, elle peut employer ſon tems à éclairer ſes vaſſaux, à perfectionner l'agriculture, & à s'enrichir par des moyens qui enrichiſſent l'État.

Le ſujet de mon Poëme eſt la marche de la Nature, je dois la ſuivre depuis l'équinoxe du Printems juſqu'au-delà du ſolſtice d'Hiver, & peindre ſes promeſſes, ſes bienfaits, ſa décadence & ſes rigueurs.

Le choix de mon ſujet a diviſé mon Poëme, il y a quatre Saiſons, j'ai dû faire quatre Chants.

La Nature au commencement du Printems eſt ſombre & majeſtueuſe; bientôt elle eſt aimable & riante. Elle eſt grande, belle & touchante en Été; mélancolique en Automne; ſublime & terrible en Hiver.

J'ai dû ne donner à chacun de mes Chants, que le caractère de la Saiſon que j'avois à peindre.

Le ſujet de ce Poëme eſt ſans doute intéreſſant; mais pour en augmenter l'intérêt, il a fallu peindre les états de l'homme dans les différentes Saiſons: il a fallu

obſerver l'homme dans ſes rapports avec la Nature. Cette manière nouvelle de l'obſerver a dû me donner quelques idées nouvelles, & me faire appercevoir des vérités qui devoient échapper à des Moraliſtes plus habiles que moi. Celle de ces vérités qui pouvoient être entendues facilement, qui pouvoient être ſenties; je les ai exprimées en vers, & j'ai rejetté dans les Notes, celles qui demandoient quelques preuves & de l'attention.

La lecture de ces Notes n'eſt point néceſſaire à l'intelligence ou à l'effet du Poëme, & j'avertis ceux de mes Lecteurs qui n'aiment point à penſer de ne pas ſe donner la peine de les lire.

J'avois ſenti que ſi la Philoſophie devoit être un des principaux ornements d'un Ouvrage tel que le mien, il falloit une philoſophie à l'uſage du grand nombre, claire & ſur-tout ſenſible. J'ai cherché quels ſentiments la ſuite des phéno-

mènes inſpiroit à l'homme dans les divers moments de l'année, & j'ai exprimé ces ſentiments. Ils ſont l'ame du Poëme.

Thomſon, dans chacun de ſes Chants, voit la Nature ſublime & grande ; il aime mieux la peindre étonnante qu'aimable : peut-être cela eſt-il plus aiſé. Quand on peint les grands phénomènes & la Nature ſublime, tous les mots ſont poétiques & il ne s'en préſente pas d'autres. Quand le tableau ne ſeroit pas achevé, il auroit encore de l'effet. Il eſt plus difficile d'ennoblir, les objets communs que de peindre les grands objets, & d'animer un payſage que de décrire de belles horreurs.

Thomſon n'étoit pas obligé de ramener ſouvent ſon Lecteur au but moral que je me ſuis propoſé ; il chantoit la Nature chez un peuple qui la connoît & qui l'aime, & je l'ai chantée chez une nation qui l'ignore ou la regarde avec

indifférence. Le Poëte Anglois parle à des amants de leur maitreſſe, il eſt sûr de leur plaire. Je veux inſpirer de l'amour pour une belle femme qu'on n'a pas vue, & je montre ſon portrait. Thomſon veut qu'on admire la Nature, & je voudrois la faire aimer.

Je me ſuis preſque toujours impoſé de ne peindre que les campagnes de nos climats; ſi j'avois peint ſouvent celles des climats étrangers, il auroit fallu trop enchâſſer des deſcriptions dans des deſcriptions. J'ai préféré pour épiſodes les tableaux des mœurs & quelques actions ſuſceptibles d'intérêt; ſouvent j'ai fondu mes deſcriptions dans ces épiſodes de manière qu'elles en ſont une partie eſſentielle. Souvent je les ai abrégées pour donner place à quelques-uns de ces vers ſimples qu'on aime à répéter dans les différentes circonſtances de la vie.

J'ai regretté de ne pouvoir faire paſſer

dans mon ouvrage, les beautés que Thomſon a prodiguées dans le ſien. Les deſſeins de nos Poëmes n'étoient pas les mêmes, & la différence du plan doit entraîner celle des détails. Lorſque nous avons peint les mêmes objets, ce n'eſt pas dans les mêmes proportions; & lorſque nos tableaux ſe reſſemblent par le deſſein, ils ne peuvent avoir la même couleur.

Je dois dire un mot de cette édition: l'indulgence avec laquelle le Public a reçu les premières, ne m'a point perſuadé que j'euſſe fait un bon ouvrage, mais peut-être un ouvrage qui méritoit d'être retouché, & qui pouvoit devenir meilleur; éclairé par les critiques de mes amis & par celles du Public, j'ai tenté de corriger quelques défauts & d'ajouter quelques beautés; mon Poëme auroit toute la perfection dont il eſt ſuſceptible, ſi mes foibles talents m'avoient permis de la lui

donner, & s'il n'avoit fallu que du ſoin pour le rendre excellent, il ſeroit digne de la Nation au jugement de laquelle je l'ai ſoumis.

ARGUMENT.

ARGUMENT.

Exposition du Poëme. Invocation, Dédicace du Printems. Tableau de la nature dans nos climats au moment de l'Equinoxe. Les premiers beaux jours ramènent les oiſeaux, les vents s'appaiſent & la navigation n'eſt plus dangereuſe. Premiers effets du Printems ſur les animaux & ſur l'homme. Il donne plus de vie & d'activité. Naiſſance des fleurs. Pluie de Mai. Tableau de la campagne après cette pluie. L'eſpérance eſt un ſentiment attaché au retour du Printems ; on l'éprouve moins dans les Jardins parés. La variété, attribut du Printems, qu'on ne trouve pas dans les Jardins ſymétriques. Jardin, à la fois utile & agréable. Le Printems rend la ſanté. Tableau d'une belle matinée vue dans la convaleſcence.

La campagne dans ſa beauté & le Printems dans ſa perfection. Foule de ſenſations délicieuſes. Elles ſuffiroient au bonheur de l'homme. La guerre vient ſouvent au Printems oppoſer ſes horreurs aux charmes de la nature. L'empire de l'amour ſur les animaux & ſur l'homme. Pluſieurs des productions de la terre approchent de leur maturité.

Amour, charmant amour, la campagne eſt ton temple.

J. M. Moreau le Jeune del 1774 — B. L. Prevost Sculp.

LES SAISONS.

LE PRINTEMS.

JE chante les Saiſons, & la marche féconde
De l'Aſtre bienfaiſant qui les diſpenſe au monde;
Il prodigue au Printems la grace & la beauté,
Du tréſor des moiſſons il enrichit l'Été;
L'Automne les enlève aux campagnes fertiles,
Et l'Hiver en tribut les reçoit dans nos villes.

O Toi, qui de l'eſpace as peuplé les déſerts,
Qui de ſoleils ſans nombre éclairas l'univers,

Qui diriges la courſe éternelle & rapide
Des mondes emportés dans les plaines du vuide,
Arbitre des deſtins, maître des éléments;
Toi dont la volonté créa l'ordre & le temps,
Ton amour paternel veille ſur notre aſyle;
Il épancha ſes dons ſur ce globe fertile;
Mais l'homme a négligé les préſents de tes mains.
Je viens de leur richeſſe avertir les humains,
Des plaiſirs faits pour eux, leur tracer la peinture,
Leur apprendre à connoître, à ſentir la nature.
Eſprit univerſel que l'homme oſe implorer,
Accepte mon hommage & daigne m'inſpirer.

Et toi, qui m'as choiſi pour embellir ma vie,
Doux repos de mon cœur, aimable & tendre amie,
Toi qui ſçais de nos champs admirer les beautés;
Dérobe-toi, Doris, au luxe des cités,
Aux arts dont tu jouis, au monde où tu ſçais plaire;
Le Printems te rappelle au vallon ſolitaire;
Heureux! ſi près de toi, je chante à ſon retour
Ses dons & ſes plaiſirs, la campagne & l'amour.

L'homme s'éveille encor à la voix des tempêtes;
Mais le vent du midi qui mugit ſur nos têtes,
Des brûlants Africains traverſa les déſerts;
Il enleva des feux qu'il répand dans les airs,

Il les mêle aux vapeurs qui couvrent nos rivages;
Il agite, balance, & preſſe les nuages
Qui fondent en tombant les frimats entaſſés,
Sur les côteaux blanchis, & ſur les champs glacés.
J'ai vu du haut des monts les neiges écoulées
En torrents orageux rouler dans les vallées,
Les fleuves déchaînés ſortir de leurs canaux,
Et les glaçons rompus diſperſés ſur les eaux.
Neptune a ſoulevé ſes plaines turbulentes.
La mer tombe & bondit ſur ſes rives tremblantes;
Elle remonte & gronde, & ſes coups redoublés
Font retentir l'abyme & les monts ébranlés.
Sous un ciel ténébreux, Borée & le Zéphire
Des campagnes de l'air ſe diſputent l'empire;
Et des champs dévaſtés les triſtes habitants
Les yeux levés au ciel demandent le Printems.
Mais les ſombres vapeurs qui retardoient l'Aurore
S'entr'ouvrent aux rayons du Soleil qui les dore;
L'Aſtre victorieux perce le voile obſcur
Qui nous cachoit ſon diſque & le céleſte azur;
Il ſe peint ſur les mers, il enflamme les nues.
Les grouppes variés de ces eaux ſuſpendues
Emportés par les vents, entaſſés dans les cieux,
Y forment au hazard un cahos radieux.

A peine ce beau jour ſuccède à l'ombre humide,

Le Berger vigilant, l'Agriculteur avide
De la nature oiſive obſervent le réveil,
Et loin de leurs foyers vont joüir du ſoleil.
L'un voit en ſouriant ces prés, ce pâturage
Où bondiront encor les troupeaux du village,
Et l'autre en méditant contemple ces guérets
Où ſa main dépoſa les tréſors de Cérès.
Déja Progné revient, & cherche à reconnoître
Le toît qu'elle habita, les murs qui l'ont vu naître;
Déja le peuple ailé s'eſſayant dans les airs,
D'un vol timide encor raſant les champs déſerts,
Se ranime, s'égaie, & d'une aile hardie
Il s'élance en chantant vers l'aſtre de la vie.

Ce retour des oiſeaux apprend au Nautonnier
Qu'aux promeſſes d'Eole il peut ſe confier.
Vous, qu'aux portes du jour la fortune rappelle
Partez, allez braver l'élément infidèle;
L'océan ſolitaire attendoit vos vaiſſeaux.
Des flots moins élevés retombent ſur les flots,
Et des Aſtres plus doux calment les vents & l'onde.
Volez des champs d'Olinde aux rives du Golconde;
Cueillez dans l'Yemen ce fruit délicieux
Dont les ſels irritants, les ſucs ſpiritueux
Rendent la vie aux ſens, éveillent la penſée.
Du brûlant Equateur à la Zone glacée,

Chez le Nègre indolent, au farouche Iroquois,
Allez porter nos arts, nos plaiſirs & nos loix.
Policez le barbare, éclairez le ſauvage;
Et ne leur portez plus la mort ou l'eſclavage.

Brillant Aſtre du jour, de climats en climats
Tu pourſuis en vainqueur les ombres, les frimats.
Tu conduis le zéphir dans les airs qu'il épure,
Tu traces ſur le globe un cercle de verdure;
Et des bords du Niger, des monts audacieux
Où le Nil a caché ſa ſource dans les cieux,
Cette aimable couleur de contrée en contrée
S'étend aux monts voiſins de l'onde hyperborée.
Des tapis d'émeraude ont bordé les ruiſſeaux,
Ils couvrent les vallons, le penchant des côteaux,
Et les monts odorants où la brebis charmée
Goûtant du ſerpolet la sève ranimée,
Dans les ſucs, les eſprits du nouvel aliment
Retrouve la gaité, l'ame & le mouvement:
Je la vois qui bondit ſous la garde fidelle
Du chien qui la raſſure en grondant autour d'elle;
Et la jeune bergère aſſiſe au coin d'un bois
Chante & roule un fuſeau qui tourne ſous ſes doigts.
Tandis que mes regards erroient ſur les campagnes,
Le pampre a reverdi ſur le front des montagnes.
Ce verd ſombre & foncé des humbles végétaux

Doit bientôt revêtir les chênes, les ormeaux;
Et dans peu la forêt reprendra ſa parure.
Quels chants vont éclater ſous ſon toît de verdure!
Déja le roſſignol fait retentir les bois.
Il ſçait précipiter & rallentir ſa voix;
Ses accens variés ſont ſuivis d'un ſilence
Qu'interrompt avec grace une juſte cadence.
Immobile ſous l'arbre où l'oiſeau s'eſt placé,
Souvent j'écoute encor & ſon chant a ceſſé.
Enfin dans les forêts la chaleur plus active
Redonne un libre cours à la sève captive.
Ce rapide torrent gêné dans ſes canaux,
Ouvrant, pour s'échapper, l'écorce des rameaux,
Du bouton déployé fait ſortir le feuillage,
L'élève & le répand ſur l'arbre qu'il ombrage.
Le chevreuil plus tranquille eſt caché dans les bois;
Je ne vois plus l'oiſeau dont j'écoute la voix.
La couleur qui raſſemble & l'ombre & la lumière,
Ce vêtement nouveau de la nature entière,
Réjouit à la fois & repoſe mes yeux
Que fatigue au Printems l'éclat nouveau des cieux.

O vallons! ô côteaux! champs heureux & fertiles,
Quels charmes ces beaux jours vont rendre à vos aſyles.
O de quel mouvement je me ſens agité,
Quand je reviens à vous du ſein de la cité!

Je ſens renaître en moi le plaiſir, l'eſpérance,
Et ce doux ſentiment d'une heureuſe exiſtence
Que le monde frivole où j'étois entraîné,
Et ſon luxe & ſes arts ne m'avoient point donné.
Tout me rit, tout me plaît dans ce ſéjour champêtre;
C'eſt-là qu'on eſt heureux ſans trop penſer à l'être.
Je ne jouis pas ſeul. Le retour du Printems
Vient d'inſpirer la joie aux citoyens des champs:
Les entends-tu, Doris, bénir leur deſtinée,
Et ſaluer en chœur l'aurore de l'année?
Vois-tu l'activité, l'eſpoir de ſon bonheur
Eclater dans les yeux du jeune Agriculteur?
Content de voir finir les jours de l'indolence
Il veut par le travail mériter l'abondance;
Il ſe plaît dans ſa peine: il craint la pauvreté;
Mais il craint plus encor la triſte oiſiveté.
Tandis que ſous un dais la molleſſe aſſoupie
Traîne les longs moments d'une inutile vie,
Il dompte, en ſe jouant, ce taureau menaçant
Qui réſiſte avec crainte & cède en mugiſſant;
Et le ſoc enfoncé dans un terrain docile,
Sous ſes robuſtes mains ouvre un ſillon facile.
Il va ſemer ces grains ſi chers aux animaux,
Compagnons éternels de ſes nobles travaux;
La herſe, en les couvrant, ſous la glèbe amollie,
Aſſure le dépôt qu'à la terre il confie.

S'il a vu dans ſes champs l'ivraie & les chardons
Opprimer le froment, uſurper les ſillons,
Il appelle au travail ſa compagne fidelle.
Elle aſſemble auſſi-tôt ſes enfants autour d'elle;
L'aîné le fer en main va devancer ſes pas;
Le plus jeune ſourit emporté dans ſes bras,
Et tous avant l'aurore ils vont loin du village
Délivrer le froment étouffé ſous l'herbage.
L'enfant laborieux, mais novice en ſon art,
Suit ſa mère en aveugle, & l'imite au haſard;
Et le fer, que conduit ſa main mal aſſurée,
Bleſſe la jeune plante à Cérès conſacrée.
Il voit autour de lui ſes frères empreſſés
Raſſembler en monceaux les cailloux diſperſés.
Tous de leurs vains travaux relèvent l'importance,
Et chacun d'eux alors croit ſortir de l'enfance:
La mère d'un ſouris flatte leur vanité,
Applaudit à leur zèle, excite leur gaité,
Et d'un œil ſatisfait les voit ſur la verdure
S'agiter, ſe jouer, croître avec la nature.
Mais les moments ſont chers, les beautés du Printems
Se ſuccèdent en foule, & brillent peu d'inſtants,
Jouiſſons, le tems vole, & Flore nous appelle.

Le ſoleil entouré d'une ſplendeur nouvelle
Va dans ſa route oblique embrâſer les Gémeaux;

Conduit par la Pléïade il ſort du ſein des eaux,
Sur nos champs embellis prodigue la lumière,
Et ſemble avec plaiſir prolonger ſa carrière;
Des tapis de verdure il fait ſortir les fleurs;
Il nuance, varie, anime les couleurs;
Déja ſur le rempart qui défend la prairie
La roſe eſt en bouton, l'aubépine eſt fleurie.
J'ai vu la marguerite étalant ſes beautés,
Son cercle émaillé d'or, ſes rayons argentés.
Ici le Primevère élève ſur la plaine
Ses grappes d'un or pâle, & ſa tige incertaine.
Heureux! cent fois heureux l'habitant des hameaux,
Qui dort, s'éveille, chante à l'ombre des berceaux,
Et ravi des beautés qu'il voit dans la campagne,
Du plaiſir qu'il éprouve avertit ſa compagne!
Eglé va conſulter dans le ruiſſeau voiſin
Quelle fleur doit orner ou ſa tête ou ſon ſein;
Ces tréſors du Printems ſemés ſur la verdure
Sont pour elle un tribut qu'il doit à ſa parure.
Naiſſez, brillantes fleurs, ſur ces vaſtes guérets,
Couronnez ces vergers, égayez ces forêts,
Réjouiſſez les ſens, & parez la jeuneſſe;
En donnant les plaiſirs, promettez la richeſſe.
Tempère, Aſtre du jour, le feu de tes rayons,
Ne brûle pas ces bords que tu rendis féconds;
Sans diſſiper leurs eaux échauffe les nuages,

Et que la douce ondée arroſe nos rivages.
Ah ! Doris, c'eſt alors qu'il faut voir le Printems !
Hâtons-nous, quittons tout : les vieillards, les enfants,
Pour voir tomber des cieux la vapeur printanière
Sont déja raſſemblés au ſeuil de leur chaumière.
Hélas ! ils ont tremblé que l'excès des chaleurs
Ne conſumât les fruits deſſéchés ſous les fleurs,
Ne flétrît dans les prés l'herbe qui vient de naître,
Et ne retînt caché l'épi qui va paroître.
Mais ils ont vu pâlir le diſque du ſoleil ;
Cet Aſtre, en s'élevant de l'Orient vermeil,
Paroît environné d'une vapeur légère
Qui monte dans les cieux, s'étend ſur l'hémiſphère,
Et ſans troubler les airs répand l'obſcurité.
Le feuillage du ſaule eſt à peine agité,
Et les foibles roſeaux ne courbent point leurs têtes.
On n'entend point ces bruits précurſeurs des tempêtes,
Les troupeaux ſans frayeur s'écartent des hameaux,
Et l'oiſeau dans les bois chante ſous les rameaux.
La nue enfin s'abaiſſe, & ſur les champs paiſibles
Diſtille ſa roſée en gouttes inſenſibles :
Je ne vois point les flots de ſa chûte ébranlés,
Ni leur ſein ſillonné de cercles redoublés ;
A peine je l'entends dans le bois ſolitaire
Tomber de feuille en feuille & couler ſur la terre.
Juſqu'à la fin du jour la tranquille vapeur

Sur les champs ranimés dépoſe la fraîcheur.
Le ſoleil au couchant dore enfin nos rivages,
Il ſeme de rubis le contour des nuages:
La campagne étincelle; un cercle radieux
Tracé dans l'air humide unit la terre aux cieux.
Mais bientôt les vapeurs où brilloit la lumière
Suivent le globe ardent qui finit ſa carrière.
La nuit, qui ſur ſon char s'élève au firmament,
Amène le repos, ſuſpend le mouvement;
Et le bruit foible & doux du zéphir & de l'onde
Se fait entendre ſeul dans ce calme du monde.
Ce murmure aſſoupit les ſens du Laboureur;
Les ſpectacles du jour ont réjoui ſon cœur;
Il a vu ſur ſes champs deſcendre l'abondance,
Et des ſonges flatteurs, enfans de l'eſpérance,
Lui rendent les plaiſirs qu'interrompt ſon ſommeil.
Mais quels brillants tableaux étonnent ſon réveil!
Quel éclat! quels parfums! quels changemens rapides:
L'épi s'eſt élancé de ſes tuyaux humides:
Les arbuſtes des champs, tous les arbres féconds
Oppoſent leurs couleurs aux couleurs des gazons;
Et leur tige à travers la blancheur la plus pure
Laiſſe de ſon feuillage échapper la verdure.

O que l'homme eſt heureux! qu'il doit être content
Des beautés qu'il admire & des biens qu'il attend!

L'eſpérance, Doris, deſcend ſur ces campagnes,
Plane ſur ces côteaux, vole ſur ces montagnes,
Entre dans ces vergers ; & revient au Printems
Intéreſſer notre ame au ſpectacle des champs;
De raiſins & d'épis ſa tête eſt couronnée,
Elle montre de loin les bienfaits de l'année,
Promet à tout mortel le prix de ſes travaux,
Le plaiſir au jeune homme, au vieillard le repos.
Je viens la retrouver dans ce vallon champêtre:
Elle m'y fait jouir des biens encor à naître;
En vain je la cherchois dans ces triſtes jardins
Où des vaſes brillants ſurchargent cent gradins,
Où languit enchaîné dans ſa priſon de verre
Le ſtérile habitant d'une rive étrangère.
Qu'attendre, qu'eſpérer d'un théâtre de fleurs?
La tulipe orgueilleuſe étalant ſes couleurs,
Le narciſſe courbé ſur ſa tige flottante,
Et qui ſemble chercher ſon image inconſtante,
L'hyacinthe azuré qui ne vit qu'un moment,
Des regrets d'Apollon fragile monument,
Ne valent pas pour moi les fleurs d'un champ fertile.
Le beau ne plaît qu'un jour, ſi le beau n'eſt utile.
Au pied de ces tilleuls, ſous ces vaſtes ormeaux,
Dont jamais aucun fruit n'a chargé les rameaux,
J'ai regretté ſouvent ces vergers où Pomone
M'annonçoit au Printems les bienfaits de l'Automne;

Dans ces murs, ces lambris, dont j'étois entouré,
Mon eſprit inquiet ſe trouvoit reſſerré :
Ils bornent à la fois l'eſpérance & la vue ;
J'y regrettois des champs l'opulente étendue,
Les moiſſons & les bois, les prés & les vallons,
Des troupeaux ſuſpendus à la cime des monts,
Le pampre des côteaux. La nature féconde
Varie à chaque inſtant le théâtre du monde ;
Et nous, dans nos enclos ſtérilement ornés,
Nous voulons l'aſſervir à nos deſſeins bornés :
Là, j'admire un moment l'ordre, la ſymétrie,
Et ce plaiſir d'un jour eſt l'ennui de la vie.

Oh ! que j'aime bien mieux ce modeſte jardin
Où l'art en ſe cachant fécondoit le terrain,
Où, parmi tous les biens, le luxe & la parure
Sembloient un don de plus, un jeu de la nature.
Raimond le gouvernoit ; Roi de ſes plants nombreux,
Content de ſon empire, il y vivoit heureux.
Six arpents compoſoient ſon modique héritage :
Les flancs d'une colline en repouſſoient l'orage,
Et recourbés en arc embraſſoient un vallon
Où mûriſſoit la figue à côté du melon ;
Là, ſur un ſable d'or une onde pure & vive
Pourſuivoit librement ſa courſe fugitive,
Diſtribuoit la sève aux plants du potager,

Baignoit, en murmurant, les arbres du verger,
Et formoit un baſſin, dont la perche dorée
Troubloit, en ſe jouant, la ſurface azurée;
Le ſaule, ami des eaux, l'entouroit d'un lambris.
Les regards du ſoleil, le ruiſſeau, les abris
Fécondoient à l'envi ce lieu ſimple & champêtre.
Sa richeſſe étonnoit l'œil même de ſon maître.
Raimond y recevoit le tribut des cités,
Et ſes mets abondants n'étoient point achetés.
Mais le fils du vieillard, ſa plus chère eſpérance,
Lindor, dans l'âge heureux qui ſuccède à l'enfance,
Sans la connoître encor cherchant la volupté,
Un jour vit dans les champs une jeune beauté
De guirlandes de fleurs compoſer ſa coëffure.
Auprès d'elle un vieillard aſſis ſur la verdure,
D'un vallon parfumé reſpiroit les odeurs,
Et la jeune beauté lui préſentoit des fleurs.
Lindor aima. Bientôt de retour chez ſon père
Il trouve leur enclos trop ſimple, trop auſtère;
Il y manque des fleurs. Autour de ſon jardin
Il élève d'abord le myrte & le jaſmin;
Aux plants du potager la jonquille eſt mêlée;
Sur les bords d'un ſentier monte la giroflée;
La fraiſe auprès des eaux fleurit avec l'œillet.
Lindor cueille des fleurs qu'il aſſemble en bouquet;
Il les porte à Glicère, à la beauté qu'il aime;

Aux jardins de Lindor elle en cueille elle-même:
Il veut les rendre alors plus riants & plus beaux.
Il fait monter, tomber & ſerpenter les eaux;
Il les fait diſparoître. Il ſçait l'art de ſurprendre
Par des plants, des aſpects qu'on ne doit point attendre.
Dans ce jardin fécond l'odorat eſt flatté,
Les yeux ſont ſatisfaits & le goût eſt tenté,
Tout plaît aux ſens, au cœur, & tout charme Glicère.
Lindor apprend enfin que lui-même a ſçu plaire.
Ils craignirent bientôt des témoins indiſcrets;
Il fallut des berceaux, des aſyles ſecrets.
On vit le chevrefeuil & le pampre flexible
Compoſant de concert une alcove paiſible
Sous leurs rameaux unis, ſous leurs fleurs en feſtons,
Dérober au grand jour des fleurs & des gazons.
Ce terrain plus riant, plus riche & plus fertile,
Ne préſentoit le beau qu'à côté de l'utile.
Raimond dans ſon jardin travailloit plus gaiment,
Glicère y va combler les vœux de ſon amant;
Au père de Lindor elle a conduit ſon père.
Sous des berceaux fleuris, aſyles du myſtère,
Les vieillards enchantés unirent leurs enfans.
Cet hymen, ces beaux lieux, ces charmes du Printems,
Leur rendant l'eſpérance & de jeunes penſées,
Leur ſang ſe rallumoit dans leurs veines glacées,
Et portoit dans leurs yeux le feu de la ſanté.

Charme de la jeuneſſe, ame de la beauté,
Compagne du travail & de la tempérance,
Santé, premier des biens, tréſor de l'indigence,
Soutien de nos vertus, ſource de nos deſirs,
Toi, ſans qui la nature offre en vain les plaiſirs,
Tu reviens conſoler, dans la ſaiſon nouvelle,
Le mourant qui s'éteint, le vieillard qui t'appelle.

Jadis j'ai vu mes jours s'avancer vers leur fin;
Un art ſouvent funeſte, & toujours incertain,
Alloit détruire en moi la nature affoiblie;
Le retour du Printems me rendit à la vie,
Je me ſentis renaître; & bientôt ſans effort,
Soulevé ſur ce lit d'où s'écartoit la mort,
J'embraſſai ces amis dont les ſoins pleins de charmes
Suſpendoient mes douleurs, diſſipoient mes alarmes:
Je revis mes vergers, ce ruiſſeau, ces forêts,
Que j'avois craint long-temps de perdre pour jamais.
O que l'ame jouit dans la convaleſcence!
Je ne pouvois rien voir avec indifférence;
Mes yeux étoient frappés d'un papillon nouveau:
Cet inſecte, diſois-je, eſt ſorti du tombeau;
De ſa cendre féconde il tire un nouvel être;
La nature à tous deux nous permit de renaître.
Sur la fleur du tilleul, ſur la roſe ou le thim,
Si je voyois l'abeille enlever ſon butin,

Elle revient, diſois-je, errer ſur ce rivage,
Après avoir langui dans un long eſclavage,
Et moi, je viens m'unir à tant d'êtres divers;
Et reprendre ma place en ce vaſte univers.
J'allois me pénétrer des rayons de l'aurore;
J'allois jouir du jour avant qu'il pût éclore;
J'étois preſſé de voir, preſſé de me livrer
Au plaiſir de ſentir, de vivre & d'admirer.
Je treſſaillois, Doris, au moment où ma vue
Pénétrant par degrés dans la ſombre étendue
Démêloit les couleurs, & diſtinguoit les lieux.
Les objets confondus s'arrangeoient ſous mes yeux:
D'abord des monts altiers la ſurface éclairée
Se préſentoit de loin de vapeurs entourée;
Un faiſceau de rayons détaché du ſoleil
Couloit rapidement ſur l'horiſon vermeil,
Et l'aſtre lumineux s'élançant des montagnes,
Jettoit ſes réſeaux d'or ſur les vertes campagnes.
O toi qui m'as rendu la penſée & les ſens
Marche, éclaire le monde, & prodigue au Printems
Des charmes, des plaiſirs dont je jouis encore.
C'eſt ainſi qu'au moment qui ſuccède à l'aurore,
De l'orient en feu j'admirois les beautés,
J'admirois les gazons, les ruiſſeaux argentés,
Et le jeu des rayons dans ces perles liquides
Que dépoſe la nuit ſur les vallons humides.

Les vents qui murmuroient dans les arbres voiſins,
M'apportant les parfums des champs & des jardins,
Mes ſens étoient charmés, & mon ame ravie
Croyoit ſentir la sève & reſpirer la vie.
J'entendis tout-à-coup un mélange de voix
Raiſonner dans la plaine, éclater dans les bois;
Le berger ranimoit les chalumeaux antiques;
La pauvreté contente entonnoit des cantiques;
La bêlante brebis, le taureau mugiſſant,
Vers les monts émaillés couroient en bondiſſant.
Cependant les oiſeaux errants dans les bocages,
Rempliſſoient de chants gais les voûtes des ombrages;
L'inſecte, en bourdonnant, murmuroit ſon plaiſir.
Ces ſons qu'à mon oreille apportoit le zéphir,
Les campagnes, les cieux, la nature embellie,
Tout me félicitoit du retour à la vie;
Et moi, je renaiſſois pour voir un monde heureux.
Ma voix mêloit ſes chants aux chants harmonieux
Qui célébroient l'aurore & la ſaiſon nouvelle.
O combien ces concerts, la joie univerſelle,
Augmentoient à mes yeux les charmes du Printems!
J'aſſociois mon cœur à tous les cœurs contents;
Je m'égalois, Doris, à cet Être ſuprême,
Heureux par le bonheur de tant d'êtres qu'il aime;
Il jouit dans nos cœurs, c'eſt-là ſa volupté;
Il jette dans l'eſpace un regard de bonté,

Et

Et parcourt d'un coup-d'œil ces campagnes profondes,
Pour y voir le plaiſir animer tous les mondes.

Ah ! c'eſt ici, Doris, qu'il doit fixer les yeux.
Vois, admire, jouis.... O jours délicieux !
Le Printems dans ſa gloire embellit tous les êtres.
Animaux, végétaux, tout dans ces lieux champêtres
Arrive en ce moment au jour de ſa beauté.
Déja près du cancer le ſoleil eſt monté ;
Ce ciel tranquille & pur que blanchit la lumière
En réfléchit l'éclat ſur la nature entière.
Tandis que ce grand aſtre aux deux tiers de ſon tour
Eſt encor loin des mers où s'éteindra le jour,
Arrêtons-nous, Doris, au bord de ce bocage,
Et du tertre émaillé que ce vieux chêne ombrage,
Regardons ces côteaux l'un à l'autre enchaînés,
Et ces riches vallons de pampres couronnés.
Vois dans ces champs, ces bois, la nature affranchie
Se livrer librement à ſa noble énergie,
Répandre autour de toi ſes bienfaits au haſard,
Et ſon luxe échapper aux entraves de l'art.
Contemple cette plaine & riante & féconde,
Qui ſemble un autre Eden, & le jardin du monde :
Là, Bacchus a cédé la campagne à Cérès,
Vertumne avec Pomone ombragent ces guérets ;
Vois ces arbres en fleurs, de leur cime agitée

Verſer ſur les ſillons une pluie argentée,
Les rubis du pavot qu'emportent les zéphirs,
Et le bleuet flottant qui sème ſes ſaphirs:
Ici, les églantiers ont deſſiné la route
D'un ruiſſeau qui ſerpente égaré ſous leur voûte;
Plus loin l'aſtre du jour, les champs & les côteaux
Ont pris du mouvement & tremblent dans ces eaux
Dont le reflet brillant ſe peint ſur la verdure.
Mais aujourd'hui, Doris, eſt-il dans la nature
Des prés, des champs, des bois ſans grace & ſans beauté?
Eſt-il dans ces beaux jours un jour ſans volupté?
Et c'eſt dans ces moments que les Rois de la terre
Évoquent des enfers le démon de la guerre!
C'eſt lorſque le Printems, précédé des zéphirs,
Des monts chargés de fleurs appelle les plaiſirs,
Que la voix des tirans nous appelle au carnage!
Leurs eſclaves cruels, miniſtres de leur rage,
Sur des bords conſacrés aux tranſports les plus doux,
Vont lancer le tonnerre & tomber ſous ſes coups.
Là, le jeune guerrier s'éclipſe à ſon aurore;
Il rougit de ſon ſang la fleur qui vient d'éclore,
Et tourne ſes regards vers l'aimable ſéjour
Où le rappelle en vain l'objet de ſon amour;
Les regrets dont ſa mort ſera bientôt ſuivie
Ajoutent dans ſon cœur au regret de la vie.
Là, périt un héros, le modèle & l'appui

D'enfants infortunés qui n'eſpéroient qu'en lui.
Peut-être dans l'Etat que défendit leur père,
Ils ſouffriront un jour l'opprobre & la misère:
Il meurt en prononçant les noms de ſes enfants.
La fureur & la mort volent dans tous les rangs,
La diſcorde implacable entaſſant ſes victimes,
Y foudroie au hazard des guerriers magnanimes,
Des lâches au combat par la crainte entraînés,
D'utiles citoyens, des brigands effrénés.
Satellites des Rois, aſſaſſins mercénaires,
Immolez, s'il le faut, ces monſtres ſanguinaires
Dévoués comme vous aux fureurs des tyrans;
Mais reſpectez du moins des mortels innocents.
Pourquoi pourſuivre, hélas! ce citoyen champêtre,
A travers les moiſſons que ſes mains ont fait naître?
Quel horrible plaiſir enivre ces vainqueurs!
Au cri de la nature a-t-il fermé les cœurs?
Sur les toîts des hameaux qu'il embraſe avec joie,
L'un ſuit d'un œil content le feu qui ſe déploie;
L'autre le front poudreux, le bras enſanglanté,
Profanant le plaiſir, outrageant la beauté,
Vient d'arracher la fille à ſa mère tremblante,
Et maſſacre l'amant aux yeux de ſon amante.
Ceux-ci vont dépouiller, dans le champ des combats,
Leurs compagnons mourans qui leur tendent les bras.
O féroces humains! ô honte! ô barbarie!....

Mais un Roi juſte & ſage a calmé leur furie.
Des peuples éclairés & polis par les arts
Ne vont plus s'égorger ſous les drapeaux de Mars.
Et déja le Printems ne craint plus que la guerre
Ravage les beautés qu'il prodigue à la terre.

Amour, c'eſt pour toi ſeul qu'il orne l'univers;
Viens remplir de tes feux l'air, la terre & les mers.
Des graces, des plaiſirs, ſource aimable & féconde,
Principe de la vie, ame & reſſort du monde,
Enflammes, réunis les êtres diſperſés;
Rends heureux l'univers, qu'il aime, & c'eſt aſſez.
Par l'excès des plaiſirs fais ſentir ta puiſſance;
La nature eſt enfin digne de ta préſence;
Jeune, riante & belle, elle attend tes faveurs,
Ton trône eſt préparé ſous des berceaux de fleurs,
Des chants multipliés dans les airs ſe confondent,
Et volent des côteaux aux vallons qui répondent.
Je vois les animaux l'un vers l'autre accourir,
S'approcher, s'éviter, ſe combattre & s'unir:
Ils ſemblent inſpirés par une ame nouvelle,
Et le feu du plaiſir dans leurs yeux étincelle.
Le courſier indocile, inquiet, agité,
Échappé en bondiſſant au frein qui l'a dompté;
Du haut de la colline il porte au loin la vue,
Il cherche un ſeul objet dans la vaſte étendue.

La géniſſe mugit de vallons en vallons,
Et le taureau fougueux ſuit ſes pas vagabonds.
Par les ſons étouffés d'un lugubre murmure
Il révèle aux échos le tourment qu'il endure.
La bergère effrayée entend les loups cruels
Annoncer en hurlant leurs plaiſirs mutuels.
Amour, tu ſçais dompter l'inſtinct le plus ſauvage :
Le tyran des déſerts entouré de carnage,
Dans les ſables brûlans, au fond des antres ſourds,
Exprime en rugiſſant ſes féroces amours.
A ſes horribles feux ſa compagne ſenſible,
Lui répond par un cri lamentable & terrible ;
Leur long rugiſſement retentit dans les airs,
Et trouble dans la nuit le calme des déſerts.
Enfin le couple affreux s'unit dans l'ombre obſcure,
Et ſemble en jouiſſant menacer la nature.
Le tigre à tes faveurs a long-tems réſiſté,
Il ſembloit à regret ſentir la volupté ;
Au plus doux des plaiſirs mêlant ſa barbarie,
Il careſſe en grondant ſon amante en furie.

Mais dans ces champs, ces bois, ſur le toît des hameaux,
Des ſentiments plus doux animent ces oiſeaux.
Je les vois s'empreſſer autour de leurs amantes,
Et les yeux enflammés, les ailes frémiſſantes,
Par des ſoins, par des chants, demander du retour,

Inſpirer le plaiſir, & mériter l'amour.
Sur ce dôme azuré la colombe amoureuſe
A ſon amant chéri ſe montre dédaigneuſe;
Il cherche à ſe parer des couleurs de ſon ſein,
Et change en s'agitant leur émail incertain:
Le dédain l'éloignoit, un coup-d'œil le rappelle.
L'aigle entouré des feux dont l'olimpe étincelle,
Suit, atteint ſon amante, & jouit dans les cieux.
Le moineau téméraire, ardent, impétueux,
Vole à l'objet qu'il aime. Il preſſe, il ſollicite,
D'un moment de rigueur il s'indigne, il s'irrite;
Le délai le conſume, & l'inſtant des plaiſirs
N'eſt pour lui qu'un paſſage à de nouveaux deſirs.
Le cygne a déployé ſes ailes argentées,
Et ſillonnant les eaux mollement agitées,
Aux yeux de ſon amante étalant ſa beauté,
Navige avec orgueil, flotte avec majeſté.
Voyez ſous ces rameaux ces tendres tourterelles
Nourrir de cent baiſers leurs ardeurs mutuelles,
Et par des ſons touchans, un murmure enflammé,
Exhaler le plaiſir d'aimer & d'être aimé.
Se voir eſt leur bonheur, & l'amour eſt leur vie.
Des chants de ſon amant Philomèle ravie,
L'écoute, s'attendrit, & cède à ſes deſirs;
Il a chanté pour plaire, il chante ſes plaiſirs.
Sur la feuille naiſſante un inſecte inviſible

Pourſuit avec ardeur un être imperceptible ;
Les atomes vivans s'uniſſent dans les airs,
Tandis que la baleine & les monſtres des mers
Quittent en bondiſſant leurs cavernes humides ;
On les voit s'élancer ſur les plaines liquides,
Et dans les flots tremblants ſe ſuivre & s'abîmer.
Tout déſire & jouit ; l'homme ſeul ſçait aimer.
Il eſt ſouvent des ſens l'eſclave involontaire,
Mais à ſon cœur ſenſible un cœur eſt néceſſaire.

L'amour dans ces oiſeaux meurt avec le Printems ;
L'amour chez les humains revient dans tous les tems
Conſoler les douleurs dont l'ame eſt pourſuivie ;
Il embellit l'aurore & le ſoir de la vie.
D'un ſentiment confus dès l'enfance agité,
L'homme a connu l'amour même avant la beauté.
Du vieillard, la beauté reçoit encor l'hommage,
Il vient, en rougiſſant, vanter ſon eſclavage,
Et des ans auprès d'elle oubliant le fardeau,
Semer de quelques fleurs les bords de ſon tombeau.

Mais c'eſt dans les beaux jours de l'ardente jeuneſſe
Que l'amour fait ſentir ſa fougue & ſon ivreſſe,
Sur-tout dans ces moments où les feux du Printems
Secondent ceux de l'âge & la force des ſens ;
Des charmes les plus doux l'image retracée,
Revient à chaque inſtant occuper la penſée ;

Les ſens n'ont qu'un objet, le cœur qu'un ſentiment ;
Le beſoin du plaiſir eſt alors un tourment.

Amour, charmant amour, la campagne eſt ton temple;
Là, les feux d'un ciel pur, le penchant & l'exemple,
Le doux eſprit des fleurs, le ſouffle du zéphir,
Les concerts amoureux, tout diſpoſe au plaiſir;
Tout le chante, le ſent, l'inſpire & le partage.
Les vergers, les hameaux, le chaume & le treillage,
Les boſquets détournés, les vallons ténébreux,
Tout devient un aſyle où l'amour eſt heureux.

Ici, dans leur enfance, au fond de la feuillée,
Et ſur la mouſſe fraîche & mollement enflée,
En ſe baiſant ſans ceſſe, Hylas & Licoris
Attendent que l'amour éclaire leurs eſprits.
L'abeille au fond des fleurs goûte moins de délices
A pomper le nectar qu'enferment leurs calices,
Et dans ſon vol léger, l'amoureux papillon
Donne moins de baiſers aux roſes d'un vallon.

Là, dans un bois fleuri, Chloé timide & tendre
Oppoſoit la pudeur aux tranſports de Sylvandre ;
Mais ces oiſeaux unis qui courbent ces rameaux,
Ces accens de l'amour dans tous les animaux,
Cette molle douceur dans les airs répandue,
Porte la volupté dans ſon ame éperdue :

L'incarnat de ſon teint, ſes regards languiſſants
De l'amoureux Sylvandre ont égaré les ſens;
Sourd à de foibles cris, à des refus timides,
Ses yeux étincelants & ſes lèvres avides,
Errent rapidement de beautés en beautés.
Enchaînés l'un à l'autre, ivres de voluptés,
Tous leurs ſens enflammés au même inſtant jouiſſent.
Ces amans plus heureux que les vertus uniſſent,
Et dont les ſentiments profonds, purs & conſtants,
Réſiſtent aux faveurs, ſont reſpectés du tems,
Au plaiſir de s'aimer trouvent de nouveaux charmes.
Un doux raviſſement leur fait verſer des larmes;
Enchantés du préſent, calmes ſur l'avenir,
Savourant du paſſé l'aimable ſouvenir,
L'un & l'autre rend grace à l'objet qu'il adore,
Et ne demande au ciel qu'un cœur plus tendre encore.
A la douce clarté des flambeaux de la nuit,
Sous un berceau de myrthe où l'amour les conduit,
Au chant des roſſignols dont les voix ſe répondent
Leurs baiſers, leurs ſoupirs, leurs ames ſe confondent:
Ils jouiſſent encor dans le calme des ſens.

Cependant ces deſirs ſans ceſſe renaiſſans,
Ces chaînes de l'amour, ces ardeurs mutuelles,
Vont donner l'exiſtence à des races nouvelles.
J'ai vu dans la forêt les couples des oiſeaux,

A leur poſtérité préparer des berceaux.
Sur les germes naiſſants la mère eſt établie,
Et le feu de ſon ſein les diſpoſe à la vie :
Ils vont briſer leurs fers, ils vont jouir du jour.
Ce moment à la terre annonce un autre amour,
Il a ſes voluptés, ſes tranſports, ſon ivreſſe.
Sentiment vif & pur, généreuſe tendreſſe,
Protégez, conſervez les êtres animés ;
Nés pour aimer un jour, qu'ils ſoient d'abord aimés ;
Le plus grand des plaiſirs leur donna la naiſſance ;
Qu'un ſouvenir ſi doux attache à leur enfance.
D'un être foible encor qu'un autre ſoit l'appui ;
Qu'il prodigue les ſoins qu'on prodigua pour lui.
A l'amour maternel la nature confie
Ces êtres imparfaits qui commencent la vie.
O Jeuneſſe des bois, ſortez de vos berceaux,
Mêlez-vous dans les airs aux peuples des oiſeaux ;
Parcourez la campagne ; errez ſous la verdure,
Jouiſſez de vos biens, poſſédez la nature,
Tous ſes fruits ſont à vous : le flambeau de l'Été
Avance les moments de leur maturité,
Et déja le tréſor des richeſſes champêtres
Offre des aliments à la foule des êtres.

NOTES.

PAGE 40.

Je viens de leur richeſſe avertir les humains,
Des plaiſirs faits pour eux leur tracer la peinture,
Leur apprendre à connoître, à ſentir la nature.

C'eſt dans cet eſprit que ce Poëme eſt compoſé, on y fait ſentir par-tout le prix des plaiſirs ſimples, purs, faciles & trop négligés. Pour jouir de ces plaiſirs, la plupart des hommes manquent de lumières, d'attention ou de liberté. Auroit-il été indigne des moraliſtes d'entrer dans quelques détails ſur les ſenſations & les ſentiments agréables dont la ſuite fait le charme de la vie? Mais peut-être n'a-t-on pu encore s'occuper aſſez des vérités d'uſage? Le genre humain vient de paſſer à travers quinze ſiècles de ténèbres; quand il a commencé à en ſortir, il a plus cultivé le raiſonnement que la raiſon. De puiſſants génies ont employé leurs forces à donner de nouveaux fondements aux opinions reçues, que de puiſſants génies ſe bornent à renverſer. Le temps d'édifier n'eſt peut-être pas arrivé. Il me ſemble que ce n'eſt guères encore qu'en combattant des erreurs qu'on établit des vérités, & que les meilleurs livres n'éclairent que parce qu'ils détrompent.

41. Sous un ciel ténébreux Borée & le Zéphire,
Des campagnes de l'air ſe diſputent l'empire.

Le Zéphire eſt ici le vent du midi, & il eſt quelquefois très-violent. Voyez l'Iliade, Liv. 4. *comme lorſqu'un*

paſteur aſſis ſur un cap élevé voit les nuages s'avancer des extrémités de l'Océan, & traverſer la plaine liquide, emporté par les coups du violent Zéphir, &c. Les Zéphirs ſignifient toujours des vents frais & doux; on donne quelquefois le même ſens au ſingulier, Zéphir.

43. Brillant aſtre du jour de climats en climats,
Tu pourſuis en vainqueur les ombres, les frimats.

On a ſuivi dans ce Poëme le ſyſtême de Ptolémée; non qu'il ait encore des partiſans; mais parce qu'il eſt le ſyſtême que perſuade la vue. Or, ce n'eſt qu'en parlant aux ſens qu'on frappe l'imagination, ce qui eſt l'objet de tout Poëme; de plus, le ſyſtême de Ptolémée eſt encore d'uſage dans la ſphère armillaire, où l'on place la terre dans le centre du monde, quoiqu'on ſoit bien ſûr qu'elle décrit une ellipſe autour du ſoleil.

44. L'élève & le répand ſur l'arbre qu'il ombrage.
Sed trudit gemmas, & frondes explicat omnes.
Virg. Géorg.

44. Je ne vois plus l'oiſeau dont j'écoute la voix.
And the birds ſing concealed.
Thomſon.

44. La couleur qui raſſemble & l'ombre & la lumière.

Thomſon dit, en parlant de la verdure:

United light ahd shade.

45. Vois-tu l'activité, l'eſpoir de ſon bonheur?

Les animaux & l'homme éprouvent autant que les

arbres & les plantes, les effets de ce moment où le ſoleil nous lançant des rayons moins obliques, rend la chaleur à nos climats, & ranime ces eſprits & ces liqueurs qui ſont la sève des végétaux ſenſibles, comme il anime la sève de la luzerne & du chêne. Les temps humides & ſans chaleurs de la fin de l'Automne & de l'Hiver affoibliſſent dans les hommes la vivacité des perceptions, la rapidité des idées, l'activité de l'ame & des ſens. Les hommes ſentent moins vivement leur exiſtence, & par cette raiſon ils ont moins de gaité, d'eſpérance, de réſolution, de ſentiments énergiques. Le retour de la chaleur nous donne une activité phyſique, une tendance au mouvement, plus de force & de vie, & le beſoin de faire uſage de nos facultés.

47. Heureux ! cent fois heureux l'habitant des hameaux.

» Je ne ſouhaite point de poſſéder les richeſſes de » Pélops, ni de courir plus vîte que les vents ; mais je » chanterai ſous cette roche, te preſſant entre mes bras, » & regardant en même-temps la mer de Sicile ». *Théocrite Idyle* 15.

47. Réjouiſſez les ſens, & parez la jeuneſſe.

L'odorat nous donne des ſenſations plus intimes, un plaiſir plus immédiat, plus indépendant de l'eſprit que le ſens de la vue. Nous jouiſſons profondément d'une odeur agréable, au premier inſtant de ſon impreſſion ; le plaiſir de la vue tient plus aux réflexions, aux deſirs qu'excitent les objets apperçus, aux eſpérances qu'ils font naître, &c. Il y a pourtant un plaiſir attaché à

l'exercice de ce ſens : c'eſt celui que nous donnent les couleurs douces, ou pluſieurs couleurs vives qui s'adouciſſent par leur mêlange. Les ſurfaces rondes & polies, celles des corps dont les formes diminuent ou augmentent par des gradations ſenſibles, ſont auſſi très-agréables à la vue ; mais c'eſt uniquement par le plaiſir qu'elles promettent au ſens du tact.

50. L'eſpérance, Doris, deſcend ſur ces campagnes.

Le Printems eſt la ſaiſon des promeſſes de la nature. L'eſpérance que nous donnent ces promeſſes, n'eſt point accompagnée d'impatience. 1°. Parce qu'elle eſt vague, & qu'elle ſe porte ſur une multitude d'objets. 2°. Parce que nous avons alors pluſieurs jouiſſances nouvelles, les odeurs, la beauté des fleurs, le chant des oiſeaux, & par-tout le ſpectacle du plaiſir. Cette eſpérance n'eſt point accompagnée d'inquiétudes. 1°. Parce qu'elle ſe porte, comme je viens de le dire, ſur pluſieurs objets. 2°. Parce qu'elle eſt fondée, & que la nature nous trompe rarement. Enfin cette eſpérance eſt ſouvent un ſentiment vif & délicat, parce que nous avons au Printems plus de ſenſibilité & de gaité.

50. Promet à tout mortel le prix de ſes travaux.

La plupart des moraliſtes comptent au nombre de nos maux les fauſſes eſpérances : ils oublient que tant qu'elles durent elles donnent des plaiſirs véritables, & que l'homme détrompé qui les perd les remplace par d'autres eſpérances. Ils comptent pour rien les illuſions agréables, les ſentiments doux que l'eſpérance répand

ſur tout le cours de la vie. Elle change la fatigue même en jouiſſance ; elle attache du plaiſir, aux ſoins, aux jeux, à l'action, aux affaires.

La vieilleſſe n'ôte pas les eſpérances, mais elle les borne ; le vieillard eſpère encore le plaiſir du lendemain, celui de la ſemaine, de l'année même qui doit ſuivre, & ſi ſes eſpérances ſont moins étendues, elles ſont plus rarement trompées.

Ce n'étoit pas par pudeur que Phryné ne recevoit ſes Amants que la nuit, elle retardoit juſqu'au ſoir la jouiſſance des plus grands plaiſirs, afin que chaque moment du jour fût embelli par l'eſpérance.

51. J'y regrettois des champs l'opulente étendue,
Les moiſſons & les bois, les prés & les vallons,
Des troupeaux ſuſpendus à la cime des monts,
Le pampre des côteaux.

Le premier qui tranſporta la ſymétrie dans les jardins, fut un Architecte, qui voulut trop étendre les limites de ſon art, faute de les connoître. Il vit qu'en prolongeant, allignant, ceintrant des maſſes de verdure, en faiſant couler les eaux dans de longs parallelogrammes, en les faiſant jaillir en ligne droite, & retomber au centre d'un cercle parfait, il étonnoit, on l'admiroit, & ſi ſon talent fut employé dans de grands eſpaces où il devoit produire beaucoup d'effet, ſans doute il s'admira lui-même.

Le Nôtre porta ſon art à la perfection dans les jardins de Verſailles, des Thuileries, & dans ceux de pluſieurs

riches particuliers ; on eut alors dans ces jardins quelques-uns des plaiſirs que l'architecture peut donner.

Louis XIV ſouvent admiré avec juſtice étoit plus ſouvent encore imité ridiculement ; il n'y eut guères de Seigneur Châtelain & de Propriétaire de petite maiſon de campagne, qui ne fît faire ſes jardins d'après ceux de Verſailles.

Mais l'architecture eſt celui de tous les beaux arts qui donne le moins de plaiſir aux ſens, & qui touche le moins l'ame, ſi vous lui ôtez la grandeur & l'utilité, elle vous dit peu de choſe ; ce n'eſt donc pas elle qu'il faut conſulter pour embellir un terrain, c'eſt la peinture. Tandis que nos Architectes nous bâtiſſoient des jardins, les Païſagiſtes décoroient depuis deux mille ans ceux de la Chine.

Les Païſagiſtes eſtimés des gens d'eſprit choiſiſſent & diſpoſent la nature, pour produire certains effets. Les Pouſſin, les Claude le Lorrain, les Vernet, ont ſongé à faire des impreſſions ſur l'ame, & pour y réuſſir, il a fallu qu'ils connûſſent l'homme & la nature, il a fallu que l'art de nous donner par les payſages des émotions agréables, triſtes, voluptueuſes, terribles, mélancoliques ou riantes, fût fondé ſur une théorie ; elle étoit connue à la Chine : cette Nation avoit remarqué trois caractères principaux dans la nature, le riant, l'horrible, le romaneſque, & elle donnoit ces caractères à ſes jardins.

Sa théorie a été depuis perfectionnée par les Anglois ; la ſeule peinture du Paradis Terreſtre dans Milton devoit les éclairer ſur les moyens d'aſſembler & de

de placer les productions & les beautés naturelles ; mais c'eſt aux Païſagiſtes & aux Chinois qu'ils ont dû l'art de caractériſer l'enſemble & les différentes parties de leurs jardins.

Pour le caractère principal, ils conſultent d'abord la ſituation, le genre de pays qu'ils ont à décorer ; ils connoiſſent à merveille les effets des montagnes, des rochers, des eſcarpements, des forêts, des bocages, des torrents, des rivières, des ruiſſeaux, des caſcades, des vallons, des côteaux, &c. ; & c'eſt en contraſtant, combinant, mêlant, ſéparant ces différentes formes de la nature, ſelon que l'exige la ſituation, le genre du pays, qu'ils donnent à leurs jardins le mérite de faire ſur votre ame telle impreſſion, de lui inſpirer tel ſentiment.

Dans un terrein de quelque étendue il ne ſuffit pas de donner un caractère à l'enſemble, on retomberoit à quelques égards dans l'inconvénient des jardins arrangés par l'architecture, il faut caractériſer les détails. Les différentes ſortes de verdure, d'arbres & de plantes ſervent à fortifier le caractère du tout, & font quelquefois ſeuls le caractère des détails. Le pin eſt un arbre d'une verdure triſte, le platane d'une verdure gaie, tel arbre eſt difforme par ſa tige & ſes rameaux, tel autre eſt d'une forme agréable, tous peuvent plaire quand ils ſont placés pour produire un certain effet.

Il en eſt de même des différents genres de plantes & de fleurs.

Les Anglois ajoutent encore aux caractères de leurs jardins, par les bâtimens & les animaux. Ils placent des chèvres ſur des rochers, des brebis ſur une pelouſe,

quelques daims dans un bocage, des colombes près d'un lieu charmant qui reſpire la paix & l'amour.

Dans un jardin qui a le caractère de la richeſſe & de la fécondité, ils placent de petites fermes. Ils élèvent des Temples de différents genres; dans un endroit riant, celui de Vénus; dans un payſage agréable, mais d'un caractère un peu plus ſévère, celui de l'amitié; dans un lieu majeſtueux, on trouvera les ſtatues des grands-hommes; dans un pays triſte, on verra des ruines: ils font un grand uſage de la fable, dont les Divinités préſident aux champs, aux troupeaux, aux ſaiſons, &c. La nature prend quelquefois tous les caractères poſſibles autour du Temple de Pan, qui eſt ſon emblême.

Les Anglois, & les Chinois encore plus, mettent de l'attention au choix des pierres, des rochers, des cailloux qu'ils emploient, & il faut qu'ils conviennent au genre du bâtiment ou au terrein.

Non-ſeulement ils poſsèdent l'art des contraſtes, mais ils poſsèdent l'art plus difficile de vous faire paſſer par une multitude de gradations & de nuances, de l'horrible au beau, du romaneſque à la nature féconde & ſimple, du triſte au gai, enfin d'un genre à l'autre. Ils ſavent mieux que nous faire uſage des points de vue, les varier, les ménager, ils ſavent ne montrer du pays qui les environne que ce qui s'accorde ou contraſte avec leurs jardins.

Les différentes parties de ces jardins ont donc de l'effet, les parties des nôtres n'en peuvent avoir.

Dans nos plus beaux jardins, l'effet principal de

l'enſemble, c'eſt l'étonnement, celui des jardins Anglois, c'eſt de vous donner une multitude d'idées & de réveiller en vous une foule de ſentiments.

Dans nos jardins, l'eſprit ſaiſit des proportions, des rapports; dans les jardins Anglois, il voit des ſcènes, des tableaux, & il en imagine.

Les jardins François, avec leurs parallèles, leurs angles, & leurs cercles, ſemblent faits pour des Géomètres qui voudroient s'égayer, & les jardins Anglois pour des Poëtes ou des Philoſophes ſenſibles.

Les nôtres ſe gravent d'abord dans la mémoire, ceux des Anglois vous inſpirent le deſſein de les étudier; les nôtres ſont impoſants, les leurs ſont intéreſſants.

Ceux des Anglois promettent de la fécondité & des productions de toute eſpèce, ils ſont le luxe d'un peuple ſage & citoyen.

Les nôtres ne rappellent que la puiſſance de l'art ſur la nature, la richeſſe du propriétaire & ſa perſonnalité, qui ſacrifie les productions utiles aux hommes, à des formes arbitraires & à de ſtériles ornements.

Il y a ſans doute quelquefois du mauvais goût dans les jardins de pluſieurs Anglois, leur antipathie pour la ligne droite, vous fait trop ſouvent arriver par le plus long aux lieux où vous avez deſſein d'aller. Ils imaginent trop ſouvent produire de grands effets avec de petits moyens. Pluſieurs ſacrifient trop les arbres utiles aux arbres d'une forme agréable, &c.; mais, en général, le ſyſtême de leurs jardins ne peut être que celui d'un peuple plein d'eſprit, qui connoît & qui aime la nature.

51. Nous voulons l'aſſervir à nos deſſeins bornés.

La vue d'un grand & beau jardin, comme celui de Verſailles, par exemple, nous donne un plaiſir aſſez ſemblable à celui que nous donne la vue d'un bâtiment vaſte & régulier; dans l'un & dans l'autre nous admirons les proportions & la ſymétrie, qui nous facilitent le moyen d'enregiſtrer dans notre mémoire cette collection d'idées que nous venons d'acquérir; le beau jardin nous plaît encore par les maſſes de verdure, couleur toujours agréable au ſens de la vue, qui nous rappelle les promeſſes du Printems, & qui dans le temps des chaleurs nous annonce de la fraîcheur & de l'ombre. Ce jardin nous donne auſſi une idée avantageuſe de l'homme, qui a ſçu diſpoſer à ſon gré de la nature; mais il nous la donne moins que l'architecture même la plus imparfaite. La maſſe des bâtiments eſt d'abord ce qui excite notre admiration; elle tient la vue dans une forte tenſion, & la ſenſation ſe fortifie, parce qu'elle eſt continuée ſans mêlange d'autres ſenſations. Les pyramides d'Égypte arrêtent les yeux du voyageur, étonnent ſes ſens & lui inſpirent une ſorte de reſpect religieux. Après les avoir long-temps obſervées ſans un ſentiment diſtinct, il ſe dit: » Voilà » pourtant ce que l'homme a fait «. Il ne tarde pas à ajouter: » Voilà ce qui durera toujours «. Les bâtiments gothiques impoſent par leur maſſe & par leur légéreté, unie à la plus grande hardieſſe. Ils jettent dans l'eſprit des idées ſombres, mais qui plaiſent. La multitude de leurs ornements donne plutôt une ſuite de ſenſations, qu'une ſenſation continuée, & par-là nuit à la force

de l'impreſſion. L'architecture régulière d'un grand bâtiment nous frappe d'abord par l'étendue, par une ſuite d'ornements de même genre, par une ſorte d'uniformité qui multiplie dans l'œil la même vibration. Elle rappelle la puiſſance, & ſur-tout le génie de l'homme; elle réunit comme l'architecture gothique, la légéreté & la hardieſſe; elle préſente des ſurfaces polies, des rondeurs; elle place les angles, de manière à rappeller la pyramide à laquelle tient l'idée de la ſolidité; elle rappelle auſſi les idées d'utilité, de commodité; & de plus ſa ſymétrie nous donne l'eſpérance de conſerver une image fidelle de tout ce que nous venons d'admirer.

Je reviens aux jardins ſymétriques, & je dis qu'ils ne ſont propres qu'à raſſembler une foule, les habitants d'une grande ville qui s'y rendent pour s'y promener, ſe rencontrer, ſe reconnoître, il faut alors des lignes droites, &c.; mais j'ajoute que la ſymétrie même empêche que ces jardins ne faſſent long-temps un plaiſir vif, puiſqu'elle les a gravés dans notre mémoire; bientôt ils n'ont plus rien de neuf à nous montrer, & lorſque nous n'y allons que pour eux, les plaiſirs qu'ils nous donnent n'étant ni aſſez grands, ni en aſſez grand nombre pour ne pas s'uſer en peu de temps, nous n'éprouvons plus que l'ennui dans ces lieux où le premier coup-d'œil nous a tranſportés.

51. Oh! que j'aime bien mieux ce modeſte jardin.

Il réſulte de ce que j'ai dit dans les notes précédentes, qu'il ne faut pas penſer dans un petit jardin à étonner par l'enſemble, au mérite de la ſymétrie & à celui de

produire de grands effets ſur l'ame. Vos monticules, vos petits rochers, vos petits déſerts, vos petites chûtes d'eau n'auront jamais un grand caractère, & ne feront qu'en montrer la prétention.

Quelle eſt donc la parure d'un terrein médiocre? l'excès de la fécondité, tel eſt l'enclos de Raimond, il eſt varié, il eſt à la fois riant & riche, utile & voluptueux; multipliez les plants & les productions de votre jardin: ſi vous en variez le terrein, que ce ſoit pour ménager des abris, qu'il produiſe enfin l'utile & l'agréable; que les fleurs même qui ſont déja utiles par les plaiſirs qu'elles donnent aux ſens de la vue & de l'odorat aient encore, s'il eſt poſſible, un autre objet d'utilité, placez ſous vos arbres quelques ruches d'abeilles, ſeule eſpèce d'êtres vivants qui puiſſe animer un petit jardin.

52. Et ſes mets abondants n'étoient point achetés.
Et dapibus menſas onerabat inemptis.
Virgile.

56. J'aſſociois mon cœur à tous les cœurs contents.

Nous ſommes organiſés pour vivre en ſociété comme les perdrix pour vivre en compagnie. Un des phénomènes qui me prouve le plus cette vérité, qui n'a jamais été conteſtée que dans ce ſiècle, c'eſt cette diſpoſition que nous avons tous à partager le ſentiment des autres.

Les ſignes forts & énergiques des paſſions, ſoit les geſtes, les mots, les cris, &c. tyranniſent nos organes,

ils entraînent cette eſpèce d'imagination paſſive que les ſens ſubjuguent ſouvent & qui ſubjugue la raiſon même.

L'averſion, l'amour, la joie, la douleur, l'audace, la crainte, le ſentiment du ridicule, &c. paſſent aiſément d'un homme à l'autre. Nous ne voyons preſque jamais un homme ému, ſans partager ſon émotion. C'eſt l'une des cauſes du pouvoir de la Poéſie.

Le Poëte eſt un homme paſſionné, & s'il s'exprime avec vérité, avec énergie, s'il n'emploie que le mot propre, ou des figures qui réveillent une foule d'idées & de ſentiments acceſſoires, s'il a l'harmonie de ſon ſujet, il vous fera partager néceſſairement ſon émotion; à moins que ſon ſujet ne ſoit trop étranger à votre caractère, à vos occupations, à vos goûts, &c.

Si nous partageons ainſi l'émotion, la paſſion d'un ſeul; nous recevons plus promptement & plus fortement les impreſſions d'une multitude.

Quand les hommes ſont raſſemblés, ſouvent un enthouſiaſme rapide paſſe d'un individu à l'autre, tous les cœurs déviennent ſenſibles de la ſenſibilité des autres. L'émotion augmente en proportion du nombre de ceux qui la partagent, & de la force des ſignes que l'aſſemblée donne de ſon émotion.

Voyez jouer Mérope ou Zaïre à Verſailles, où le reſpect pour le Prince ne permet pas aux ſpectateurs de manifeſter les impreſſions qu'ils reçoivent; vous ſerez moins touché qu'au théâtre de Paris, où le Public exprime librement ce que l'Auteur & l'Acteur lui font ſentir. Liſez ſeul les belles ſcènes de Corneille, vous en ſentirez moins le ſublime que ſi vous les liſiez avec

quelques hommes de goût, ou que ſi vous les entendiez au théâtre.

Dans une aſſemblée, le même ſentiment paſſe dans des hommes dont la ſituation, les caractères, les opinions ne ſont pas les mêmes. Alors le Philoſophe le plus ferme eſt du plus au moins comme cet homme ſenſé qui rougiſſoit de mêler ſes larmes à celles d'un auditoire que faiſoit pleurer un mauvais Prédicateur; il répétoit ſouvent, *il ne ſçait ce qu'il dit, il ne ſçait ce qu'il dit*, & n'en pleuroit pas moins.

Il conſervoit du moins aſſez de bon ſens pour ſentir l'ineptie de l'Orateur; mais ces impreſſions générales troublent ſouvent le jugement des hommes qui en ont le plus.

La perſuaſion de nos ſemblables porte en nous le ſentiment de la perſuaſion. La croyance eſt un ſentiment contagieux, & les paſſions le donnent plus ſouvent que la raiſon.

Auſſi les Anciens qui ſentoient ces vérités, cherchoient-ils, en parlant au peuple, à exciter les paſſions; dans leurs démocraties, les Orateurs du premier Ordre, les Cicéron, les Démoſthène, les Eſchine employoient bien plus la force de l'imagination que celle du raiſonnement. C'eſt par de grands mouvements, par du pathétique, par des figures ſublimes qu'ils maîtriſoient une aſſemblée. Ils avoient plus de charmes que de logique. Ils ſçavoient perſuader, & négligeoient de convaincre.

Mais depuis l'invention de l'Imprimerie, depuis qu'il eſt devenu rare de parler à un grand peuple aſſemblé, l'éloquence a dû changer. Quand il a fallu ſe borner à

ſe faire lire, il a fallu diſcuter & raiſonner plus qu'émouvoir. Auſſi pluſieurs de nos Écrivains médiocres ſont-ils ſupérieurs en Méthode & en Logique aux plus grands Orateurs de l'Antiquité. Il eſt vrai que nos meilleurs Écrivains leur ſont inférieurs dans le genre d'éloquence propre à exciter les paſſions.

Cinq cents perſonnes qui liront ſéparément un diſcours, le liront de ſang-froid. Le ſentiment de croyance qui a ſes degrés de force & de foibleſſe comme tous les autres, ne deviendra pas en eux un enthouſiaſme inſenſé, l'amour effréné de leur propre opinion. On n'échauffe point un public épars comme un public aſſemblé; on diſcute les livres, on les approuve, on les réfute froidement. C'eſt avec tranſport ou avec indignation qu'on embraſſe ou qu'on condamne l'opinion de l'Orateur; nos raiſonneurs dont on lit les ouvrages, ne peuvent donc être dangereux; & chez les nations les plus éclairées, un Orateur pourroit encore inſpirer à la multitude ſes opinions, ſes paſſions & ſes erreurs.

56. Il jouit dans nos cœurs, c'eſt-là ſa volupté.

Puiſque l'Être ſuprême a fait de l'amour du plaiſir & de la crainte de la douleur, les reſſorts qui meuvent les êtres; il eſt digne de ſa bonté de leur donner plus de moyens de jouir que d'occaſions de ſouffrir, d'autant que le ſentiment de la douleur phyſique eſt plus vif en nous que celui du plaiſir phyſique. Il me ſemble que ſouvent l'homme ſeul empêche l'homme de jouir; les mauvaiſes loix, les uſages abſurdes, les fauſſes opinions, certaines erreurs qui ſemblent attachées à

notre eſpèce, font plus de malheureux que la nature. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que l'idée conſolante d'un Dieu bon, d'un Dieu qui ſe plaît au ſpectacle de nos plaiſirs, doit nous rendre bons; parce qu'il eſt de la conſtitution de l'homme d'imiter ce qu'il reſpecte, ce qu'il admire, ce qu'il adore.

58. Et c'eſt dans ces moments que les Rois de la terre.

Je me ſuis étonné plus d'une fois que dans les républiques modernes, le droit de faire la guerre ou la paix fût dépoſé entre les mains d'un petit nombre; & que l'action la plus importante des ſociétés fût décidée par des hommes qui ont ſouvent des intérêts oppoſés à celui de la ſociété. Combien de miniſtres, pour ſe rendre néceſſaires ou pour contrarier un miniſtre, ont imaginé d'embrâſer le monde? De dix guerres qui affligent l'Europe, à peine y en a-t-il une qui puiſſe être de quelque avantage au peuple qui la commence. Souvent une nation eſt attaquée par celle des nations qui auroit le plus d'intérêt d'être ſon alliée ou de reſter en paix. L'incertitude où l'on eſt toujours des intentions de ſes voiſins, oblige les gouvernements à entretenir des armées toujours ſubſiſtantes; mais ces armées menacent autant les loix, le Prince ou la liberté, qu'elles raſſurent le citoyen contre l'étranger.

60. Des graces, des plaiſirs, ſource aimable & féconde.

Lucréce dit :

Nec ſine te quicquam dias in luminis oras
Exoritur, neque fit lœtum, neque amabile quicquam.

60. La nature eſt enfin digne de ta préſence.

La sève en action & ſurabondante dans les végétaux, leur a fait pouſſer ces fleurs qui doivent les reproduire. Une ſurabondance d'eſprits, un ſuperflu de vie, un excès de ſenſibilité active, ſollicitent en même-temps les animaux aux plaiſirs de l'amour. On peut ſuivre les gradations par leſquelles les hommes paſſent de l'engourdiſſement & de la triſteſſe, dans laquelle ils ſe trouvoient vers la fin de l'Automne, & vers la fin de l'Hiver, à cet état de vie & de joie où ils ſe trouvent lorſque le ſoleil entre du ſigne du Bélier dans celui du Taureau. Nous avons commencé par avoir un nouveau ſentiment de nos forces & plus d'activité. Nous avons reçu une multitude de ſenſations nouvelles qui ont exercé agréablement nos facultés. Bientôt l'eſpérance ajoute en nous, & peut-être dans la plupart des animaux, à la vivacité des ſentiments & des ſenſations; enfin le ſixième ſens ſe déclare dans ce moment où les êtres animés ſont dans une joie vive qui s'augmente dans chacun d'eux par le ſentiment de la joie univerſelle.

60. Des chants multipliés dans les airs ſe confondent,
Et volent des côteaux aux vallons qui répondent.

Le plaiſir que nous fait le chant des oiſeaux, n'eſt pas préciſément de la même ſorte que celui que nous fait une belle muſique : le chant des oiſeaux n'a que de la mélodie ſans meſure, ſans accord, ſans harmonie; mais cette mélodie, ſur-tout dans le roſſignol & la fauvette, eſt très-touchante, & porte à l'ame une

impreſſion voluptueuſe. Le chant de l'alouette, compoſé de tranſitions ſubites d'un ton à l'autre, & de ſons aigus qui ſe ſuccèdent rapidement, a le caractère de la gaité. Le mêlange des chants de tous les oiſeaux eſt agréable, c'eſt le cri de la joie & de l'amour; il en rappelle l'idée, & toute idée d'un ſentiment le réveille en nous plus ou moins vivement, ſelon notre ſituation, notre âge, notre caractère.

60. Ils ſemblent inſpirés par une ame nouvelle.

Un caractère que leur donne le ſentiment dont ils ſont remplis, c'eſt la confiance. Les oiſeaux les plus timides, les plus ſauvages ne cherchent point alors à s'éloigner de l'homme & de ceux des animaux qui ne ſont point trop ennemis de leur eſpèce. Pleins du ſentiment d'amour, ils ſemblent l'étendre ſur tout ce qui reſpire. Il ſemble qu'ils ne puiſſent ni craindre ni fuir aucun des êtres qui peuvent aimer. Alors le roſſignol, le pinçon, le chardonneret chantent ſur les arbres ſous leſquels je me repoſe. Ils me regardent avec une ſorte de curioſité & de bienveillance, & ma préſence ne ſuſpend ni leurs chants, ni leurs careſſes.

63. Tout déſire & jouit; l'homme ſeul ſçait aimer.

La pudeur eſt naturelle à la femme, puiſque par la réſiſtance elle excite les deſirs, & qu'elle ajoute un prix aux faveurs qu'elle doit accorder; ce ſentiment joint à la durée que doit avoir entre l'homme & la femme, l'aſſociation que commence l'amour, & que prolonge l'éducation des enfants, fait entrer néceſſairement dans

l'amour de l'homme, plus de moral que dans l'amour des animaux. Quand le jeune homme, plein de forces & d'eſpérances, ſe découvre une puiſſance nouvelle, une faculté de plus, un nouveau moyen de jouir, s'il n'eſt point contrarié ſur les deſirs que ſon nouveau ſens fait naître, il eſt au moment le plus heureux de ſa vie; la confiance, la franchiſe, le courage, l'amitié, la bonté, toutes les paſſions, qui d'ordinaire tiennent au contentement, ſe manifeſtent en lui; elles brillent dans ſes yeux, elles s'expriment par des manières douces & vives, par des plaiſanteries, par des jeux. Le moral de l'amour ajoute encore à ſes plaiſirs, l'amour d'une femme eſtimable, le raſſure contre la défiance de lui-même; il jouit de l'admiration qu'il a pour elle, & du bonheur de poſſéder ce qu'il admire; ſon amour eſt une ſorte d'enthouſiaſme, qui donne à ſon ame de l'énergie & de l'étendue. Cet amour inſpire à la jeuneſſe le deſir & les moyens de plaire; il lui fait ſentir le prix de l'opinion, il plie l'humeur, il contient l'amour-propre, il le dirige, il le rend généreux; enfin il donne, augmente ou rend plus aimables des vertus qui ſont le charme de la ſociété. C'eſt un de ces remèdes que la nature ne ſe laſſe point d'oppoſer à tant d'inſtitutions, de loix, de coutumes, d'uſages, d'opinions qui nous rendent triſtes & barbares.

66. A l'amour maternel la nature confie
Ces êtres imparfaits qui commencent la vie.

Dans toutes les eſpèces l'amour de la mère pour les enfants eſt beaucoup plus tendre & plus énergique que

celui du père : cet amour eſt accompagné dans les femmes d'une activité inquiète, ſouvent de l'abandon de ſoi-même, & preſque toujours des plus étranges illuſions : la mère plus foible, voit dans ſes enfants un nouvel appui ; laſſée d'obéir, elle voit des êtres auxquels elle va commander ; elle voit des êtres tendres dont elle va recevoir les premières careſſes. De plus les femmes ſont plus ſenſibles que nous à la pitié, qui donne une ſorte d'amour pour l'être foible & ſouffrant qu'on peut ſoulager. Enfin il eſt fort probable qu'elles ont encore pour leurs enfants un ſentiment non raiſonné, effet de l'inſtinct, de l'organiſation, & fondé, au moins en partie, ſur la douleur que leur cauſe l'abondance du lait dont leurs enfants les délivrent ; cet inſtinct, cet amour s'apperçoivent moins dans les ſociétés polies que chez les ſauvages, que la ſuperſtition ou quelqu'opinion abſurde n'ont pas dénaturés. On voit chez eux des mères déſolées de la perte d'un enfant de quelques jours. Elles vont ſe rendre, pluſieurs mois après ſa mort, aux lieux où il eſt inhumé ; elles y pouſſent des cris, elles s'y preſſent le ſein, & arroſent le tombeau de leur lait & de leurs larmes.

ARGUMENT.

Le Soleil & la chaleur font éclore une multitude d'êtres nouveaux qui animent les élémens. Caractère de grandeur & d'opulence que l'Été donne à la nature. Elle eſt moins variée qu'au Printems ; elle ne doit être vue qu'en grand. Riche & vaſte payſage fait pour être vu pendant l'Été ; ſes effets ſur l'ame. Éloge de l'Agriculture. Combien il eſt facile de rendre heureux les Laboureurs ; leurs mœurs. L'Été dans ſa force. Puiſſance & majeſté de la Nature ſous la Zône Torride ; la chûte du Nil ; une forêt. Payſages tels qu'on les déſire pendant la chaleur, & leurs effets ſur les ſens & ſur l'ame. Tondaiſon. Fenaiſon & gaité des travaux champêtres. Un Gentilhomme que la guerre avoit ruiné prend une ferme. Maturité des bleds. Corvée &

ſes horreurs. Orage. Grêle. Vue d'un pays après un orage qui n'a point fait de dégât. Épiſode dans lequel ſont renfermées pluſieurs circonſtances de l'Été ; un bain ; la moiſſon ; actions de graces après la moiſſon, &c.

LES

Les Saiſons, leurs Preſens, nos Biens, ſont ton ouvrage .

Le Brun del . Le Comte sculp.

M. Chaffard fecit 1775

LES SAISONS.

L'ÉTÉ.

O toi dont l'Éternel a tracé la carrière,
Toi, qui fais végéter & ſentir la matière,
Qui meſures le tems, & diſpenſes le jour,
Roi des mondes errants qui compoſent ta cour,
Du Dieu qui te conduit noble & brillante image,
Les Saiſons, leurs préſents, nos biens, ſont ton ouvrage.
Tu diſpoſas la terre à la fécondité,
Quand tu la revêtis de grace & de beauté.

Tu t'élevas bientôt ſur la céleſte voûte,
Et des traits plus ardents répandus ſur ta route
De l'Équateur au Pôle, ont pénétré les airs,
Le centre de la terre & l'abîme des mers;
A des êtres ſans nombre ils donnent la naiſſance.
Tout ſe meut, s'organiſe, & ſent ſon exiſtence;
La matière eſt vivante; & des champs enflammés
Le ſable & le limon ſemblent s'être animés.
Les germes des oiſeaux, des poiſſons, des reptiles,
S'élancent à la fois de leurs priſons fragiles.
Ici le faon léger ſe joue avec l'agneau;
Là le jeune courſier bondit près du chevreau;
Sur les bords oppoſés de ces feuilles légères
Réſident des tribus l'une à l'autre étrangères;
Les calices des fleuts, les fruits ſont habités;
Dans les humbles gazons s'élèvent des cités;
Et des eaux de la nue une goutte inſenſible,
Renferme un peuple atôme, une foule inviſible.
Comme un flot diſparoît ſous le flot qui le ſuit,
Un être eſt remplacé par l'être qu'il produit.
Ils naiſſent, Dieu puiſſant, lorſque ta voix féconde
Les appelle à leur tour ſur la ſcène du monde:
Dévorés l'un par l'autre, ou détruits par le temps,
Ils ont à tes deſſeins ſervi quelques inſtants.
Mais ſi l'Été brûlant a prodigué la vie
A tant d'êtres nouveaux dont la terre eſt remplie,

Il augmente, il achève, il mûrit les tréſors
Qu'un air plus tempéré fit naître ſur nos bords.
Quel aſpect impoſant il donne à la nature!
Il ne la flétrit pas, il change ſa parure;
Sans doute, elle a perdu de ſa variété;
Mais ſimple avec grandeur, belle avec majeſté,
Elle a pour ornemens ſa ſuperbe opulence;
Nos biens ſont ſa beauté, ſa grace eſt l'abondance.

Déja l'œil dans nos champs compte moins de couleurs,
L'Été dans le parterre a relégué les fleurs.
Je n'irai plus chercher au bord de la prairie
Cet émail, ces beautés, que le Printems varie.
Je porte mes regards ſur de vaſtes guérets;
Je parcours d'un coup-d'œil les champs & les forêts,
Un Océan de bleds, une mer de verdure.
Dans un eſpace immenſe il faut voir la nature;
Loin des riants jardins, loin des plants cultivés,
J'irai ſur l'Appennin, ſur ces monts élevés,
D'où j'ai vu d'autres monts formant leur vaſte chaîne,
De degrés en degrés s'abaiſſer ſur la plaine.
Un fleuve y ſerpentoit, & ſes flots diviſés
Baignoient, dans cent canaux, les champs fertiliſés.
Je le voyois briller à travers les campagnes,
Se noircir quelquefois de l'ombre des montagnes,
S'approcher, s'éloigner, & d'un cours incertain

Se perdre & s'enfoncer dans un ſombre lointain.
Mes regards étonnés de ces riches ſpectacles,
Commandoient à l'eſpace, & voloient ſans obſtacles
Juſqu'aux fonds azurés, où la voûte des airs
S'unit, en ſe courbant, au vaſte ſein des mers.
Je voyois les moiſſons du ſoleil éclairées,
Ondoyer mollement ſur les plaines dorées;
Des forêts s'élever ſur les monts écartés;
Des arbres couronner les bourgs & les cités;
Des prés déja blanchis & des pampres fertiles,
Du peuple des hameaux entourer les aſyles.
Le globe des Saiſons dans les flots radieux,
Précipitant ſes traits lancés du haut des cieux,
Le fleuve étincelant, & la mer argentée,
Renvoyoient ſur les monts leur lumière empruntée.
C'étoit dans ces moments où l'excès des chaleurs
Sous leurs paiſibles toits retient les laboureurs.
Il ſembloit qu'à moi ſeul la nature en ſilence,
Étalât ſa richeſſe & ſa magnificence.
Les tréſors raſſemblés ſur ces vaſtes cantons,
Ces monts & ces forêts, ces mers, ces champs féconds,
De ce tout varié la confuſe harmonie;
Ce ſpectacle ſi grand des vrais biens de la vie,
Occupoient ma penſée, & portoient dans mon cœur
Un plaiſir réfléchi, le calme & le bonheur.

J'admirois tes bienfaits, divine agriculture,
Tu ſçais multiplier les dons de la nature;
Toi ſeule à l'enrichir forces les éléments:
Elle doit à tes ſoins ſes plus beaux ornements.
Sans toi, ces végétaux que tu ſçais reproduire,
Périſſent en naiſſant, ou naiſſent pour ſe nuire.
Tu tiras les humains du centre des forêts;
Fixés auprès des champs qu'ils cultivoient en paix,
Ils purent prononcer le ſaint nom de patrie,
Et connoître les mœurs, ornement de la vie.
Bientôt les animaux vaincus dans les déſerts,
Eſclaves des humains, ſe plurent dans nos fers.
L'homme ravit la laine à la brebis paiſible;
Le taureau lui ſoumit ſon front large & terrible;
La géniſſe apporta ſon nectar argenté,
Aliment pur & doux, ſource de la ſanté.
L'Agriculture alors nourrit un peuple immenſe,
Et des champs aux cités fit paſſer l'abondance.
La candeur, l'équité, la liberté, l'honneur,
Fut le partage heureux du Peuple agriculteur,
Et lui ſeul, enrichi des tréſors néceſſaires,
Reçut de l'étranger les tributs volontaires.
Sénat d'un Peuple-Roi qui mit le monde aux fers,
Conſeil de demi-Dieux qu'adora l'univers,
Cérès avec Bellone a formé ton génie.
Des hameaux diſperſés ſur les monts d'Auſonie,

Des vallons conſacrés par les pas des Catons,
Du champ des Régulus, du toît des Scipions,
S'élançoit au Printems ton aigle déchaînée,
Pour annoncer la foudre à la terre étonnée.
Au retour des combats tes vertueux guerriers,
Au temple de Cérès appendoient leurs lauriers.
Les arbres émondés par le fer des Émiles,
Les champs ſollicités par les mains des Camiles,
De leurs dons à l'envi combloient leurs poſſeſſeurs,
Et ces fruits du travail n'altéroient point les mœurs.
Peuple qui des rochers de la Scandinavie,
Deſcendis en vainqueur ſur l'Europe aſſervie;
Tu maintiens ſur tes bords les vertus des héros;
Mais tu ſçais reſpecter l'habitant des hameaux,
Et du vil publicain, du noble tyrannique,
Il n'a point à nourrir le faſte Aſiatique;
Il prend place au Conſeil près du trône des Rois,
Sait penſer, obéir, ſuivre & donner des loix.

Hélas! le malheureux qui rend nos champs fertiles,
Eſt immolé ſans ceſſe aux habitants des villes.
Et dédaignant ſes ſoins, ſon état, ſes vertus,
Nous honorons ici les talents ſuperflus,
Un vain faſte, des noms, un frivole art de plaire.
O toi, par qui fleurit l'art le plus néceſſaire,
Ami de l'innocence, honnête agriculteur,

Qu'il eſt facile & doux de faire ton bonheur !
Ah s'il n'a point à craindre une injuſte puiſſance,
Un tyran ſubalterne, ou l'avide finance,
Si la loi le protège, il eſt heureux ſans frais,
Auprès de la nature, il ſent tous ſes bienfaits.
Le luxe ne vient point lui montrer ſes misères.
Content de ſes plaiſirs, de l'état de ſes pères,
Il peut aimer demain ce qu'il aime aujourd'hui,
Et la paix de ſon cœur n'eſt jamais de l'ennui.
Vous le rendez heureux, volupté douce & pure,
Attachée à l'Himen, aux nœuds de la nature ;
L'épouſe qu'il choiſit partage ſes travaux,
De l'ami de ſon cœur elle adoucit les maux.
Ses enfants ſont ſa joie, ils ſeront ſa richeſſe ;
Il verra leurs enfants appuyer ſa vieilleſſe,
Et ſur ſon front ridé, rappellant la gaité,
Prêter encore un charme à ſa caducité.
Qu'il revient avec joie à ſon humble chaumière,
Dès que l'aſtre du jour a fini ſa carrière !
Qu'il trouve de ſaveur aux mets ſimples & ſains
Qu'avec ſoin ſon épouſe apprêta de ſes mains !
La paix, la complaiſance, & le doux badinage,
Aimables compagnons de ſon heureux ménage,
Entourent avec lui la table du feſtin.
Réveillé par l'amour, inſpiré par le vin,
Verſant à ſes enfants le doux jus de l'Automne,

Il chante ſes plaiſirs & le Dieu qui les donne ;
Sa fille en ſouriant répète ſes chanſons.

Mais voici le moment où l'aſtre des Saiſons
Arrive du Cancer au lion de Néméé.
Il revêt de ſplendeur la nature enflammée.
Le déluge embraſé qu'il répand dans les airs
Couvre les champs, les monts, les forêts & les mers ;
Tout reçoit, réfléchit, la clarté qu'il diſpenſe ;
Tout brille confondu dans la lumière immenſe.
La campagne gémit ſous les rayons brûlants,
De la terre entr'ouverte ils pénètrent les flancs.
Du ſommet des rochers, ſur les arides plaines
Déja n'arrive plus le tribut des fontaines.
Le fleuve ſe reſſerre, & l'habitant des eaux
Cherche l'abri d'un antre ou l'ombre des roſeaux.
Par des feux dévorants la sève eſt conſumée ;
Elle ne ſoutient plus la plante inanimée,
Et le grain détaché de l'herbe qui pâlit,
Dans le limon poudreux tombe & s'enſévelit.
Le courſier ſans vigueur & la tête penchée,
Jette un triſte regard ſur l'herbe deſſéchée.
Le paſteur écarté ſous des arbres touffus,
La tête ſur la mouſſe & les bras étendus,
S'endort environné de ſes brebis fidelles,
Et des chiens haletants, qui veillent autour d'elles.

La chaleur a vaincu les eſprits & les corps;
L'ame eſt ſans volonté, les muſcles ſans reſſorts.
L'homme, les animaux, la campagne épuiſée,
Vainement à la nuit demandent la roſée.
Sous un ciel ſans nuage on voit de longs éclairs,
Serpenter ſur les monts, & ſillonner les airs.
La nuit marche à grands pas, & de ſon char d'ébène
Jette un voile léger que l'œil perce ſans peine:
Son empire eſt douteux; ſon règne eſt d'un moment:
L'éclat du jour qui naît blanchit le firmament;
Des feux du jour paſſé l'horiſon brille encore.
Les vents & la fraîcheur n'annoncent plus l'aurore.
La chaleur qui s'étend ſur un monde en repos,
A ſuſpendu les jeux, les chants & les travaux:
Tout eſt morne, brûlant, tranquille; & la lumière
Eſt ſeule en mouvement dans la nature entière.

O ſi l'aſtre puiſſant des ſaiſons & des jours
Opprime les climats éloignés de ſon cours,
S'il devient ſi terrible aux Zônes tempérées,
Quelles ſont ſes fureurs dans ces vaſtes contrées
Que le Tropique embraſſe, où le flambeau des cieux
Parcourt à l'Équateur ſon cercle radieux?
C'eſt-là que la nature & plus riche & plus belle
Signale avec orgueil ſa vigueur éternelle:
C'eſt-là qu'elle eſt ſublime. Aux feux brûlants des airs

Elle oppoſe les lacs, les fleuves & les mers ;
Et le vent d'orient y portant la roſée,
Répare & rafraîchit la campagne embraſée.
Le mélange fécond & des feux & des eaux
Y fait naître, y nourrit de puiſſants végétaux
Titans majeſtueux, enfans de la nature.
Jamais l'affreux hiver n'attente à leur verdure,
Ils répandent au loin leurs rameaux ſpacieux
Ou de leur cime altière ils menacent les cieux.
A cent peuples errants les Cocotiers fertiles
Offrent des aliments, des boiſſons, des aſyles.
Les fleurs du Canelier, l'odorant Ananas,
L'arbuſte de Tidor, embaument ces climats.
La nature en ces lieux paiſible ſouveraine
Partage à ſes ſujets ſon ſuperbe domaine ;
Et là, changeant l'année & doublant les ſaiſons,
Leur prodigue deux fois les fruits & les moiſſons ;
Elle élève pour eux des forêts étendues
Qui couronnent le globe & ſupportent les nues.
Cet être qui de loin ſemble un mont animé,
Ce coloſſe effrayant ſi puiſſamment armé,
L'éléphant y repoſe ; heureux ſous ces ombrages
Il voit ſe ſuccéder les races & les âges.
Le lion plus terrible à l'ombre des forêts,
Dans un antre ſanglant médite ſes forfaits,
Ou les crins hériſſés & la gueule écumante

De rivage en rivage il répand l'épouvante.
Au bord du vaſte fleuve à Brama conſacré,
Toujours ivre de ſang, & de ſang altéré,
Sans faim & ſans beſoins multipliant ſes crimes,
Le tigre, en ſe jouant, déchire ſes victimes.
Là des monſtres affreux, d'énormes animaux,
Souverains tour-à-tour de la terre & des eaux
Sur les deux éléments font craindre leur puiſſance.
Par ſes cris menaçants le crocodile immenſe
Y fait trembler les bords dont il fut adoré.
Là l'horrible ſerpent de lui-même entouré,
A l'aſpect des troupeaux en ſifflant ſe déploie,
Et s'élançant en orbe, il engloutit ſa proie.
Plus funeſtes encor dans ces climats brûlants,
Souvent des tourbillons d'inſectes dévorants,
Partent du fond des bois, des marais & des ondes.
Emporté par les vents ſur des plaines fécondes
Le nuage animé dépouille les forêts,
Les vergers de Pomone & les champs de Cérès.
Mais aux bords du Niger, où la jeune Africaine
De ſon teint qui pâlit va ranimer l'ébène,
Dans les champs de Lima, de Bengale & d'Ormus,
Quand la nuit tient ſur eux ſes voiles ſuſpendus,
Des inſectes ſans nombre exhalent la lumière.
De feux errants ſans ceſſe ils couvrent la bruière;
Et dans l'ombre des bois ces phoſphores vivants

Brillent ſur les rameaux balancés par les vents.
Le ſoleil en roulant ſur ce brûlant eſpace,
Du globe qu'il attire élevant la ſurface,
Fait monter juſqu'aux cieux les Andes & l'Atlas.
Jamais leur front ſérein n'eſt chargé de frimas.
Des tourbillons de feu, de cendre & de fumée
Sortent en rugiſſant de leur cîme enflammée.
La chaleur dans leur ſein fait germer ces métaux
Source de l'induſtrie, aliment de nos maux.
Sur les champs ſablonneux le rubis étincèle.
Dans les flancs des rochers la nature immortelle
Épure avec lenteur les feux du diamant.
De la chaîne des monts tombent en écumant
Des fleuves, des torrents qu'ont nourri les orages;
A travers les rochers & les forêts ſauvages,
Les empires puiſſants, les cités, les déſerts,
Leur cours impétueux les porte au ſein des mers,
L'Orellanne & l'Indus, le Gange & le Zaïre
Repouſſent l'Océan qui gronde & ſe retire.
C'eſt-là qu'en s'élevant de ſes goufres profonds
Juſqu'aux voûtes des cieux, les Trombes, les Tiphons,
Des fleuves ſuſpendus, des colonnes liquides,
En effleurant les mers ſuivent les vents rapides.
Dans ces mêmes climats, aux bords de l'océan,
Repoſe ſur les monts le terrible ouragan;
Il s'ébranle, mugit, lance des clartés ſombres,

Et part environné du tumulte & des ombres.
Les foudres redoublés ouvrent ſes flots errants.
Il tourne autour du globe & roule des torrents.
Les cités, les forêts qu'il briſe à ſon paſſage,
Couvrent de leurs débris la Zône qu'il ravage.
Il ſoulève les monts, bouleverſe les mers,
Et le ſable entaſſé dans ces affreux déſerts,
Dans ces champs enflammés de la vaſte Lybie,
Solitude ſans eaux, ſans verdure & ſans vie,
Où des ſources de feux, un fleuve étincelant
Tombent du haut du ciel ſur un ſable brûlant.
L'aſtre par qui tout naît, tout végète ou reſpire,
Y combat la nature, y détruit ſon empire.
Sur cet eſpace aride, immenſe & ſans couleur,
On voit quelques rochers noircis par la chaleur,
Seule variété que préſente à la vue
Des ſables éclatants la ſtérile étendue.

Hélas, ce ciel d'airain, ce ſoleil irrité,
Annonce à nos climats la même aridité.
Tout languit, tout périt. Sirius en furie
A dévoré la sève; il menace la vie.
O que ne puis-je errer dans ces ſentiers profonds,
Où j'ai vu des torrents rouler du haut des monts,
A travers les rochers & la ſombre verdure!
Que ne ſuis-je égaré dans la vallée obſcure,

Où des monts de Luna qui portent ſon canal,
Tombe le Nil immenſe en voûte de cryſtal.
Je verrois rejaillir ſes eaux précipitées,
Le ſoleil enflammer leurs maſſes argentées,
Et ſous un ciel ſerein les humides vapeurs
De la brillante Iris étaler les couleurs.
Le bruit, l'aſpect des eaux, leur écume élancée,
Rafraîchiroient de loin mes ſens & ma penſée;
Et là, couronné d'ombre, entouré de fraîcheur,
Je braverois en paix les feux de l'Équateur.

Et vous, forêt ſacrée, eſpaces frais & ſombres,
Séjour majeſtueux du ſilence & des ombres,
Temples où le Druïde égaroit nos aïeux,
Sanctuaire où Dodone alloit chercher ſes Dieux;
Qu'il m'eſt doux d'échapper, ſous vos vaſtes ombrages,
A la Zône de feu qui brûle ces rivages!
Vous pénétrez mes ſens d'une agréable horreur,
Le plaiſir que j'éprouve eſt mêlé de terreur,
Je ne ſais quoi de grand s'imprime à mes penſées.
Ce dôme ténébreux, ces ombres entaſſées,
Ce tranquille déſert, ce calme univerſel,
Leur donne un caractère & grave & ſolemnel.
Tout ſemble autour de moi plein de l'Être-ſuprême.
Là, je viens ſous ſes yeux m'interroger moi-même,
Là, contre les erreurs d'un monde corrompu

Je munis ma raiſon, j'affermis ma vertu.
Je t'adreſſe mes vœux, ô bienfaiteur des mondes;
Viens parler à mon cœur ſous ces voûtes profondes,
Augmente dans ce cœur l'amour de l'équité,
Le reſpect pour tes loix, & ſur-tout la bonté.
Puiſſé-je loin des Cours, du vice & des orages,
Aimer, faire le bien, & chanter tes ouvrages;
Et libre, exempt d'erreurs, & du monde oublié,
Cultiver les beaux arts, les champs & l'amitié.
Mais ſouvent le zéphir agite la verdure;
Le feuillage frémit, ſe ſoulève & murmure;
Je crois voir s'animer les chênes, les ormeaux:
Ces arbres ſont pour moi des compagnons nouveaux.
Je crois rentrer alors dans le monde ſenſible,
Et le ſombre déſert n'a plus rien de terrible;
Il n'eſt qu'une retraite, un paiſible ſéjour,
Où ne pénètrent point le tumulte & le jour.

Si je veux habiter de plus riants aſyles,
J'irai dans ces vergers peuplés d'arbres fertiles,
Le long de ce côteau qui dérobe un vallon
Au ſouffle de Borée, au vol de l'Aquilon:
Une eau calme & limpide y deſcend des collines,
Et des plants de Pomone abreuve les racines;
Ce vent foible & léger qui vole ſur les eaux,
Et qui ſuit dans les bois la courſe des ruiſſeaux,

Me frappe à l'inſtant même où j'entre ſous l'ombrage.
Il m'apporte le frais & l'odeur du feuillage.
La prune ſuſpendue à ces rameaux féconds,
Les grappes d'incarnat qui courbent ces buiſſons,
Ces rubis émaillés qu'arrondit la nature,
Sur ces arbres touffus ſortants de la verdure,
M'offrent pour tempérer mon ſang trop allumé
Leur chair délicieuſe & leur jus parfumé.

Là, le bélier docile à la voix qui le guide,
Se plonge en friſſonnant dans le cryſtal liquide:
Au ſignal du berger le dogue menaçant,
Ramène ſur le bord le troupeau frémiſſant.
Cependant le fermier, les filles du village,
Raſſemblés ſous un chêne à l'ombre du feuillage;
Et tous en demi-cercle aſſis ſur le gazon,
Bientôt à la brebis vont ravir ſa toiſon.
Elle arrive auprès d'eux; elle ſemble allarmée
A l'aſpect des ciſeaux dont la troupe eſt armée.
La Bergère en flattant l'animal ſimple & doux,
Diſſipe ſa frayeur, le prend ſur ſes genoux;
Et la brebis rendue à ſa douceur timide,
Livre ſans murmurer ſa laine encor humide.
On médit, en riant, des Seigneurs du canton;
De l'hiſtoire du jour on paſſe aux Fils-Aimon.
Les enfants du hameau folâtrent dans la plaine;

L'un monte le bélier délivré de ſa laine;
L'autre veut effrayer, caché dans les roſeaux,
Ses jeunes compagnons ſe jouants dans les eaux;
Leurs cris, la cornemuſe & le chant des bergères,
Vont apprendre leur joie aux échos ſolitaires.

Un jour, ſous les berceaux d'un verger écarté,
Contemplant ces paſteurs, partageant leur gaité,
J'abordai le fermier, qui de l'ombre d'un hêtre,
Obſervoit, comme moi, cette ſcène champêtre.
Qu'il eſt dans votre état d'agréables moments!
Lui dis-je; & tous nos arts, nos vains amuſements
Valent-ils ces travaux que la joie accompagne,
Et la ſimplicité des jeux de la campagne?
Non, dit-il; j'ai connu vos plaiſirs ſi vantés,
Ils ſont trop peu ſentis, ils ſont trop achetés;
Je leur ai comparé les plaiſirs du village;
J'y vis, je ſuis content, & bénis mon partage.
Jeune, & né d'un ſang noble, à la guerre entraîné,
Je n'y démentis pas le ſang dont j'étois né:
Mais mes fonds diſſipés, mes fermes conſumées
Par ce luxe ſans frein qui corrompt nos armées,
Quand la paix couronna les ſuccès de mon Roi,
Je me vis ſans fortune ainſi que ſans emploi.
Le beſoin n'avilit que les cœurs ſans courage:
Moi, plein du ſentiment des forces de mon âge,

Des grands, des importants redoutant les hauteurs,
Leurs ſouris dédaigneux, leurs coups-d'œil protecteurs;
J'allai dans un château, retraite vénérée
D'un guerrier vertueux l'honneur de la contrée.
Je l'abordai ſans crainte, & parlant ſans détour,
J'eus des fermiers, lui dis-je, & viens l'être à mon tour;
Je viens redemander au travail, à la terre
Mes biens, qu'ont diſſipés ma folie & la guerre;
Je vous demande à vivre & veux le mériter.
Si parmi vos fermiers vous daignez me compter,
Peut-être vos bienfaits pourront vous être utiles,
Et vos champs par mes ſoins deviendront plus fertiles.
Le vieillard étonné me baigna de ſes pleurs,
M'embraſſa, m'applaudit, mit fin à mes malheurs;
Et depuis ce moment, la joie & l'abondance
Ont habité ma ferme, & ſont ma récompenſe.
Ici loin des Phrynés, de l'intrigue & des grands,
J'emploie avec honneur mes jours indépendants.
Je nourris dans mon cœur le mépris des richeſſes,
L'orgueil qui ſied au pauvre, & l'horreur des baſſeſſes.
J'apprends dans le travail à vaincre la douleur;
Dans la guerre ou la paix, ſoldat ou laboureur,
Je penſe en citoyen & je ſers ma patrie;
J'irai dans les combats lui dévouer ma vie,
Je ſçais la rendre utile au fond de ces hameaux
Où la tendre amitié me lie à mes égaux;

Nous portons conſtamment ſa forte & douce chaîne.
Unis dans le plaiſir, compagnons dans la peine,
Satisfaits de nous voir, heureux de nous parler,
Le plus rude travail ne peut nous accabler:
Mais ici le travail n'eſt jamais ſolitaire.
Dans les murs des cités l'artiſan ſédentaire,
Empriſonné dans l'ombre, & ſans ſociété,
A ſon triſte attelier ſent mourir ſa gaité:
Il n'a point ſon ami qui par un doux ſourire,
La ranime en ſon cœur au moment qu'elle expire.
Voyez-vous ces beautés au viſage vermeil,
Et ces jeunes paſteurs brûlés par le ſoleil,
Ces vieillards, ces enfants, que le travail raſſemble?
Eh bien! ils ſont heureux du plaiſir d'être enſemble.
Mais montez ſur mes pas, au ſommet du côteau,
Vous verrez dans nos prés un plus riant tableau.

Il ne me trompoit pas: ſur la plaine brûlante,
Des faneurs promenoient la faulx étincelante;
La ſueur inondoit leurs membres palpitants.
Fatigués, haraſſés, ils paroiſſoient contents.
La fille du fermier, la bergère ingénue,
Sans corſet, les pieds nuds, la gorge demi-nue,
Le trident à la main retournant le gazon,
Au faneur égayé fredonnoient leur chanſon.
Quand le feu du midi ſuſpendit leur ouvrage,

Je les vis, en riant, ſe rendre ſous l'ombrage,
Et bientôt ſe livrer aux charmes d'un feſtin
Qu'avoient aſſaiſonné le travail & la faim.
Ciel ! avec quelle ardeur la troupe impatiente
Dévoroit tour à tour la framboiſe odorante,
Le lait de ſes troupeaux, la fraiſe & le pain bis,
Placés ſur le gazon qui ſervoit de tapis !
Le plaiſir d'un repas n'eſt ſenti qu'au village.
Quand on eut conſumé les fruits & le laitage,
Le cidre pétillant réveilla les cerveaux.
Il fit naître les chants, le rire & les bons mots ;
La folie & l'amour régnoient dans l'aſſemblée ;
Les jeux & les baiſers voloient ſous la feuillée ;
Et par des traits piquants, mais ſans malignité,
La raillerie encor augmentoit la gaité.
Colinette en preſſant une mûre nouvelle,
Rougit le front d'Alain qui s'endort auprès d'elle ;
On en rit, il s'éveille, & d'un air ingénu
Il cherche de ces ris le ſujet inconnu.

Heureux peuple des champs ! vos travaux ſont des fêtes !
Mais le globe enflammé qui roule ſur vos têtes
A noirci les épis courbés ſur les ſillons.
La cigale a donné le ſignal des moiſſons.
O Dieu puiſſant & bon ! père de la nature !
Achève tes bienfaits. Que la nielle impure

Les

Les insectes, l'orage, & les vents ennemis,
Respectent les présents que tu nous a promis.
Gouverneurs, Intendants, Ministres de nos Maîtres,
Protégez, secondez les récoltes champêtres:
Puisse le laboureur moissonner librement
Ces champs où son travail fit naître le froment.

J'ai vu le Magistrat qui régit la province,
L'esclave de la Cour & l'ennemi du Prince,
Commander la corvée à de tristes cantons,
Où Cérès & la faim commandoient les moissons.
On avoit consumé les grains de l'autre année;
Et je crois voir encor la veuve infortunée,
Le débile orphelin, le vieillard épuisé,
Se traîner, en pleurant, au travail imposé.
Si quelques malheureux, languissants, hors d'haleine,
Cherchent un gazon frais, le bord de la fontaine,
Un piqueur inhumain les ramène aux travaux;
On leur vend à prix d'or un moment de repos.
Il avoit arraché du sein de son ménage,
D'un jeune agriculteur l'épouse jeune & sage;
Mère tendre, inquiète, elle avoit apporté
Un gage malheureux de sa fécondité,
Un enfant au berceau qu'elle allaite elle-même,
Image de l'amour, & de l'époux qu'elle aime.
Elle le vit bientôt abattu sur son sein,

Y porter, en pleurant, & la bouche & la main;
Du lait qu'il demandoit la ſource étoit tarie.
La mère, ainſi que lui, prête à perdre la vie,
Cherchoit par ſes baiſers à tromper leurs douleurs;
Aux pleurs de ſon enfant elle mêloit ſes pleurs.
Elle l'emporte enfin dans un prochain bocage,
Et lui donne à ſucer un fruit âpre & ſauvage:
Le fruit eſt agréable à l'enfant affamé
Qui ſourit à ſa mère & ſemble ranimé.
Elle entend du piqueur la voix triſte & cruelle,
Et retourne au travail où ce tyran l'appelle.
Mais peut-elle un moment reſter loin de ſon fils?
Elle croit tout-à-coup en entendre les cris,
Et courant au buiſſon qui lui ſervoit d'aſyle
Elle l'y trouve hélas! pâle, froid, immobile,
Il n'eſt plus. Elle jette un cri long & perçant,
Prend ſon fils, le ſoulève, & tombe en l'embraſſant.
Sa bouche eſt entr'ouverte, & ſa tête eſt penchée;
Sur le corps de ſon fils ſa vue eſt attachée;
Mais levant vers le ciel & les mains & les yeux,
Et lançant des regards menaçants, furieux,
C'eſt vous, tyrans, c'eſt vous; c'eſt la faim, la misère;
C'eſt ce travail funeſte.... O Ciel! venge une mère.
Elle retombe alors ſans voix, ſans ſentiment,
Et le corps agité par un long tremblement;
La foule l'environne, & le peuple qui l'aime

C'eſt ce travail funeſte... o Ciel! venge une mere.

La ſecourt en tumulte en pleurant ſur lui-même.
On l'emporte, on la ſuit; ce peuple infortuné,
Sur ſes riches guérets jette un œil conſterné.
Il obſerve en tremblant plus d'un triſte préſage.
Les cris de la corneille ont annoncé l'orage.
Le bélier effrayé veut rentrer au hameau.
Une ſombre fureur agite le taureau
Qui reſpire avec force, & relevant la tête,
Par ſes mugiſſements appelle la tempête.

On voit à l'horiſon de deux points oppoſés,
Des nuages monter dans les airs embrâſés;
On les voit s'épaiſſir, s'élever & s'étendre.
D'un tonnerre éloigné le bruit s'eſt fait entendre:
Les flots en ont frémi, l'air en eſt ébranlé,
Et le long du vallon le feuillage a tremblé.
Les monts ont prolongé le lugubre murmure,
Dont le ſon lent & ſourd attriſte la nature.
Il ſuccède à ce bruit un calme plein d'horreur,
Et la terre en ſilence attend dans la terreur.
Des monts & des rochers le vaſte amphithéâtre
Diſparoît tout-à-coup ſous un voile grisâtre;
Le nuage élargi les couvre de ſes flancs;
Il pèſe ſur les airs tranquilles & brûlants.
Mais des traits enflammés ont ſillonné la nue,
Et la foudre, en grondant, roule dans l'étendue;

Elle redouble, vole, éclate dans les airs;
Leur nuit eſt plus profonde; & de vaſtes éclairs
En font ſortir ſans ceſſe un jour pâle & livide.
Du couchant ténébreux s'élance un vent rapide
Qui tourne ſur la plaine, & raſant les ſillons,
Enlève un ſable noir qu'il roule en tourbillons.
Ce nuage nouveau, ce torrent de pouſſière,
Dérobe à la campagne un reſte de lumière.
La peur, l'airain ſonnant, dans les temples ſacrés
Font entrer à grands flots les peuples égarés.
Grand Dieu! vois à tes pieds leur foule conſternée
Te demander le prix des travaux de l'année.
Hélas! d'un ciel en feu les globules glacés
Écraſent, en tombant, les épis renverſés.
Le tonnerre & les vents déchirent les nuages;
Le fermier de ſes champs contemple les ravages,
Et preſſe dans ſes bras ſes enfants effrayés.
La foudre éclate, tombe, & des monts foudroyés
Deſcendent à grand bruit les graviers & les ondes,
Qui courent en torrent ſur les plaines fécondes.
O récolte! ô moiſſon! tout périt ſans retour:
L'ouvrage de l'année eſt détruit dans un jour.

Ah! fuyons ces tableaux, & loin de ces rivages
Allons chercher des lieux, où le cours des orages,
Sans y lancer la foudre, ou noyer les moiſſons,

A rafraîchi les airs & baigné les ſillons.
De l'écharpe d'Iris l'éclatant météore
Déployant dans les cieux les couleurs de l'aurore,
Y couronne les champs, où le ruiſſeau vermeil
Voit jouer dans ſes flots les rayons du ſoleil.
Un reſte de nuage errant ſur les campagnes
Va s'y perdre en fumée au ſommet des montagnes.
Un vent frais & léger y parcourt les guérets,
Et roule en vagues d'or les moiſſons de Cérès.
On y ſent ce parfum, cette odeur végétale,
Que la terre échauffée après l'orage exhale.
Le berger au berger répète ſes chanſons;
L'heureux agriculteur, ſi près de ſes moiſſons,
Se rappelle ſes ſoins, ſes travaux, ſa prudence,
Admire ſes guérets, ſourit à l'abondance.
Il eſt content de lui, ne ſe repent de rien,
Et ſe dit, comme un Dieu, ce que j'ai fait eſt bien.
Liſe le lendemain au lever de l'aurore
Coupe le tendre oſier, le jeune ſicomore,
Et forme ces liens qui doivent enchaîner
Les tréſors que Cérès ſe prépare à donner.
La chaſſe au même inſtant dans le même bocage,
Avoit conduit Damon le Seigneur du village.
Liſe à peine comptoit trois luſtres & trois ans;
Ses grands yeux étoient noirs, modeſtes & perçants;
Sa taille, ſa fraîcheur, ſes graces naturelles,

Promettoient à Damon des voluptés nouvelles.
Comblé, dans les cités, des faveurs de l'amour,
L'idole de la mode, & le héros du jour,
Il avoit ces travers que ſon rang & l'uſage,
Et ſur-tout les ſuccès impoſent à ſon âge;
L'exemple des vertus qu'il doit à ſon canton,
Les mœurs de ſon fermier, du ſage Polémon
Dont le ſévère honneur veille ſur ſa famille,
Les larmes qui ſuivront la faute de ſa fille,
Rien n'arrête un amant fougueux dans ſes deſirs,
Qui prend l'inſtinct pour guide & pour loi ſes plaiſirs.
A Liſe, de ſa part, des meſſagers fidelles
Vont porter des rubans, des bouquets, des dentelles;
Il veut plaire ou ſéduire, & croit de jour en jour
Rendre plus agréable, ou l'amant ou l'amour:
Mais toujours entouré de ſurveillants ſévères,
Il maudit les parents, l'œil vigilant des mères.
Damon ſçavant dans l'art d'écarter les ſoupçons,
A ſes ſoins aſſidus ſçait trouver des raiſons:
C'eſt Polémon qu'il aime; il veut, dit-il, s'inſtruire,
Connoître ſon terrein, les grains qu'il peut produire;
Il eſt agriculteur, & Polémon ravi,
Voit en lui ſon égal, ſon diſciple, un ami.
Un jour dans un verger, au fond d'une tonnelle,
Damon apperçoit Liſe, & Lucas auprès d'elle;
Il s'approche, il obſerve, il voit l'heureux Lucas

Autour du ſein de Liſe étendre un de ſes bras,
Saiſir de l'autre main ſa main qu'elle abandonne,
Et prendre en ſouriant un baiſer qu'on lui donne.
Des troupeaux de Damon ce jeune & beau paſteur,
D'une chaſte beauté modeſte adorateur,
Avoit plû par ſes ſoins, ſes mœurs & ſa conſtance.
Ce ſpectacle à Damon n'ôte point l'eſpérance,
Ne le rend point jaloux. Il pourſuit ſes projets;
Il cherche les moyens d'en hâter le ſuccès;
Et même il croit dès-lors ſa victoire infaillible.
Liſe eſt à moi, dit-il, puiſque Liſe eſt ſenſible.
Bientôt il s'apperçoit que vers la fin du jour,
Au moment favorable aux larcins de l'amour,
Liſe ſe rendoit ſeule au bord d'une onde claire,
Qui coule autour d'un bois dans un pré ſolitaire;
De jeunes aliziers recourbés en berceaux,
De verdure & d'ombrage y couronnoient les eaux.
O Liſe! en quel état Damon va vous ſurprendre!
O ſageſſe! ô pudeur! pourrez-vous la défendre!
Liſe part, Damon vole, & par d'étroits ſentiers
Il arrive avant elle au berceau d'aliziers.
Là, ſous des arbriſſeaux, dans un lieu frais & ſombre,
Il attend que la nuit ait répandu ſon ombre.
Il voit bientôt noircir le verd de la forêt;
Prêt enfin de quitter ſon aſyle ſecret,
Il tremble qu'en ſortant le bruit ne le découvre;

Il ſoutient les rameaux du buiſſon qu'il entr'ouvre.
Le corps demi-courbé, les genoux chancelants,
Et l'oreille attentive, il avance à pas lents.
Près de lui, loin de lui, ſa vue eſt occupée ;
D'un bruit ſorti des eaux ſon oreille eſt frappée.
Il ſe gliſſe en rampant ſous ce berceau fatal
Où l'onde, en s'étendant, arrondit ſon canal,
Et là d'un œil avide, il cherche ce qu'il aime.
Il voit... ciel ! quel objet !.. c'étoit Liſe elle-même.
Le jour du crépuſcule & du globe argenté
Sous le voile des eaux éclairoit ſa beauté.
Tel eſt dans un parterre un lys qui vient d'éclore,
Quand il brille au matin ſous les pleurs de l'aurore :
Tantôt en ſe jouant dans les flots du baſſin,
Elle étale à Damon les tréſors de ſon ſein ;
Le jais de ſes cheveux, & l'eau ſombre & verdâtre,
Oppoſés à ſa gorge en relèvent l'albâtre ;
Tantôt un attitude, un geſte, un mouvement
Appelle ſous les eaux les yeux de ſon amant.
Bientôt Liſe à l'abri d'un dôme de feuillage,
Va prendre ſes habits poſés ſur le rivage ;
Les voiles dépliés vont couvrir ſes appas :
Damon vole, s'élance, & Liſe eſt dans ſes bras.
O Liſe ! il faut un prix à l'amour le plus tendre.
Ciel ! où ſuis-je ? ô Damon ! qu'oſez-vous entreprendre ?
N'eſpérez rien de moi, Damon, retirez-vous.

O ma mère ! ô Lucas !.... Damon à ſes genoux
Prodigue les ſerments, les larmes, les careſſes.
Il cherche à la tenter par d'immenſes promeſſes,
Elle réſiſte à tout. Les pleurs de ſes beaux yeux,
Des cris tantôt plaintifs & tantôt furieux,
Des mots qui vont au cœur, ſa pudeur & ſa grace,
D'un amant effréné n'arrêtoient point l'audace;
Liſe tombe à ſes pieds, en lui tendant la main,
Et relevant de l'autre un voile ſur ſon ſein,
Foible, la voix éteinte & la vue égarée,
O ciel ! eſt-il donc vrai que ma honte eſt jurée ?
Il n'en eſt point, dit-il, dans les plaiſirs ſecrets.
Quel témoin craignez-vous au fond de ces forêts ?
Tout eſt enſéveli dans l'ombre univerſelle;
Qui ſçaura mon bonheur ? Je le ſçaurai, dit-elle.
Liſe n'en dit pas plus; des ſoupirs, des ſanglots,
Des cris demi-formés ſuccèdent à ces mots;
Sur ſes genoux tremblants elle reſte panchée.
Damon la voit pâlir & ſon ame eſt touchée.
Quoiqu'infecté des mœurs d'un monde corrompu,
Damon pouvoit encor reſpecter la vertu,
Il en ſentit l'empire & lui rendit hommage.
J'ai pu vous offenſer, c'eſt le tort de mon âge,
C'eſt celui de mes ſens; je ſçaurai l'expier,
Et peut-être qu'un jour vous pourrez l'oublier.
Ces mots rendent à Liſe & la vie & ſes charmes.

Mais ſa pudeur encor n'étoit pas ſans alarmes,
Et pour la raſſurer Damon part à regret.
Il fixe ſur ſa route un œil morne & diſtrait;
Les pleurs de la beauté, l'innocence offenſée,
Des tableaux importuns pourſuivent ſa penſée.
La nuit fraîche & tranquille inſpiroit le repos;
Le ſommeil même au crime accordoit ſes pavots;
Damon eſt réveillé par un cri lamentable.
Il voit près de ſon lit un vieillard vénérable;
O Ciel! c'eſt Polémon qui ne peut reſpirer,
Et fait de vains efforts pour ſe plaindre & pleurer:
Mais ſes larmes, enfin, coulant en abondance,
Après de longs ſanglots il ſort de ſon ſilence.
Je ſuis vieux, je ſuis pauvre, & vous m'ôtez l'honneur,
Vous que nous reſpections, vous, un vil ſuborneur!
Et pour perdre ma fille! une fille ſi chère!
O ſi vous aviez vu les larmes de ſa mère!
Damon, je vais hâter l'inſtant de ma moiſſon,
Et quitter pour jamais ce malheureux canton.
O Ferme, où mes travaux ont enrichi mon maître!
Jardins que j'ai plantés, arbres que j'ai vu naître!
Troupeaux que j'ai nourris! recevez mes adieux,
Ma fille, loin de vous, me fermera les yeux.
A ces mots, en pleurant, le vieillard ſe retire.
Damon le ſuit des yeux, les détourne & ſoupire,
Le mépris de lui-même eſt entré dans ſon cœur.

Il demeure immobile, abattu de langueur ;
Mais il ſe lève, il part, ſa démarche eſt rapide,
Il arrive à l'inſtant aux pieds du mont aride
Qui couvre le vallon, où pendant les beaux jours
Lucas paît ſes brebis & chante ſes amours?
Lucas qui l'apperçoit s'épouvante à ſa vue,
Mais il voit ſur ſon front la gaité répandue ;
Damon lui prend la main, & Lucas étonné
Loin du vallon ſauvage eſt d'abord entraîné
Sous les toîts vertueux que Polémon habite.
Le vieillard eſt troublé ; ſon épouſe interdite
S'élance vers ſa fille en lui tendant les bras.
Liſe jette un regard ſur Damon & Lucas,
Rougit, baiſſe les yeux, & regarde ſa mère.
Le front de Polémon devient ſombre & ſévère ;
Damon eſt à ſes pieds. O mon cher Polémon,
Voyez dans ce berger le rival de Damon.
Liſe brûle pour lui de l'amour le plus tendre ;
Il aime, il eſt aimé, qu'il ſoit donc votre gendre.
Liſe, un berger ſans bien n'eſt pas digne de vous :
Que votre amant ſoit riche, & qu'il ſoit votre époux.
Voyez ſur ce côteau cette ferme nouvelle,
Cet herbage fécond qui s'étend autour d'elle,
Ces vergers, dont les fruits l'enrichiront un jour,
Et ces larges noyers qui croiſſent à l'entour ;
Je les donne à Lucas. O vertueuſe mère !

O ſage Polémon ! ſi Liſe vous eſt chère,
Il faut que dans deux jours ces amants ſoient unis.
Qu'après vous, mes fermiers, aujourd'hui mes amis,
Contents de moi, de vous, & charmés l'un de l'autre,
Ils faſſent à jamais leur bonheur & le vôtre.
Liſe, & l'heureux berger, la mère & Polémon,
Se regardoient l'un l'autre & regardoient Damon.
Lucas ſe précipite aux pieds de ſa maîtreſſe.
Liſe fait éclater ſa joie & ſa tendreſſe.
Les parents ſont ravis; & Damon enchanté
Trouve dans tous les yeux le prix de ſa bonté.
Des nôces, des feſtins bientôt la douce image
Va porter la gaité de village en village;
Et dès le lendemain, les cris & les chanſons
Ont annoncé l'aurore & l'inſtant des moiſſons.
Polémon plein de joie, armé de ſa faucille,
Vers ſes ſillons dorés a conduit ſa famille.
De la riche Cérès les tréſors vont s'ouvrir.
Voici l'heureux moment où l'homme va jouir.
Déja des moiſſonneurs la troupe partagée
Attaque les ſillons ſur deux files rangée;
Un ſentiment profond, pur & délicieux
Règne dans tous les cœurs, brille dans tous les yeux.
Liſe auprès de Lucas plus ardente à l'ouvrage,
A bientôt devancé les filles du village;
Et nouveau laboureur dans ce noble métier

Lucas aux yeux de Liſe eſt fier de s'eſſayer.
Ici Dolon ſourit agacé par Thémire.
Là Colin rit tout haut des bons mots qu'il va dire.
Polémon en ſecret ordonne aux moiſſonneurs
D'augmenter le tribut qu'on deſtine aux glaneurs.
Ces beaux jours ont banni l'envie & la misère.
Le pauvre donne au pauvre, & le riche eſt ſon frère.
Mais Liſe & ſon amant ont vu naître le jour,
Où le Miniſtre ſaint doit bénir leur amour;
Ils vont ſanctifier la flamme la plus pure,
Et jurer de s'aimer ſans craindre le parjure.
On leur dit les devoirs impoſés aux époux;
Aſſurés de les ſuivre & de les aimer tous,
Ils ſemblent étonnés de s'entendre preſcrire
Ces aimables vertus que l'amour leur inſpire!
A peine ces amants par des vœux ſolemnels
Sont unis l'un à l'autre aux pieds de nos Autels,
Que le ſage Paſteur rappelle à l'aſſemblée,
Les tréſors, les plaiſirs dont la terre eſt comblée.
Grand Dieu! tu nous donnas les fruits & les moiſſons,
Et l'amour & l'hymen les premiers de tes dons.
L'air, les feux & les eaux, à tes ordres dociles,
Ont rendu de concert nos campagnes fertiles.
Tu daignas ſeconder le travail de nos mains.
L'homme eſt cher à ſon Dieu; ce père des humains
Nous admet les premiers à ces feſtins champêtres,

Où ſa voix paternelle invite tous les êtres.
De ſa vaſte bonté tout reſſent les effets ;
Les bienfaits qu'il prodigue annoncent des bienfaits.
Jouir, c'eſt l'honorer : jouiſſons, il l'ordonne ;
Aſſocions le pauvre aux tréſors qu'il nous donne,
Et reprenons gaiment un travail vertueux,
Qui nous rendit toujours meilleurs & plus heureux.
Après des chants de joie & de reconnoiſſance,
Le peuple ſe recueille. Il s'écoule en ſilence,
Et ſuit Liſe & Lucas, qui ſe donnant la main
Du logis paternel ont repris le chemin.
Un orme vénérable en protège l'entrée :
Polémon les attend ſous ſon ombre ſacrée.
Tous deux avec reſpect tombent à ſes genoux ;
Et lui, levant les mains ſur les jeunes époux,
L'œil humide de pleurs, d'une voix attendrie,
Bénit au nom du ciel, le ſaint nœud qui les lie.
Damon conduit la troupe au ſallon du feſtin,
Placé dans un bocage, au fond de ſon jardin :
De convives preſſés la table eſt entourée.
Chacun jette un regard ſur la plaine dorée,
Et voit avec plaïſir ſes épis ramaſſés,
S'élever ſur la plaine en gerbes entaſſés.
Le Miniſtre ſacré, le Seigneur du village,
Impoſoient à la joie, & la rendoient plus ſage.
On liſoit dans les yeux une douce gaité,

Un contentement pur, l'amour, la volupté,
Et dans ſon calme heureux la troupe recueillie
Jouiſſoit ſans tranſports, badinoit ſans folie.
Bacchus, dont le nectar anima les eſprits,
Ne fit point retentir le tumulte & les cris,
Mais du plaiſir d'aimer il augmenta les charmes.
Au bord de la paupière on vit briller les larmes;
Et Damon tour-à-tour recevoit dans ſes bras
Polémon & ſa fille, & la mère & Lucas;
Environné, preſſé de ſes vaſſaux qu'il aime,
Il eſt content de tous, & ſur-tout de lui-même.

NOTES.

PAGE 90.

Tout ſe meut, s'organiſe, & ſent ſon exiſtence.

Le commencement de l'Été ſemble être le moment où la nature eſt dans ſa plus grande force & dans ſa perfection. Dans les plantes cependant la végétation eſt affoiblie, parce que la terre n'a plus la même humidité qu'elle avoit au Printems ; mais la végétation eſt prodigieuſe dans les jeunes animaux ; leur accroiſſement eſt ſenſible d'un jour à l'autre, du ſoir au matin. Dans les adultes, il y a moins de fermentation qu'il n'y en avoit au retour du ſoleil ; nos liqueurs coulent dans leurs canaux avec plus de tranquillité ; mais les muſcles ont plus de ſoupleſſe, d'élaſticité & de force. C'eſt le moment de l'année où l'homme jouit le plus de la ſanté.

91. Sans doute, elle a perdu de ſa variété.

Il ne reſte de verdure que celle des vergers, des vignes, des forêts, & ſes nuances ne ſont point tranchantes. Les prairies commencent à blanchir, les bleds à jaunir, & le nombre des couleurs diminue ; la curioſité étoit très-agréablement occupée au Printems par la multitude & la vivacité des couleurs, ainſi que par la variété des chants des oiſeaux & par celle des odeurs ; mais elle n'eſt pas également ſatisfaite pendant l'Été.

Il y a des hommes dont l'ame n'a pas d'autre reſſort que

que cet inſtinct de curioſité, & ce ſont les ames philoſophiques ou foibles, des têtes profondes & des têtes frivoles.

91. J'irai ſur l'Appennin, ſur ces monts élevés.

Ce n'eſt plus qu'en parcourant un grand eſpace que l'œil trouve de la variété; & la vue ſubite d'une grande étendue, comme de tout ce qui eſt grand & nouveau, nous cauſe dans les nerfs un ébranlement qui eſt ſuivi d'une forte tenſion; mais lorſque ce vaſte eſpace eſt varié par des ſites & des productions de différens genres, la ſenſation, qui n'eſt plus la même, s'affoiblit & les nerfs ſe relâchent; cet eſpace étendu ne jette point dans notre ame des idées de ſolitude, de privation, de danger, comme la vue de la mer; il n'y jette point des idées de deſtruction, de cahos, d'abſence de vie, comme la vue des glacières répandues ſur les ſommets des Alpes; alors l'admiration ſuccède à notre étonnement, mais une admiration douce dans laquelle entrent l'amour, l'eſpérance, & pluſieurs ſentiments qui la rendent délicieuſe.

92. Et portoient dans mon cœur
Un plaiſir réfléchi, le calme & le bonheur.

La force du ſoleil, la chaleur de ſes rayons, ont épuré les liqueurs dans nos corps, facilité la circulation & augmenté les eſprits animaux; ces particules ignées, ces particules végétales & vivantes qui circulent autour de nous, qui nous pénètrent & que nous reſpirons, nous ont donné plus de force; mais la chaleur qui continue

détend les muſcles, porte du relâchement dans le genre nerveux, & donne quelque tendance au repos; les inquiétudes vagues, la curioſité vive, l'activité ſans objet diminuent; il leur ſuccède un contentement doux & ſolide; on ſe trouve plus diſpoſé aux réflexions, & l'on n'en eſt pas détourné, comme au Printems, par une multitude de ſenſations nouvelles; ces réflexions ne ſont point triſtes; la ſanté dont on jouit, les biens dont on va jouir, la lumière qui éclaire tous les objets & qui ôte à la nuit même ſes ténèbres, tout diſpoſe l'ame à une douce joie: mais c'eſt ſur-tout à l'impreſſion de la chaleur que l'homme doit ce contentement, ce calme agréable dont il jouit.

La douleur, la crainte, la colère, les deſirs violents, tous les ſentiments, toutes les paſſions, qui ſont des modes de la douleur, tendent les nerfs & les muſcles. Le plaiſir au contraire, la joie, l'eſpérance, la tendreſſe, l'amour du beau, tous les ſentiments qui ſont des modes du plaiſir, relâchent modérément les nerfs & les muſcles, &c.

La chaleur dans un corps bien conſtitué & qui n'eſt point obligé à des efforts, donnant aux nerfs & aux muſcles le même relâchement modéré que le plaiſir, fait éprouver à l'ame un état agréable, un bien-être dont elle ſe rend compte; c'eſt alors que la ſimple exiſtence eſt un bien, & qu'on pourroit ſe dire: Je ſuis bien, parce que je ſuis. C'eſt alors qu'à l'ombre des arbres, ſur un gazon frais, près des eaux qui tempèrent les feux de l'Eté ſans empêcher de les ſentir, l'eſprit abandonné à la rêverie, le cœur content, les ſens tranquilles, on

jouit pendant quelques moments d'un repos délicieux & ſemblable à celui qui ſuccède aux plus grands plaiſirs.

Nos plaiſirs dans le Printems tiennent plus aux ſenſations, à l'imagination, aux illuſions ; ils ſont plus dans l'Été l'effet de la réflexion.

95. Auprès de la nature, il ſent tous ſes bienfaits.

Nos plaintes éternelles calomnient la nature. On a donné à l'homme la triſte habitude de s'avouer malheureux ; mais le bonheur n'eſt pas auſſi rare que nous le crient des Charlatans qui exagèrent nos maux & nous vantent leurs remèdes.

Si on entend par bonheur une ſuite de ſenſations délicieuſes, une chaîne non interrompue de ce qu'on appelle des plaiſirs, le bonheur eſt rare ; mais il eſt un grand nombre d'autres jouiſſances que nous ne comptons pas & qui nous rendent heureux.

Le premier inſtinct de l'homme, qui ne le quitte jamais, le principe de ſon activité, c'eſt le beſoin de ſentir ſon exiſtence, d'avoir la jouiſſance de ſes forces, de ſes ſens, de ſon ame, de ſa vie. Nous avons reçu de la nature une multitude de facultés & d'organes, & l'homme eſt heureux toutes les fois que le libre uſage de ſes organes & de ſes facultés lui donne un ſentiment vif de ſon Être. Il eſt heureux non-ſeulement lorſqu'il ſe livre aux nobles affections de l'ame, telles que l'amitié, l'amour de la patrie, la généroſité, la bienveillance ; il eſt heureux non-ſeulement lorſqu'il exerce ſa vue, ſon oreille, ſon tact, ſon odorat, ſon goût, la force de ſon corps, l'adreſſe & l'agilité de ſes membres ;

mais il l'eſt encore par l'exercice de ſa mémoire, de ſon jugement, de ſon imagination.

Il n'eſt guères de douleur que ne charment les ſentiments honnêtes, que ne ſuſpendent la penſée & le travail; le ſeul homme véritablement malheureux eſt celui qui ne peut ni aimer, ni agir, ni mourir.

95. Et la paix de ſon cœur n'eſt jamais de l'ennui.

La plupart des animaux & les hommes ſont deſtinés à ſe procurer leur ſubſiſtance par la chaſſe, ou par de certaines nourritures qu'ils ne trouvent pas facilement. Il faut pour ſe conſerver qu'ils combattent, ou qu'ils fuyent des ennemis; il faut pour ſe perpétuer qu'ils ſuivent le ſexe, qui ne fuit pas, mais qui ſe fait ſuivre; ils ſont enfin organiſés de manière qu'une certaine meſure de mouvements leur eſt abſolument néceſſaire. Si les hommes ſont dans un état où ils puiſſent aiſément & ſans peine trouver leurs aliments, aſſurer leur conſervation, perpétuer leur eſpèce, ils ſentiront une inquiétude vague, un beſoin d'action. Ils ſeront comme ces ſerins que nous enfermons dans des cages où ils ont leurs femelles auprès d'eux & des vivres en abondance; ils ſautent continuellement d'un bâton à l'autre; ſi vous leur ôtez ce mouvement, en les attachant par une petite chaîne, ils engraiſſent & meurent.

La nature nous ayant aſſez mal armés, ſoit pour prendre le gibier, ſoit pour repouſſer nos ennemis; nous ayant donné des enfants qu'il faut long-tems nourrir, conduire & défendre, nous a mis dans la néceſſité d'inventer; & juſqu'à un certain point, cet exercice eſt néceſſaire à la

ſanté. Le mot de Mde. Geoffrin, *On meurt de bêtiſe*, renferme un grand ſens. Il y a telles conditions où l'homme n'a pas plus à inventer qu'à courir, & où il n'eſt pas plus obligé au travail d'eſprit qu'au mouvement. C'eſt dans cette ſituation qu'on éprouve l'ennui, dont les effets ſont terribles pour le bonheur. Il y a une autre eſpèce d'ennui, c'eſt cette langueur de l'ame qui ſuccède aux paſſions qui ont ceſſé, aux goûts vifs qui ſe ſont éteints: les habitants de la campagne par leur ſituation, leur fortune, leurs mœurs, &c. ſont préſervés de ce triſte état de l'ame.

96. Le courſier ſans vigueur & la tête penchée,
Jette un triſte regard ſur l'herbe deſſéchée.

Langue il corſier già ſi feroce, e l'erba
Che fù ſuo caro cibo, a ſchifo prende.

Le Taſſe.

97. Son empire eſt douteux; ſon règne eſt d'un moment.
Short is doubtful empire of the night.

Thomſon.

98. Leur prodigue deux fois les fruits & les moiſſons.

On nie trop aujourd'hui l'influence des climats ſur le caractère des nations.

Sans doute les hommes naiſſent par-tout avec les mêmes beſoins; mais par-tout il ne les éprouvent pas au même degré, & ils n'ont pas les mêmes moyens de les ſatisfaire.

Dans les pays du Nord le peu de ſubſtance des aliments, & peut-être la chaleur concentrée dans le corps

de l'homme par le froid extérieur font ſentir beaucoup le beſoin phyſique de la faim.

La nature fournit en abondance des aliments aux Peuples du Midi, & il leur en faut peu parce que ces aliments ont beaucoup de ſubſtance.

Dans les pays du Nord il faut beaucoup d'induſtrie pour ſe vêtir & ſe loger de manière à ne pas ſouffrir les rigueurs du froid.

Dans le Midi, pour ſe garantir de la chaleur, il ne faut que des arbres, un hamac & du repos.

Le Samoyède chaſſe, ouvre une caverne, coupe & tranſporte du bois pour entretenir du feu & des boiſſons chaudes; il prépare des peaux pour ſe vêtir.

Le Sauvage d'Afrique va tout nud, ſe déſaltère dans une fontaine, cueille du fruit, dort ou danſe ſous l'ombrage.

Les Peuples du Nord doivent donc être plus occupés du ſoin de ſe procurer le néceſſaire, & les Peuples du Midi du ſoin de ſe procurer l'amuſement.

Dans le Midi le travail & la penſée fatiguent; les corps & les eſprits ont une tendance au repos; l'homme y cherche moins à ſentir ſon exiſtence dans l'action; il ſe livre plus aux ſenſations & il en reçoit une foule d'agréables. Il doit avoir moins que nous cette inquiétude machinale qui nous preſſe d'agir.

Les Peuples du Midi n'ont pas beſoin d'inventer beaucoup, de retenir, de combiner un grand nombre d'idées, de-là ils ont peu de ſuite dans l'eſprit & beaucoup d'inconſéquence. Ils ſont conduits par l'intérêt du moment, ils oublient l'avenir, & ſacrifient la vie à un ſeul jour.

Le Caraïbe pleure le ſoir ſon lit qu'il a vendu le matin pour s'enivrer d'eau-de-vie.

Les Peuples du Nord ont beſoin de combiner beaucoup d'idées, d'avoir de l'induſtrie & de l'invention, ils doivent avoir plus de ſuite & de force d'eſprit, plus de raiſonnement & de raiſon. Ils doivent avoir plus de perſévérance dans les paſſions, un caractère moins ſouvent interrompu.

Les Peuples du Midi doivent avoir des enthouſiaſmes ſubits, des emportemens fougueux, des craintes & des eſpérances ſans fondements.

Le ſoleil & la terre qui mettent de la différence entre l'ananas & la citrouille, entre l'âne & l'éléphant, mettent de la différence dans les fibres, les muſcles, le ſang, le cerveau & par conſéquent le caractère du Nègre & de l'Anglois, de l'habitant du Bréſil & du Groenlandois; je ſçais bien que les inſtitutions Civiles & Religieuſes peuvent dans tous les climats, changer, diriger les caractères des Nations; mais ce ne ſera ni par les mêmes loix, ni par les mêmes moyens. C'eſt ce que penſoit le Préſident de Monteſquieu à qui on a reproché trop légèrement & trop aigrement ſes idées ſur les influences du climat. Il eſt permis ſans doute d'appercevoir les fautes de ce Guide des Légiſlateurs; mais il faut en même temps reſpecter ſes lumières, & adorer ſes intentions.

98. Il voit ſe ſuccéder les races & les âges.

Here he ſees
Revolving ages.
Thomſon.

99. Là l'horrible ſerpent de lui-même entouré.

Dans quelques-unes des Antilles, dans le continent de l'Amérique méridionale & dans l'Afrique, les ſerpents d'un pied de diamètre & de neuf à dix pieds de long ſont aſſez communs. Mais j'ai voulu parler d'un ſerpent de la grandeur de douze à quinze pieds & d'une force prodigieuſe, qui, dit-on, ſe trouve en Guinée & ſur les bords de la Gambra. Selon quelques Voyageurs, il s'entortille autour des plus grands animaux, les briſe & les dévore.

De lui-même entouré.

Il me ſemble que j'ai vu cette expreſſion dans quelque Poëte Anglois ou Allemand dont je ne me rappelle pas le nom.

100. Du globe qu'il attire élevant la ſurface.

Si j'avois ſuivi dans ce Poëme le véritable ſyſtême du monde, j'aurois principalement attribué l'élévation des terres de l'équateur, à la rotation de notre globe qui doit donner une force centrifuge aux parties de ce globe ſituées ſous la ligne; mais dans le Printems j'ai ſuppoſé la terre immobile; il ne falloit pas la faire mouvoir dans l'Été, & ſuivre, comme Thomſon, tantôt le ſyſtême de Ptolémée, & tantôt celui de Copernic.

101. Des ſables éclatants la ſtérile étendue.

The vide glittering vaſte of burning Sund.

Thomſon.

102. Sanctuaire où Dodone alloit chercher ſes Dieux.

Dans les forêts, l'obſcurité, dont on ne voit point les bornes, & le ſilence, qui fait ſentir l'abſence des êtres animés, inſpirent une ſorte de crainte qui devient facilement religieuſe ; preſque tous les peuples ont placé dans les forêts quelques-unes des puiſſances inviſibles qu'avoit créées leur imagination ; mais s'ils ont ſouvent diviniſé les chênes, les grands ormes, &c. ce n'eſt pas ſeulement un effet de la crainte.

L'homme ſauvage ſent qu'il ſe meut parce qu'il eſt animé, & il ſuppoſe animés tous les êtres dans leſquels il voit du mouvement ; de-là les dieux des eaux, les puiſſances de l'air, les divinités des bois, &c. Dans un Poëme Anglois, intitulé *l'Hermite*, on fait deſcendre en Écoſſe un habitant d'une de ces Orcades où il ne croît aucun arbre ; l'Orcadien eſt fort étonné à la vue d'un grand poirier chargé de fruits, il l'admire ; on lui fait goûter des fruits, il les trouve excellents ; il s'élève un vent qui agite les feuilles de l'arbre, l'Orcadien ſe proſterne devant lui & l'adore. Cette fiction eſt très-philoſophique.

106. Je viens redemander au travail, à la terre
Mes biens, qu'ont diſſipés ma folie & la guerre.

Un reſte de préjugé gothique jette encore une ſorte d'aviliſſement ſur l'agriculture, & le métier de laboureur feroit encore rougir quelques deſcendants des Francs, des Normands, des anciens Barons, des Commis à la Barrière.

107. Eh bien ! ils ſont heureux du plaiſir d'être enſemble.

Dans tous les lieux, dans tous les tems où de fauſſes opinions, la rivalité & l'intérêt perſonnel ne diviſent pas les hommes, ils ont du plaiſir à ſe rencontrer, à vivre enſemble ; c'eſt ce ſentiment que les Philoſophes Anglois appellent inſtinct de bienveillance, & que nous nommons humanité. La bonté, la généroſité ſont les effets de ce ſentiment, ou plutôt ſes modifications. Il y a un plaiſir attaché à la bonté, à la généroſité, plaiſir ſimple, indépendant de la réflexion & des retours ſur ſoi-même ; ſentiment vif & aſſez vif pour égarer & donner beaucoup d'illuſions. J'ai vu des perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, maîtriſées par cet inſtinct de bienveillance, ſervir, & ſervir ſouvent avec plus de zèle que de diſcernement & de juſtice, quiconque avoit beſoin d'elles. J'en ai vu prendre les ſentiments, épouſer les intérêts des autres, & entrer dans leur ſituation au point de perdre leurs propres ſentiments, d'oublier leurs intérêts & leur ſituation. J'en ai vu ſe repentir d'avoir cédé à leur bonté, à leur généroſité, & m'avouer qu'elles avoient été entraînées par une force irréſiſtible. Cette bienveillance, cette humanité tient plus au ſentiment d'amour qu'elle n'eſt l'effet de la pitié, quoique la pitié lui donne une extrême activité.

108. La cigale a donné le ſignal des moiſſons.

Le Pere Vaniere, Œconomie rurale, dit :

Meſſiores arguta vocat ſtridore cicada.

109. J'ai vu le Magiſtrat qui régit la Province.

Les beaux chemins ſont un bien & un très-grand bien ;

mais la corvée eſt un mal & un très-grand mal ; elle accable le malheureux ; elle lui fait ſentir à l'excès le poids de la ſervitude ; elle l'oblige à donner à l'État, dont il ne tire ni ſecours ni protection, une partie de ſon travail qui eſt ſa ſeule propriété. Ce travail ne pourroit-il pas lui être payé par les poſſeſſeurs des fonds.

Ne pourroit-on pas tenter dans d'autres Généralités ce que vient d'exécuter un Intendant (*), connu par la ſupériorité de ſes lumières & par ſon zèle extrême pour le bien ? Ne pourroit-on pas, à l'exemple des Romains, employer les Troupes à la conſtruction & à la réparation des chemins ? Henri IV & Louis XIV leur ont fait conſtruire des canaux.

109. Il avoit arraché du ſein de ſon ménage,
D'un jeune agriculteur l'épouſe jeune & ſage.

Je ſçavois ſans doute que la loi n'ordonnoit pas aux femmes d'aller à la corvée, mais je ſçavois auſſi qu'on oblige quelquefois les payſans de conſtruire dans quinze jours un chemin qu'ils ne peuvent conſtruire que dans un mois, & alors les femmes travaillent avec eux. Je ſçais encore qu'on commande ſouvent des corvées dans un temps près de celui des moiſſons, ou d'autres récoltes. Ces abus ne ſont pas du Légiſlateur, mais de ceux qu'il emploie.

(*) M. Turgot.

111. Il ſuccède à ce bruit un calme plein d'horreur,
Et la terre en ſilence attend dans la terreur.

A boding ſilence reigns
Dread thro' the dun expanſe.

Thomſon.

122. Jouir, c'eſt l'honorer : jouiſſons, il l'ordonne.

On doit ſuppoſer que M. le Curé n'invite ſes Paroiſſiens à jouir des biens qu'ils doivent à leur travail & à la nature, qu'autant que leurs jouiſſances ne ſeront point contraires à l'ordre, aux bonnes mœurs, à la juſtice, à leur ſanté, à leurs devoirs d'hommes, de citoyens, de cultivateurs. M. le Curé penſe, comme Bernier, que » la privation d'un plaiſir innocent eſt un très-grand » péché «.

ARGUMENT.

TABLEAU général des préſens & des plaiſirs que promet l'Automne. Invitation aux Magiſtrats & aux jeunes Écoliers de ſe rendre à la Campagne, & d'y paſſer le tems des vacances. Calme de la nature au commencement de cette Saiſon; ſes effets ſur les animaux & ſur l'homme; la Chaſſe, la Pêche, le mouvement ſont les remèdes contre la mélancolie à laquelle cette Saiſon diſpoſe. Vie heureuſe d'un Gentilhomme de campagne. Second moment de l'Automne; les Vendanges, les Vents, les Pluies; Peinture des Glacières ſur les ſommets des grandes montagnes, & l'origine des Fleuves & des Ruiſſeaux. Les engrais des Terres, le dernier des travaux champêtres. Les engrais inventés par les Anglois. Il eſt néceſſaire que le Gouvernement pro-

tège & ſoulage les Cultivateurs. Dernier moment de l'Automne ; il attriſte l'ame. Les vapeurs. Langueur de tous les êtres. Les oiſeaux ſe raſſemblent. Leur départ. L'homme ſe retire dans les Villes.

Il arrive, o Bacchus, en chantant tes louanges.

J.M.Moreau.Inv. J.B.Simonet.Sculp.

LES SAISONS.

L'AUTOMNE.

O vous qu'ont enrichis les tréſors de Cérès,
Préparez-vous, Mortels, à de nouveaux bienfaits.
Redoublez vos préſens, terre heureuſe & féconde,
Récompenſez encor la main qui vous ſeconde.
Et toi, riant Automne, accorde à nos deſirs
Ce qu'on attend de toi du repos, des plaiſirs,
Une douce chaleur, & des jours ſans orages.
Il vient environné de paiſibles nuages;

Il voit du haut des cieux, le pourpre des raiſins,
Et l'ambre & l'incarnat des fruits de nos jardins;
De côteaux en côteaux la vendange annoncée
Rappelle le tumulte & la joie inſenſée;
J'entends de loin les cris d'un peuple fortuné
Qui court le thyrſe en main, de pampres couronné.
Favoris de Bacchus, miniſtres de Pomone,
Célébrez avec moi les charmes de l'Automne;
L'année à ſon déclin recouvre ſa beauté.
L'Automne a des couleurs qui manquoient à l'Été.
Dans ces champs variés l'or, le pourpre & l'opale
Sur un fond verd encor brillent par intervalle,
Et couvrent la forêt qui borde ces vallons,
D'un vaſte amphithéâtre étendu ſur les monts.
L'arbre de Ceraſonte au gazon des prairies,
Oppoſe l'incarnat de ſes branches flétries.
Quelles riches couleurs, quels fruits délicieux,
Ces champs & ces vergers préſentent à vos yeux!
Voyez, par les zéphyrs la pomme balancée
Échapper mollement à la branche affaiſſée;
Le poirier en buiſſon courbé ſous ſon tréſor,
Sur le gazon jauni rouler les globes d'or,
Et de ces lambris verds attachés au treillage
La pêche ſucculente entraîner le branchage.
Les voilà donc ces fruits qu'ont annoncés les fleurs,
Et que l'Été brûlant mûrit par ſes chaleurs!

Jouiſſez, ô mortels, & par des cris de joie
Rendez graces au ciel des biens qu'il vous envoie:
Que la danſe & les chants, les jeux & les amours,
Signalent à la fois les derniers des beaux jours.
Jouiſſez, hâtez-vous, la fanfare éclatante
Au peuple des forêts va porter l'épouvante;
Le cor fait retentir ſes accens belliqueux;
Et Diane a donné le ſignal de ſes jeux.

O qui peut, ſans regret, s'enfermer dans les villes!
Malheureux, qui jamais n'habitez nos aſyles,
Condamnés dès l'enfance à l'ombre des cités,
Hélas vos vains honneurs, vos triſtes dignités,
La folle ambition, la fortune infidèle,
Vous écartent du port où ma voix vous appelle:
La campagne & mes chants ne ſont pas faits pour vous.
Il faut avoir nos mœurs pour partager nos goûts;
L'eſclave de la cour, le flatteur de ſes maîtres,
Ne ſent ni les vertus, ni les plaiſirs champêtres.
Les vizirs, les ſultans ſont-ils faits pour goûter
Ces innocents plaiſirs qu'ils voudroient nous ôter?
Miniſtres de Thémis, ou plutôt ſes victimes,
Vos yeux ſont fatigués du ſpectacle des crimes;
Venez jouir aux champs du tableau des vertus.
Suſpendez un moment vos travaux aſſidus;
Le repos vous attend à l'ombre de ces hêtres.

Vos plants chargés de fruits redemandent leurs maîtres;
L'opulent eſpalier vous montre ſes rameaux,
Et Bacchus vous appelle au penchant des côteaux.
Et vous, de vos parents jeune & chère eſpérance,
Vous à peine échappés aux périls de l'enfance,
Vous, martyrs de l'école & de ſes faux docteurs,
Quittez ces triſtes bancs conſacrés aux erreurs;
Et venez dans nos champs, ſans pédant & ſans livre,
Connoître le plaiſir & commencer à vivre.
Ici, tout vous invite à des jeux innocents;
Ici, vous jouirez des plus beaux de vos ans.
Eſclaves, qu'on déchaîne au retour de l'Automne,
Prenez part un moment aux plaiſirs qu'il nous donne.

L'homme reſpire enfin ſous un ciel tempéré:
Des feux d'un globe ardent il n'eſt plus dévoré.
Le ſoleil eſt voilé, mais ſon diſque inviſible,
Porte un jour tendre & doux ſur le monde paiſible.
Quel calme ſur les eaux, dans les bois & les airs!
Quel ſilence étendu règne ſur l'univers!
L'Alcion s'eſt fixé ſur des roſeaux tranquilles,
Ou raze, en ſe jouant, les ondes immobiles.
Le peuple des hameaux, des champs & des forêts,
Moins ému, moins bruyant, ſemble jouir en paix,
Sa volupté moins vive eſt encor douce & pure.
Moi, je partage ici la paix de la nature;

Dans ces heureux vallons, ſur ces riches côteaux,
J'ai ſenti le plaiſir, je jouis du repos.
Automne, ciel tranquille, agréables retraites,
Vous calmez de nos cœurs les ardeurs inquiètes;
Puiſſe au bonheur ſi pur que je goûte aujourd'hui
Ne ſuccéder jamais le tourment de l'ennui!
Ah! nous étions heureux par la ſeule eſpérance,
Puiſſions-nous l'être encor au ſein de l'abondance!
L'homme a tout recueilli, n'a plus à déſirer,
Et le cœur ſatisfait va ceſſer d'eſpérer;
Le flatteur avenir n'embellit plus la vie.
Peut-être en ce moment la nature affoiblie,
Du ſoleil abaiſſé les rayons languiſſants,
Ne pourront ranimer nos eſprits & nos ſens.

Sortons de la langueur par un mâle exercice;
A nos jeux, nos plaiſirs que le travail s'uniſſe;
Oppoſons la fatigue à l'ennui du repos.
Aux habitants des airs, des forêts & des eaux,
L'Automne le commande, allons livrer la guerre.
Moi, nouveau Salmonée, armé de mon tonnerre,
Tantôt dans le taillis je vais au point du jour
Du lièvre ou du chevreuil attendre le retour;
Et tantôt parcourant les buiſſons des campagnes,
Je cherche la perdrix qu'appellent ſes compagnes.
Mon chien bondit, s'écarte, & ſuit avec ardeur

L'oiſeau, dont les zéphirs vont lui porter l'odeur ;
Il l'approche, il le voit ; tranſporté, mais docile,
Il me regarde alors & demeure immobile ;
J'avance, l'oiſeau part, le plomb que l'œil conduit
Le frappe dans les airs au moment qu'il s'enfuit ;
Il tourne, en expirant, ſur ſes ailes tremblantes,
Et le chaume eſt jonché de ſes plumes ſanglantes.
Souvent, quand le ſoleil dore le haut des monts,
Et que l'ombre allongée obſcurcit les vallons,
Je deſcends dans un pré, vers un golphe paiſible
Qu'environne un ombrage au jour inacceſſible.
Là, je vois le pêcheur, ſur les flots ébranlés
Lançant d'un bras nerveux ſes filets raſſemblés,
Entourer d'un long cercle un peuple trop avide,
Qu'attira vers la rive une amorce perfide.
Les filets, en tombant, l'un de l'autre écartés
Réunis lentement ſous les flots argentés,
Enveloppent d'abord dans leurs grottes profondes,
Et ramènent vers moi les habitants des ondes.
Leur foule, en s'élançant de ces rets déployés,
Frappe le ſable humide & bondit à mes pieds.
J'enlève quelquefois à l'eau pure & bruiante
La truite ſuſpendue à la ligne tremblante.
Cent fois, dans ma jeuneſſe, aux rives des ruiſſeaux,
J'ai ſemé les buiſſons d'innombrables réſeaux ;
Avec quel mouvement d'eſpérance & de joie,

Vers

Vers la fin d'un beau jour, j'allois chercher ma proie !
A préſent même encor, ſous les rameaux naiſſants,
De l'oiſeau de la nuit imitant les accents
Des habitants des bois j'entends la troupe ailée
S'avancer, voltiger autour de ma feuillée;
J'écoute, en palpitant, leur vol précipité;
D'un tranſport vif & doux mon cœur eſt agité,
Quand je les vois tomber ſur ces verges perfides,
Qu'infecta de ſes ſucs l'arbriſſeau des Druides.
O doux emploi des jours ! agréables moments !..
Mais l'Automne offre encor d'autres amuſements,
Où le courage & l'art mènent à la victoire.
Diane dans ſes jeux ſe propoſe la gloire.
Entendez-vous quel bruit retentit dans les airs,
Et d'échos en échos roule dans ces déſerts ?
La Diſcorde, Bellone, ou le Dieu de la guerre,
Par ce bruit effrayant menacent-ils la terre ?
De la vaſte forêt l'eſpace en eſt rempli.
Dans ſes ſombres buiſſons le cerf a treſſailli;
Au monarque des bois la guerre eſt déclarée.
Il a vu d'ennemis ſa demeure entourée,
Et des chiens dévorants en grouppes diſperſés,
De diſtance en diſtance autour de lui placés.
Là, le courſier fougueux lève ſa tête altière;
D'un œil impatient il parcourt la bruïère;
Il voudroit de la courſe avancer les inſtants.

Mais on part, il s'élance, & des ſons éclatants
Sur les traces du cerf, dont la terre eſt empreinte,
Ont conduit le chaſſeur au centre de l'enceinte.
Le timide animal s'épouvante & s'enfuit,
Et voit dans chaque objet la mort qui le pourſuit.
Sa route ſur le ſable eſt à peine tracée;
Il devance, en courant, la vue & la penſée;
L'œil le ſuit, & le cherche aux lieux qu'il a quittés.
Ses cruels ennemis, par le cor excités,
S'élèvent ſur ſes pas au ſommet des montagnes,
Ou fondent à grands cris ſur les vaſtes campagnes.
Effrayé des clameurs & des longs hurlements,
Sans ceſſe à ſon oreille apportés par les vents,
Vers ces vents importuns il dirige ſa fuite:
Mais la troupe implacable, ardente à ſa pourſuite
En ſaiſit mieux alors ſes eſprits vagabonds.
Il écoute & s'élance, & s'élève par bonds;
Il voudroit ou confondre, ou dérober ſa trace,
Se détacher du ſable, & voler dans l'eſpace.
Hélas il change envain ſa route & ſes retours;
Dans le taillis obſcur il fait de longs détours,
Et revoit ces grands bois, théâtre de ſa gloire,
Où jadis cent rivaux lui cédoient la victoire,
Où couvert de leur ſang, conſumé de deſirs,
Pour prix de ſon courage, il obtint les plaiſirs.
Il force un jeune cerf à courir dans la plaine,

Pour préſenter ſa trace à la meute incertaine :
Mais le chaſſeur la guide & prévient ſon erreur ;
Le cerf eſt abattu, tremblant, ſaiſi d'horreur ;
Son armure l'accable, & ſa tête eſt panchée.
Sous ſon palais brûlant ſa langue eſt deſſéchée ;
Il entend de plus près des cris plus menaçants,
Et fait, pour fuir encor, des efforts impuiſſants ;
Ses yeux appéſantis laiſſent tomber des larmes.
Il chancèle, il s'arrête, il ſe ſert de ſes armes ;
L'excès du déſeſpoir le ſoutient un inſtant,
Il tombe, ſe relève & meurt en combattant.
La fanfare au chaſſeur annonce ſa victoire.

Vous, nés pour les vertus, les travaux & la gloire,
Venez, jeunes guerriers, noble ſang des héros,
Échapper dans nos bois aux dangers du repos ;
Développez en vous la force & le courage,
Préludez aux combats dont nos jeux ſont l'image,
Bravez la faim, la ſoif, l'inclémence des airs,
Combattez, foudroyez, les tyrans des déſerts :
Ils pourroient aux humains diſputer la nature,
Et nos riches moiſſons deviendroient leur pâture.
Frappez ces loups cruels qui briſent ſous leurs dents
Des agneaux déchirés les membres palpitants ;
Percez le ſanglier, qui court avant l'aurore
Renverſer les ſillons, où le bled vient d'éclore ;

Signalez par ces coups votre âge & vos loiſirs;
Servez l'État enfin même dans vos plaiſirs.
N'imitez pas ces grands, ces nobles inutiles,
Qu'énervent la molleſſe & le luxe des villes;
Voyez-les s'avilir, & prétendre aux honneurs,
Eſclaves des Phrinés dont ils ont pris les mœurs,
De frivoles devoirs, fatigués ſans les ſuivre,
Accablés du ſoin d'être, & du travail de vivre.

O funeſte loiſir! ô poids affreux du tems!
Vous n'êtes point connus du citoyen des champs;
Il ſçait du jour qui paſſe employer la durée.
Au ſommeil, à l'amour ſa nuit eſt conſacrée;
Sans entraves, ſans maître, & libre de choiſir
Les moments du travail, du repos, du plaiſir,
Il diſpoſe à ſon gré tout le cours de ſa vie.
Heureux! qui loin du monde, utile à ſa patrie,
Y fait naître des biens, en reſpecte les loix,
Et dérobant ſa tête au fardeau des emplois,
Aimé dans ſon domaine, inconnu de ſes maîtres,
Habite le donjon qu'habitoient ſes ancêtres!
De l'amour des honneurs il n'eſt point dévoré.
Sans craindre le grand jour, content d'être ignoré,
Aux vains dieux du public il laiſſe leurs ſtatues,
Par l'envie & le tems ſi ſouvent abattues.
Pour juge il a ſon cœur, pour amis ſes égaux,

La gloire ou l'intérêt n'en font pas ſes rivaux ;
Il peut trouver du moins dans le cours de ſa vie
Un cœur ſans injuſtice, un ami ſans envie.
Il ne s'égare point dans ces vaſtes projets
Qui tourmentent le cœur incertain du ſuccès ;
Il ne peut être en butte à ces revers funeſtes
Qui ſouvent de la vie empoiſonnent les reſtes ;
Élever ſes troupeaux, embellir ſon jardin,
Plutôt que l'agrandir féconder ſon terrein,
Par ſa ſeule induſtrie augmenter ſa richeſſe,
Voilà tous les projets que forme ſa ſageſſe ;
Il ne veut qu'arriver au terme de ſes jours,
Par un chemin facile, & qu'il ſuivra toujours.
La Chine & le Japon, l'aiguille & la peinture
N'ornent point ſes lambris d'une vaine parure ;
On y voit les portraits de ſes ſages aïeux.
Ils vécurent ſans faſte, il veut vivre comme eux ;
Il regarde ſouvent ces images ſi chères,
Qui parlent à ſon cœur des vertus de ſes pères.
Peut-il avoir beſoin que le luxe & les arts
De leur pompe frivole amuſent ſes regards ?
N'a-t-il pas des ruiſſeaux, ſon verger, la prairie,
Des beautés, des couleurs que chaque inſtant varie,
L'opale & l'incarnat d'un matin radieux,
Et le pourpre & l'azur du couchant nébuleux
Où ſon œil cherche en vain la première nuance

Du pourpre qui finit, de l'azur qui commence?
Mais il jouit encor de plus riants tableaux.
Il voit l'homme ingénu, ſes plaiſirs, ſes travaux;
Le reſpect pour les Dieux, la vérité champêtre,
La douce égalité de l'eſclave & du maître,
L'amour & l'amitié dans leur ſimplicité,
Le mêlange des mœurs & de la volupté.
Il voit le vrai bonheur, & le trouve en lui-même.
Son cœur toujours content de l'épouſe qu'il aime,
S'il a quelque chagrin, n'en eſt pas conſumé;
Il oppoſe aux deſtins le plaiſir d'être aimé.
C'eſt aux champs que l'Hymen unit des cœurs ſincères,
Et n'eſt point profané par des feux adultères;
Là, l'époux accablé ſous le fardeau des ans
Preſſe encor ſa moitié dans ſes bras languiſſants;
Là, règnent la pudeur, la concorde, l'eſtime,
Et l'Amour, entouré des vertus qu'il anime.
Eh! quel plaiſir encor pour ces époux heureux
D'élever dans leur ſein les gages de leurs feux!
De voir à leur inſtinct ſuccéder la penſée!
De préſerver d'erreur leur raiſon commencée!
De guider leurs penchants, d'épurer, de former
Ces cœurs, que la nature inſtruit à les aimer!
Leur père eſt à la fois leur maître & leur modèle,
Il leur peint des vieux tems la probité fidèle.
Avant que l'art de plaire eût remplacé les mœurs,

Et lorſque les vertus conduiſoient aux honneurs,
Vos aïeux, leur dit-il, au prince, à la patrie,
Immoloient leur repos, leur fortune & leur vie;
Ils vivoient à la cour, ſans nuire, & ſans flatter.
Avant que d'obtenir, ils vouloient mériter;
Sans s'abaiſſer alors à de vils artifices,
Ils nommoient des aïeux, & citoient des ſervices.
Il vante, en leur préſence, un mortel généreux
Dont le cœur bienfaiſant s'ouvrit au malheureux;
Le jeune enfant s'eſſaie aux vertus qu'il admire,
Le père s'applaudit des vertus qu'il inſpire.
Souvent, dans un ſallon propre & non faſtueux,
Il admet à ſa table un ami vertueux;
L'art d'irriter encor la faim qu'on a calmée,
D'un nectar étranger la sève parfumée
Ne flattent point chez lui le goût des conviés.
Le rapport des eſprits que l'eſtime a liés,
L'enjoument ſans folie, & l'amour ſans foibleſſe,
De l'amour paternel la ſainte & douce ivreſſe,
Des ſerments de s'aimer que le cœur a dictés,
De ces ſobres feſtins voilà les voluptés.
O vous! ô mes amis, en qui j'ai vu renaître
Des mœurs de nos aïeux la majeſté champêtre,
Ch ***, couple heureux, reſpectables époux,
J'ai chanté les vertus que j'admirois en vous.
Mais le ſombre horiſon ſe refuſe à l'aurore,

Et rend douteux long-tems le jour qui vient d'éclore.
Des nuages épais, ſur les champs deſcendus,
Entourent de la nuit les objets confondus;
Immobiles ſur l'onde, & fixés ſur la plaine,
Ils dérobent l'eſpace à la vue incertaine
Du triſte voyageur dans ſa route égaré,
Et qui ſuit au haſard un ſentier ignoré.
L'aſtre du jour pâli répand des clartés ſombres;
Son diſque ſans rayons ſe montrant dans les ombres,
Ce voile nébuleux ajoute à ſa grandeur.
Mais le ſoleil l'entrouvre, il reprend ſa ſplendeur;
Il argente les cieux, dont les vapeurs légères
Promènent ſur les champs leurs ombres paſſagères.
L'Aquilon les emporte au ſommet du Taurus;
Il en couvre l'Atlas, les Alpes, l'Immaüs,
Sans ceſſe il entretient par des vapeurs nouvelles
De leurs ſommets glacés les neiges éternelles.
Là des rochers rompus, renverſés par le tems,
Semblent être lancés par les mains des Titans;
Dans l'Olimpe azuré les uns portent leurs cimes;
D'autres ſont ſuſpendus ſur le bord des abîmes.
Sur ces monts hériſſés, monument du cahos,
Règne un repos profond, le calme des tombeaux;
Nul ſon n'eſt entendu ſur leurs fronts ſolitaires.
Cependant le fracas des torrents, des tonnerres,
Interrompt à leurs pieds le ſilence des airs.

Les frimats répandus ſur ces triſtes déſerts,
Y préſentent aux yeux d'informes pyramides,
Une mer immobile, & des vagues ſolides.
Ces maſſes de cryſtal, ces abîmes ſans fonds,
Ces marbres, ces rochers entaſſés ſur ces monts,
Ce déſordre effrayant, ces aſpects formidables
Conſervent à jamais leurs horreurs immuables;
La nature & le tems ſemblent les reſpecter.
Là les êtres vivants tremblent de s'arrêter;
Et l'aſtre dont les feux animent la matière,
Sans y porter la vie y répand la lumière.
Fleuves majeſtueux, ce ſont-là vos berceaux,
Et l'urne intariſſable où vous puiſez les eaux.
Vous les verſez d'abord dans de ſombres vallées;
Vous frappez à grand bruit des rives déſolées,
Où le marbre ébranlé ſe détachant des monts,
Tombe, roule, & bondit dans vos flots vagabonds;
Plus tranquilles enfin, ſur une plaine immenſe
Vous portez la fraîcheur, la vie & l'abondance.
Des nuages légers, dans l'air moins élevés,
Effleurant des côteaux les ſommets cultivés,
Dépoſés ſur le ſable & le limon fertile,
Pénètrent les rochers, s'arrêtent ſur l'argile,
Et s'échappant de l'antre où diſtilloient leurs eaux,
Forment en bouillonnant les ſources des ruiſſeaux:
Ils ſerpentent d'abord ſur des plaines fécondes;

Ils vont confondre au loin leur murmure & leurs ondes,
S'ouvrir en s'uniſſant un plus vaſte canal,
Et rouler ſur l'arène un paiſible cryſtal.
Ainſi, du ſein des mers, une mer de nuages
S'exhale, ſe répand & part de leurs rivages,
Du liquide fécond pénètre l'univers,
Et par mille canaux retourne au ſein des mers.

Ces voiles ſuſpendus qui cachent à la terre
Le ciel qui la couronne, & l'aſtre qui l'éclaire,
Préparent les Mortels au retour des frimats.
Si le ſoleil encor ſe montre à nos climats,
Il n'arme plus de feux les rayons qu'il nous lance;
La nature, à grands pas, marche à ſa décadence.
Mais la feuille, en tombant du pampre dépouillé,
Découvre le raiſin de rubis émaillé;
De l'ambre le plus pur la treille eſt colorée.
Les celliers ſont ouverts, la cuve eſt réparée.
Boiſſon digne des Dieux, jus brillant & vermeil,
Doux extrait de la sève & des feux du ſoleil,
Source de nos plaiſirs, délices de la terre,
Viens diſſiper l'ennui qui me livre la guerre.
Et donne-moi du moins le bonheur d'un moment.
Bacchus, Dieu des feſtins, père de l'enjoument,
C'eſt toi qui répandis ſur les monts du Boſphore
Les pampres enlevés aux portes de l'aurore;

Tu couvris de raiſins les rochers de Lesbos.
Ta liqueur inſpira les Muſes, les Héros,
Et ton culte polit la Grèce encor ſauvage.
C'eſt toi qui des Gaulois enflammois le courage,
Quand ce peuple vainqueur du haut des Apennins,
Vint ſous leurs toîts fumants écraſer les Romains.
Il vouloit de tes dons enrichir ſa patrie;
Et le front couronné des pampres d'Heſpérie,
Ivre de vin, de joie, il repaſſa les monts.
Les vallons répétoient ſes cris & ſes chanſons,
Et les Thirſes guidoient ſa marche triomphante.
La Gaule à ton nectar dut ſa gaité brillante,
Le charme des feſtins, & le ſel des bons mots,
L'art d'écarter les ſoins & d'oublier les maux.
Mais déja vers la vigne un grand peuple s'avance,
Il s'y déploie en ordre, & le travail commence;
Le vieillard, que conduit l'eſpoir du vin nouveau,
Arrivé plein de joie au penchant du côteau,
Y voit l'heureux Lindor & Liſette charmée
Trancher au même ſep la grappe parfumée,
Ils chantent leurs amours, & le Dieu des raiſins.
Une troupe à leurs voix répond des monts voiſins;
Plus loin le tambourin, le fifre & la trompette
Font entendre des airs que le vallon répète.
Cependant les chanſons, les cris du vendangeur
Fixent ſur le côteau les regards du chaſſeur.

Mais le travail s'avance, & les grappes vermeilles
S'élevant en monceaux dans de vaſtes corbeilles,
Colin, le corps panché ſur ſes genoux tremblants,
De la vigne au cellier les tranſporte à pas lents;
Une foule d'enfants autour de lui s'empreſſe,
Et l'annonce de loin par des cris d'allégreſſe.
Tandis que le raiſin ſous la poutre eſt placé,
Qu'un jus brillant & pur dans la cuve eſt lancé,
Que d'avides buveurs y plongent la fougère
Où monte en pétillant une mouſſe légère,
Sur les monts du couchant tombe l'aſtre du jour.
Le peuple ſe raſſemble, il hâte ſon retour;
Il arrive, ô Bacchus, en chantant tes louanges.
Il danſe autour du char qui porte les vendanges;
Ce char eſt couronné de fleurs & de rameaux,
Et la grappe en feſtons pend au front des taureaux.
Le plaiſir turbulent, la joie immodérée,
Des heureux vendangeurs terminent la foirée;
Ils ſont tous contents d'eux, du ſort, & des humains.
Des rivaux réunis un verre arme les mains:
Bacchus a ſuſpendu la haîne & la vengeance,
Il fait régner l'amour, il répand l'indulgence.
Deux vieillards attendris ſe tiennent embraſſés;
Tous deux laiſſent tomber des mots embarraſſés;
Dans leurs yeux entr'ouverts, brillent d'humides flammes.
Ils ſont de vains efforts pour épancher leurs âmes,

Et pleins des ſentiments qu'ils voudroient exprimer,
Tous deux, en bégayant, ſe jurent de s'aimer.

Alain, juſqu'à ce jour, amant tendre & timide
Puiſe dans le nectar une audace intrépide,
Et pourſuit Aliſon qui réſiſte en fuyant;
Elle héſite, chancèle, & tombe en ſouriant.
Grégoire à Mathurine alloit porter ſon verre;
Sous ſes pas incertains il ſent trembler la terre;
Il a vu les lambris & le toît s'ébranler.
La table qu'il embraſſe eſt prête à s'écrouler;
Il tombe, il la renverſe, & la cruche briſée
Se diſperſe en éclats ſur la terre arroſée;
On ſe lève en tumulte, on part, & les buveurs
Font retentir au loin leurs chants & leurs clameurs.
Ils n'ont point entendu le démon des tempêtes.

Il vient de l'Occident, il vole ſur leurs têtes,
Et paſſe en rugiſſant de vallons en vallons.
Tranquille en ce moment au bruit des Aquilons,
Le ſage laboureur ne craint plus leurs ravages;
Il a mis ſes tréſors à couvert des orages;
Des gerbes de Cérès il chargea ſes greniers;
Les tonneaux de Bacchus vont remplir ſes celliers;
Il a fait plus. Déja la glebe retournée
Cache ſous le ſillon l'eſpoir de l'autre année,

Et même ſur les champs, épuiſés par leurs dons,
Il dépoſa l'engrais qui les rendra féconds.

Apprenez, ô Mortels, qu'il eſt un art facile
D'obtenir des moiſſons du champ le plus ſtérile;
Il eſt un heureux art de choiſir les engrais,
Qu'au vertueux TOWNSHEND a révélé Cérès.
Triptolème nouveau, je viens te rendre hommage,
Le bien qu'on fait au monde ajoute à mon partage;
Ami du bienfaiteur, ſans pouvoir l'imiter,
J'aſpire à ſes vertus, & j'aime à les chanter.

Dans les champs d'Albion, ſur un ſable infertile,
C'eſt toi, qui le premier, fis répandre l'argile,
Fécondas l'un par l'autre, & du mêlange heureux
Vis naître les moiſſons ſur un fonds ſablonneux.
Au ſol, qu'une huile épaiſſe avoit rendu ſolide,
C'eſt toi, qui le premier mêlas le ſable aride:
Par ſes angles tranchants le limon diviſé,
Laiſſa ſortir le bled du champ fertiliſé.
Mais ton exemple encor inſtruiſit ta patrie
A revêtir les monts des dons de la prairie,
A contraindre les champs depuis peu moiſſonnés,
D'offrir une herbe tendre aux troupeaux étonnés.
Ton peuple induſtrieux, que l'État encourage,
Des ſecrets de ton art apprit à faire uſage;

La Tamiſe, en tournant de vallons en vallons,
Admire leurs tréſors ; & des riches moiſſons
Qu'on vit ſous les conſuls border les flots du Tibre,
Cérès avec plaiſir couronne un fleuve libre.

Hélas dans nos climats, le peuple des hameaux,
Rendu ſtupide enfin par l'excès de ſes maux,
Ne ſçait point par ſon art ſeconder la nature.
L'habitude & l'inſtinct dirigeant ſa culture,
Il n'invente jamais, & tremble d'imiter.
Pour ceſſer d'être pauvre il n'oſe rien tenter,
Il traîne avec effort ſa vie infortunée,
Et penſe qu'aux douleurs les Dieux l'ont condamnée.
Allez, peuples des champs, faire entendre vos voix,
Juſque dans cet aſyle où réſident vos Rois ;
Allez au pied du trône expoſer vos misères :
Des enfants malheureux ſe plaignent à leurs pères.
Opprimés, diroient-ils, dans tes vaſtes États,
O Roi ! nous gémiſſons, nous ne murmurons pas ;
Ton peuple eſt accablé ſous un joug qu'il adore,
Et ſçait dans ſes malheurs que ſon Roi les ignore.
En traçant ces ſillons qu'arroſent nos ſueurs,
Nous aimons la patrie, & formons ſes vengeurs ;
Ils iront de leur ſang t'acheter la victoire,
Et mourir inconnus pour augmenter ta gloire.
Citoyens oubliés, dans la poudre abattus,

Nous avons conſervé le dépôt des vertus ;
Et le ciel qui nous livre à l'horrible indigence,
Pour nous en conſoler, nous laiſſa l'innocence.
Nos devoirs ſont encor nos plaiſirs les plus doux ;
Ces noms ſi ſaints, ſi chers, & de père & d'époux,
Ne ſont point au hameau de vains noms, mais des chaînes.
Hélas ! ces doux liens qui ſeuls charmoient nos peines,
Ne font plus aujourd'hui qu'augmenter nos douleurs ;
A nos triſtes enfants nous léguons nos malheurs ;
Nous pleurons, auprès d'eux, de les avoir fait naître.
C'eſt au nom de tes loix, c'eſt au nom d'un bon maître
Qu'on vient à ces enfants arracher les ſecours
Dont l'amour paternel ſoutient leurs foibles jours.
De l'humble agriculteur, ſans force & ſans défenſe,
Des brigands effrénés dévorent la ſubſtance.
Nous reſpectons la loi, victimes des abus.
Avec joie, à l'État nous offrons nos tributs ;
Les cœurs des malheureux ſont rarement avares :
Mais faut-il immoler à des monſtres barbares
Le ſang de nos enfants, le prix de nos travaux ?
Faut-il ſeuls de l'État ſupporter les fardeaux ?
Ou loin des lieux chéris qu'ont habités nos pères,
Aller porter nos pleurs aux rives étrangères ?

Ah ! les Rois ſont humains, ils veulent être aimés ;
S'ils ſoupçonnoient les maux des peuples opprimés,

Ils

Ils voudroient les venger des oppreſſeurs avides,
Et dérober le pauvre aux rigueurs des ſubſides.
C'eſt alors qu'on verroit l'habitant des hameaux
Reprendre avec ardeur ſes ſoins & ſes travaux;
Et ſon aveugle inſtinct deviendroit du génie.
Il couvriroit de biens le ſol de ſa patrie;
Le peuple agriculteur, plus riche & plus nombreux,
Rendroit heureux ſon Prince, en s'avouant heureux.

Hélas! l'homme eſt forcé de ſe donner des chaînes;
C'eſt un poids qu'il ajoute au fardeau de ſes peines;
Il eſt né pour ſouffrir. Mais peut-il aujourd'hui
Réſiſter aux malheurs prêts à fondre ſur lui?
Le ſoleil retiré vers l'humide Amalthée,
Jette un dernier regard ſur la terre attriſtée:
Tout eſt changé pour nous. Ce théâtre inconſtant
Où l'homme paſſe un jour, & jouit un inſtant,
Cette terre, autrefois ſi belle & ſi fertile,
De moment en moment devient pauvre & ſtérile.
Je ne les verrai plus ces émaux éclatants,
La pompe de l'Été, les graces du Printems,
Ces nuances du verd, des bois & des prairies,
Le pourpre des raiſins, l'or des moiſſons mûries.
Les arbres ont perdu leurs derniers ornements;
A travers leurs rameaux j'entends des ſifflements:
Doux Zéphir, qui le ſoir careſſois la verdure,

Quel ſon, quel triſte bruit ſuccède à ton murmure !
Les vents courbent les pins, les ormes, les cyprès;
Ils ſemblent dans leur courſe entraîner les forêts;
Les arbres ébranlés, de leurs cimes panchées
Font voler ſur les champs les feuilles deſſéchées.
Les rayons du ſoleil, ſans force & ſans chaleur,
Ne perçant plus des airs la ſombre profondeur,
Éole étend ſur nous la nuit & les nuages.
L'ombre ſuccède à l'ombre, & l'orage aux orages.
L'homme a perdu ſa joie & ſon activité.
Les oiſeaux ſont ſans voix, les troupeaux ſans gaité;
Ils ne reçoivent plus du Dieu de la lumière
Ce feu qui fait ſentir & vivre la matière.
La campagne épuiſée a livré ſes préſents,
Et n'a rien à promettre à mes goûts, à mes ſens.
Dans ces jardins flétris, dans ces bois ſans verdure,
Je ſens à mes beſoins échapper la nature.
Ce concert monotone & des eaux & des vents
Suſpendant ma penſée & tous mes ſentiments,
Sur elle-même enfin mon ame ſe replie,
Et tombe par degrés dans la mélancolie.
Ces vallons ſans troupeaux, ces forêts ſans concerts,
Ces champs décolorés, ce deuil de l'univers
Rappellent à mon cœur des pertes plus ſenſibles.
Je crois me retrouver à ces moments horribles,
Où j'ai vu mes amis que la faulx du trépas

Menaçoit à mes yeux, ou frappoit dans mes bras.
De CH** expirant je vois encor l'image;
Je le vois à ſes maux oppoſer ſon courage;
Penſer, ſentir, aimer, au bord du monument,
Et jouir de la vie à ſon dernier moment.
Objet de mes regrets, ami fidèle & tendre,
J'aime à porter mes pleurs en tribut à ta cendre.
Malheur à qui les Dieux accordent de longs jours!
Conſumé de douleurs vers la fin de leur cours,
Il voit, dans le tombeau, ſes amis diſparoître,
Et les êtres qu'il aime arrachés à ſon être.
Il voit, autour de lui, tout périr, tout changer;
A la race nouvelle il ſe trouve étranger;
Et lorſqu'à ſes regards la lumière eſt ravie,
Il n'a plus en mourant à perdre que la vie.
Cette idée eſt affreuſe, & j'aime à m'y livrer;
Je cède avec plaiſir au beſoin de pleurer,
Et cherche un aliment à ma douleur profonde.
Je me peins les fléaux & les crimes du monde,
Le poiſon des remords, les ennuis dévorants,
Lès pleurs de la vertu, les ſuccès des tyrans;
Et l'affreux déſeſpoir, l'œil ardent, le teint blême,
Se roulant dans ſon ſang qu'il a verſé lui-même.
La crainte & la triſteſſe entrent dans tous les cœurs.
Ceux même, de qui l'âge écarte les langueurs,
Ceux qu'amuſent encor l'erreur & l'eſpérance,

Sentent moins le plaiſir de leur douce exiſtence.
La naïve Roſette & le jeune Lubin,
S'aimoient, vivoient contents, ſans ſoin du lendemain;
Tous deux, un ſoir d'Automne, au bord de la prairie,
Où leurs brebis paiſſoient l'herbe humide & flétrie,
Ils entendoient rugir la voix des Aquilons,
Et les eaux des torrents gronder dans les vallons.
Ce bruit les attriſtoit; le berger, ſa compagne
Portoient, en ſoupirant, les yeux ſur la campagne.
Roſette tout-à-coup s'élança vers Lubin;
Son amant attendri la preſſa ſur ſon ſein;
Au plaiſir de s'aimer tous deux ils ſe livrèrent,
Et, ſans ſe dire un mot, long-tems ils s'embraſsèrent.
Mais un trouble inconnu, de triſtes ſentiments
Juſques dans leurs plaiſirs pourſuivoient ces amants:
Tu vois, diſoit Lubin, l'état de la nature;
Il n'eſt plus de berceaux, ni de lits de verdure;
Les oiſeaux des forêts ne chantent plus l'amour;
On peut ceſſer d'aimer. O ſi toi-même un jour!...
Ah! Lubin, gardes-toi de ſoupçonner Roſette;
Raſſure-la plutôt, ſon ame eſt inquiète;
Je ne ſçais quelle peur a ſaiſi mes eſprits,
Mais je crains. Ces vallons, ces bois, ces champs flétris
Ce bruit ſourd & lointain, ce ciel couvert d'orages,
Sont peut-être pour nous de funeſtes préſages;
Nous ſommes menacés: oui, répondoit Lubin,

Nous ne nous rendrons plus ſur ce côteau voiſin,
Nous vivrons au hameau : mais, ſi tu m'es fidelle,
Je ſupporterai tout. Hélas, lui diſoit-elle,
Je t'aimerai toujours, mais je te verrai moins;
Et puis dans le village il eſt tant de témoins :
Nous ne ſerons plus ſeuls. Le couple aimable & tendre
S'apperçut que la nuit commençoit à deſcendre;
Il reprend, en rêvant, le chemin du hameau,
Et près de la forêt il rencontre un tombeau;
C'eſt-là, qu'heureuſe & belle, & chère à ſa contrée,
De l'amant qu'elle aimoit & des ſiens adorée,
Deſcendit Licoris à la fleur de ſes ans.

L'aſpect de ce tombeau conſterne nos amants.
Ils s'arrêtent tous deux; leur vue & leurs penſées
Sur ce lugubre objet reſtent long-tems fixées.
Tous deux, ſans ſe parler, le corps ſans mouvement,
Demeurent appuyés au fatal monument;
Enfin, les yeux remplis des pleurs qu'ils vont répandre,
Et jettant l'un à l'autre un regard triſte & tendre,
Pénétrés à la fois de douleur & d'amour,
Ils jurent de s'aimer juſqu'à leur dernier jour.

Ces ſerments, un baiſer raniment leur courage,
Et ſemblable au rayon qui perce le nuage,
Le plaiſir dans leurs yeux brille à travers les pleurs.
L'eſpérance & l'amour ont charmé leurs douleurs;

Mais dans l'âge avancé lorſque l'homme apprécie
Ce ſonge d'un moment qu'il appelle la vie,
Quand le voile eſt tombé, quand le fardeau des ans,
Et l'ennui de l'Automne ont accablé nos ſens,
Tandis qu'autour de nous la nature mourante,
Inſpire les regrets, imprime l'épouvante;
Quel appui, quel ſecours pourroit dans ces moments
Ou raſſurer notre ame ou calmer ſes tourments.

Voyez-vous ces oiſeaux s'élancer des vallées?
Les airs ſont obſcurcis par leurs troupes ailées;
Ils s'aſſemblent en foule au retour des frimats.
Ils erroient diſperſés, lorſque dans nos climats
Ils jouiſſoient en paix des dons de la nature.
Contents, ils vivoient ſeuls. La faim & la froidure,
La crainte & la douleur les ont unis entre eux.
A côté l'un de l'autre, ils ſont moins malheureux;
C'eſt le ſort des humains raſſemblés dans les villes.
Partons, retirons-nous, dans ces communs aſyles;
C'eſt-là, qu'un peuple aimable, au ſein d'un doux loiſir,
Scait goûter, ou du moins eſpérer le plaiſir.
C'eſt l'abri que le ciel préſente à nos misères;
L'homme foible & ſenſible y pleure avec ſes frères.

O divine amitié, nœuds ſacrés & puiſſants,

Doux rapport des eſprits, des goûts, des ſentiments,
Plaiſirs purs & profonds, délices de la vie,
Vous charmez les langueurs de mon ame affoiblie.
J'ai des amis conſtants, éclairés, vertueux,
Avec eux je puis tout, & ne puis rien ſans eux;
Ils arment ma raiſon de leurs conſeils utiles,
Leur main vers la vertu conduit mes pas débiles,
Et mon eſprit ſemblable aux foibles arbriſſeaux
S'élève, en embraſſant ces ſuperbes ormeaux.
Ah je pourrai dans peu les voir, & les entendre;
Dans mon cœur attendri leurs cœurs vont ſe répandre,
J'oublierai mes douleurs; & leurs doux entretiens
Me rendant par degrés le ſentiment des biens,
S'il en eſt que le ciel me refuſe à moi-même,
J'en jouirai du moins dans les mortels que j'aime.
Plaiſirs de mes amis, vous remplirez mon cœur!
Oui je verrai, B** ta gloire & ton bonheur;
J'entendrai célébrer ta vertu bienfaiſante,
Ton ame toujours pure & toujours indulgente,
Ta valeur, ta raiſon, ta noble fermeté,
Ton cœur, ami de l'ordre, & juſte avec bonté.
Je verrai la compagne à tes deſtins unie
Embellir ton bonheur, ſeconder ton génie.
Et pour elle & pour toi croître de jour en jour
Du public éclairé le reſpect & l'amour.

Vos ſuccès, vos plaiſirs, votre union charmante,
Ce ſpectacle ſi doux de la vertu contente
Me tiendront lieu de tout; & ſans les regretter,
Je perdrai les plaiſirs que l'Hiver va m'ôter.

NOTES.

PAGE 139.

Ce qu'on attend de toi du repos, des plaiſirs.

La fin de l'Été & le commencement de l'Automne ſont les moments où la nature dans nos climats donne le plus de jouiſſances au ſens du goût, par le nombre & la variété des fruits & des légumes ; c'eſt le moment où l'homme ramaſſe les biens néceſſaires à ſa conſervation, les bleds, les fruits, les vins ; c'eſt alors qu'il poſsède, & alors ſeulement la poſſeſſion eſt une vraie jouiſſance ; le corps a conſervé la vigueur qu'il a reçue du Printems & de l'Été. C'eſt le tems où le travail épuiſe le moins nos forces ; les muſcles ne ſont point relâchés par la chaleur, & pour jouir d'un repos agréable, il faut qu'il ſoit précédé par la fatigue.

141. Miniſtres de Thémis, ou plutôt ſes victimes.

Dans la plus grande partie de l'Europe on a, comme dit Boileau, » Accablé l'équité ſous des monceaux d'Au» teurs : « & de tous ces Auteurs, il n'y en a point qui ne ſoit reſpecté, cité, ſuivi, plus ou moins, quoiqu'il n'y en ait peut-être pas un ſeul (à en juger du moins par les plus célèbres), qui aſſure les propriétés des citoyens & la tranquillité de l'innocent ; les loix & les formes ſont à proportion en auſſi grand nombre, & ſe contrediſent autant que les Commentateurs. La Juriſ-

prudence eſt dans ſon enfance, même dans pluſieurs États Républicains : en Angleterre, le code criminel eſt un chef-d'œuvre d'équité, d'humanité & de raiſon, les formes & les loix civiles ſont ſans nombre, & les procès n'y finiſſent jamais. La réforme des Loix ſera l'ouvrage des Juriſconſultes philoſophes. Le Préſident de Monteſquieu étoit capable de cette grande entrepriſe. Il auroit pu choiſir dans le fatras énorme de nos Loix celles qu'il falloit conſerver. Mais un Légiſlateur moins éclairé qui ſe borneroit à diminuer le nombre des Loix, dût-il choiſir mal, feroit encore un grand bien. Pourquoi le code de Louis XIV n'abroge-t-il pas les Ordonnances de Saint Louis ? Pourquoi cite-t-on les Capitulaires, tandis que nous avons ſur les mêmes objets des Loix récentes ? Pourquoi les Magiſtrats permettent-ils qu'on leur cite des Loix étrangères ? Pourquoi donnent-ils force de Loix à des uſages, au recueil de leurs Arrêts ? Ces abus & d'autres rendent la juſtice arbitraire, & l'équité ne peut ſe ſoutenir au Barreau que par le grand ſens, l'intégrité, le déſintéreſſement de nos Magiſtrats, par leurs mœurs enfin qu'il ne faut pas corrompre. Le Préſident de Monteſquieu reſpectoit beaucoup les formes ; il les regardoit comme une barrière qu'on oppoſe dans une Monarchie au deſpotiſme ; mais pouvoit-il reſpecter celles qui éterniſent les procès, celles qui conſument en frais les biens conteſtés, & enfin celles que l'innocent peut craindre.

142. Quittez ces triſtes bancs conſacrés aux erreurs.

Il faut que l'éducation de la Jeuneſſe ſoit dirigée par

le Gouvernement. C'eſt à lui à décider des mœurs qu'on doit inſpirer aux jeunes citoyens ; c'eſt à lui à veiller ſur la manière dont on les rend propres aux différens emplois auxquels ils ſont deſtinés. Mais la plupart des Gouvernements peuvent-ils être aſſez éclairés pour ſavoir préciſément quelles mœurs, quel tour d'eſprit, quel caractère conviennent à leur conſtitution préſente ? Peuvent-ils ſavoir quelles ſortes d'éducation, d'inſtructions, aideront la nature à former tel génie ou tel talent ?. Quelles miſérables inſtructions ne feront pas donner à la jeuneſſe ceux qui penſent encore que les hommes ne doivent pas être éclairés ? Vous qui voulez abrutir les pères, ferez-vous des hommes de leurs enfants ? Vous qui corrompez l'âge préſent, quelles vertus ferez-vous enſeigner à ſa poſtérité ?

Ce qui rend encore la bonne éducation juſqu'à préſent impoſſible, c'eſt le peu de mérite de la plupart des Livres élémentaires. On n'en a point de bons ſur les objets les plus importants, ſur l'Agriculture, ſur le Commerce, ſur l'Economie domeſtique, ſur ces Loix mêmes auxquelles les jennes gens doivent obéir un jour. Que dis-je ? On n'a pas même encore un Livre qui donne les principes & les devoirs détaillés de cette morale, qui doit être commune à tous les hommes. Les Livres élémentaires n'ont guères été faits que par des hommes médiocres, & il faudroit qu'ils fuſſent l'ouvrage d'hommes ſupérieurs. Ce ſeroit aux Académies dirigées par les Gouvernements à travailler aux ouvrages néceſſaires à l'éducation de la Jeuneſſe.

142. Le ſoleil eſt voilé, mais ſon diſque inviſible
Porte un jour tendre & doux ſur le monde paiſible.

Attempered ſuns ariſe
Sweet beamed, and shedding oft Throug lucid clouds
A pleaſing calm.

Thomſon.

143. Ah! nous étions heureux par la ſeule eſpérance,
Puiſſions-nous l'être encor au ſein de l'abondance!

Le Soleil, dont les rayons s'affoibliſſent, ne donne plus le même mouvement aux eſprits & aux liqueurs qui circulent en nous, & nous perdons l'eſpérance qui donnoit de la vie à notre ame; nous ſentons moins notre exiſtence, & ce ſentiment ne s'affoiblit point ſans que nous éprouvions de la triſteſſe. C'eſt pour retrouver ce ſentiment vif de leur exiſtence; c'eſt pour ſe donner plus de vie, plutôt que pour flatter le ſens du goût, que les hommes ſe permettent les excès des liqueurs ſpiritueuſes; c'eſt pour ſe réveiller qu'on s'accoutume au Café, qui déplaît d'abord par ſon amertume; c'eſt pour s'animer que les Perſans, les Turcs & une partie des Indiens, prennent de l'Opium qui n'a aucune ſaveur; les Chinois, les Japonois, & aujourd'hui la plupart des peuples de l'Europe, font uſage du Thé qui agite. Les peuples des Iſles Célèbes ont une boiſſon déſagréable, mais qui les enivre, & ils en font un uſage immodéré: les Sauvages aiment avec fureur, même la plus mauvaiſe eau-de-vie. On peut remarquer que toutes ces liqueurs qui donnent plus de vie, donnent en même-tems de la gaité.

143. A nos jeux, nos plaiſirs, que le travail s'uniſſe.

Le travail entretient le reſſort des fibres, facilite les ſécrétions, & prévient dans les muſcles l'excès du relâchement, ſouvent ſuivi de convulſions & de mélancolie. Mais lorſque nous ſommes tombés dans cet état, pour nous en tirer, l'action ſeule ne ſuffit pas, il faut du plaiſir, il faut que le travail ſoit rendu agréable par ſon objet & par l'eſpérance.

145. D'un tranſport vif & doux mon cœur eſt agité,
Quand je les vois tomber ſur ces verges perfides
Qu'infecta de ſes ſucs l'arbriſſeau des Druïdes.

Il me paroît que la pipée n'amuſe guères que dans la première jeuneſſe, & lorſqu'elle eſt la ſeule chaſſe qui puiſſe ſatisfaire cet amour de la proie que la nature donne à nos enfants, comme aux petits chats & aux jeunes tigres: dans un âge plus avancé, on devient trop ſenſible à la pitié pour qu'elle ne gâte point le plaiſir de la pipée. Dans les autres chaſſes on ne touche point de la main le gibier qu'on bleſſe, on n'entend point de ſi près ſes cris de douleur, on ne voit point de ſi près les convulſions de ſon agonie. Or, la pitié agit ſur nos organes, à proportion de la diſtance où nous ſommes des animaux ſouffrants, à proportion que les ſignes de leurs douleurs ſont plus ou moins ſenſibles; cela eſt ſi vrai, qu'on n'éprouve guères de pitié pour les poiſſons, les inſectes, &c. qui ne donnent que des ſignes peu ſenſibles de la douleur. C'eſt le cri, c'eſt la plainte, c'eſt la vue du ſang qui nous font éprouver les tourments de la

pitié. Quelquefois pour nous délivrer de ces tourments nous ôtons la vie à l'animal ſouffrant, lorſqu'il n'eſt pas de notre eſpèce ou des eſpèces que nous aimons; ſouvent nous nous éloignons de lui le plus vîte qu'il nous eſt poſſible, ou bien nous volons à ſon ſecours. Lorſque nous eſpérons le ſoulager, il nous inſpire une ſorte d'amour, un intérêt très-tendre, ſur-tout s'il interrompt ſes plaintes; car s'il continue les mêmes ſignes de douleur qui nous ont attirés auprès de lui, ils nous déchirent: nous prenons pour lui une ſorte d'averſion. Alors les meilleurs des hommes mêlent aux conſolations qu'ils donnent un peu de colère & d'humeur: j'ai fait ces obſervations ſur les animaux comme ſur notre eſpèce: un chien bleſſé attendrit d'abord tous les chiens du voiſinage qui viennent à lui & le careſſent; s'il hurle trop fort & trop long-tems, ils l'étranglent.

145. Où le courage & l'art mènent à la victoire.

Le plaiſir que nous donne la chaſſe a pluſieurs cauſes, mais la première eſt ce beſoin de ſentir notre puiſſance, nos forces, notre intelligence, notre adreſſe, &c. Et c'eſt parce que la chaſſe du Cerf nous donne ce ſentiment plus que toutes les autres, qu'elle eſt la première, & qu'elle peut même devenir l'objet d'une paſſion; mais le ſentiment de notre puiſſance, c'eſt-à-dire de nos forces & de pluſieurs qualités, nous étant moins donné par les autres chaſſes, quelle eſt donc la cauſe de ces tranſports, de ces palpitations qu'éprouvent preſque tous les chaſſeurs à la vue de la première Perdrix qu'ils vont tirer. Ils marchent, ils font un exercice modéré, un

uſage libre de pluſieurs organes, & par cette raiſon, ils ont plus de ſenſibilité, ils ſont plus diſpoſés à ſentir vivement le plaiſir.

146. Effrayé des clameurs & des longs hurlements,
Sans ceſſe à ſon oreille apportés par les vents,
Vers ces vents importuns il dirige ſa fuite.

Againſt the breeze he darts that way the more
To leave the leſſening murderous cry behind;
Deception short! &c.

Thomſon.

146. Et revoit ces grands bois, théâtre de ſa gloire, &c.

The glades mild opening to the golden day,
Where, in kind conteſt, with his butting friends
He wont to ſtruggle, or his love enjoy.

Thomſon.

147. Échapper dans nos bois aux dangers du repos.

Ces vers & les ſuivants donnent aſſez à entendre que ſi j'aime la chaſſe, je n'approuve pas les abus dont elle peut être la cauſe, celui qui dit des animaux qui en ſont l'objet:

Ils pourroient aux humains diſputer la nature,
Et nos riches moiſſons deviendroient leur pâture.

Celui qui conſeille à la jeune nobleſſe d'eſſayer ſon adreſſe & ſes forces, comme Hypolite, contre les animaux qui nuiſent au Laboureur, n'approuve pas qu'on

les multiplie, j'ai cependant eſſuyé ce reproche dans les Éphémérides. Les Auteurs éclairés & vertueux de ce Journal utile, auront été injuſtes une fois dans leur vie. Ils penſent que quiconque poſsède ou cultive un champ, a le droir de tuer les animaux qui lui diſputent ſa propriété ou ſon travail.

Il eſt conſtant que dans l'état de nature le droit de chaſſe eſt commun à tous les hommes, & que dans pluſieurs Républiques il l'eſt à tous les propriétaires. Mais peut-être dans une monarchie eſt-il juſte de réſerver le droit de chaſſe à la nobleſſe ; elle eſt compoſée d'un ordre d'hommes toujours armé pour l'État, quittant pour le défendre le ſoin de ſes affaires & ſes plaiſirs, toujours prêt à prodiguer pour la tranquillité de l'État ſes biens, ſa ſanté, ſon repos. Je crois que des hommes qui font de ſi grands ſacrifices, méritent quelques privilèges, & le droit de chaſſe en eſt un qui peut n'être point à charge aux citoyens des ordres inférieurs.

De plus, la chaſſe préſerve les Nobles des dangers de la molleſſe, elle rend le corps plus léger & plus robuſte ; elle forme le coup-d'œil, elle apprend à juger des diſtances & de la nature d'un pays, elle accoutume à la fatigue, & peut enfin rendre plus propres à la guerre des hommes deſtinés à la guerre.

J'ajouterai que dans une Monarchie, lorſque l'habitant des campagnes eſt ignorant, lorſqu'il n'a que des mœurs groſſières & qu'il n'eſt ſoumis aux loix que par la force, il faut pour ſa propre ſûreté lui défendre les armes. Mais alors il faut qu'il y ait des hommes qui le protégent contre les animaux, & ce ſoin regarde la nobleſſe ;

nobleſſe ; c'eſt moins ſon privilège que ſon devoir, la chaſſe n'eſt plus pour elle un ſimple amuſement, mais une des fonctions de ſon état.

S'il y a des Nobles qui multiplient à l'excès les animaux qu'ils doivent détruire, je penſe à leur égard comme les Auteurs des Éphémérides.

158. Apprenez, ô Mortels, qu'il eſt un art facile
D'obtenir des moiſſons du champ le plus ſtérile.

Gulliver explique au Roi de Lilliput les principes des grands politiques de l'Europe. Si j'avois, lui répond ce Prince, un homme qui fît ſortir deux épis d'un grain qui n'en produit qu'un, j'en ferois plus de cas que de tous vos politiques. Preſque tous les Gouvernements de l'Europe penſent aujourd'hui comme le Roi de Lilliput, & le tems n'eſt pas loin où ils encourageront plus efficacement qu'ils ne font encore la ſcience de l'Agriculture ; elle ſera perfectionnée par la Chymie ; on entendra mieux l'économie champêtre ſur laquelle on commence à écrire avec ſuccès en France, en Allemagne, en Suède & en Suiſſe ; on établira même des Écoles de cette ſcience. La jeuneſſe ira s'y inſtruire ; elle y prendra des connoiſſances utiles, au lieu des mots & des frivolités dont on ſurcharge ſa mémoire.

159. Rendu ſtupide enfin par l'excès de ſes maux.

Un travail difficile & continu ſoit de l'eſprit ou du corps, dégoûte, fatigue, ennuie, quand il ne peut con-

tribuer à rendre notre état meilleur. On travaille plus volontiers, pour vivre agréablement, que pour vivre; la pareſſe invincible eſt un vice plus commun chez le pauvre que chez l'homme qui veut ajouter à ſon aiſance; celui qui n'a que le projet de conſerver ſa vie, veut la conſerver avec le moins de travail poſſible, il retranche autant qu'il le peut à ſes beſoins, il perd de ſa ſenſibilité, il tombe par degrés au rang des animaux les plus vils & les plus ſtupides, il ſemble ſe borner à leurs ſentiments & à leurs beſoins.

L'un des Philoſophes qui a fait le voyage de ces riches contrées, ſi cruellement opprimées par les Eſpagnols, & autrefois ſi heureuſes ſous les Incas, vit un Péruvien de l'âge d'environ trente ans, couché ſur les débris d'un Temple du Soleil; il n'étoit couvert que de quelques lambeaux, & il avoit auprès de lui quelques-uns de ces fruits que la nature prodigue dans ce beau climat. Le Philoſophe avoit beſoin d'un guide, & pour déterminer le Péruvien à lui en ſervir, il lui offrit beaucoup d'argent; aux propoſitions du Philoſophe, le Péruvien le regarde fixement, & lui dit en détournant la tête, *je n'ai pas faim.*

159. Des enfants malheureux ſe plaignent à leurs pères.

La manière dont les Cultivateurs ſont traités dans la plus grande partie de l'Europe, en Eſpagne, en Portugal, en Pologne, dans une partie de l'Allemagne, &c. doit intéreſſer au ſort de ces malheureux les hommes de toutes les conditions.

161. Je ne les verrai plus ces émaux éclatants, &c.

Les moments où l'homme commence à regretter ce qu'il a perdu, ne ſont pas ſans plaiſir; on eſt bientôt dans cet état qu'on appelle la douce mélancolie. Nos nerfs ne ſont point comme les cordes d'un Claveſſin, dont le ſon ceſſe dès qu'on ne le touche plus. Ils ſont plutôt comme les cordes d'un Piano forté, qui réſonnent encore lorſqu'on a ceſſé d'en jouer. Nos nerfs conſervent quelque tems la ſituation & l'action qu'un ſentiment quelconque leur avoit données, & ils reproduiſent ce ſentiment. De plus, dans les regrets nous nous formons une image des biens que nous avons perdus, & des plaiſirs qu'ils nous ont fait goûter. Cette image eſt preſque toujours accompagnée d'un ſentiment agréable; nous jouiſſons alors dans le paſſé: voilà pourquoi il y a des chagrins dont on ne veut ni ſe conſoler, ni ſe diſtraire. On aime ſes larmes & on fuit les plaiſirs nouveaux, parce qu'ils ne vaudroient pas le ſouvenir des anciens, on eſt plus tendrement occupé qu'affligé, & on eſt bien loin d'être malheureux.

162. La campagne épuiſée a livré ſes préſents,
Et n'a rien à promettre à mes goûts, à mes ſens.

Lorſque la terre a perdu ſa verdure, ſes couleurs vives, ſon éclat, & pour ainſi dire ſa propreté; lorſque la campagne ne préſente que du limon détrempé & des couleurs ſombres, l'homme perd les plaiſirs attachés à l'organe de la vue; lorſque la terre eſt dépouillée des moiſſons, des feuilles, des herbes, elle préſente une ſurface anguleuſe & inégale. Elle n'a plus ce certain

poli, cet uni que les bleds, les herbes & les feuillages répandoient ſur les ſurfaces étendues ; le ſens de la vue perd les plaiſirs qu'il doit à ſes rapports avec le ſens du tact.

Les oiſeaux ne chantent plus, & rien ne rappelle à l'homme la gaité des autres êtres qu'il partageoit ; il n'a plus ce plaiſir qu'il devoit à la mélodie du chant des oiſeaux ; il n'entend plus que le bruit des eaux, celui des vents, bruit monotone, continu & grave qui lui donne une ſenſation forte, répétée & triſte ; il a perdu les plaiſirs du ſens de l'ouïe.

La campagne n'a plus de parfums, on ne reſpire qu'une certaine odeur d'humidité, qui n'eſt point agréable, quand elle ne ſuccède point à la ſenſation de la chaleur ; le ſens de l'odorat a perdu ſes plaiſirs.

Le ſens du tact eſt bleſſé par les impreſſions d'un air humide & froid, & il le ſeroit dans la campagne par le contact de tous les corps.

La campagne ne donne donc plus de plaiſir aux ſens ; les nerfs délicats qui les compoſent, ſe tendent en recevant des impreſſions déſagréables, & enſuite ſe relâchent avec excès comme tous les muſcles à qui les foibles rayons du ſoleil ne donnent plus de reſſort & d'activité. L'homme n'a plus ce plaiſir que la vue d'un riche & beau pays donne à un cœur humain & ſociable. Il voit ſon eſpèce malheureuſe comme lui-même ; l'obſcurité qui augmente, des bruits qui le menacent le diſpoſent à la crainte ; ſa machine l'attriſte, ce n'eſt plus le ſentiment des regrets qu'il éprouve, c'eſt celui des privations. Il auroit beſoin de nouveaux plaiſirs, & s'ils

lui manquent, il tombe dans l'abattement ; il ſe livre à un profond ſentiment de ſa foibleſſe, au dégoût de tout & quelquefois de la vie. C'eſt vers la fin de Novembre & au commencement de Décembre que les ſuicides ſont les plus communs.

162. Et tombe par degrés dans la mélancolie.

Les grands mouvements dans la nature, les tempêtes ; les bruits continus, la longue obſcurité donnent un ſentiment de crainte, mais qui ne conduit pas toujours à la triſteſſe. Lorſque cette crainte n'eſt pas excitée par des dangers imminents, elle eſt mêlée quelquefois d'une ſorte de plaiſir ; celui de ſentir vivement notre exiſtence.

163. Cette idée eſt affreuſe, & j'aime à m'y livrer.

Oſons dire une vérité qui paroîtra d'abord un paradoxe, c'eſt que nous trouvons quelquefois en nous le beſoin de ſentir la douleur.

Dans un état d'apathie ou de foibleſſe, privés de deſirs ou de forces, nous exiſtons peu, la vie ſemble nous échapper, l'ame paroît uſée, cet état de langueur eſt pour nous le paſſage de l'être au néant, & nous aimons à en ſortir par la douleur qui nous avertit fortement de la vie.

163. Je cède avec plaiſir au beſoin de pleurer.

Oui, le beſoin de nous trouver ſenſibles eſt ſi grand, que nous cherchons à nous prouver, à exercer notre ſenſibilité par la douleur : c'eſt ce qui fait courir l'homme aux Gladiateurs, à la Grève, à des Spectacles qui le

déchirent. On aimeroit mieux la fièvre ou la goutte qu'une maladie de langueur. Dans une converſation inſipide, nous cherchons la contradiction qui doit nous bleſſer ; les hommes qui s'ennuient ſaiſiſſent volontiers les occaſions d'avoir de l'humeur, ils en prennent, ils en donnent avec une ſorte de volupté.

S'il arrive un accident, une cauſe d'un chagrin léger, dans une ſociété où régnoit l'ennui, vous verrez tous les membres de cette ſociété s'entretenir longuement du ſujet de leur petite peine, l'exagérer, y revenir ſans ceſſe, prévoir ſans raiſon des conſéquences funeſtes, les parcourir avec détail, & rejetter d'abord tous les ſujets de conſolation ; obſervez dans ce moment leurs viſages, leurs geſtes, le ſon de leur voix, vous leur verrez une vie, une chaleur, une fécondité qu'ils ſont charmés de retrouver.

Ce beſoin d'être fortement ému par le ſentiment de la douleur ou par la crainte du danger, attache en partie le Soldat au métier de la guerre, le Navigateur à la navigation, l'homme déſœuvré au Jeu qui le conduit à ſa perte, l'amant froid ou foible à la coquette, l'ami peu ſenſible à l'ami capricieux & inégal, & le dévot même à ſes macérations.

163. Et cherche un aliment à ma douleur profonde.

Un homme d'eſprit vouloit garder à ſon ſervice un domeſtique négligent, qui lui donnoit fréquemment de l'impatience. *J'ai remarqué*, me diſoit-il, *que lorſque j'ai eu de la colère le matin, je ſuis plus heureux & plus aimable le reſte de la journée.*

Le célèbre Cardan, dit dans l'hiſtoire de ſa vie, que ſi la nature ne lui faiſoit pas ſentir quelque douleur, il ſe procuroit lui-même ce ſentiment déſagréable, en ſe mordant les lèvres, & en ſe tiraillant les doigts juſqu'à ce qu'il en pleurât.

Lorſque notre ame vient d'être émue, elle reçoit plus vivement les impreſſions de tout genre, l'homme agité par l'amour, dans les moments de la jalouſie paſſe à des ſentiments de haîne très-violents; a-t-il ſenti les fureurs de cette haîne paſſagère, il n'en eſt que plus amoureux. La colère eſt aiſément ſuivie de la plus tendre compaſſion; ſi vous éprouvez au Spectacle la terreur ou la pitié, vous admirerez plus vivement un trait ſublime, une penſée lumineuſe, la beauté de la Poéſie, &c.

L'ame tirée de la langueur, agitée, miſe en mouvement par la douleur factice ou réelle eſt plus ſenſible de toutes les manières de l'être, & jouit mieux des plaiſirs, des ſentiments agréables.

Après avoir éprouvé une peine paſſagère, mais vive, un accès de goutte, une contrariété, après avoir trembié pour ſoi-même, pour ſon ami, ou pour Idamé, après avoir pleuré ſur ſes propres malheurs ou ſur ceux de Didon ou de Phedre, on jouit avec une ame renouvellée, des plaiſirs de la ſociété & de ceux de la nature, on ſe trouve plus animé, plus gai, plus tendre. Ainſi ce n'eſt pas ſeulement pour ſe reconnoître ſenſible que l'homme cherche quelquefois la douleur, c'eſt pour ſe rendre plus ſenſible au plaiſir, il conſent d'acheter une ſomme de plaiſir par une certaine meſure de douleur.

163. La crainte & la triſteſſe entrent dans tous les cœurs.

Eſt-il poſſible que ces enfants ou ces hommes faits que les *Mies* & les Poëtes charment dès qu'ils les font frémir ou pleurer, eſt-il poſſible que dans ce grand nombre d'hommes qui ſemblent avides de la douleur, il y en ait beaucoup qui ſe ſoient dit : je vais m'affliger un moment, pour me rendre plus ſenſible au plaiſir ? Non, ils ne ſe le diſent pas, mais ils le ſçavent, ils le ſentent.

L'expérience, dès l'âge le plus tendre, nous donne des réflexions, des règles, des maximes, que nous ne nous rappellons pas hors des circonſtances qui nous les ont données, nous ne les avons point revêtues de mots, d'expreſſions, & ſi nous n'éprouvons plus le ſentiment qui les a fait naître, elles ſont pour ainſi dire perdues pour nous ; ce que je dis ſe paſſe dans l'ame de l'homme le plus éclairé, & bien plus ſouvent dans l'ame des enfants & du peuple.

Ils ſont à cet égard dans la claſſe des animaux, qui réfléchiſſent juſqu'à un certain point, mais ſans revêtir leurs réflexions de ces ſignes, de ces mots, qui donnent le moyen de ſe rappeller ſes idées lorſqu'on le veut ; ces réflexions ne ſe préſentent aux animaux que dans le beſoin, c'eſt-à-dire, dans les occaſions ſemblables à celle qui les a fait naître.

Ces réflexions, ces vérités qui nous ſont preſqu'inconnues, ne laiſſent pas que de nous décider ſouvent, elles forment en partie nos habitudes, & ce qu'on appelle *l'inſtinct de l'homme.*

Toutes les paſſions, tous les beſoins nous font faire

une foule de ces réflexions ſecrètes ; c'eſt ainſi que les hommes acquièrent tous du plus au moins la connoiſſance des principes méchaniques, tous prennent un lévier plus ou moins long, ſelon que les corps qu'ils ſoulèvent ſont plus ou moins peſants, tous ſçavent conſerver ou reprendre l'équilibre, ſans s'expliquer les loix du mouvement, ils ſe ſouviennent ſans l'exprimer, ſans ſe le dire, qu'après avoir éprouvé la douleur ils ont été plus ſenſibles au plaiſir, & ils cherchent à être remués par la douleur.

166. Mais dans l'âge avancé lorſque l'homme apprécie,
Ce ſonge d'un moment, &c.

Les hommes d'un âge avancé repouſſent la plupart les impreſſions de la douleur, ils s'éloignent volontiers du ſpectacle des malheureux, & aux Tragédies, aux Romans pathétiques, ils préfèrent la Comédie & des Contes plaiſants. C'eſt qu'ils ont moins d'intérêt à redevenir ſenſibles.

Parce qu'en devenant ſenſibles ils ne retrouveroient pas les jouiſſances qu'ils ont perdues, parce qu'ils ne retrouveroient pas les ſenſations, les illuſions, les plaiſirs de leur jeuneſſe, & qu'ils ſentiroient la douleur ſans en être dédommagés.

De plus, les émotions fortes, les grands mouvements les fatiguent, ils attaquent en eux les principes de la vie, tout ce qui eſt violent tend à les détruire. Plus occupés de leur conſervation que de l'envie de jouir, ils ne veulent que des émotions douces qui les animent, & les égaient ſans leur ôter le repos.

166. C'eſt-là, qu'un peuple aimable, au ſein d'un doux loiſir,
Sçait goûter, ou du moins eſpérer le plaiſir.

On pourroit dans les campagnes, auſſi-bien que dans les villes, oppoſer les plaiſirs de la ſociété à la triſteſſe qu'inſpire la nature. C'eſt ce que l'homme feroit dans des pays où il n'érigeroit point ſa triſteſſe en vertu & où il jouiroit de la liberté & de quelque aiſance. Si jamais il tombe dans la tête d'un honnête Deſpote, de s'occuper ſérieuſement du bonheur de ſes humbles eſclaves, les hommes; ſi ce bon Deſpote a quelquefois des vapeurs à la fin de l'Automne, & qu'il en conclue que cette ſaiſon inſpire la mélancolie, je ſuis perſuadé qu'il inſtituera des jeux pour égayer ce triſte moment de l'année, & que la fin de l'Automne deviendra dans les campagnes, comme dans les villes, le tems des aſſemblées, des fêtes, des feſtins & des mariages.

167. Vous charmez les langueurs de mon ame affoiblie.

Nous nous rapprochons de l'homme dans les moments où nous ſommes mécontents de la nature, & nous nous rapprochons de nos amis dans les moments où nous ſommes mécontents de nous-mêmes; mais ces ſituations qui nous rendent la ſociété plus néceſſaire, nous rendent ſouvent moins ſociables, l'homme mécontent de lui-même eſt porté à la crainte, à la haîne, à la colère, à la parſimonie, à la pareſſe, &c.

L'homme content de ſon ſort & de lui-même eſt diſpoſé à la joie, à l'amour de ſes ſemblables, à la généroſité, au courage, à l'activité, &c.

Pourquoi donc interdire trop les plaiſirs aux hommes & les ramener au ſentiment de leur foibleſſe ?

Écoutez cette fable : les hommes vécurent heureux & bons, lorſque le Grand Oromaze leur eut donné les tréſors de la nature & l'art d'en faire uſage ; fiers de leurs plaiſirs & de leurs vertus, remplis de l'eſtime que leur inſpiroient pour eux-mêmes, leurs ſentiments nobles & leur bonheur, ils offroient en actions de graces à Oromaze, leur joie, leurs belles actions & leurs travaux.

Arimane qui ne peut produire que le mal & que ſon inquiétude force à produire, éternel ennemi d'Oromaze vouloit lui enlever ſes ſujets & l'Empire. Après de profondes méditations, il forma ſon plan déteſtable & ne tarda pas à l'exécuter. Il appella les vents impétueux enchaînés ſur les pôles du monde, ils accoururent, & entaſsèrent les nuages, ils élevèrent dans les airs les ſouffres répandus ſur la ſurface du globe & ils en formèrent les tonnerres, la puiſſante main d'Arimane ſouleva les montagnes & en fit ſortir des torrents embrâſés, il répandit les fleuves & les lacs ſur les plus riches contrées.

Les hommes admirèrent d'abord les grands mouvements de la nature, étrangers au mal, ils ne connoiſſoient pas la crainte, mais la perte des fruits dont ils ſe nourriſſoient, la mort de leurs femmes, de leurs enfants, ou leurs propres bleſſures leur firent connoître toutes les douleurs. Arimane fit naître de nouveaux déſordres dans les éléments, & l'apparence d'un déſordre nouveau effraya les hommes.

Arimane eut alors des Temples, il y reçut les hommages de la crainte, & il vit avec une maligne joie

qu'elle étoit plus puiſſante ſur les hommes que l'eſpérance.

Ceux qui avoient éprouvé les pertes les plus ſenſibles ou de vives douleurs étoient devenus d'un caractère puſillanime & ne jouiſſoient qu'en tremblant des préſents de la terre, accablés ſous le poids des maux, ils oublioient de leur oppoſer la vertu & le plaiſir.

Arimane les choiſit pour l'aider à conſommer ſes noirs deſſeins, il les diſperſa ſur la terre, & d'un bout du monde à l'autre, ils crièrent, ſouvenez-vous que les plaiſirs nous viennent d'Oromaze, & qu'en jouiſſant des plaiſirs, vous offenſez Arimane, & vous vous expoſez à ſes vengeances.

Ils furent écoutés & les peuples tremblants ſe privèrent des dons de la nature.

Les favoris d'Arimane s'apperçurent que les plus vertueux & les plus éclairés des hommes, lui étoient peu ſoumis & reſtoient attachés à Oromaze; les hommes s'eſtiment encore, leur diſoit Arimane, & l'élévation de l'ame eſt un crime à mes yeux; ſes favoris ſe répandirent de nouveau ſur la terre, ils perſuadèrent aux hommes que leurs vertus étoient fauſſes, que leurs talents n'avoient aucun mérite, & que leur raiſon n'étoit qu'aveuglement.

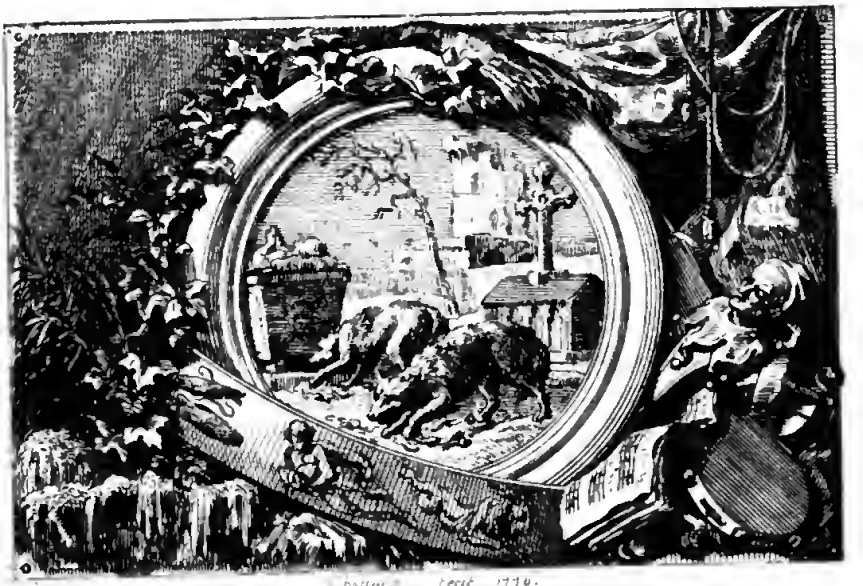
Voilà qui eſt bien, dit Arimane, Oromaze a perdu pour jamais ſes ſujets & l'empire, voilà les hommes devenus ignorants, puſillanimes, méchants, humbles, auſtères & malheureux. *Ils me ſeront ſoumis.*

ARGUMENT.

Tempêtes & déluges qu'amène ordinairement le ſolſtice d'Hiver. Sentiments de frayeur qu'inſpire le déſordre des Éléments. Réflexions ſur l'ordre général de l'Univers. Gelée ; l'Hiver ſous le cercle polaire, dans nos climats. Givre, Neiges, Glaces & leurs effets dans les pays de Montagne. État de la Nature dont ſouffrent tous les Êtres ſenſibles. Ses rigueurs inſpirent à l'homme une triſteſſe profonde. L'homme a reçu le génie de l'invention, qui ne peut être excité que par des beſoins. Il doit aux rigueurs de la Nature l'état ſocial. Naiſſance de la Société. Ses progrès. Les Arts & les Sciences naiſſent tous de quelque beſoin. Les Beaux-Arts, l'élégance des mœurs naiſſent du beſoin de plaire & de l'amour. Plaiſirs que donne

la ſociété dans ſa perfection. La plupart de ces plaiſirs ne ſont point néceſſaires au bonheur même pendant l'Hiver. Tableau de la vie champêtre dans cette Saiſon. La vie heureuſe d'un grand Seigneur avancé en âge & retiré dans ſes Terres, où il excite l'induſtrie & fait du bien.

Il s'élance et s'arrache a leur pitié cruelle.



LES SAISONS.

L'HIVER.

QUEL bruit s'eſt élevé des forêts ébranlées,
Du rivage des mers, & du fond des vallées?
Pourquoi ces ſons affreux, ces longs rugiſſements,
Ce tumulte confus, ce choc des éléments?
Le fougueux aquilon déchaîné ſur nos têtes,
Sous un ciel ſans clarté promène les tempêtes,
Il ſiffle, tourne, gronde, & des vallons déſerts
Rapide tourbillon s'élançant ſur les mers,

Il élève des monts ſur leurs voûtes profondes,
Sur les bords effrayés briſe les vaſtes ondes,
Et des bornes d'Alcide aux rives de Thulé
Balance l'Océan ſur le globe ébranlé.
Ces vents du haut des cieux précipitent les nues;
Nos champs ont diſparu ſous des mers inconnues;
Sur les eaux qui tomboient le ciel verſe des eaux,
Les torrents ſont preſſés par des torrents nouveaux;
Les fleuves en fureur ont franchi leurs rivages.
Juſqu'au penchant des monts ils portent leurs ravages;
Et des ponts abattus, des hameaux renverſés,
Ils roulent dans leur ſein les débris diſperſés.
Quelques arbres épars dans d'immenſes vallées,
Élevant ſur les eaux leurs tiges dépouillées
Offrent de vains appuis à des infortunés
Luttants contre les flots, par les flots entraînés.
Ces ondes & ces vents qui ſe livrent la guerre,
Juſqu'en ſes fondements ont fait trembler la terre;
Le monde eſt menacé du retour du cahos,
Et l'humide élément vainqueur de ſes rivaux,
Vainqueur du Dieu du jour, dans la nature entière
Semble éteindre aujourd'hui la vie & la lumière.
O terrible ouragan ſuſpendez vos fureurs!
O campagne, ô nature, ô théâtre d'horreurs!
Quoi d'un père adoré l'Univers eſt l'ouvrage,
Il chérit ſes enfants & voilà leur partage!

Le Soleil ſans paroître avoit fini ſon tour,
Et la nuit ſuccédoit aux ténèbres du jour;
J'entendois les combats de Neptune & d'Éole.
J'étois ſeul, éloigné de l'ami qui conſole,
Et d'un peuple léger qui du moins un moment
Diſſipe de nos maux le triſte ſentiment.
Je me trouvois alors dans ma retraite obſcure
Abandonné de tous, en proie à la nature.
L'image des débris du monde dévaſté,
D'un ciel tumultueux la ſombre majeſté,
Les ténèbres, les vents, augmentoient ma triſteſſe.
Je cherchois un appui qui ſoutînt ma foibleſſe,
Qui donnât quelque joie à mon cœur opprimé,
Et rendît l'eſpérance à ce monde alarmé.
A travers ce cahos, dans ce déſordre extrême,
Mon cœur épouvanté cherchoit l'Être-ſuprême.

Cependant au milieu de ces grands mouvements
L'Éternel impoſa le calme aux éléments.
L'orage avoit tari le vaſte ſein des nues;
Déja ſe diviſoient leurs ondes ſuſpendues;
Le globe de la nuit d'étoiles entouré,
Montoit ſur l'horiſon d'un jour pâle éclairé.
Les nuages légers fuyants dans l'air humide
Sembloient entraîner tout dans leur ombre rapide.
On voyoit les forêts & les monts s'ébranler,

Et dans l'air incertain les aſtres oſciller.
Ce bruit ſourd, qui précède & qui ſuit les orages,
Expiroit dans les bois & le long des rivages.
Je ſentis ſe calmer le trouble de mon cœur.
Mon eſprit s'élevoit juſques à ſon auteur;
Je ſuivois la nature en ſes métamorphoſes,
Et cherchant les rapports des effets & des cauſes,
Je vis, ou je crus voir l'ordre de l'univers.
Ces orages, diſois-je, & ces triſtes hivers,
Nos maux & nos plaiſirs, nos travaux & nos fêtes,
Les frimats, les chaleurs, les beaux jours, les tempêtes
Sont dans l'ordre éternel l'un à l'autre enchaînés.
Ils naiſſent de leur cauſe aux jours déterminés;
Et par ces changements la ſageſſe infinie
Dans l'univers immenſe entretient l'harmonie.
Les vents qui ſur ces mers tourmentoient ces vaiſſeaux,
Sur un rivage aride ont apporté les eaux;
Les eſprits ſulphureux, les ſels, l'huile éthérée
Diſperſés par ces vents de contrée en contrée
Éléments de la sève, y vont rendre féconds
Les champs couverts de chaume uſés par les moiſſons.
Hiver, cruel hiver, ton retour ſalutaire,
A de nouveaux préſents a diſpoſé la terre:
Tandis que ſur ces bords tu répands les frimats,
Le globe des ſaiſons va ſur d'autres climats
Renouveller la vie, & varier l'année.

Soleil, marche, & pourſuis ta carrière ordonnée;
Nous te verrons dans peu recommencer ton cours,
Et ramener encor la joie & les beaux jours;
Voulons-nous jouir ſeuls de ta clarté féconde,
Que doivent partager tous les peuples du monde?
C'eſt ainſi que d'un Dieu méditant les deſſeins,
Admirant ce grand tout, ouvrage de ſes mains,
J'inſtruiſois ma raiſon à ſubir ſans murmure
Ces rigueurs d'un moment qu'a pour nous la nature.

Les airs étoient ſereins; des ſoleils radieux
Semoient de leurs traits d'or le bleu ſombre des cieux:
Mais Borée apporta ces frimats inviſibles,
Ces atomes perçants, ces dards imperceptibles
Que lui-même entaſſa ſous le pôle étoilé,
Près des monts de cryſtal qui couronnent Thulé.
Là le terrible Hiver établit ſon empire.
Dans ces lieux déſolés où la nature expire,
Habitent le déſordre & l'uniformité.
Au bord de l'horiſon le Soleil arrêté
Y pourſuit ſans chaleur ſa paiſible carrière,
Roule ſix mois entiers autour de l'hémiſphère,
Deſcend, ſe précipite, & ſix mois éclipſé
Laiſſe régner la nuit ſur l'horiſon glacé.
Le pôle lance alors des feux rouges & ſombres,
Et leur triſte lueur qui lutte avec les ombres,

De ces climats affreux éclaire les horreurs.
L'hiver en ce moment s'y livre à ſes fureurs;
Il ſubjugue Neptune, il couvre de ſes chaînes
Cette mer ténébreuſe où les vaſtes baleines
Se montrant en Automne aux yeux des Matelots
Sembloient de longs écueils élevés ſur les flots.
Il envoie au midi la peur & les orages,
La famine & les vents, la mort & les ravages.
D'un froid âpre & funeſte, il pénètre nos ſens.
Le Soleil lance envain quelques traits impuiſſants;
La nuit revient d'abord augmenter la froidure.
Des chaînes de cryſtal ont chargé la nature.
On n'entend plus le ſoir la courſe des ruiſſeaux.
La caſcade muette a ſuſpendu ſes eaux,
Et ſouvent le berger au lever de l'aurore,
L'obſerve en l'écoutant, & croit l'entendre encore.
Les glaçons réunis ſur les vaſtes étangs,
Renferment ſous un mur leurs triſtes habitants.
Ce fleuve eſt enchaîné dans ſa courſe rapide,
Il voudroit s'élancer de ſa voûte ſolide;
Sous le cryſtal vainqueur il roule empriſonné.

De givres, de glaçons ce bois eſt couronné;
Ils brillent ſuſpendus à la branche flétrie,
Et d'un voile d'argent ils couvrent la prairie.
Mais de nouveaux frimats raſſemblés dans les airs

Pèſent

Pèſent ſans mouvement ſur les côteaux déſerts,
Et la voûte des cieux qui ſemble être abaiſſée,
Dépoſe avec lenteur la vapeur condenſée.
Le fermier qui parcourt les guérets confondus,
Au milieu de ſes champs ne les reconnoît plus.
Une vaſte blancheur ſur le monde étendue,
Eſt la ſeule couleur qu'il préſente à la vue;
Ce voile univerſel dérobe à tous les yeux
Les ouvrages de l'homme, & les bienfaits des Dieux.
Aux flancs des monts altiers, à leurs cimes glacées,
L'Hiver a ſuſpendu les neiges entaſſées;
Et lorſqu'aux champs de l'air luttent les Aquilons,
Quand les feux du Soleil pénètrent les glaçons,
Détachés tout-à-coup des Alpes ébranlées,
Ils tombent à grand bruit dans ces riches vallées,
Où l'homme a conſervé ſes vertus & ſes droits,
Où paiſible & guerrier, libre & ſoumis aux Loix,
L'habitant fortuné de la ſage Helvétie
Parcourt d'un pas égal l'eſpace de la vie.

Là j'ai vu deux époux ou plutôt deux Amants,
Leurs cœurs s'étoient donnés leurs premiers ſentiments;
Quelques champs étendus aux pieds d'un mont fertile,
Un verger, un bois ſombre, entouroient leur aſyle;
La même volonté ſembloit les animer.
Modérés, bienfaiſants, ſatisfaits de s'aimer;

Souvent ſous l'humble toît qu'habitoit l'indigence
Le couple fortuné conduiſit l'abondance.
La tendreſſe contente ajoute à la bonté.
Un jour où le Soleil prodiguant ſa clarté,
D'émeraude & d'azur, de rubis & d'opale
Semoit des monts glacés la pente orientale,
Et rendoit l'eſpérance à l'homme, aux animaux:
Impatient d'agir, laſſé d'un long repos,
Pour ſuivre le Chamois errant dans la montagne,
Le jeune & tendre époux s'arrache à ſa compagne;
Une terreur ſecrette attriſta ſes adieux.
Mais avant qu'Heſperus eût brillé dans les cieux,
Il retourne à pas lents & courbé ſous ſa proie.
Son fils, à ſa rencontre accourt ivre de joie;
Le père l'apperçoit & lui tendant la main,
Le ſoutient ſur la glace & pourſuit ſon chemin.
Déja de ſa cabane il découvroit l'entrée,
C'eſt-là qu'il va revoir une épouſe adorée,
Il croit jouir bientôt de ſes embraſſements.
Il voit le mont trembler juſqu'en ſes fondements;
Et des glaçons flottants ſur ſa croupe ébranlée
La maſſe tombe, roule & comble la vallée;
Juſqu'aux voûtes des cieux leur chûte a retenti.
Du couple vertueux, l'aſyle eſt englouti;
Hélas ſous ces glaçons l'épouſe enſévelie,
Aux jours de ſon bonheur va donc perdre la vie!

Les yeux levés au Ciel & les bras étendus,
L'époux foible, mourant, répète, elle n'eſt plus;
Son fils pâle, tremblant, aux genoux de ſon père,
Et les baignant de pleurs lui demande ſa mère.
Ils tombent languiſſants ſur les ſillons glacés,
Et des bras l'un de l'autre entourés & preſſés,
Ils confondent leurs pleurs, leurs cris lents & pénibles.
Auſſi-tôt des voiſins généreux & ſenſibles,
Viennent les enlever à ces ſcènes d'horreur.
Le père entre leurs bras s'agite avec fureur,
Il s'élance & s'arrache à leur pitié cruelle.
Ah! courons mes amis, je l'entends qui m'appelle;
J'y cours. Il dit, il vole, & la bêche à la main,
Dans ces monts de cryſtal ſe traçant un chemin,
Il croit ouvrir leur maſſe étendue & profonde.
Un ſeul de ſes voiſins l'embraſſe & le ſeconde;
Son délire du moins adoucit ſes douleurs.
Courbé ſur les glaçons qu'il baigne de ſes pleurs,
A la clarté du jour & dans la nuit obſcure,
Combattant le ſommeil, la faim & la froidure,
Le malheureux époux, fatigué, haraſſé,
Pourſuit un mois entier ſon ouvrage inſenſé.
Mais il revoit enfin la vérité funeſte,
Et meſurant des yeux le travail qui lui reſte,
Déſolé, ſans eſpoir, avide de la mort,
Il veut ſe dérober aux horreurs de ſon ſort:

Il regarde ſon fils & ſe ſoumet à vivre.
Je n'ai pu, diſoit-il, la ſauver ni la ſuivre;
Idole de mon cœur, charme de tous mes jours,
Je vivrai pour t'aimer, pour te pleurer toujours.
Le Soleil cependant éclairoit la contrée.
Bientôt des vents du ſud l'haleine tempérée
Amollit, pénétra les glaçons entaſſés,
Et du ſein moins profond des frimats affaiſſés
L'époux infortuné voit ſortir le platane
Dont la tige autrefois ombrageoit ſa cabane.
Saiſi dans ce moment de joie & de terreur,
Il reprend ſon travail, le quitte avec horreur,
Y revient en tremblant. Sous la voûte écroulée,
Il lui ſemble revoir ſon épouſe accablée,
Son ſein livide & froid, ſes traits défigurés,
Où ſous les murs ſanglants, ſes membres déchirés:
Il étoit pourſuivi par cette affreuſe image.
Un bruit lugubre & ſourd interrompt ſon ouvrage;
Il entend ſous la glace une voix & des cris,
Il entend.... c'eſt ſon nom & le nom de ſon fils;
Il prête en friſſonnant une oreille attentive.
Ciel! ô Ciel! ſeroit-ce elle, eſt-ce une ombre plaintive?
Seroit-il retombé dans ſon égarement?
Il le craint; mais ſon fils, ſon fils en ce moment,
A reconnu la voix, & s'écrie, ô ma mère!
Hors d'eux-mêmes, tremblants, & le fils & le père,

Frappent ſur les glaçons à coups précipités ;
Et bientôt des frimats les reſtes écartés,
Leur laiſſent voir du toît les ſolives puiſſantes,
Qui n'ont point ſuccombé ſous leurs charges peſantes.
La porte ſur ſes gonds tourne & s'ouvre à leur voix ;
Chère épouſe.. elle vit... c'eſt elle... je la vois ;
Elle s'élance à lui, foible, pâle, égarée ;
Et tombant dans ſes bras dont elle eſt entourée,
Baiſe ſon front chéri qu'elle inonde de pleurs..
Cher ami... cher époux... que j'ai plaint tes douleurs !
Hélas ſous ce tombeau, dans cette nuit profonde,
Je diſois, il perd tout. Le voilà ſeul au monde.
Il ne pouvoit répondre, & tous deux en pleurant,
Dans leurs bras tour-à-tour ſerroient le jeune enfant.
J'ai vu ces deux époux, les ſoins, la complaiſance,
Achèvent leur bonheur commencé dès l'enfance..
Ils vivent l'un par l'autre, ils exiſtent pour eux.
Le jour ſuccède au jour & les voit plus heureux.

Cependant l'hiver règne, & l'aſtre de la vie,
Diſſimulant ſa force à la terre engourdie,
Les végétaux mourants ſous la neige enfermés.
N'offrent plus la pâture aux êtres animés..
Des champs & des forêts, l'hôte le plus timide
S'arme contre la faim d'une audace intrépide,
Et courant au hameau ſemble avoir oublié

Et les pièges mortels & l'homme ſans pitié.
Hélas, l'homme où la faim lui vont ôter la vie.
L'hôte informe & cruel de la ſombre Hercinie
S'inſtruit à triompher des horreurs des ſaiſons.
Il marche d'un pas lent, hériſſé de glaçons,
Où dans un antre obſcur, fièrement impaſſible,
Il oppoſe au beſoin ſon courage inflexible.
Les tyrans des forêts par la faim dévorés,
Impatients du meurtre & de ſang altérés,
Quittent pendant la nuit les bois & les montagnes;
Et courant en fureur à travers les campagnes,
Ils oſent s'élancer ſur l'homme épouvanté.
Ce Roi de l'univers, ſa grace & ſa fierté,
Ce front où de ſon rang la nobleſſe eſt empreinte,
Ne leur inſpire plus le reſpect & la crainte.
Ces monſtres affamés cherchent dans les tombeaux
Des oſſements poudreux ou d'horribles lambeaux:
On entend quelquefois des cris lents & funèbres.
Des hurlements affreux rouler dans les ténèbres,
Et ſe mêler dans l'air aux triſtes ſifflements
Qui partent d'un vieux dôme ébranlé par les vents:
Ces funeſtes concerts que les monts réfléchiſſent
Semblent être l'écho des mânes qui gémiſſent.
Le lâche qui pourſuit l'innocent opprimé,
L'ingrat qui bleſſe un cœur dont il étoit aimé,
Le perfide aſſaſſin, le monſtre ſanguinaire,

Qui plongea le couteau dans le ſein de ſon frère,
Croit voir en ce moment les ſpectres des enfers,
Et leurs lugubres jeux couvrir les champs déſerts:
Leurs longs gémiſſements, leurs clameurs lamentables,
Retentiſſent dans l'ombre au fond des cœurs coupables.

Ah! ſi l'ami des loix, le juſte eſt ſans remords,
S'il n'entend point les cris des démons ou des morts,
Il ſouffre, il voit ſouffrir. Sur tout ce qui reſpire,
La douleur & la mort étendent leur empire.
O toi, qui fis nos ſens, toi qui formas nos cœurs,
Ou rends-moi moins ſenſible, ou ſuſpens tes rigueurs,
Dieu qui diſpoſas tout. Dieu dont les mains fécondes
Ont tiré du néant les ſoleils & les mondes,
Ne pouvois-tu de l'homme écarter les douleurs?
Glacé par les frimats, brûlé par les chaleurs,
Jetté par la nature à travers les orages,
Sur des bords ennemis, dans des déſerts ſauvages,
Abandonné ſans force au choc des éléments,
Le martyr de ſes ſens, & de ſes ſentiments,
De chagrins en chagrins conduit par l'eſpérance,
Il paſſe dans les pleurs ſon moment d'exiſtence,
Et ſe traîne accablé ſous le poids de ſes maux,
Sur un monde en ruine à travers les tombeaux.
Mais c'eſt trop oublier les bontés de mon maître,
Et les plaiſirs ſans nombre attachés à mon être.

Talents, amour des arts, agréables inſtincts,
Palais, où le bon goût préſide à nos feſtins,
Cercles brillants & gais où la raiſon s'éclaire,
Où l'eſprit s'embellit par le deſir de plaire,
Doux beſoin du plaiſir, aimable volupté,
Sentiments animés par la ſociété,
Tendres liens des cœurs, amitié ſainte & pure,
Peut-être expiez-vous les torts de la nature.

Aimons, vivons enſemble, adorons notre auteur:
Il a mis dans nos ſeins le génie inventeur,
Et de ce noble inſtinct l'activité féconde,
Aſſervit à nos vœux les airs, la terre & l'onde;
Mais ce génie enfin devoit être excité.
L'homme ſans ſes beſoins n'eût jamais inventé.
Tourmenté par les vents, le froid & les orages,
Un jour il aſſembla des joncs & des feuillages;
Les chênes recourbés s'unirent en berceaux,
Et la hutte parut ſous ſon toît de roſeaux.
Pour calmer de la faim la fureur effrénée,
Souvent il arrachoit une herbe empoiſonnée,
Et pour ne craindre plus la faim ou les poiſons,
Il planta les jardins, fit naître les moiſſons.
L'homme avant ces deux arts, errant à l'aventure,
Alloit aux animaux diſputer la pâture;
Le lion furieux & le tigre affamé,

Triomphoient aiſément d'un rival déſarmé ;
Souvent il échappoit ; mais couvert de morſures,
Il portoit en tremblant ſes mains ſur ſes bleſſures ;
Il fuyoit au hazard ; ſes cris longs & perçants
Rempliſſoient des forêts les antres gémiſſants ;
Les inſectes de l'air, la ronce enſanglantée,
Aigriſſoient les douleurs de la plaie irritée,
Et bientôt épuiſé, rampant avec effort,
D'un ſon de voix horrible il invoquoit la mort.
On vit alors la fronde en cercle balancée.
La pierre inévitable aux monſtres fut lancée.
La maſſue écraſa les tyrans des forêts,
Et l'arc en s'étendant les perça de ſes traits.
La rigueur des hivers, à l'homme encor ſauvage,
Du feu tombé des cieux apprit à faire uſage.
Sans doute il vit un jour des cyprès embraſés ;
La foudre ſerpentoit ſur leurs rameaux briſés,
Ce prodige étonnant l'homme foible & ſtupide
Il obſerva le feu dans ſa courſe rapide,
Et le vit dans les bois s'étendre ou s'arrêter.
Il apprit à l'éteindre, à le reſſuſciter,
Il aſſervit enfin l'élément indocile,
Qui devint dans ſes mains un inſtrument utile.
Aux rives d'Arétuſe, aux bords des Leſtrigons,
Un jour dans leurs forêts les peuples vagabonds,
Effrayés d'un bruit ſourd & ſemblable au tonnerre,

Qui grondoit ſous les eaux & rouloit ſous la terre,
Virent au même inſtant le Soleil ſe voiler,
Les plaines ſe mouvoir, les forêts s'ébranler,
La mer en bouillonnant s'élever juſqu'aux nues,
Et les vents balancer ſes vagues ſuſpendues.
L'Etna tonne; il s'entrouvre & de ſes flancs briſés,
Il vomit à grand bruit des torrents embraſés.
Les éclairs jailliſſoient de ſa cime tremblante,
Il lançoit des rochers, une cendre brûlante;
Atteints par ces rochers, par les flots enflammés,
Déchirés & ſanglants, à demi-conſumés,
Les humains, les troupeaux, les animaux ſauvages,
Fuyants, ſe rencontrants ſous les mêmes ombrages,
Rapprochés par la peur, égarés, éperdus,
Rempliſſoient les déſerts de leurs cris confondus.
Le ciel ſe calme enfin, la nature eſt tranquille,
Et chaque être animé reconnoît ſon aſyle,
Dans les torrents de ſoufre & qui fumoient encor,
L'homme voit éclater l'argent, le fer & l'or;
Il apprend que le feu peut les rendre fluides.
Bientôt dans tous les arts ſes progrès ſont rapides:
Le bronte induſtrieux allume ſes fourneaux.
Sous les monts du Lipare aux antres de Lemnos,
Le métal enflammé coule, étincèle, écume,
Et le peſant marteau retentit ſur l'enclume.
Déja l'acier tranchant ſous ſes coups redoublés,

Fait tomber du Tmolus les ormes ébranlés ;
Les marbres diviſés ont crié ſous la ſcie ;
La bêche ouvre des champs la ſurface endurcie,
Et le courſier d'Enna regrettant ſes forêts,
Traîne le ſoc rampant à travers les guérets.

L'homme jouit alors des tréſors de la terre ;
Il ne ſe borna plus au triſte néceſſaire,
Et ſe trouva des goûts & des beſoins nouveaux.
Il fallut rapprocher les arts, & les travaux.
Des bords de l'océan, des forêts enflammées,
Sortirent les cités par les arts animées,
Et la voile en cédant au mouvement des airs,
Emporta le vaiſſeau qui ſillonna les mers.
L'homme bravant l'orage & les flots infidèles,
Alla chercher au loin des voluptés nouvelles.

Jadis dans les forêts les ſauvages humains
Souvent l'un contre l'autre avoient armé leurs mains ;
Sur le ſable rougi du ſang de l'innocence,
Le ſang étoit encor verſé par la vengeance ;
La crainte les ſoumit au frein ſacré des loix.
On arma de faiſceaux des Conſuls ou des Rois ;
Leur pouvoir eut long-tems des bornes ſalutaires.
Du bonheur des humains ſages dépoſitaires,

Monarques bienfaiſants, citoyens couronnés,
Ils inſpiroient des mœurs aux peuples fortunés.

L'homme eut alors la paix, les vertus, l'abondance;
Mais à ſes mœurs encor il manquoit l'élégance,
Il manquoit les beaux arts. Le plus vif des deſirs,
Ce beſoin qui conduit au plus doux des plaiſirs,
L'amour donna l'eſſor aux talents, au génie.
Il meſura le chant, fit naître l'harmonie.
L'homme à peine arraché des antres & des bois,
Au ſon des inſtruments ſçut marier ſa voix;
L'art donné par l'amour ſervit à l'amour même.
Le chant des premiers airs exprima, je vous aime.
L'uniſſon de la voix, celui des inſtruments,
Portoit dans tous les nerfs de doux frémiſſements;
Remué par ces ſons, s'agitant en cadence,
L'homme fut étonné de connoître la danſe;
Elle animoit ſes jeux, augmentoit ſa gaité,
Et diſpoſoit encor l'ame à la volupté:
Mais il eſt d'autres arts que l'amour a fait naître.
Tendre Dibutadis, c'eſt lui qui fut ton maître,
Et dans ta main tremblante il plaça le crayon
Qui traça ſur un mur l'ombre de Polémon.
A peine des beaux arts on entrevit l'aurore,
L'homme en offrit l'hommage au ſexe qu'il adore;
Ce ſexe en fut l'arbitre. Apollon enchanté

Fit recevoir les loix que dictoit la beauté ;
On vit naître le goût, les grâces, la décence,
Dans les arts & les mœurs on connut l'élégance.
D'un peuple délicat ſur le choix des plaiſirs,
Un luxe ingénieux amuſant les loiſirs,
Le beſoin de jouir, de plaire & d'être aimable
Répandit ſur la vie un charme inexprimable.
Voyez dans ces palais au jour de cent flambeaux,
Dont les feux répétés tremblent dans les cryſtaux,
Vainqueur du ſombre hiver, à l'abri des tempêtes,
L'homme ordonner des jeux, & diſpoſer des fêtes.
Sur ſes riches lambris l'opulence & les arts
Semblent ſe diſputer de fixer vos regards ;
Ici par les Vanlo la nature exprimée
Reſpire, penſe, agit ſur la toile animée,
Là, l'aiguille ſçavante égala les pinceaux ;
La volupté choiſit le ſujet des tableaux.
Mais le bal va s'ouvrir chez Hébé, chez Alcine :
L'or & l'émail des fleurs, les perles & l'hermine,
De la foule élégante ornent les vêtements.
L'incarnat des rubis, le feu des diamants
Répandent un jour doux ſur les charmes des belles,
Et les yeux avertis vont ſe fixer ſur elles.
Le deſir de tout vaincre & l'eſpoir du ſuccès
Brillent modeſtement dans leurs yeux ſatisfaits.
Le feu de leurs regards s'anime avec la danſe.

L'amour ſans ſe montrer fait ſentir ſa préſence,
Et plein d'un ſentiment vif & délicieux,
Chacun ſent le plaiſir qu'il voit dans tous les yeux.
Entrez dans ces ſallons où de bruyants Protées
Échangent en riant leurs formes empruntées,
Où la nuit, le tumulte & les maſques trompeurs
Font naître à chaque inſtant d'agréables erreurs:
Là, le maintien décent, la froide retenue
N'impoſent point la gêne à la joie ingénue:
Là, les ſexes, les rangs, les âges confondus
Suivent en ſe jouant la folie & Momus.
O doux amuſement d'une aimable jeuneſſe!
Dans les jours des frimats vous charmiez ma triſteſſe,
Lorſque j'étois encor à la fleur de mes ans.
Mais j'oppoſe aujourd'hui les arts & les talents,
Aux langueurs des hivers, au déclin de mon âge;
Et je goûte un bonheur auſſi doux & plus ſage;
Je veux que mes plaiſirs m'inſpirent des vertus.

J'entendrai Cornélie, Alvarès & Burrhus;
L'ame dans ces héros ſe choiſit des modèles,
Et s'eſſaye avec eux à des vertus nouvelles;
Là, tous nos ſentiments ſont purs & généreux.
Là, mon cœur attendri s'attache aux malheureux:
Je voudrois m'élancer au ſecours de Zopire.
Que j'ai verſé de pleurs ſur la mort de Zaïre!

Mais ces pleurs étoient doux ; le plaiſir d'admirer
Autant que la pitié me forçoit à pleurer.
O ſpectacles divins ! écoles reſpectables
Du véritable honneur, des vertus véritables !
Théâtre, où pour inſtruire & les Grands & les Rois,
L'auguſte vérité fait entendre ſa voix,
Pourrai-je vous quitter pour les jeux de Thalie ?
Oui, d'aimables cenſeurs de l'humaine folie
Vont ſur une autre ſcène amuſer mon loiſir,
Et déguiſer encor leurs leçons en plaiſir ;
Ils nous ont délivré des gothiques uſages,
Des antiques travers, du vernis des vieux âges,
Ils corrigent en nous ces défauts, ces erreurs,
Qui pourroient altérer les charmes de nos mœurs.
Mais ne peut-on jouir ſans ſonger à s'inſtruire ?
Les Muſes, les Amours, unis pour me ſéduire,
M'enlèvent à l'inſtant dans un monde enchanté,
Où tout vante, reſpire & peint la volupté ;
Melpomène eſt ici plus tendre que terrible.
C'eſt au plaiſir d'aimer qu'elle me rend ſenſible ;
Quels ſons harmonieux ! quels tableaux raviſſants !
Tous les arts à la fois ſéduiſent tous mes ſens ;
Les chants & les beaux vers ont charmé mon oreille ;
Mes regards ſont conduits de merveille en merveille ;
Je deſcends de l'Olympe au bord des vaſtes mers ;
J'ai vu les champs de Mars, & la nuit des enfers ;

Je leur vois ſuccéder de riants payſages,
Où de jeunes beautés danſent ſous les ombrages;
Leurs pas pleins de molleſſe irritent mes deſirs,
Leurs bras voluptueux m'invitent aux plaiſirs;
Ici, les ſpectateurs, ce choix d'un peuple aimable,
Sont encor à mes yeux un ſpectacle agréable.

C'eſt vous, ſexe enchanteur, à qui ce peuple heureux
Doit ces jeux ſi brillants, ces théâtres pompeux.
Lorſque le Grand LOUIS ſuſpendoit ſes conquêtes,
Tous les arts concouroient à vous donner des fêtes,
Les talents raſſemblés célébroient dans ſa cour
Ses victoires, ſes goûts, vos charmes & l'amour.
Des mœurs & des plaiſirs arbitres éclairées,
Vous avez en tout tems illuſtré nos contrées;
Vous changiez en héros nos ſtupides aïeux.
C'étoit pour mériter un regard de vos yeux,
Qu'ils couroient ou défendre, ou venger l'innocence.
Un mot de votre bouche étoit leur récompenſe.
Le vaillant Paladin vous conſacroit ſon bras;
C'eſt vous qu'il invoquoit au milieu des combats;
Il vous rendoit un culte; & ces honneurs ſuprêmes
Vous élevoient encor au-deſſus de vous-mêmes.
Illuſtres par vos choix, & non par vos rigueurs,
Vous cédiez noblement à de nobles vainqueurs.
Vous portiez la bonté dans des cœurs inflexibles,

Aux

Aux charmes des beaux arts vous les rendiez ſenſibles.
On vit la courtoiſie habiter les châteaux;
L'eſprit fut introduit dans les jeux des héros;
Apollon célébroit les guerriers & les belles;
Le Paladin chantoit & combattoit pour elles.
Régnez, ſexe charmant, régnez ſur l'univers;
C'eſt ſur-tout au François à reſpecter vos fers;
Qu'il doive encor ſa gloire au deſir de vous plaire.
Conſervez, ranimez ſon brillant caractère,
Cet amour pour ſon Prince & pour la liberté,
L'art d'embellir la vie & la ſociété,
Et ce mêlange heureux de ſoupleſſe & d'audace,
De force & de gaité, de grandeur & de grâce.

Mais quoi! pour triompher de l'ennui des hivers
Faut-il donc tous les arts, les bals & les concerts?
O ſi je puis revoir mes campagnes chéries,
M'égarer un moment dans les plaines flétries,
Chercher dans les vallons la trace des beautés
Qu'ils offroient au Printems à mes yeux enchantés,
Me retrouver encor auprès de la nature,
Eſpérer les zéphirs, & prévoir la verdure!
Là, ſous un toît modeſte aux Muſes conſacré,
Et de Chantres divins, de Sages entouré,
Je jouirois en paix des charmes de l'étude.
Heureux l'ami des arts qui dans la ſolitude,

Sçait goûter tour-à-tour l'Arioſte & Milton,
Et revient s'éclairer entre Locke & Newton!
Heureux qui ſçait jouir, & qui cherche à connoître!
Muſes, guides de l'homme, ornements de ſon être,
Vous qui lui découvrez d'utiles vérités,
Et le rendez ſenſible aux grâces, aux beautés,
Muſes, je vous aimai dès l'âge le plus tendre.
Je voulois tout ſentir, tout peindre, tout apprendre:
Ciel! avec quel tranſport, quel plaiſir vif & pur
J'appris à diſtinguer ſur le céleſte azur
Ces globes dont Newton meſura la carrière,
Et que l'aſtre du jour dore de ſa lumière,
De ces brillants ſoleils qui couvrent de leurs feux
Des mondes ignorés ſuſpendus autour d'eux!
Mon eſprit s'élançoit dans l'étendue obſcure,
Je voyois ſous mes pas s'agrandir la nature,
J'ajoutois chaque inſtant un monde à l'univers,
Et franchiſſant encor l'immenſité des airs,
Revenu ſur la terre, à ce point inviſible,
Qui décrit dans l'eſpace un trait imperceptible,
J'obſervois les reſſorts, les mœurs des animaux.
Je ſçavois dans leur rang placer les végétaux;
J'étois ravi de voir à travers un Méandre
La sève en circulant s'élever & deſcendre.
J'appris pourquoi les mers bravant la peſanteur,
Vont deux fois en un jour du Pôle à l'Équateur.

Je cherchois dans les airs les cauſes du tonnerre.
J'aurois voulu percer le centre de la terre,
Voir ſous la main du tems les marbres s'y former,
Et ſous les monts tremblants les métaux s'enflammer.

Mais c'eſt l'homme aujourd'hui que j'aſpire à connoître.
Je cherche à pénétrer les ſecrets de ſon être,
A retrouver en lui ces principes des mœurs
Qu'ont altérés le tems, nos loix & nos erreurs:
J'ouvre dans ce deſſein les faſtes de l'hiſtoire.
Ces monuments confus de misère & de gloire
Me montrent des États l'un par l'autre abattus,
Le choc des nations, & trop peu de vertus.
Je vois dans Ecbatane, ou ſur les bords du Tibre,
Sous le joug des Tirans, ou chez un peuple libre,
L'homme moins protégé qu'enchaîné par les loix.
Le jouet des Tribuns, ou l'eſclave des Rois,
La fraude le ſubjugue, ou la force l'opprime.
Noble amour des humains, fanatiſme ſublime
Qu'Athènes reſpira dans les loix de Solon,
Seul Démon de Socrate, ame du grand Caton,
Vertu des Antonins, bonté vaſte & féconde,
Inſpirez, conduiſez les arbitres du monde,
Et que le tems rapide amène à nos neveux,
Non des ſiècles brillants, mais des ſiècles heureux.
Que les muſes, les arts & la philoſophie

Paſſent d'un peuple à l'autre & conſolent la vie.
Vérité, juſte effroi des mortels corrompus
Puiſſants par les erreurs, & grands par les abus,
Achève, il en eſt tems, de percer le nuage
Qui te dérobe au peuple & te déguiſe au Sage.
Envain l'aveugle orgueil & l'envie en fureur,
Défendent contre toi l'ignorance & l'erreur,
Ils n'éclipſeront pas le jour qui vient d'éclore,
Et dont l'Europe entière a vu briller l'aurore.

Souvent les voyageurs m'entraînent ſur leurs pas:
J'erre avec Magellan de climats en climats,
Où les voiles d'Anſon m'emportent ſur les ondes.
Je compare les loix & les mœurs des deux mondes.
J'aime à voir ces beaux lieux où les vents alizés
Dépoſent la fraîcheur ſur les champs embrâſés,
Où l'art n'a point encor ſubjugué la nature.
L'homme y recueille en paix des moiſſons ſans culture;
Les forêts à ſa faim offrent des aliments,
Le froid n'offenſe point ſon corps ſans vêtements;
La nuit dans un hamac qu'il ſuſpend au branchage,
Le jour errant ſans ſoins, ou couché ſous l'ombrage,
Il eſt triſte, indolent, ſans mœurs & ſans bonté.
Son ame s'endurcit dans ſa ſtupidité;
Nul beſoin n'éveillant ſa ſombre léthargie,
Ainſi que ſans lumière elle eſt ſans énergie.

Je vole avec Bernier vers les portes du jour ;
J'ai paſſé de Bengale aux champs de Viſapour ;
Je vois Agra, Delly, nourrir un peuple immenſe,
Mais qu'opprime en tout tems une injuſte puiſſance :
Là, d'un trône uſurpé mépriſables ſoutiens,
Défenſeurs des tyrans contre les citoyens,
Les Nobles, les Omras dépouillent leur patrie,
Qu'enrichiſſent envain ſon ſol & l'induſtrie.
Tel eſt le ſort de l'Inde, & de ces beaux climats,
Où jamais les hivers n'ont porté les frimats,
Un ſol riche, un ciel pur, & l'or ſont leur partage.
Le nôtre eſt la raiſon, l'horreur de l'eſclavage,
Un cœur ami des loix & des vertus de Mars.

Mais je reviens encor dans le Temple des arts ;
Le Sanctuaire s'ouvre, & j'apperçois Virgile.
Il s'avance appuyé ſur le chantre d'Achille :
L'un ſublime, touchant, naïf, impétueux,
L'autre ſage, élégant, tendre, & majeſtueux,
Je crois ſentir en moi le feu qui les inſpire.
Déja dans cette erreur j'allois prendre la lyre,
Lorſque j'entends la voix du vieillard de Teos.
Le front paré de fleurs & de pampres nouveaux,
Il rit, verſe du vin, & chante ſa maîtreſſe ;
Il me fait partager ſa joie & ſon ivreſſe.
Ovide me tranſporte au palais du Soleil,

Et tranquille habitant de l'Olympe vermeil,
J'échappe aux vents glacés, au froid de l'air humide.
Sous les berceaux d'Eden, dans les jardins d'Armide,
Je me ſens ranimé par de douces chaleurs;
J'y foule les gazons, j'y marche ſur les fleurs,
Et du pinceau des arts l'impoſture agréable
Donne à mes ſens trompés un plaiſir véritable.
Du plus grand de nos rois le chantre harmonieux
Rempliroit ſeul mes jours d'inſtants délicieux;
Vainqueur des deux rivaux qui règnoient ſur la ſcène,
D'un poignard plus tranchant il arma Melpomène.
De la crédule hiſtoire il montre les erreurs.
Il peint de tous les tems les eſprits & les mœurs.
Que n'a-t-il point tenté dans ſa carrière immenſe?
Lui ſeul réunit tout; la force, l'abondance,
Le goût, le ſentiment, les grâces, la gaieté.
Le premier de ſon ſiècle il l'eût encor été
Au ſiècle de Leon, d'Auguſte & d'Alexandre.
Je ne puis plus, hélas! ni le voir, ni l'entendre,
Perdu pour ſes amis, il vit pour l'univers.
Nous pleurons ſon abſence en répétant ſes vers;
Je lui devrai du moins de vivre avec moi-même,
Et de nourrir en moi le goût des arts que j'aime;
A ce grand homme encor je devrai mes plaiſirs.

Mais tandis que l'étude occupe mes loiſirs,

Lorſque je goûte en paix mon bonheur ſolitaire,
Il le faut avouer, du ſtupide vulgaire
Les plaiſirs de l'eſprit ſont encore ignorés.
Tout mortel eſt ſenſible, & peu ſont éclairés.
Sages cultivateurs, dans vos humbles aſyles,
Vos hivers ſont remplis, vos loiſirs ſont utiles.
Le bonheur de la vie eſt dans l'emploi du tems.
Il faut des ſoins légers & des travaux conſtants,
Plus agir que penſer. Vos jours toujours ſemblables
Coulent dans des plaiſirs ſimples, inaltérables;
Votre eſprit eſt tranquille; il ſçait de mois en mois
Attendre la nature, en écouter la voix.
Du grenier affaiſſé la gerbe deſcendue
Sur l'argile applanie eſt déja répandue;
Sous vos coups meſurés les épis écraſés
Laiſſent ſortir le grain de ſes liens briſés;
Bientôt dans la cité vous irez le conduire.
Des nouvelles du tems vous pourrez vous inſtruire;
Et le jour de la fête, aux pieds du grand ormeau,
Charmer de vos récits le peuple du hameau.
Vous allez renverſer ſous leurs rameaux antiques
Les chênes dévoués à vos Dieux domeſtiques,
Vous délivrez un champ de grès embarraſſé,
Ou l'entourez de pieux & d'un large foſſé.
A ces jours ſi remplis ſuccède la ſoirée,
Et votre cœur content n'en craint pas la durée;

Un facile travail, de doux amuſements,
De la longue veillée abrègent les moments.
Tantôt la ſerpe en main vous diviſez le hêtre,
Et préparez l'appui du pampre qui doit naître;
Tandis que votre épouſe aux lueurs d'un braſier,
Dans l'ozier avec art entrelaçant l'ozier,
Précipite gaiement une chanſon naïve,
Ou traîne en gémiſſant la romance plaintive.
Tantôt ſous votre toît vos voiſins raſſemblés,
Entourent vos foyers de cercles redoublés
Où préſide un Neſtor l'oracle du village.
Il prédit au canton le beau tems & l'orage;
Son voiſin l'interrompt pour parler à ſon tour,
Et fait de longs récits ou de guerre ou d'amour.
De l'antique férie on raconte une hiſtoire;
L'orateur qui la croit, l'atteſte & la fait croire.
Un ſpectre, dit l'un d'eux, paroît vers le grand bois,
Le jour de la tempête on entendit ſa voix;
Un autre en fait d'abord la peinture effrayante;
Le crédule auditoire eſt ſaiſi d'épouvante;
Le ſilence & la peur augmentent par degré,
Et plus près du foyer le cercle eſt reſſerré.
Mais pendant ces récits la robuſte jeuneſſe
Se livre ſans contrainte à ſa vive allégreſſe;
A peine la muſette & l'humble chalumeau
Ont raſſemblé le ſoir les galants du hameau,

Que dans un vaſte enclos, préparé pour la danſe,
Ils viennent étaler leur ruſtique élégance;
Leurs pas ſont rallentis, ou preſſés au hazard;
Ils ſuivent ſans cadence un inſtrument ſans art.
Tous célèbrent en vers la beauté du village;
La Muſe & la Bergère ont le même langage.
Dolon cueille un baiſer ſur les lèvres d'Iris,
Le baiſer eſt donné; mais il paroît ſurpris;
Au larcin de l'amant les témoins applaudiſſent,
Et de leurs longs éclats les voûtes retentiſſent:
O mortels innocents, que votre ſort eſt doux!

Un ſeul mortel peut-être eſt plus heureux que vous;
Riche pour l'indigent, & pauvre pour lui-même,
Il répand le bonheur ſur des vaſſaux qu'il aime.
Ses tréſors ſont le prix des travaux aſſidus;
Son eſtime & ſon cœur ſont le prix des vertus.
D'un canton qui l'adore il eſt ſouvent l'arbitre;
Le bon ſens eſt ſon code, & l'équité ſon titre.
Auprès de ſes foyers, aſyles de la paix,
Aux rivaux irrités il dicte ſes arrêts;
Il les mène à ſa table oublier leur querelle,
Et Bacchus ſcelle entre eux une paix éternelle.
Je l'ai vu ce mortel, ſi grand dans ſon bonheur,
J'ai vu ſes plaiſirs purs, le calme de ſon cœur.
De ſes doux entretiens mon ame étoit ravie,

Ils traçoient à mes yeux le tableau de ſa vie.
L'étude & les plaiſirs, la guerre & les amours
Ont rempli, me dit-il, l'inſtant de mes beaux jours;
Mais dans ces tems d'erreur, de folie & d'ivreſſe,
J'ai cherché mes devoirs. J'ai vu que la Nobleſſe
Invitée aux emplois, appellée aux honneurs,
Doit au peuple ſon tems & l'exemple des mœurs.
J'ai paſſé dans les camps les moments de la guerre,
Et quand LOUIS vainqueur eut déſarmé la terre,
Je fus utile encor dans un état nouveau.
Les agréables ſoins d'un Seigneur de château,
Les plaiſirs d'une vie occupée & tranquille,
Me donnoient un bonheur plus pur & plus facile.
C'eſt aux champs que le cœur cultive ſes vertus.
C'eſt aux champs, mon ami, qu'on peut, loin des abus,
De l'uſage inſenſé, du fard, de l'impoſture,
Être ami de ſoi-même, amant de la nature.
J'étois content; mais ſeul dans cet heureux ſéjour,
Il manquoit à mon cœur les charmes de l'amour.
Je cherchai, je choiſis une ſage compagne,
Qui prit avec les goûts les mœurs de la campagne;
Nous élevions un fils pour l'État & pour nous.
J'avois tous les plaiſirs d'un père & d'un époux.
Et je les ai perdus dans ces jours de triſteſſe,
Où l'homme qui vieillit ſent déja ſa foibleſſe,
Et cherche à s'appuyer ſur des êtres chéris.

Mon ami, j'ai perdu mon épouſe & mon fils:
De tout ce que j'aimois cette éternelle abſence
Abattit mon courage, accabla ma conſtance:
Le jour, ſur leurs tombeaux j'allois verſer des pleurs,
Et je veillois la nuit pour ſentir mes douleurs.
Mes regrets m'étoient chers, mais mon ame affoiblie
Tombant dans les langueurs de la mélancolie,
Je ne voyois plus rien à craindre, à deſirer,
Et je perdois enfin la douceur de pleurer.
Un jour, où j'errois ſeul dans un vallon ſtérile,
Sous de ſombres rochers, près d'une onde immobile,
J'entendis près de moi des accents douloureux.
Je me trouvai ſenſible aux cris d'un malheureux,
Je courus à ſa voix: ſes plaintes redoublèrent,
Je lui tendis les bras, & nos larmes coulèrent;
Sans connoître nos maux, nous mêlions nos douleurs,
Et je lui ſçavois gré de me rendre des pleurs.
Hélas! l'infortuné, ſans force, ſans courage,
Se traînoit avec peine, & quittoit ſon village,
Où la faim conſumoit ſon père & ſes enfants.
Je calmai ſa douleur par de foibles préſents,
Et j'allai conſoler ſes enfants & ſon père.
De leur toît délabré j'écartai la misère,
Je ſentis auprès d'eux mes regrets s'adoucir;
Et reconnus en moi la trace du plaiſir.

A l'aride fougère, aux chardons inutiles
Cérès avoit livré ſes champs les plus fertiles,
Un peuple nourri d'herbe & vêtu de lambeaux,
Vainement au fermier demandoit des travaux.
Je voulus réveiller cette triſte indolence,
Et rappeller ici l'induſtrie & l'aiſance.
Charmé de mes deſſeins j'entrevis le bonheur,
Et déja le chagrin peſoit moins ſur mon cœur.
L'indigent féconda la terre abandonnée;
Je payai ſes moments. Du prix de ſa journée
Il meubla ſa cabane & vêtit ſes enfants;
Ils vivoient des moiſſons qui couronnoient mes champs.
Il faut rendre meilleur le pauvre qu'on ſoulage,
C'eſt l'effet du travail en tout tems, à tout âge;
On vit dans mon château la veuve & l'orphelin,
Rouler ſur les fuſeaux ou la laine ou le lin;
Les vieillards par des ſoins, par des travaux faciles,
Pouvoient jouir encor du plaiſir d'être utiles;
On paya les impôts ſans ſe croire opprimé.
Tout fut riche & content & moi, je fus aimé.

O mon ami, l'amour, les ſens & la jeuneſſe,
Des plaiſirs les plus doux m'ont fait ſentir l'ivreſſe;
Mais protéger le foible, inſpirer la vertu,
Eſt un plaiſir plus grand, qui m'étoit inconnu.

Ah! quand l'heureux fermier, l'innocente fermière
Accourent pour me voir au ſeuil de leur chaumière;
Lorſque j'ai raſſemblé ce peuple agriculteur
Qui veille, rit & chante, & me doit ſon bonheur;
Quand je me dis le ſoir ſous mon toît ſolitaire,
J'ai fait ce jour encor le bien que j'ai pu faire,
Mon cœur s'épanouit. J'éprouve en ce moment
Une céleſte joie, un ſaint raviſſement,
Et ce plaiſir divin ſouvent ſe renouvelle.
Le tems n'en détruit pas le ſouvenir fidelle,
On en jouit toujours, & dans l'âge avancé
Le préſent s'embellit des vertus du paſſé.
Du tems, vous le voyez, j'ai ſenti les outrages:
Déja mes yeux éteints ſont chargés de nuages,
Mon corps eſt affaiſſé ſous le fardeau des ans;
Mais ſans glacer mon cœur, l'âge affoiblit mes ſens;
J'embraſſe avec ardeur les plaiſirs qu'il me laiſſe.
De cœurs contents de moi j'entoure ma vieilleſſe;
Je m'occupe, je penſe, & j'ai pour volupté
Ce charme que le ciel attache à la bonté.
Ainſi dans tous les tems jouit le cœur du ſage,
Et ſon dernier ſoleil brille encor ſans nuage.
Oui, l'Arbitre éternel des êtres & des tems
Réſerve des plaiſirs à nos derniers inſtants.

O Dieu, par qui je ſuis, je ſens, j'aime & je penſe,
Reçois l'hommage pur de ma reconnoiſſance;
Que nos voix, notre encens, s'élèvent juſqu'à toi,
Qu'ils volent de la terre au trône de ſon Roi.
Du vuide, du cahos, des ténèbres profondes,
Tu fis ſortir le jour, l'harmonie & les mondes,
Et quand ta main puiſſante eut ſemé dans les cieux
Les globes éclairés, les ſoleils radieux,
Aux êtres animés tu donnas l'exiſtence,
Pour épancher ſur eux ta vaſte bienfaiſance:
Tu répandis la vie & la fécondité
Sur les mondes errants dans ton immenſité;
Ta main ſur leur ſurface étendit les campagnes,
Creuſa le ſein des eaux, éleva les montagnes,
Suſpendit les vapeurs, fit murmurer les vents,
Nourrit les végétaux, & les êtres vivants.
Le tems ſuivi des jours, des ſaiſons, des années
Ramena tes faveurs, l'une à l'autre enchaînées;
Tu nous donnas la terre, & l'ordre d'en jouir.
Tu nous donnas des ſens, un cœur & le plaiſir,
Et l'aimable vertu, cette intrépide amie,
Le guide, le ſoutien, le charme de la vie.
Grand Dieu, c'eſt dans ces champs embellis par tes mains,
Que ta voix paternelle appelle les humains;
Ta bonté s'y déploie avec magnificence.

C'eſt-là que l'abondance amène l'abondance.
J'ai vécu, jeune encor, dans ces champs fortunés:
Là j'ai vu les vrais biens qui nous ſont deſtinés;
Et philoſophe heureux, homme content de l'être,
Je viens de ſes préſens rendre grâce à mon maître.

NOTES.

PAGE 193.

Mon cœur épouvanté cherchoit l'Être-ſuprême.

Les hommes des pays que maltraite la nature, des pays ſujets aux inondations, aux vents furieux, aux ouragans, aux tremblements de terre, &c. comme le Japon, le Mexique, l'Égypte, &c. ont toujours été diſpoſés à la plus baſſe, & ſouvent à la plus cruelle ſuperſtition, avant que les hommes s'élèvent dans la ſociété perfectionnée, juſqu'à la connoiſſance du monde & de l'ordre général qui prouve un Dieu bon ; ils ne voyent que leurs maux particuliers, & en conſéquence ils imaginent un Dieu barbare qui ſe plaît au tourment des hommes. Ils ont inventé le ſyſtême des deux principes, & ils ont donné au bon ou au mauvais principe un pouvoir plus ou moins étendu, ſelon que leur vie étoit plus ou moins heureuſe.

Les êtres nuiſibles & malfaiſants ſont plus communément des objets de culte que les êtres bienfaiſants ou utiles ; le Soleil même a rarement eu des autels dans les climats tempérés, où il ne paroît que pour embellir & féconder la nature ; il a été adoré & l'eſt encore ſous la ligne, où il dévore les campagnes & les animaux.

196. D'un froid âpre & funeſte, il pénètre nos ſens.

Le ſentiment du froid eſt un mode de la douleur, il donne à nos nerfs une forte tenſion ; il les tient à-peu-près dans cet état où ils ſont au moment qu'un objet extraordinaire jette quelque étonnement dans notre ame : on ne peut pas, quand on veut s'exprimer avec préciſion, donner à cet étonnement le nom de crainte ; l'ame n'eſt pas effrayée, elle eſt avertie ; & en conſéquence toute la machine ſe diſpoſe à veiller à ſa conſervation. Cet état donne à l'ame une ſorte d'impatience & d'inquiétude, on ſe ſent moins le goût, le beſoin, la diſpoſition au plaiſir qu'aux paſſions qui naiſſent du deſir de notre conſervation ; on a le ſentiment de ſes forces, non pour jouir, mais pour ſe défendre. Le caractère a pris je ne ſçais quoi d'auſtère & de dur. Henri III, ſelon M. de Thou, perdoit en Hiver ſa molleſſe & ſon penchant au plaiſir ; il avoit alors l'eſprit d'ordre, de réforme, de juſtice. Il y a plus d'un exemple du même genre.

Le froid reſſerre les extrémités de toutes les fibres, & le ſang, qui circule moins facilement dans ces extrémités, retourne en plus grande abondance vers le cœur ; ces fibres raccourcies, & plus arroſées d'eſprits & de ſang dans l'étendue qui leur reſte, ont plus de force & de reſſort ; on a plus de vigueur, de courage, de confiance en ſoi-même.

Les nerfs engourdis à leurs extrémités, portent au cerveau un moindre nombre de ſenſations ; ils y portent des ſenſations moins vives ; l'ame agit plus ſur elle-

même ; elle combine davantage les idées reçues : ſes ſentiments & ſes penſées ont plus de ſuite & de profondeur : c'eſt peut-être le tems où l'eſprit a plus de forces.

Quand le ſentiment de nos forces eſt uni à une ſorte de crainte, quand la crainte vient plutôt de l'idée qu'on eſt menacé que du ſentiment de ſa propre foibleſſe, l'ame eſt aiſément diſpoſée à la colère, à la vengeance, à la haîne, à ces crimes atroces dont l'homme foible ou heureux n'eſt jamais capable. Des grands crimes, dont l'Hiſtoire fait mention, la plupart ont été commis dans le temps des fortes gelées ; c'eſt une remarque du ſçavant Abbé Dubos : des Magiſtrats, d'après les Regiſtres des Parlements, ont fait la même obſervation.

197. Une vaſte blancheur ſur le monde étendue.

Si la lumière nous donne une ſenſation agréable, parce qu'au grand jour il nous eſt plus facile de trouver le plaiſir & de fuir la douleur, ſi l'obſcurité nous donne une ſenſation triſte, parce que dans l'ombre il nous eſt plus difficile de fuir la douleur & de trouver le plaiſir, il s'enſuit que le blanc qui renvoie beaucoup de lumière, nous plaît d'abord, & que le noir qui n'en renvoie point fait un effet contraire ; mais la couleur blanche étant trop continue, trop étendue, trop éclatante, comme dans la neige, nous déplaît, parce qu'elle fatigue l'organe ; & de plus, la neige fait diſparoître les dimenſions, les variétés, &c.

201. Des champs & des forêts, l'hôte le plus timide.

The foodleſſ wilds
Pour forth their brown inhabitants. The hare
Tho timorous of heart, and hard beſet
By death in various forms, dark ſnares, and dogs,
And more un-pitying men...

Thomſon.

202. L'hôte informe & cruel de la ſombre Hercinie.

There thro' the piny foreſt half-abſorpt,
Rough tenant of theſe ſhades, the ſhapeleſs bear,
With dangling ice all horrid, ſtalks forlorn;
Slow-pac'd, and ſourer as the ſtorms encreaſe.
. . . . . .
And, with ſtern patience, ſcorning weak complaint,
Hardens his heart againſt aſſailing want.

Thomſon.

204. L'homme ſans ſes beſoins n'eût jamais inventé.

L'homme mal vêtu & mal armé par la nature, eſt frugivore, carnivore, ictiophage; il vit dans tous les climats; il eſt celui des animaux qui par le nombre de ſes beſoins & par la variété des ſituations où il ſe trouve, a des rapports avec un plus grand nombre d'êtres; il doit donc être celui des animaux qui a le plus de ſenſations & d'idées; il a la faculté de conſerver ſes idées par les mots; il doit donc être celui

des animaux qui a le plus de mémoire : la variété de ſes beſoins le force à combiner ſes idées, à inventer ; mais s'il eſt inventeur, il eſt encore plus imitateur, & le penchant à l'imitation eſt un des plus puiſſants qu'il ait reçu de la nature.

205. Souvent il échappoit ; mais couvert de morſures, &c.

At quos effugium ſervârat, corpore adeſo,
Poſteriùs, tremulas ſuper ulcera tetra tenentes
Palmas, horrificis occibant vocibus orcum ;
Donicum eos vitâ privarant vermina ſæva
Expertes opis, ignaros quid vulnera vellent.

Lucrèce.

208. Le chant des premiers airs exprima, je vous aime.

Le ſentiment de l'amour eſt ſi délicieux, même dans l'état ſauvage, qu'il eſt ſans doute celui dont l'homme a cherché d'abord à reproduire en lui les émotions douces & vives par le ſecours des arts.

209. On vit naître le goût, les grâces, la décence.

Le ſentiment de la pudeur accoutume les femmes à faire entendre plutôt qu'à dire ; elle leur inſpire la retenue ; elle leur apprend à connoître les meſures, les bornes, la délicateſſe, les bienſéances. Dans les pays où les hommes vivent beaucoup avec les femmes & les reſpectent, ils s'inſtruiſent de ce qui peut bleſſer le beau ſexe ou lui plaire, & dans leurs diſcours, dans leurs

écrits on voit quelque choſe de cette retenue, de cette délicateſſe, de ce ſentiment fin des bienſéances naturel aux femmes : là le génie eſt ſans rudeſſe, & s'il perd un peu de ſon énergie, il connoît la grâce & il l'allie à la force : là, les méthodes ſont faciles, la Philoſophie a moins d'obſcurité, & il y a du goût dans tous les ouvrages.

210. Je veux que mes plaiſirs m'inſpirent des vertus.

Nos bons Poëtes dramatiques ne perdent jamais de vue le grand but d'être utiles aux mœurs, & ils ont influé ſur le caractère de la Nation plus qu'on ne le penſe. Le Moraliſte ne parle qu'à la raiſon, & le Poëte dramatique parle à l'imagination & au cœur : le Philoſophe démontre la néceſſité de la vertu & le Poëte l'inſpire. C'eſt au Théâtre qu'on apprend à l'aimer, parce qu'on la voit en action, & qu'on la voit aimable. Ce ſont les Poëtes dramatiques qui répandent la ſaine Philoſophie, les vérités d'uſage ; on entend leurs préceptes dans le moment où l'on eſt ému, & le ſentiment les grave pour jamais. C'eſt par les Poëtes dramatiques que les maximes honnêtes, les ſentiments généreux deviennent populaires ; ils paſſent de bouche en bouche, parce qu'il y a du plaiſir à répéter des vers harmonieux, qui expriment, avec préciſion, un ſentiment fort ou tendre, ou un grand ſens.

210. L'ame dans ces héros ſe choiſit des modèles.

C'eſt moins parce qu'ils nous préſentent des modèles, que nous aimons les héros de notre Théâtre, que

parce qu'ils nous élèvent à nos propres yeux & qu'ils nous donnent une grande idée de notre eſpèce.

Si nous aimons les arts parce qu'ils peignent la nature, nous les aimons plus encore parce qu'ils la changent; les ramener à l'exacte vérité, c'eſt les détruire; nous ſaiſiſſons avec tranſport les illuſions qu'ils nous donnent, nous entrons avec joie dans le palais enchanté qu'ils édifient, & nous y ſommes heureux au milieu des chimères.

L'homme mécontent des êtres a créé des fantômes, il leur a donné des traits, un caractère propre à exciter en lui les émotions dont il eſt avide. Il a créé la ſcène ſur laquelle il les fait agir & parler, il répand le même eſprit d'invention ſur leurs actions & ſur leurs diſcours. Là, tout eſt au-delà du vrai, parce que le vrai ſeul, ne nous auroit ni ſatisfait, ni étonné; tout eſt dans le poſſible, parce que nous voulons être trompés.

Voilà l'origine, voilà du moins une des cauſes de ce qu'on appelle dans les arts, *la belle nature*, dont les idées ne ſont pas les mêmes dans la ſociété naiſſante ou perfectionnée.

Chez des peuples où la légiſlation & l'induſtrie ſont encore dans leur enfance, le Héros idéal des Poëtes, c'eſt l'homme terrible par la force, l'adreſſe & la légéreté du corps, par une volonté inflexible, par l'énergie des paſſions; c'eſt l'homme dont on a beaucoup à eſpérer & plus encore à craindre.

Lorſque l'eſprit s'eſt éclairé, lorſqu'on a des idées ſaines ſur la juſtice, l'amour de la patrie, &c. Lorſqu'on eſt inſtruit de ce qu'on doit à ſoi-même & aux

autres, lorſqu'on connoît les nuances qui dans les qualités de l'ame ſéparent le vice de la vertu ; l'équité, la généroſité, l'humanité, l'amour des loix, voilà les qualités des Héros : le Héros idéal, c'eſt l'homme dont il y a plus à eſpérer qu'à craindre.

Dans la ſociété naiſſante ou perfectionnée, l'art élève, agrandit, ennoblit la nature de ſon pays & de ſon ſiècle ; il donne je ne ſçais quoi de grand au vice même, il le rend odieux, il ne l'avilit pas ; les ſcélérats qu'il peint ſont comme les furies, atroces & non mépriſables.

210. Là, tous nos ſentiments ſont purs & généreux.

Il y a deux ſortes de ſublime, l'impreſſion que nous recevons de l'un & de l'autre eſt toujours de l'étonnement ; mais l'étonnement cauſé par l'un eſt une ſorte de terreur, une crainte commencée, & l'étonnement cauſé par l'autre eſt une admiration mêlée d'amour.

Qui te l'a dit? Ce mot d'Hermione qui peint ſi fortement le délire de la paſſion, le *j'étois aimé* d'Oroſmane qui peint avec tant d'énergie la plus cruelle des ſituations : voilà du ſublime terrible.

Il s'en préſentera, dans Tancrède, *ſoyons amis, Cinna, c'eſt moi qui t'en convie.* Voilà le ſublime qui excite l'admiration & l'amour. Cette dernière eſpèce de ſublime plus commune chez les modernes que chez les anciens, eſt celle qui élève notre ame & qui rend nos ſentiments nobles & généreux.

210. Je voudrois m'élancer au ſecours de Zopire.

L'illuſion va rarement auſſi-loin ; mais l'illuſion n'eſt pas dans les ouvrages de l'art la ſeule cauſe de nos plaiſirs. Il y a plus. Si l'illuſion étoit continue, le Spectacle deviendroit un ſupplice : nous aurions ſous les yeux des malheureux qui exprimeroient leur douleur avec énergie, & nous n'aurions pas l'eſpérance de la ſoulager, cette eſpérance eſt preſque le ſeul ſentiment qui puiſſe adoucir les tourments de la pitié.

L'ame d'abord ébranlée par la pitié ou par la terreur, paſſe rapidement de ces ſentiments à une joie vive lorſqu'elle s'apperçoit que ſa douleur n'a pas un fondement réel ; bientôt l'éloquence forte des perſonnages, le langage énergique & meſuré des paſſions, le jeu de l'Acteur, &c. nous rendent notre illuſion que nous perdons & que nous retrouvons encore.

211. Mais ces pleurs étoient doux ; le plaiſir d'admirer
Autant que la pitié me forçoit à pleurer.

Nous allons chercher au Spectacle de puiſſantes émotions, nous allons y ranimer, y augmenter notre ſenſibilité ou en jouir, & la perfection de l'art n'eſt pas de nous déchirer, mais de nous donner de grandes émotions avec le moins de douleur poſſible.

C'eſt en inſpirant les ſentiments d'admiration & d'amour, en même-tems que ceux de terreur & de pitié, que les grands Poëtes François ont rendu ſi délicieuſes les émotions que nous recevons au Théâtre.

Notre admiration a pluſieurs objets, d'abord ce monde nouveau, cette nouvelle eſpèce d'hommes aſſez au-deſſus de nous pour nous étonner, aſſez près de nous, pour que nous ne déſeſpérions pas de les atteindre, nous admirons enſuite l'éloquence, la pompe de leur langage, l'harmonie des vers, la profondeur de génie qui a ſi bien vu & peint les paſſions, leurs nuances, &c. Nous admirons les mœurs des nations, les grands tableaux, les penſées grandes & vraies; nous admirons la nobleſſe & la vérité de l'Acteur, ſouvent le mérite de la difficulté vaincue, &c.

Les grands Poëtes qui ne précipitent point l'action & qui n'entaſſent pas les évènements, emploient les premiers Actes à préparer l'intérêt que nous devons prendre aux perſonnages; c'eſt dans ces premiers Actes qu'en développant par degrés les caractères des Héros, le Poëte nous les fait connoître; avant de nous les montrer dans le plus grand danger, il nous fait vivre avec eux, il nous fait aimer ceux qu'il va mettre en péril, & c'eſt parce que nous les aimons, que les larmes qu'ils nous font répandre ſont ſi douces, ou que leurs ſuccès nous donnent une joie ſi vive & ſi pure.

Il faut remarquer que la langue de la douleur eſt plus énergique & plus abondante que celle du plaiſir; on ne peut preſque jamais peindre le plaiſir avec énergie ſans emprunter les expreſſions de la douleur. Dans les langues que je ſçais, & je ſuppoſe qu'il en eſt de même de celles que j'ignore, ſouffrir, brûler, languir, s'anéantir, ſe diſſoudre, mourir, &c.

ſont des expreſſions conſacrées aux ſenſations les plus agréables.

La douleur eſt donc celle des émotions qu'il eſt plus facile de nous donner, celle dont on trouve le plus aiſément l'expreſſion, & borner l'art au mérite de nous effrayer ou de nous faire pleurer, ce ſeroit le détruire; on nous donneroit bientôt des Tragédies en proſe mal écrite, des aventures extraordinaires de perſonnages communs, des pièces pantomimes où le Poëte ſans imagination laiſſeroit le mérite d'exprimer à l'Acteur, &c.

Des ouvrages de ce genre feroient peut-être une illuſion plus continue, & par-conſéquent une impreſſion plus douloureuſe; mais elle ſeroit la ſeule, ils plairoient pourtant à des hommes qui n'auroient aucune idée de l'art, à des hommes qui verroient avec indifférence, dégrader ou perfectionner leur eſpèce, à des hommes aſſez ignorants ou aſſez blaſés, pour être incapables de ſentir le beau, le merveilleux raiſonnable, le charme d'une Poéſie éloquente, &c. Sans doute à des ſpectateurs de ce genre, il ne faut qu'une forte émotion, l'émotion de la douleur, & telle qu'ils l'éprouveroient aux combats des Gladiateurs ou à la Grève.

L'homme de goût, l'homme ſenſible, a le beſoin d'admirer, il a le beſoin d'élever & d'éclairer ſon ame. Cependant ſi une Tragédie excitoit plus le ſentiment de l'admiration que celui de la terreur ou de la pitié, elle ſeroit froide, comme Nicomède, Eſter, &c.

Si après avoir intéreſſé pour vos perſonnages, vous

ne les montrez pas dans le plus grand péril, cette pièce n'auroit qu'un effet médiocre comme Bérénice, &c.

C'eſt ce mélange de ſentiments d'admiration & de pitié, d'amour ou de terreur qui ſe ſuccèdent, ſe ſoutiennent, ſe raniment, ſe tempèrent; c'eſt, dis-je, ce mélange qui compoſe le plaiſir que vous éprouvez à nos belles Tragédies, & ce plaiſir eſt le plus grand, le plus noble & le plus utile que les arts aient jamais donné aux hommes.

211. Pourrai-je vous quitter pour les jeux de Thalie?

La plupart des hommes, mais ſur-tout des jeunes gens, préfèrent la Tragédie qui les tranſporte dans le pays des illuſions, à la Comédie qui les ramène à la vérité; ils préfèrent le plaiſir de verſer des larmes à celui de rire, parce qu'on ne revient pas aſſez promptement du ſentiment du ridicule aux enthouſiaſmes momentanés, aux erreurs de l'amour, aux ſentiments agréables, aux illuſions qui font le bonheur de la jeuneſſe.

211. Vont ſur une autre ſcène amuſer mon loiſir.

C'eſt ſur-tout à la Comédie qu'on voudroit interdire le langage meſuré, parce que les vers y détruiſent, dit-on, toute illuſion, toute vérité; je crois qu'il faudroit dire ſeulement que les vers d'une Comédie doivent être d'une extrême facilité, qu'il faut y éviter les tranſpoſitions, la phraſe poétique, le ton de la Poéſie,

& que ce n'eſt enfin que par la meſure & la rime qu'il faut s'appercevoir qu'une Comédie eſt en vers ; alors le ſpectateur aura deux plaiſirs de plus, celui de retenir plus aiſément ce que vous dites, ſi ce que vous dites vaut la peine d'être retenu, & celui d'admirer la difficulté vaincue.

211. Théâtre, où pour inſtruire & les Grands & les Rois,
L'auguſte vérité fait entendre ſa voix.

J'ai ſouvent penſé qu'il étoit conſolant pour une partie des Peuples de l'Europe, de voir ceux dont dépendent nos deſtinées, les Souverains & les Hommes en place, ſe plaire à un genre de Spectacle, où ils trouvent la ſatyre de leurs fautes, l'éloge de leurs vertus, les détails de leurs devoirs ; à un genre de Spectacle qui eſt une véritable école de juſtice, de bienfaiſance & de grandeur d'ame. Il eſt impoſſible que des hommes qui choiſiſſent par goût un ſi noble amuſement, ne conçoivent pas de l'horreur pour la tyrannie, & reſtent ſans vertu.

Quelques États Républicains ont proſcrit notre Théâtre, qui, diſent-ils, inſpire l'amour de la Monarchie, & ils ont raiſon ; mais ce Théâtre n'en doit être que plus cher aux François.

211. Ils corrigent en nous ces défauts, ces erreurs,
Qui pourroient altérer les charmes de nos mœurs.

Molière eſt celui de tous les Philoſophes qui a le mieux vu les défauts qui s'oppoſent à l'eſprit de ſociété,

& il les a combattus par le ridicule ; il nous faudroit aujourd'hui un Poëte Philoſophe qui combattît les défauts qui naiſſent de l'eſprit de ſociété : ce Poëte trouveroit une foule de caractères, qui n'étoient point connus du tems de Molière. Il y a peu d'avares, mais il y a des hommes avides ; de plus, l'avidité a rendu les intrigants un caractère commun. Il y a peu de maris jaloux, mais il y a peu de maris ; les pères tyranniques ſont rares, les pères indifférents ne le ſont pas. On n'a plus les préjugés bourgeois, mais on ne connoît plus les douceurs de la vie ſimple & domeſtique. Le caractère des perſonnes qui ſe donnent des peines infinies pour obtenir, ſans titre, ce qu'on appelle de la conſidération, ſeroit piquant au Théâtre. Quoique Molière & ſes imitateurs aient peints les conditions, on peut les peindre encore, parce qu'elles n'ont pas le même eſprit qu'elles avoient autrefois, & ſur-tout celui qui leur convient. L'eſprit de ſociété porté à l'excès, a donné trop de force & d'étendue aux égards ; on pourroit les oppoſer à l'amour de l'ordre & de la juſtice. Les Gens de Lettres ne ſont plus pédants, mais il y a beaucoup de pédants chez les gens du monde : on pourroit peindre le voluptueux de mauvais goût, l'homme qui craint à l'excès le ridicule, le faux modeſte, le défiant de caractère, le défiant par principes, le tracaſſier, le connoiſſeur, le bienfaiſant par intérêt, les donneurs d'idées, l'homme de goût, l'homme d'un goût difficile, parce qu'il n'a pas de quoi ſentir le beau, l'hypocrite d'humanité, les préventions, les prétentions, &c. &c. &c.

211. Tous les arts à la fois ſéduiſent tous mes ſens.

On dit qu'un Prince d'Aſie propoſa un prix, pour celui de ſes Sages qui inventeroit une manière de faire jouir à la fois tous nos ſens. Si Quinault avoit vécu de ce tems, il auroit eu le prix. Ce créateur de l'Opéra voulut nous faire ſentir, dans le même moment, les plaiſirs que peuvent donner la Poéſie, l'Architecture, la Peinture, la Muſique & la Danſe.

N'allez pas chercher à ce Spectacle ces impreſſions puiſſantes, cette terreur ſublime, cette pitié tendre que vous fait éprouver une belle Tragédie.

La perfection de l'Opéra conſiſte à vous donner une multitude de ſentiments, plutôt qu'un ſentiment unique & profond; de l'étonnement, de l'intérêt, des impreſſions variées, l'admiration de pluſieurs talents; voilà ce qu'il vous promet.

Quand les Décorations, la Muſique, la Danſe & le Poëme concourroient parfaitement à faire ſur vous une ſeule impreſſion, elle ſeroit plus foible que celle qu'y feroit une belle Tragédie bien déclamée.

L'effet de l'un des arts nuiroit à l'effet de l'autre, & vous ſentiriez trop continuement le défaut de vérité.

De ce que l'Opéra ne peut nous faire une impreſſion forte & profonde, il s'enſuit qu'il nous ennuiera, s'il ne nous fait que des impreſſions du même genre. Mais il nous charme par la multitude & par la variété des ſentiments qu'il nous donne. Quand la bonne Muſique y ſera plus commune, il y aura peut-être des airs

pathétiques qui nous feront verſer des larmes, mais il y en aura peu; & en laiſſant le genre tel qu'il eſt, un grand nombre d'airs tendres, gais ou voluptueux, nous ſauvera de l'ennui. L'Opéra me paroît une belle fête, & telle qu'aucune autre Nation n'en peut donner: c'eſt l'amuſement d'un peuple riche, éclairé, ſenſible, & ami des voluptés de bon goût. Laiſſez à ce ſpectacle la féerie, la mythologie, le merveilleux; que ce merveilleux ne ſoit pas, comme en Italie, dans les évènements & les caractères; qu'il tienne à des êtres fantaſtiques & de convention, il ne nous révoltera pas. Nous avons un Spectacle pour la raiſon & pour le cœur, conſervons celui qui n'eſt fait que pour l'imagination & pour les ſens.

On doit cependant exiger que ſes Poëmes ſoient intéreſſants; la ſenſibilité qu'ils auront excitée ſe répandra ſur toutes les parties de l'Opéra; le ſpectateur attendri par le Poëme, ſentira plus vivement les effets de la Muſique & de la Danſe; tel air, pauvre & ſans caractère, nous a touché dans Atys ou dans Caſtor, qu'on n'auroit pas écouté ſi ces Poëmes avoient été froids.

212. Ici, les ſpectateurs, ce choix d'un peuple aimable,
Sont encor à mes yeux un ſpectacle agréable.

Le coupable que la préſence des hommes fait rougir, le fanatique, l'homme devenu inſenſible pour n'avoir pas exercé ſon cœur aux ſentiments honnêtes; le malheureux qui a éprouvé d'extrêmes injuſtices, ſont les ſeuls qui puiſſent voir ſans plaiſirs, les hommes raſ-

ſemblés pour avoir du plaiſir. Les ſecours, les ſervices, les amuſements, que l'homme attend de l'homme, lui rendent ſon eſpèce agréable & chère. Chez un peuple riche où règne le goût de la parure & un luxe élégant, le mélange des couleurs douces & brillantes, répandu ſur les vêtements d'une foule nombreuſe, plaît beaucoup au ſens de la vue: ce plaiſir ſe mêle au ſentiment de pluſieurs autres plaiſirs, & il faut le compter pour quelque choſe.

215. Je cherche à pénétrer les ſecrets de ſon être.

Un de ces ſecrets eſt la force de l'habitude. Elle irrite, contient ou change le deſir de ſatisfaire nos ſens, elle augmente ou diminue en nous ce beſoin continuel de ſentir notre exiſtence, qui eſt dans la ſociété la cauſe principale de nos goûts, elle exalte ou abaiſſe le deſir de ſentir & d'étendre notre puiſſance, qui eſt la cauſe principale de nos paſſions & de notre activité; ces trois mobiles, dont les deux derniers portent ſans ceſſe l'homme à perfectionner ſon ame, ſes qualités, ſes jouiſſances, ſont aiſément arrêtés par l'habitude.

Dans des climats, ſous des gouvernements où l'homme pour ſe rendre meilleur & plus heureux auroit trop d'obſtacles à vaincre, l'habitude arrête la nature. Celui des animaux ſur lequel l'habitude a le plus d'empire, c'eſt l'homme: le lion, le tigre, le cheval, la brebis, ont par-tout le même inſtinct; mais ici l'homme eſt raiſonnable & bon: là il eſt méchant & ſtupide; vous le voyez dans cette contrée actif & ſociable, vous le trouvez

trouvez dans la contrée voiſine, pareſſeux & farouche. Le peuple de cette belle monarchie a de la franchiſe & du courage, les eſclaves de ce Deſpote ſont lâches & perfides. On courbe l'homme & il reſte plié, il prend cette attitude pour celle que lui donne la nature. Il s'endort dans ſa misère, il eſt vain de ſon abrutiſſement. *La ſervitude*, dit le Marquis de Vauvenargues, *avilit les hommes au point de s'en faire aimer.*

216. Je compare les loix & les mœurs des deux mondes.

Je voudrois faire une queſtion. La découverte de l'Amérique & celle du paſſage aux Indes par le Cap de Bonne-Eſpérance, ont-elles ſervi au bonheur de l'eſpèce humaine? Il faut d'abord interroger un Américain, mais dans quelle contrée irai-je le prendre?

Si je choiſis un Péruvien, il me fera le parallèle de la tyrannie de ſes maîtres modernes & de ce gouvernement ſublime, ſous lequel on ne connoiſſoit ni l'eſprit de propriété, ni le menſonge; dont la bienveillance & l'eſprit de communauté étoient les reſſorts, & dont on voit une foible image au Paraguai.

Si je parle à un Mexicain, il me dira que tout eſt à-peu-près égal entre le gouvernement des Empereurs & des Vice-Rois; que ſes ancêtres étoient tyranniſés par les Prêtres de Villiputzi, qu'il l'eſt lui par ſon Évêque, des Moines & ſon Curé.

Si je m'adreſſe à un habitant de la preſqu'iſle de Panama, au lieu de me répondre, il verſera des larmes, en ſe rappellant le bonheur des anciens Tlaſcaltèques & en me montrant ſes fers.

Si je veux m'éclaircir dans quelqu'une des Antilles, & ſi j'y cherche quelque rejetton de cette race ſi douce, ſi bienfaiſante & ſi heureuſe qui habitoit ces iſles; je n'en trouve plus: les reſtes de cette race ont été mis en pièces ſur les étaux des Bouchers, pour ſervir de nourriture aux chiens de leurs Conquérants.

Si je paſſe des Antilles dans l'Amérique Septentrionale, j'y trouve quelques Peuplades de Sauvages, que nos guerres & nos eaux de-vie détruiſent de jour en jour: je quitte ce continent où nous empoiſonnons ceux que nous n'avons pu vaincre ou corrompre.

Je fais voile pour la côte d'Afrique, & je la parcours depuis les Canaries juſqu'au Cap de Bonne-Eſpérance; à la faveur du Zaïre, du Sénégal, de la Gambra, j'entre dans l'intérieur de ce beau pays; je trouve partout la guerre; je vois les plus doux des hommes, & qui n'ont rien à ſe diſputer dans une contrée où la terre prodigue tout, je les vois occupés à ſe nuire, à ſe maſſacrer & à ſe faire eſclaves. J'apprends que les Nègres vivoient autrefois en paix, mais que les Anglois, les François, les Portugais, avec un art infernal, ſèment & entretiennent la diviſion parmi ces peuples qui leur vendent leurs priſonniers de guerre. Or, je ſais comment ces priſonniers ſont traités dans nos iſles à ſucre, & dans les colonies des Portugais & des Eſpagnols.

Je double le Cap, & je trouve quelques Portugais énervés de molleſſe, qui me parlent des prodiges qu'ont fait leurs ancêtres: ces prodiges ſont la deſtruction des peuples & la dévaſtation des plus belles contrées, depuis la Caffrerie juſqu'à la Mer rouge.

Je vais à la côte d'Yemen, je vois que les Arabes y ſont encore libres, puiſſants, riches, polis & heureux; mais j'apprends que ce n'eſt pas la faute des Européens, qui ont ſouvent tenté de les détruire.

Je me promène enſuite ſur les côtes de Malabar, de Coromandel & d'Orixa; j'entre dans le Gange; je viſite les Malais, Siam, les iſles de la Sonde, les Moluques, les Philippines, &c. je trouve par-tout des traces de nos cruautés & de nos perfidies. Les Arabes nous avoient prévenus dans ces contrées, & les peuples de l'Orient qui avoient perdu depuis long-tems leurs loix & leurs mœurs, ne ſont pas auſſi intéreſſants que des Péruviens & des Tlaſcaltèques. Pluſieurs de ces peuples étoient méchants, j'en conviens; mais je dis, avec le Marquis de Vauvenargues, » *on n'a pas le droit de rendre mal-* » *heureux ceux qu'on ne peut pas rendre bons* « & je pass pour le Japon & pour la Chine.

Je demande aux Japonois & aux Chinois quels avantages ils ont tiré de leur commerce avec nous.

Les premiers me répondent qu'il en a coûté la vie à quatre ou cinq cens mille d'entre eux, pour avoir fait connoiſſance avec les Jéſuites.

Les Chinois me diſent que nous méritons le nom de *demi-diables*, qu'ils nous ont donné: que nous n'entendons rien à l'Agriculture, à la Police, à la Morale; & que s'ils n'avoient pas pris la ſage précaution de nous arrêter ſur leurs frontières, nous aurions corrompu leurs peuples & bouleverſé leur empire.

Après m'être aſſuré que la découverte de l'Amérique & celle du paſſage aux Indes, ont été funeſtes aux trois

quarts des habitants du Globe ; il me reſte à examiner les biens qu'elles ont procuré à l'Europe.

Je vois d'abord une maladie terrible qui attaque les ſources de la génération, & qu'on ignoroit avant que les Eſpagnols euſſent abordé à Saint-Domingue.

Je ne puis douter que l'uſage immodéré du Café, du Thé, du Chocolat, des Épiceries n'aient chez les Européens, une partie des effets que nos eaux-de-vie ont chez les Sauvages.

La maſſe de l'or & de l'argent, qui augmenta tout-à-coup en Eſpagne, inſpira d'abord à Charles-Quint, & à ſon fils, le deſſein d'attenter à la liberté de l'Europe, & fut l'aliment de ces longues & cruelles guerres qu'excita l'ambition de la maiſon d'Autriche.

Les richeſſes que les Rois d'Eſpagne & de Portugal tiroient des Indes, leur firent bientôt négliger l'adminiſtration de leurs États ; les Rois étoient riches & les ſujets devenoient pauvres.

Mais l'envie de partager les tréſors de l'Eſpagne réveilla l'Angleterre & la Hollande ; la navigation ſe perfectionna, l'eſprit de commerce s'introduiſit, les principes en furent apperçus : c'eſt à-peu-près dans ce tems que les découvertes nouvelles ont commencé à être de quelque utilité à l'Europe, & moins funeſtes aux deux Indes.

Ces découvertes avoient été faites dans un moment où nous étions plongés dans les préjugés des Romains & des Vandales, il régnoit parmi nous des opinions qui rendent l'homme atroce & deſtructeur.

On penſoit moins à établir des colonies commerçantes qu'à faire des conquêtes : on dévaſtoit les pays conquis, parce que la cupidité des Vainqueurs n'avoit aucun frein chez les peuples vaincus auxquels ils croyoient ne devoir ni pitié, ni juſtice.

Dans les contrées que ſoumettoient les Européens, les Princes ne virent qu'un nouveau domaine ; ils en firent d'abord un objet de brigandage, & depuis un objet de finance ; il fallut que des Républicains s'établiſſent en Amérique & en Aſie, pour apprendre aux Rois ce qu'on doit faire des colonies éloignées : pluſieurs Monarchies encore portent l'eſprit de finance dans leurs établiſſements, & le mêlent à celui de commerce.

C'eſt donc le caractère de l'Europe dans le quinzième ſiècle, qui a fait les malheurs des trois quarts de la Terre & de l'Europe même.

Mais les nouvelles découvertes ont été un remède à ce caractère ; elles l'ont changé & le changent encore ; l'étude qui détruit le plus les préjugés, c'eſt l'étude des Nations ; la lecture des Voyageurs & les voyages nous ont plus éclairé dans un ſiècle, que toutes les Univerſités & la lecture des Anciens n'avoient fait juſqu'alors.

L'eſprit de commerce a remplacé peu-à-peu l'eſprit de conquête.

La Philoſophie a éclairé le commerce même, & a montré qu'il n'en eſt point de ſolide ſans une induſtrie intérieure & une bonne agriculture.

Le commerce étendu & le change ont fait naître des richeſſes qui ſont pour ainſi dire le mobilier de toutes les nations : la deſtruction d'un peuple eſt la ruine de

tous les autres, la dévaſtation n'eſt plus une ſuite de la guerre, & la guerre de jour en jour doit être moins fréquente.

L'induſtrie encouragée a donné aux hommes des arts nouveaux, des machines nouvelles. Un homme qui poſſède dix mille livres de rente, dans une des grandes villes de l'Europe, jouit de mille commodités qui manquoient à l'Empereur Auguſte, maître du monde.

Des grands chemins, des canaux, des rivières rendues navigables, facilitent en Europe, en Chine, au Japon, le tranſport des denrées & les voyages; des forêts abattues, des marais deſſéchés, ont donné aux hommes un terrein nouveau. Le globe eſt plus habitable qu'il ne l'étoit autrefois.

La Médecine, plus éclairée, nous a montré les dangers des productions étrangères, & l'utilité dont elles peuvent être quand on en fait un uſage modéré. Cette Médecine en même-tems s'eſt enrichie de pluſieurs ſpécifiques & de quelques plantes utiles.

Les Pelleteries, les étoffes de ſoie, de coton, d'écorce, de poil, fourniſſent des vêtements nouveaux au riche & au pauvre.

Le Riz, cet aliment ſi ſain, le Manioc, le Sagou, &c. quelques racines d'Afrique & d'Amérique, le Poiſſon ſalé, tranſportés d'un climat à l'autre, donnent par-tout une nourriture plus abondante.

Les hommes de tous les climats n'ont pu devenir néceſſaires les uns aux autres, que le ſentiment d'humanité n'ait acquis plus de forces, & le progrès de la Philoſophie les augmente encore.

Déja le deſpotiſme relâche ſes fers. La Ruſſie va devenir une Monarchie réglée, d'autres États deſpotiques l'imiteront, & des Monarchies prêtes à tomber ſous le joug du deſpotiſme éviteront ce malheur.

Les Monarques ſentiront qu'en portant leur autorité à l'excès, ils affoibliroient leurs Empires, qui deviendroient la proie des États libres.

Les peuples qui n'auront plus à craindre les coups d'autorité, perdront l'eſprit d'indépendance; plus éclairés, ils ne croiront pas à l'infaillibilité des Adminiſtrateurs, mais ils pardonneront leurs fautes.

A meſure que les peuples compareront leurs loix, chacun verra l'inſuffiſance des ſiennes, & la Juriſprudence ſera perfectionnée.

Preſque tous les gouvernements de l'Europe ſont devenus des machines trop compliquées, la ſubtilité s'eſt introduite dans la manière de régir les peuples : à meſure que les lumières augmenteront, il y aura dans tout plus de ſimplicité, & ſur-tout moins de ces myſtères d'adminiſtration qui ne ſont jamais que des myſtères d'iniquité.

Un de nos meilleurs Écrivains & de nos meilleurs eſprits, raſſemble dans un ouvrage excellent, les lumières de tous les bons Auteurs qui ont écrit ſur le commerce, & il y ajoute les ſiennes. La néceſſité de rendre le commerce libre ſera mieux démontrée; elle ne peut l'être que l'adminiſtration ne ſoit moins ſurchargée, on ne peut donner de vraies lumières ſur le commerce, ſans en donner en même-tems ſur la finance.

Enfin, ſur tous les objets importants au bonheur des

hommes, les lumières ſe ſont augmentées & ne ſe perdront plus. Les Éditeurs de l'Encyclopédie ont rendu un ſervice immortel au genre humain ; quoiqu'il y ait dans ce Dictionnaire beaucoup d'articles foibles, & ce ne ſont pas ceux de ces deux hommes illuſtres, il n'en eſt pas moins vrai qu'il renferme le dépôt des arts & des ſciences. L'eſprit humain ne peut faire de pas en arrière, comme il en a fait depuis le règne de Conſtantin juſqu'au quinzième ſiècle ; il faudroit une révolution du globe entier pour ramener la barbarie. De jour en jour notre eſpèce doit tirer de nouveaux avantages de la découverte de l'Amérique, du paſſage aux Indes, du progrès du commerce, du progrès des ſciences, de la navigation & de la Philoſophie. J'aime à eſpérer & j'eſpère.

218. Et du pinceau des arts l'impoſture agréable
Donne à mes ſens trompés un plaiſir véritable.

Je ne dirai pas d'après Homère, que la *Poéſie eſt le plus beau préſent que les Dieux aient fait aux hommes*, mais je dirai qu'au milieu des peines légères répandues ſur la vie, dans les moments de vuide ou de regrets, au milieu du travail & du repos, les hommes ſont heureux d'avoir un art qui puiſſe les ranimer ou les diſtraire, les tirer de la langueur, ou les faire paſſer par des nuances imperceptibles, d'un ſentiment triſte à un ſentiment agréable ; un art enfin qui les élève au-deſſus de leur condition, ou ne les y ramène que pour leur faire ſentir ce qu'elle a de plus aimable & de plus touchant.

Les hommes les moins éclairés peuvent du moins

réveiller leur ſenſibilité par les drames pathétiques, ou ranimer leur gaité par les drames comiques.

Ceux même à qui la nature a refuſé de l'imagination, ou dont les affaires, les études ſérieuſes, la frivolité ont deſſéché l'imagination, aiment encore quelque genre de poéſie, qui exprime les ſentiments qu'ils éprouvent ou qu'ils regrettent; le Géomètre mal organiſé, qui diſoit après avoir lu Iphigénie, *qu'eſt-ce que cela me prouve?* aimoit les Contes de la Fontaine.

La Poéſie, dit M. de Voltaire, *eſt la muſique des ames grandes & ſenſibles;* cela eſt vrai, ſur-tout de la Poéſie épique, qui emploie rarement pour nous émouvoir le grand reſſort de la pitié, & qui s'interdit le ridicule, elle veut plus nous étonner que nous attendrir. Elle nous amuſe par le merveilleux des évènements, elle nous élève par celui des caractères, elle nous attache par des tableaux ſublimes, mélancoliques ou riants. Le Poëte fait paſſer en nous le ſentiment qui l'inſpiroit dans le moment où il a fait ſes récits, ſes deſcriptions; mais pour partager ce ſentiment il faut plus de ſenſibilité, & une ſenſibilité plus exercée que celle du commun des hommes; c'eſt ce que penſe Ariſtote, qui dit que la Poéſie épique eſt faite pour plaire, ſur-tout aux eſprits éclairés, & la Tragédie pour plaire à tout le monde.

Pour aimer les beautés d'imagination, il faut avoir de l'imagination; La Motte qui en avoit peu, s'ennuyoit à la lecture de l'Iliade, & l'Abbé Trublet qui n'en avoit point ne pouvoit lire deux chants de ſuite de la Henriade.

Il y avoit au commencement de ce ſiècle une conſpiration du bel eſprit contre la Poéſie, & il eut quelque

tems l'avantage, Rouſſeau ſeul combattoit pour elle; mais les vraies lumières, la ſaine philoſophie, ont rendu à la Poéſie tous ſes honneurs; & un Poëte philoſophe qui l'a embellie dans tous les genres, l'a fait aimer & reſpecter des vrais Philoſophes.

Au-lieu de conteſter l'utilité & le pouvoir de la Poéſie, on a cherché les cauſes de ce pouvoir & les moyens de l'aſſurer. Si nous avons jamais une Poétique fondée ſur la connoiſſance profonde du cœur humain, on la devra aux Philoſophes.

Au-lieu de trouver puérile & barbare, le travail d'aſſembler des ſpondées & des dactyles, ou des rimes, les Philoſophes ont vu que le retour des mêmes ſons, la meſure, l'harmonie meſurée étoient agréables, & ils ont vu les cauſes du plaiſir qu'elles nous donnent.

Les Philoſophes ont même tant d'eſtime pour la Poéſie, qu'ils ſouhaitent qu'elle s'occupe du ſoin d'embellir les vérités utiles, les principes de morale, & les vertus qui ſont la baſe & le bonheur des ſociétés. Il leur eſt démontré que les préceptes embellis par l'imagination, la meſure & l'harmonie ſont effet ſur tous les peuples, ils ſe ſouviennent que Caſſandre diſoit la vérité, mais qu'elle ceſſa de perſuader lorſqu'elle fut abandonnée d'Apollon.

218. Vainqueur des deux rivaux qui règnoient ſur la ſcène.

Perſonne n'admire plus que moi les belles Tragédies de Racine, & le génie de ce grand-homme, dont la réputation augmente dans toute l'Europe, à meſure que le goût eſt plus éclairé.

Perſonne n'admire plus que moi le génie & les belles Scènes de Corneille. Le reſpect qu'on a en France pour ſes ouvrages, honore la Nation; un peuple chez lequel il n'y auroit pas de grandeur d'ame, auroit moins d'admiration pour Corneille.

Mais j'avoue que je préfère à leurs Tragédies celles de M. de Voltaire : cette opinion eſt plus répandue qu'avouée; ce qui le prouve, c'eſt que les Tragédies de M. de Voltaire ſont plus ſouvent repréſentées que celles de Racine & de Corneille. On va frémir à Mahomet, à Sémiramis; on va fondre en larmes à Tancrède, à Zaïre; & on revient dire par habitude, que rien ne peut égaler Corneille & Racine.

On convient d'abord qu'ils ſont moins pathétiques que M. de Voltaire. C'eſt avouer que celui-ci a mieux conçu la Tragédie; qu'il a plus d'enthouſiaſme, & qu'il a fait parler les paſſions avec plus de véhémence & d'énergie. Il me ſemble qu'il eſt celui de tous les Poëtes Tragiques, qui eſt Tragique préciſément autant qu'il faut l'être.

Ses Tragédies ont plus d'action que celles de Racine, & que la plupart de celles de Corneille. Ses cinquièmes Actes ſont plus remplis & plus Tragiques que ceux de Racine; ils ſont préparés par des moyens plus ſimples que ceux de Corneille.

Chez M. de Voltaire le ſujet des Tragédies eſt d'un intérêt plus général, le moment de l'action a quelque choſe de plus grand, de plus impoſant. Le moment de Mahomet eſt une révolution dans les Empires & les opinions de l'Orient. Celui de l'Orphelin de la Chine

eſt la chûte de l'Empire, le plus ancien, le plus étendu, le plus policé de la Terre, &c.

M. de Voltaire a mis plus de ſpectacle dans ſes Tragédies, & n'en met point trop.

On trouve dans les perſonnages de M. de Voltaire d'auſſi beaux caractères que dans ceux de Corneille & de Racine; on peut oppoſer à tout, Alvarès, Mahomet, Oroſmane, Sémiramis, Idamé & le Céſar naiſſant de Rome ſauvée.

Quant aux caractètes des Nations, M. de Voltaire a peint les Romains avec autant d'élévation, mais avec plus de vérité & de ſimplicité que Corneille.

Brumoi & quelqu'autres Critiques eſtimés, ont reproché à Racine de n'avoir peint que nos mœurs ſous des noms étrangers, ce n'eſt guères en effet que dans Athalie que ce grand Poëte a ſçu donner à ſes perſonnages le ſtyle, le ton, les tours, les opinions, les idées, les ſentiments qui convenoient le plus aux lieux & aux tems où vivoient ces Perſonnages. Racine étoit nourri de la lecture de la Bible, & il ſçavoit parler la langue de Jéruſalem comme celle de Verſailles.

M. de Voltaire qui ſçait ſi bien l'hiſtoire de tous les lieux & de tous les ſiècles, a peint avec force les Chinois, les Grecs, les Arabes, les Tartares, les Eſpagnols, la Chevalerie, &c.

Perſonne n'a ſaiſi auſſi ſouvent que lui ces nuances que la ſeule différence des lieux donne à des ſentiments communs à tous les hommes.

C'eſt un mérite qui échappe quelquefois à la repré-

ſentation, mais il eſt ſenti vivement par des Lecteurs qui connoiſſent l'hiſtoire, & dans l'hiſtoire les détails des mœurs.

M. de Voltaire choiſit, ſoutient, arrange ſon plan, pour graver dans l'eſprit des hommes une opinion utile, une grande vérité. Mahomet effraie ſur les dangers du fanatiſme. Alzire indigne contre l'intolérance. L'Orphelin de la Chine fait ſentir l'avantage des Nations polies & ſavantes, ſur les peuples qui ne ſont que guerriers. Sémiramis donne l'horreur des crimes ſecrets, &c.

Les Tragédies de M. de Voltaire inſpirent plus que toutes les Tragédies anciennes & modernes, l'humanité & la bienfaiſance.

Il eſt celui de tous les Poëtes Tragiques qui répand le plus de lumières & la ſaine philoſophie.

Son dialogue eſt plus vif & plus coupé que celui de Racine.

Son dialogue ne dégénère jamais en diſpute ſubtile comme celui de Corneille.

M. de Voltaire a ſouvent la force de Corneille, & preſque toujours l'élégance de Racine.

Ses vers ont plus d'harmonie & de ſentiment que ceux de Corneille, &c.

Il a des ſituations plus frappantes & des coups de Théâtre plus heureux que Racine.

Ses pièces ont plus de régularité que celles de Corneille, &c.

219. Sages cultivateurs, dans vos humbles aſyles.

Il y a dans ce morceau ſept ou huit vers imités ou traduirs de M. Haller.

221. Riche pour l'indigent, & pauvre pour lui-même.

Ce vers eſt traduit de M. Haller.

224. On vit dans mon château la Veuve & l'Orphelin.

J'ai vu quelques Villages de ma Province plongés dans la pareſſe, & réduits à la plus extrême pauvreté, & j'y ai vu régner depuis l'activité & l'aiſance; Madame la Préſidente de Neuvron y avoit établi des métiers pour les vieillards, les femmes & les enfants, & leurs ſeuls ouvrages payoienr les impôts. C'eſt en rendant le pauvre meilleur, c'eſt en lui inſpirant le goût du travail, qu'on le tire de la miſère; il ne faut être que machinalement ſenſible à la pitié pour faire l'aumône, mais il faut être bon & éclairé pour faire le bien.

225. Et j'ai pour volupté
Ce charme que le ciel attache à la bonté.

Tous les ſentiments qui naiſſent de l'averſion ſont pénibles; la haîne, l'envie, la colère, l'indignation, &c. troublent l'ame & le corps, ſont des modes de la douleur; les deſirs, les eſpérances que donnent ces paſſions, ne ſont jamais accompagnés d'une douce joie, & leurs jouiſſances mêmes ne ſont jamais pures.

Tous les modes du ſentiment d'amour ſont des ſenti-

ments agréables, l'homme eſt heureux pendant leur durée; les deſirs, les eſpérances qui naiſſent de ces ſentiments, ſont des émotions douces, également utiles au bonheur & à la ſanté, leurs jouiſſances ſont délicieuſes.

L'humanité eſt l'amour de nos ſemblables; la bonté n'eſt que cet amour aſſez vif pour être forcé de ſe manifeſter; la généroſité n'eſt que cet amour aſſez puiſſant pour nous faire faire des ſacrifices.

L'inſtinct, l'organiſation ſans doute concourent juſqu'à un certain point à nous donner ce ſentiment d'humanité; mais il naît principalement de l'eſpérance des biens que nous pouvons recevoir des hommes; il naît de l'eſpérance d'augmenter par leurs ſecours notre puiſſance, nos jouiſſances, notre ſécurité, &c. Cette eſpérance peut être plus ou moins fondée; les biens que nous attendons de la ſociété ſont plus ou moins grands, nous naiſſons plus ou moins ſenſibles à l'amour, à la pitié, &c. Auſſi le ſentiment d'humanité, la bonté, la généroſité, varient ſelon les lieux, les circonſtances du climat, du gouvernement, des opinions religieuſes, &c. Si ces ſentiments naiſſent en nous de l'eſpérance d'augmenter notre pouvoir, la ſomme de nos biens, &c. ils ne ceſſent pas toujours avec cette eſpérance; l'amitié, la bienveillance durent ſouvent plus long-tems que leurs cauſes. On aime parce qu'il y a du plaiſir à aimer: on cherche à entretenir ce plaiſir par des illuſions; ce n'eſt pas ſeulement à ſa maitreſſe, c'eſt à ſon ami, à ſa patrie, à la ſociété, que le beſoin d'aimer prête des charmes.

Ce beſoin d'aimer, d'être bon, généreux, devient l'habitude d'une ame noble & tendre, la détermine dans

ſes actions, ſe mêle à tous ſes penchants. Souvent il fait taire l'intérêt perſonnel, & les paſſions baſſes qui nous iſolent & nous concentrent.

La bienveillance, la bonté, la généroſité peuvent faire le charme de tous les âges, mais elles donnent aux vieillards les ſeules jouiſſances vives & pures qu'ils puiſſent connoître encore ; c'eſt par elles qu'ils repouſſent la langueur, la puſillanimité, les paſſions triſtes qui ſont leur partage. Pour ſentir agréablement la vie, il faut qu'ils vivent, pour ainſi dire, d'une vie empruntée ; c'eſt à l'humanité à la leur donner. Les chaînes particulières ſe relâchent dans la vieilleſſe, on eſt ami moins zélé, parent moins tendre, &c. Mais en faiſant du bien on eſt homme encore ; on ſe ranime au plaiſir des autres, on vit & on aime.

L'ABÉNAKI,

SARATH....,

ZIMÉO.

CONTES.

L'ABÉNAKI.

PENDANT les dernières guerres de l'Amérique, une troupe de Sauvages Abénakis défit un détachement Anglois; les vaincus ne purent échapper à des ennemis plus légers qu'eux à la courſe, & acharnés à les pourſuivre; ils furent traités avec une barbarie dont il y a peu d'exemples, même dans ces contrées.

Un jeune Officier Anglois, preſſé par deux Sauvages qui l'abordoient la hache levée, n'eſpéroit plus ſe dérober à la mort, & ſongeoit ſeulement à vendre chèrement ſa vie. Dans le même temps un vieux Sauvage armé d'un arc s'approche de lui & ſe diſpoſe à le percer d'une flèche; mais après l'avoir ajuſté, tout d'un coup il abaiſſe ſon arc, & court ſe jetter entre le jeune Officier & les deux Barbares qui alloient le maſſacrer; ceux-ci ſe retirèrent avec reſpect.

Le vieillard prit l'Anglois par la main, le raſſura par ſes careſſes, & le conduiſit à ſa cabane, où il le traita toujours avec une douceur qui ne

ſe démentit jamais ; il en fit moins ſon eſclave que ſon compagnon ; il lui apprit la langue des Abénakis, & les arts groſſiers en uſage chez ces peuples. Ils vivoient fort contents l'un de l'autre. Une ſeule choſe donnoit de l'inquiétude au jeune Anglois ; quelquefois le vieillard fixoit les yeux ſur lui, & après l'avoir regardé, il laiſſoit tomber des larmes.

Cependant, au retour du printems, les Sauvages reprirent les armes & ſe mirent en campagne.

Le vieillard, qui étoit encore aſſez robuſte pour ſupporter les fatigues de la guerre, partit avec eux accompagné de ſon priſonnier.

Les Abénakis firent une marche de plus de deux cents lieues à travers les forêts ; enfin ils arrivèrent à une plaine où ils découvrirent un camp d'Anglois. Le vieux Sauvage le fit voir au jeune homme en obſervant ſa contenance.

Voilà tes frères, lui dit-il, les voilà qui nous attendent pour nous combattre. Écoute, je t'ai ſauvé la vie, je t'ai appris à faire un canot, un arc, des flèches, à ſurprendre l'orignal dans la forêt, à manier la hache, & à enlever la chevelure à l'ennemi. Qu'étois-tu, lorſque je t'ai conduit dans ma cabane ? tes mains étoient celles

d'un enfant, elles ne ſervoient ni à te nourrir, ni à te défendre; ton ame étoit dans la nuit, tu ne ſçavois rien, tu me dois tout. Serois-tu aſſez ingrat pour te réunir à tes frères, & pour lever la hache contre nous?

L'Anglois proteſta qu'il aimeroit mieux perdre mille fois la vie, que de verſer le ſang d'un Abénaki.

Le Sauvage mit les deux mains ſur ſon viſage en baiſſant la tête, & après avoir été quelque temps dans cette attitude, il regarda le jeune Anglois, & lui dit d'un ton mêlé de tendreſſe & de douleur, As-tu un père? Il vivoit encore, dit le jeune homme, lorſque j'ai quitté ma patrie. Oh, qu'il eſt malheureux! s'écria le Sauvage; & après un moment de ſilence, il ajouta: Sais-tu que j'ai été père?... Je ne le ſuis plus. J'ai vu mon fils tomber dans le combat, il étoit à mon côté, je l'ai vu mourir en homme; il étoit couvert de bleſſures, mon fils, quand il eſt tombé. Mais je l'ai vengé... Oui, je l'ai vengé. Il prononça ces mots avec force. Tout ſon corps trembloit. Il étoit preſque étouffé par des gémiſſements qu'il ne vouloit pas laiſſer échapper. Ses yeux étoient égarés, ſes larmes ne couloient pas. Il ſe calma peu à peu, & ſe tournant vers l'orient où

le ſoleil alloit ſe lever, il dit au jeune Anglois : Vois-tu ce beau ciel reſplendiſſant de lumière ? As-tu du plaiſir à le regarder ? Oui, dit l'Anglois, j'ai du plaiſir à regarder ce beau ciel. Eh bien !.... je n'en ai plus, dit le Sauvage, en verſant un torrent de larmes. Un moment après, il montre au jeune homme un manglier qui étoit en fleurs. Vois-tu ce bel arbre, lui dit-il ? as-tu du plaiſir à le regarder ? Oui, j'ai du plaiſir à le regarder. Je n'en ai plus, reprit le Sauvage avec précipitation ; & il ajouta tout de ſuite : Pars, va dans ton pays, afin que ton père ait encore du plaiſir à voir le ſoleil qui ſe lève, & les fleurs du printems.

J'etois enchanté du ſpectacle touchant de cet amour coujugal

J. M. Moreau del.

B. L. Prevost Sculp.

SARA TH....

Il y avoit plus de cinq ans que j'avois achevé mes voyages, & qu'après avoir étudié l'homme dans les différentes parties de l'Europe, dans les grandes villes, dans les cours, dans les états de la vie les plus enviés, j'étois perſuadé que les pays que j'avois vus, & le mien même, n'étoient pas la patrie du bonheur & de la raiſon. Ma famille vouloit me marier : mon père ſe flattoit de me trouver une femme qui me feroit oublier une parente que j'avois aimée dans mon enfance, & que la mort m'avoit enlevée : en attendant, il vouloit que je m'occupaſſe des biens qui devoient m'être cédés au moment de mon mariage ; il me fit partir pour le nord de l'Écoſſe, où nous poſſédons une terre aux environs d'Aberdeen ; je me mis en chemin vers la fin du printems, & dans les plus beaux moments de l'année. Le ſoleil étoit prêt à ſe coucher lorſque j'arrivai à huit milles d'Hamſtead (c'eſt le nom de cette cam-

pagne). Je ſçavois qu'elle étoit mal bâtie & mal meublée, & que je ne pouvois y trouver qu'un mauvais ſouper & un méchant lit; j'étois fatigué, & j'avois faim; je me déterminai à paſſer la nuit dans une métairie qui, par ſa ſituation & par un certain air de commodité, de propreté & d'abondance champêtre, avoit fixé mon attention.

Cette ferme étoit placée ſur le penchant d'un côteau qui la garantiſſoit du vent d'oueſt, ſi violent dans ces contrées; elle étoit à cent toiſes d'une petite rivière qui coule dans un joli vallon: des prairies artificielles, des vergers remplis de pommiers à cidre, des champs couverts de légumes l'environnoient; il y avoit à quelque diſtance de la maiſon un petit bois de hêtre; des chevaux, des bœufs, des brebis paiſſoient dans le vallon & ſur les côteaux: quatre enfants de la plus agréable figure jouoient dans une cour peuplée de volaille de toute eſpèce: à la porte de la cour je vis une femme de l'âge de vingt-cinq à trente ans; elle étoit blonde & fraîche, quoiqu'un peu hâlée; elle avoit de grands yeux noirs & une gorge très-blanche qu'elle laiſſoit voir toute entière, en donnant à tetter à un enfant de cinq

ou ſix mois. Il me ſembla que les traits de cette charmante payſanne ne m'étoient pas inconnus: je lui demandai à qui appartenoit cette ferme, & ſi mes gens & moi nous pouvions y paſſer la nuit: je l'aſſurai que mes hôtes ſeroient très-contents de nous. Elle me répondit que la ferme appartenoit à ſon mari; que perſonne ne logeoit chez eux pour de l'argent; mais qu'ils recevoient de leur mieux les Étrangers de toute ſorte d'états. Elle m'invita ſur-le-champ à deſcendre de cheval, & me conduiſit ſans cérémonie à la chambre qu'elle me deſtinoit. Cette chambre étoit agréable; les meubles en étoient ſimples & propres: de la fenêtre la vue s'étendoit & s'enfonçoit dans le vallon, en ſuivant le cours & les détours de la petite rivière.

Sara Philips (c'étoit ainſi que s'appelloit la jolie fermière) me dit qu'elle alloit préparer mon ſouper; qu'en attendant j'avois à choiſir de me repoſer dans ma chambre, ou dans le jardin ſur un banc de gazon qui étoit ſous des arbres, auprès d'une petite fontaine. La ſoirée étoit belle, l'air avoit été brûlant pendant le jour; je choiſis de me rendre dans le jardin. Vous avez raiſon, me dit la fermière, & vous allez goûter deux de nos

grands plaiſirs, le frais après la chaleur, & le repos après la fatigue : ſi cependant vous vouliez lire en attendant votre ſouper, voilà des livres : en diſant ces mots, elle me montroit un cabinet où j'entrai.

J'étois curieux de voir la bibliothèque d'un payſan ; je m'attendois à y trouver quelques-uns de ces petits romans barbares qui nous viennent des Provençaux, & des livres de dévotion : je vis d'abord les Ouvrages de Tull, & à-peu-près tout ce qu'on a écrit de mieux ſur l'Agriculture : je fus étonné de trouver là les Mémoires de l'Académie de Rennes, livre excellent, mais écrit dans une langue qui devoit être inconnue à mes hôtes : bientôt je ne doutai plus qu'ils n'entendiſſent le François, lorſque je vis ſur une tablette les *Eſſais de Montagne*, *le Droit naturel*, & le Poëme de *la Loi naturelle* : je vis auſſi une traduction Françoiſe du *Prædium Ruſticum*, Poëme du Jéſuite Vanières. Le reſte de la bibliothèque étoit dans notre langue ; c'étoient *les Caractériſtiques du Lord Shaftesbury*, *le Syſtême moral d'Hutcheſon*, &c. Quoi ! diſois-je, des livres de Philoſophie chez des payſans ! les meilleurs Philoſophes Anglois & François dans une métairie auprès d'Hamſtead ! ils

doivent être bien étonnés de ſe trouver là ! quel uſage peuvent faire ces bonnes gens de tous ces livres ! ils appartiennent ſans doute à quelque Gentilhomme du voiſinage, qui, charmé de cette campagne, ou peut-être de cette fermière, vient paſſer ici le temps de la belle ſaiſon. J'achevai enſuite la revue de la bibliothèque ; je n'y vis plus que quelques livres de Méchanique & de Médecine-Pratique, les romans de Richardſon, des traductions des Idylles de Théocrite, des Églogues & des Géorgiques de Virgile, des Poéſies de Tibulle, de Geſner & de Haller : je ne vis des Ouvrages de nos Poëtes, que les Paſtorales de Philips, les Délices de la vie champêtre, par Cowley, quelques morceaux de Spencer, la Fable de Philemon & Baucis, par Dryden, & les Saiſons de Thomſon : je pris le Poëme de *la Loi naturelle*, & j'allai le lire ſur le banc de gazon.

Je m'étois à peine aſſis que j'entendis de grands cris autour de la maiſon. Les enfants, qui m'avoient ſuivi dans le jardin & qui m'examinoient curieuſement, coururent à la porte ; j'y vis courir la fermière : ils alloient au-devant d'un chariot vuide qui entroit dans la cour : ce chariot étoit conduit par le fermier, qui revenoit d'Aberdeen,

où il avoit été vendre du ſeigle, & où ſes affaires l'avoient retenu quelques jours. Je connus aiſément le maître du logis à la manière dont il fut reçu ; ſa femme l'embraſſa tendrement ; elle prit deux de ſes enfants ſur ſes bras ; elle les éleva juſqu'aux joues de leur père qui ſe laiſſa baiſer : il tenoit en même temps par les mains deux autres de ſes enfants, qui attendoient leur tour de le baiſer auſſi. Après ces douces careſſes, ils vinrent tous vers le jardin, & j'allai au-devant d'eux. Le fermier étoit un homme de trente ans, fort bien fait ; ſon viſage étoit aſſez beau, & ſa phyſionomie étoit noble & tendre : il me remercia de la préférence que j'avois donnée à ſa maiſon pour y paſſer la nuit. Ils me quittèrent enſuite, & je les vis entrer dans une chambre qui donnoit ſur le jardin & dont la fenêtre étoit ouverte : ils allèrent enſemble vers un berceau où repoſoit leur cinquième enfant : ils ſe courboient tous deux ſur le berceau, & tour-à-tour regardoient l'enfant & ſe regardoient en ſe tenant par la main, & en ſouriant. J'étois enchanté du ſpectacle touchant de cet amour conjugal & de cette tendreſſe paternelle.

Le ſouper étant prêt, nous allâmes nous mettre

à table : mes hôtes me demandèrent la permiſſion de faire manger leurs domeſtiques & même les miens avec moi ; j'y conſentis. La table étoit ſervie proprement ; elle étoit couverte de poudings & de légumes, & d'un rôti de bœuf : tous ces mets avoient le meilleur air du monde ; les ſièges étoient commodes ; mais il n'y avoit qu'un fauteuil, qui étoit deſtiné à un vieillard qu'on me préſenta : c'étoit le père du fermier ; il me fit un accueil fort honnête, & nous nous aſsîmes.

J'étois auprès de la fermière ; je remarquai qu'elle envoya une jeune ſervante ſe placer auprès d'un jeune berger ; je demandai ſi c'étoient de nouveaux mariés. Ils ne ſont pas mariés, dit-elle ; mais ils s'aiment, ils ne ſe ſont pas vus de la journée, & ils auront du plaiſir à être aſſis l'un auprès de l'autre. Je vis qu'elle envoyoit à un de ſes valets un plat qu'il aimoit beaucoup, & qui étoit là pour lui ſeul : elle fit donner du cidre à ceux dont les travaux avoient été les plus pénibles : elle rendoit raiſon du choix des mets qui étoient ſervis ; elle diſoit, pourquoi, ce jour-là, certains légumes ne paroiſſoient pas ſur la table, pourquoi elle en avoit préféré d'autres, pourquoi elle avoit donné un certain aſſaiſonnement : c'é-

toit toujours pour augmenter le plaiſir du ſouper qu'elle avoit tout fait. Cette femme me paroiſſoit ſingulière; le fermier avoit les mêmes attentions & les mêmes recherches ſur les plaiſirs de la table. Le repas étoit ſimple & excellent; les convives étoient ſobres & ſenſuels; l'égalité régnoit dans cette maiſon; les domeſtiques étoient familiers avec les maîtres; ils ne leur montroient pas du reſpect, mais beaucoup de zèle & d'amour.

Lorſqu'on eut un peu calmé la faim, on ſe parla: le fermier me fit des queſtions ſur le payſage des lieux que j'avois traverſés; il me vanta celui des environs de ſa métairie, & me preſſa de reſter le lendemain pour le voir. Sa femme & lui s'occupoient de moi, ſans oublier leurs domeſtiques; ils louoient les uns de leur gaité dans le travail, les autres d'un ſervice qu'ils avoient rendu: ils leur parloient de la beauté du jour, du chant du roſſignol, des fleurs, des eſpérances de la moiſſon, de leurs amours: les domeſtiques ſe parloient entr'eux de ces plaiſirs charmants, & tous paroiſſoient les ſentir.

C'étoit ſur-tout du vieux père qu'on étoit occupé; je n'avois jamais vu de vieillard plus affable,

plus gai : je le dis à la fermière. Monſieur, me dit-elle, ce ſont les vieillards qu'on néglige qui ont de l'humeur ; dès qu'on veut bien les compter encore pour quelque choſe ils en ſçavent gré & ils ſont doux. Je vis qu'on exhortoit le bon homme à boire ; j'en fus un peu étonné. Monſieur, me dit la fermière, je crois que dans le cours de la vie il faut s'occuper du ſoin de retarder la vieilleſſe, mais qu'il faut ſe borner dans la vieilleſſe à rappeller le ſentiment de la vie. Ces réponſes me ſurprenoient ; je ne doutai plus que la bibliothèque ne fût à l'uſage de mes hôtes, & je leur parlai de leurs livres. Ils me répondirent avec eſprit. Je me récriai ſur l'étonnement que me cauſoient leurs lumières, & ſur-tout celles de Sara. Quoi ! diſois-je, une jeune femme ! à la campagne !..... Oh ! vous ne connoiſſez pas Sara, me dit le vieillard, qui commençoit à être un peu ivre ; ô le divin cœur ! le divin cœur ! Si vous ſçaviez ce qu'elle a quitté pour nous ! oh ! ſi je pouvois me lever j'irois lui baiſer les pieds. Sara me parut craindre l'indiſcrétion de ſon beau-père ; elle étoit embarraſſée, elle rougiſſoit. Philips (c'étoit le nom de ſon mari) pria inſtamment le vieillard de ne pas révéler un ſecret qu'il avoit

promis de garder. Je ne dirai rien, dit le bon homme, je ne dirai rien : une fille ſi belle ! qui avoit tant de richeſſes ! qui eſt ſi ſçavante ! cela vous lève une gerbe ! Aujourd'hui qu'elle mène quelquefois un chariot, ſonge-t-elle à ſon carroſſe !... La fermière ſe leva, fit ôter les plats & apporter le deſſert : il étoit compoſé de fraiſes très-parfumées, de groſeilles, de ceriſes & d'excellente crême. En même-temps de jeunes ſervantes jonchoient de fleurs les environs de la table, & en bordoient les plats.

Ce ſpectacle réjouit le bon vieillard ; &, ſoit qu'il s'en occupât, ſoit qu'il craignît de déplaire à ſa belle-fille, il ſe tut. Je n'ai pas fait apporter des fleurs au premier ſervice, me dit Sara, parce qu'alors l'odeur des mets eſt très-agréable ; mais dès qu'on ne veut plus en manger, on ne veut plus les ſentir, & c'eſt alors qu'on aime le parfum des fleurs. J'admirois l'intelligence de Sara dans l'art de rendre les ſenſations agréables plus agréables encore, & combien elle trouvoit de voluptés ſans s'écarter de la plus ſimple nature. Philips & Sara me paroiſſoient ſi vivement occupés l'un de l'autre, ſi remplis d'attentions, ſi heureux ! Je n'ai jamais vu d'union ſi délicieuſe, parce qu'il

eſt

eſt fort rare de trouver entre deux perſonnes les rapports qui étoient entre eux : ils avoient le même degré de ſenſibilité, les mêmes goûts, les mêmes opinions.

Peu de tems après le ſouper, mes hôtes me conduiſirent à ma chambre ; Philips me fit remarquer la beauté de la nuit, l'or étincelant des aſtres, le ſilence de ce moment où la nature commande le repos. Sara ne manqua pas d'aller voir ſes enfants ; Philips donna ſes ordres, fit la viſite de ſes écuries, & le couple heureux alla partager un aſſez bon lit.

J'eus quelque peine à m'endormir : tout ce que je venois de voir me paroiſſoit un ſonge ; mais c'étoit un ſonge que j'aurois voulu faire durer toute ma vie.

Je m'éveillai aſſez matin ; mais je ne me ſentois point du tout preſſé de partir : j'adorois mes hôtes ; leur demeure, leur genre de vie, l'union des domeſtiques, la ſérénité, la gaité qui régnoient dans la maiſon, tout m'enchantoit. Pour peu qu'on n'ait ni le cœur ni l'eſprit mal faits, on ſe trouve ſi bien auprès de la vertu heureuſe ! le ſpectacle de ſes plaiſirs eſt ſi doux ! Je me levai cependant, mais pénétré du regret de quitter la charmante métairie.

Dès que je fus habillé, je deſcendis dans la cour, où je trouvai Philips & Sara. Le ſoleil venoit de ſe lever ; le ciel conſervoit encore une légère nuance de ce jaune brillant qui ſuccède à la blancheur que lui donne le crépuſcule, & qui précède ce bleu ſombre qu'il prend pendant le jour. On reſpiroit le parfum des arbres & des plantes, & ce vent frais qui ſuit le lever du ſoleil; la campagne, les hommes & les animaux reprenoient le mouvement ; les troupeaux ſortoient de l'étable, les pigeons de la volière, & les poules ſe répandoient dans la cour ; les domeſtiques ſe diſpoſoient au travail. J'avoue que pour la premiere fois de ma vie je ſentis bien le plaiſir de voir commencer le jour, & je ſuis perſuadé que Philips & Sara, malgré les ſoins dont ils s'occupoient alors, n'étoient pas inſenſibles à ce plaiſir.

Je remarquai que dans la diſtribution du travail, ils affectoient de placer toujours pluſieurs ouvriers enſemble : ils diſoient même aux bergers de conduire leurs troupeaux dans de certains lieux, voiſins de ceux où travailloient les autres domeſtiques. Cette attention me parut ſingulière; je le dis à Sara. Les hommes égaient, me dit-elle, le travail qu'ils font enſemble ; la joie d'un ſeul

ſe communique à tous ; ſi un berger joue de la flûte, un autre chante : pluſieurs laboureurs qui conduiſent leurs charrues dans des champs voiſins, compagnons dans les mêmes peines, les adouciſſent l'un avec l'autre ; ils ſe parlent de leurs eſpérances, ils s'uniſſent dans l'égalité de leur ſort. Eh ! n'avez-vous jamais vu ceux des travaux champêtres qui ſont communs à un plus grand nombre d'hommes raſſemblés, comme une fenaiſon, une tondaiſon, une moiſſon ? C'eſt-là où, malgré l'ardeur du ſoleil, la ſoif, la ſueur, la fatigue exceſſive, vous voyez le plaiſir, vous entendez des cris de joie.

Philips prit la parole. Je crois, Monſieur, dit-il, qu'il y a de certains plaiſirs qui pour être bien ſentis, veulent être goûtés avec pluſieurs hommes qui en jouiſſent en même-temps. Plus les ſalles de ſpectacles ſont remplies, plus les émotions y ſont vives & agréables, & il en eſt ainſi de tous les plaiſirs qui naiſſent en nous de l'admiration. Or, qu'y a-t-il que l'on puiſſe admirer davantage & plus ſouvent que cette terre, ce ciel, ces eaux, ces bois, ces prés, toutes les graces & toutes les richeſſes de la campagne ? Je crois, continua Philips, que les biens que la nature donne à tous

en communauté, ſont préciſément ceux qui augmentent de prix quand ils ſont goûtés à la fois par un grand nombre. On aime à partager le plaiſir d'un beau jour, d'une vue agréable, du parfum des fleurs, parce que ce partage n'ôte rien. Oui, dit Sara, & dès que le partage n'ôte rien au plaiſir, il l'augmente. Les Poëtes ont trop vanté les charmes de la ſolitude en parlant des délices de la campagne. Il ſemble quelquefois, à les entendre, qu'on ne puiſſe bien jouir de ces délices que loin des hommes; mais c'eſt des hommes de la cour & de la ville qu'ils ont voulu parler, c'eſt-à-dire, des hommes dont l'ame ſèche, dure ou frivole auroit été inſenſible au charme de la nature. Une preuve certaine que les Poëtes ſentoient le beſoin de communiquer leur plaiſir pour l'augmenter, c'eſt qu'ils ont peint les beautés qu'ils admiroient, & qu'ils ont voulu tranſmettre les impreſſions qu'ils avoient reçues juſqu'à la dernière poſtérité.

Cette converſation, ſi délicieuſe pour moi, fut interrompue par les faneurs qui ſortirent en troupe de la maiſon: ils étoient accompagnés par l'aîné des enfants de Sara, qui portoit un rateau; & jamais Roi n'a été ſi fier de ſon ſceptre, que

cet enfant l'étoit de ſon rateau. Vous voyez, dit la mère, commencer le plaiſir d'être utile, & le noviciat de l'agriculture.

Tout ce que vous dites & tout ce que je vois, divine Sara, lui répondis-je, m'inſpire pour votre mari & pour vous le reſpect le plus profond & l'admiration la plus vive; je voudrois paſſer entre vous le reſte de ma vie, & mériter l'amitié de l'un & de l'autre. Votre voiſinage me rend précieux un bien dont je ne tenois pas compte; j'y viendrai ſouvent pour jouir de votre converſation & du ſpectacle des vertus & des plaiſirs vrais que vous raſſemblez dans votre maiſon. Peut-être, divine Sara, vous ferez-vous connoître davantage: vous me direz peut-être ce que le père de Philips avoit tant d'envie de me dire. J'ai vu par l'attendriſſement de ce bon vieillard, & par les marques de reſpect qu'il vouloit vous donner, que plus inſtruit de ce que vous êtes & des circonſtances qui vous ont conduite dans cette métairie, je n'aurai que de nouvelles raiſons de vous eſtimer. Je le crois, dit Sara; la manière dont vous jugez de nous & de notre genre de vie, me fait penſer que vous êtes au-deſſus de bien des préjugés, & que vous méritez

ma confiance. Je la remerciai ſi vivement, qu'elle en fut un peu embarraſſée ; elle ſe tourna vers ſon mari & lui dit : mon cher ami, je vais parler à Monſieur de la paſſion que nous avons l'un pour l'autre ; ſon mari l'embraſſa tendrement, & nous quitta pour ſuivre les faveurs : il pria Sara de me retenir juſqu'à ſon retour & parut s'en ſéparer avec regret, quoiqu'il ne la quittât que pour quelques moments. Sara me dit qu'elle alloit donner ſes ſoins à ſes enfants & à ſon ménage ; elle me pria de l'attendre dans le jardin. Je l'y attendis long-temps ; elle vint enfin, s'aſſit avec moi ſur le banc de gazon, & commença ainſi ſon hiſtoire.

Je ſuis née dans la partie la plus méridionale de l'Angleterre, d'une maiſon fort riche, & plus illuſtre encore par ſes ſervices & par ſes titres. Je vous tairai le lieu de ma naiſſance & le nom de ma famille : on me croit morte, & je veux que mon exiſtence ſoit ignorée ; cela eſt néceſſaire pour qu'elle ſoit toujours heureuſe. J'avois ſix ans lorſque je perdis ma mère. Mon père, qui aimoit avec paſſion la Philoſophie & les lettres, & qui m'idolâtroit, ne voulut point ſe remarier & prit ſoin lui-même de mon éducation : il me

trouvoit de la ſagacité & l'amour de l'étude ; il voulut me faire part de ſes connoiſſances, & parut content de mes progrès. Mon père, un des hommes les plus éclairés de ſon ſiècle, l'étoit autant peut-être que les Philoſophes qui ont eu le plus de réputation ; c'eſt ainſi du moins que j'en ai jugé, lorſque j'ai comparé les inſtructions qu'il me donnoit avec celles que j'ai puiſées dans les livres. Il avoit au ſouverain degré le courage d'eſprit, & n'a jamais été effrayé des conſéquences d'un ſyſtême qu'il avoit adopté ou d'un parti qu'il avoit pris. Je tiens de lui ce caractère ; & les leçons qu'il m'a données ne l'ont point affoibli. Mon père étoit ſenſible aux beautés de l'art & à celles de la nature ; il avoit l'imagination vive & l'ame noble & tendre ; la philoſophie trop ſèche, celle qui dégrade l'homme ou qui le glace, ne pouvoit être la ſienne : il lui en falloit une plus favorable à l'enthouſiaſme qu'il ſentoit pour la vertu & aux plaiſirs de l'imagination. Je n'avois pas dix-huit ans, & mon père trouvoit que j'ajoutois des idées à celles qu'il m'avoit données. Je partageois auſſi ſon goût pour les lettres ; il s'amuſoit de ma converſation, je faiſois ſon bonheur ; il ne penſoit point à me

marier, & contente de mon état, je ne penſois pas à en changer.

Pendant que Sara me parloit ainſi, j'étois fort ému, je croyois la reconnoître ; il me reſtoit cependant encore quelqu'incertitude, & j'attendois avec impatience qu'elle la diſſipât. Nous paſſions, continua Sara, une très-petite partie des hivers à Londres Nous venions d'y arriver lorſqu'un jeune Ecoſſois ſe préſenta pour ſervir chez mon père. Il étoit de la figure la plus agréable, & il avoit dans la phyſionomie un caractère de ſenſibilité & d'honnêteté dont il étoit difficile de n'être pas touché.

Les payſans ſont, comme vous ſçavez, plus inſtruits en Écoſſe qu'ils ne le ſont dans le reſte de l'Europe, & ce jeune homme étoit un des mieux élevés de ſon pays. Il ne ſe diſtingua d'abord des autres domeſtiques que par un extrême attachement à ſes devoirs ; nous vîmes bientôt qu'il ſe faiſoit aimer de tous ſes compagnons & qu'il leur inſpiroit ſon zèle pour nous ; mon père ſe trouvoit mieux ſervi, & ſes gens paroiſſoient plus gais & plus heureux.

L'Écoſſois avoit toujours quelque livre à la main, dans les moments de liberté que lui laiſ-

ſoient ſes devoirs ; mon père s'apperçut que ce jeune homme avoit beaucoup d'eſprit : il voulut l'inſtruire. Mylord Dorſet, diſoit-il, a tiré Prior d'un cabaret pour en faire un des meilleurs Poëtes de l'Angleterre ; je ferai peut-être de ce domeſtique un citoyen éclairé qui ſera l'honneur de ſa patrie. Nous partîmes pour la campagne où le jeune homme nous ſuivit. Mon père avoit de fréquentes converſations avec lui. Dans une de ces converſations il apprit que le deſir de ſoulager la vieilleſſe de ſes parens, par les petites ſommes qu'il pouvoit prendre ſur ſes gages, avoit déterminé l'Écoſſois à ſervir ; ce ſentiment ſi vertueux toucha mon père au point qu'il ne m'en parla qu'en répandant des larmes ; il voulut ſur-le-champ lui donner une ſomme conſidérable que le jeune homme devoit envoyer à ſa famille ; mais combien mon père ne fut-il pas étonné lorſque ſon laquais refuſa le préſent qu'on lui vouloit faire ! Monſieur, lui dit ce jeune homme, je dois mon travail à mes parents, & le prix que j'en reçois nous ſuffit à tous ; s'ils étoient dans la miſère, j'accepterois vos bienfaits ; mais il ne leur faut qu'un peu plus d'aiſance, c'eſt à moi à la leur donner ; le ſalaire de mes peines eſt à

eux comme à moi ; qu'ils en jouiſſent ; mais ni eux ni moi nous ne nous avilirons pas en nous nourriſſant du pain de l'aumône. Mon père ne tenta pas de changer la manière de penſer de ce jeune homme ; mais il le tira de la livrée pour lui donner le ſoin de ſa bibliothèque ; il lui donna auſſi une ſorte d'inſpection ſur ſes fermiers. Dans ces deux emplois, Philips put recevoir, ſans en être humilié, le bien que mon père avoit envie de lui faire.

La bibliothèque étoit le lieu de la maiſon où j'allois le plus, & j'y trouvois ſouvent Philips. Je ne tardai pas à me plaindre lorſque je ne l'y trouvois pas toujours. Il ne m'y voyoit jamais entrer ſans une émotion dont je m'apperçus & qui porta dans mon cœnr ces ſentiments qui me ſont aujourd'hui ſi chers & auxquels je dois le bonheur de ma vie. J'étois trop éclairée pour ne pas ſentir les conſéquences de ma paſſion ; mais bientôt je ne fis uſage de mes lumières que pour la ſervir & non pour la combattre. Je craignois & reſpectois l'opinion des hommes ; mais, diſois-je, ils n'ont pas attaché la honte aux ſentiments : je me permis les miens. Mon père devoit être plus ſévère ; mais il devoit tout ignorer. Je

me cachai même à l'objet de ma paſſion qui ne me découvrit pas la ſienne, & qui me la laiſſa deviner. J'avois l'ame fière, élevée & ſenſible : ces caractères-là ne ſçavent point combattre l'amour ; mais ils réſiſtent à ſes foibleſſes. Philips d'ailleurs ne ſçavoit qu'aimer, & l'excès de l'amour impoſe autant de reſpect que l'inégalité des rangs.

Je paſſai deux ans heureuſe par le plaiſir d'aimer & par celui d'être aimée, & moins humiliée de mon amour que fière de ne m'y livrer qu'avec modération. J'étois heureuſe ; mais je perdis mon père ; & je ne ſçais ſi je lui aurois ſurvécu ſans ce ſentiment qui conſole de tout & dont j'étois remplie. Sara dans cet endroit fondit en larmes, & reſta quelque temps ſans parler.

C'eſt elle-même, me diſois-je alors, c'eſt elle, je n'en puis plus douter : j'étois pénétré d'attendriſſement ; j'étois prêt à me découvrir à Sara ; mais je fus arrêté par la crainte de lui ôter de la confiance & de perdre une partie de ſon hiſtoire. Elle la reprit ainſi, lorſque ſes larmes eurent ceſſé de couler.

Je vis les regrets de Philips égaler les miens,

& de plus il ſentoit ma douleur ; ſes yeux ſe mouilloient dès que je verſois des larmes ; je voyois dans ſes moindres actions l'intérêt le plus tendre ; dans les ſervices qu'il me rendoit, dans ſes diſcours, dans toutes ſes démarches & juſques dans ſon air, dans le ſon de ſa voix, je découvrois toute la paſſion que lui demandoit mon cœur, & rien qui pût alarmer ma vertu & bleſſer le reſpect qu'il devoit à mon rang. Vous jugez bien que je faiſois beaucoup de réflexions ſur les bienſéances attachées à ce rang, ſur ſes devoirs réels & ſur la ſoumiſſion qu'on doit aux mœurs, aux loix & aux uſages de ſon pays.

La philoſophie de mon père m'avoit éclairée ſur les préjugés ; mais ſa philoſophie, ſublime comme ſon cœur, ne m'avoit point appris à les mépriſer. Mes converſations avec Philips rouloient ſur ces ſujets importants par eux-mêmes, & que notre ſituation rendoit ſi intéreſſants pour nous. Quelquefois il m'échappoit de douter de la juſtice des conventions humaines, & par-conſéquent du pouvoir qu'elles devoient avoir ſur des ames éclairées. Philips alors me combattoit avec force, & il trouvoit une foule de raiſons auxquelles j'avois peine à répondre. Je crus

remarquer que, lorſqu'il avoit eu l'avantage dans ces diſputes, il étoit plus triſte qu'à l'ordinaire; je devinai auſſi le motif qui lui faiſoit embraſſer une opinion qui ne lui étoit pas favorable. Je vis que mon cher Philips, tout entier à moi, s'oubliant lui-même, me faiſoit ſans peine les ſacrifices qui devoient le plus lui coûter, & qu'il ne voyoit que mes propres avantages, mon bonheur & ma gloire.

J'aimois à parler à Philips de ſon père, de ſes vertus & de la ſorte de bonheur dont il jouiſſoit dans ſa pauvreté. Je lui faiſois des queſtions ſur le lieu de ſa demeure, ſur ſon voiſinage, ſur ſes travaux. Philips me paroiſſoit pénétré de reſpect pour la vie des laboureurs & pour les ſoins de l'agriculture. Il me parloit toujours de ma famille, & il me répétoit combien cette famille, qui m'aimoit & qui eſt ſi illuſtre en Angleterre, méritoit de moi d'égards & d'attachement. Il eſt vrai que j'éprouvois de la part de mes parents les procédés les plus honnêtes & des preuves de l'eſtime qu'ils avoient pour ma raiſon. Ils avoient fait avancer pour moi le temps où nos loix donnent aux filles le droit de diſpoſer d'elles & de leur fortune. Je me trouvois maîtreſſe de mes biens

& de moi-même ; mes parents n'étoient point inquiets de me laiſſer libre & ſeule. Mon penchant pour la philoſophie & les lettres étoit connu ; on m'avoit trouvé de l'intelligence dans les affaires, & on ne me croyoit occupée à la campagne que du ſoin de mes biens & de l'étude.

Il y avoit près d'un an que mon père étoit mort, & je n'avois pas quitté encore la terre où je l'avois vu mourir. J'ai un oncle, homme de mérite, & diſtingué dans la Chambre des Communes par ſon déſintéreſſement & par ſon éloquence : il venoit me voir quelquefois. Un jour, après avoir dîné chez moi, il me propoſa de me promener avec lui dans le parc, & là il me rappella le ſouvenir de l'amitié qui avoit toujours régné entre lui & mon père, & celle que l'un & l'autre avoient eue pour moi.

Vous connoiſſez mon fils, me dit-il, il s'eſt diſtingué dans ſes études, & depuis quelques années qu'il eſt hors de l'Angleterre, toutes les lettres que je reçois des Pays où il a voyagé, me confirment dans la bonne opinion que j'avois de lui ; il eſt de votre âge, & prêt à revenir ; je veux le marier : s'il peut vous convenir, j'aurai le plaiſir de voir vos biens ne point ſortir de

notre famille, & de vous aimer comme ma fille, après vous avoir aimée depuis long-temps comme celle de mon frère. Cette propoſition répandit le chagrin le plus amer dans mon cœur : je rougis, je pâlis, & je répondis à mon oncle avec une froideur qui dut l'offenſer. Je lui dis que je n'avois aucune envie de me marier ; que juſqu'à préſent mes occupations & mes goûts avoient ſuffi à mon bonheur ; que ſi je prenois jamais un mari, je voudrois le connoître beaucoup, & que je me déterminerois par les convenances perſonnelles plus que par toutes les autres ; mais que dans aucun temps de ma vie je n'oublierois ce que je devois à ma famille.

Mon oncle me demanda la permiſſion de m'amener ſon fils que je n'avois vu qu'au ſortir de ſon enfance, qui alors étoit d'une figure agréable, &, à ce qu'on diſoit, plein de goût pour moi. Je répondis à cette nouvelle propoſition avec une froideur que je me reprochai ; une foule d'idées ſe préſentèrent à mon eſprit & s'y ſuccédèrent avec rapidité.

Lorſque mon oncle fut parti, je m'enfonçai dans un bois obſcur où je me promenai longtemps fort agitée, marchant à grands pas, m'ar-

rêtant de temps en temps & aux moments où j'avois peine à trouver les moyens de lever certains obſtacles, ou de répondre à de certaines objections. Je tombai enfin, plutôt que je ne m'aſſis, ſur un gazon où je reſtai plongée dans la plus profonde rêverie ; je vis arriver Philips qui me cherchoit depuis long-temps. Je n'avois jamais ſenti ſi vivement le plaiſir de le voir, & la néceſſité abſolue de ne m'en ſéparer jamais. Je lui fis part des deſſeins de mon oncle, & des regrets ſincères que j'avois de déplaire à ma famille en refuſant d'accepter des propoſitions raiſonnables. Sans doute j'appuyai trop ſur mes regrets ; je me reprocherai toute ma vie la peine cruelle que je portai dans le cœur de Philips : je le vis pâlir ; un tremblement s'empara de tout ſon corps ; ſes yeux avoient un mouvement extraordinaire & de l'égarement ; il n'articuloit que quelques mots ; chaque ſyllabe lui coûtoit à prononcer. Il faut, diſoit-il, ... oui, il le faut..... c'eſt un jeune homme vertueux..... vos parents..... votre rang... il faut... il le faut. Je vis ſes yeux s'éteindre en me regardant : il tomba ſur ſes genoux en s'appuyant ſur une main. Je ne me poſſédai plus : je m'élançai pour ſoutenir mon cher

cher Philips ; je le preſſai dans mes bras en m'écriant, mon cher époux ! A ce cri ſi tendre, à ce mot ſi énergique, Philips ne me répondit rien : il ſe relevoit peu-à-peu en me regardant fixement ; ſes yeux ſe baignoient de larmes, je l'arroſois des miennes en répétant continuellement, mon cher époux, mon cher époux ! Dès que Philips eut la force de parler, il voulut combattre ma réſolution ; je l'arrêtai, je le conjurai au nom de tout mon amour, de vouloir bien m'entendre : il s'aſſit auprès de moi, en couvrant une de mes mains de ſes baiſers. Ce moment qui a décidé du bonheur de ma vie, eſt encore ſi préſent à ma penſée, que je n'en ai pas oublié la plus légère circonſtance. Voici ce que je dis à Philips.

Je ſçais tout ce que vous pouvez me dire ; je le préviens & j'y réponds. Ma paſſion pour vous n'eſt pas aveugle ; je vous connois bien, & vous êtes l'homme que me deſtinoit la nature. C'eſt ſur la convenance des perſonnes qu'elle a fondé le bonheur des mariages ; les conventions humaines y ont ſubſtitué celle des rangs. Nous ſçavons, vous & moi, combien les véritables ſages ont de reſpect pour les conventions humaines ;

elles maintiennent l'ordre dans les ſociétés. Il ne faut pas avilir le rang dans lequel on eſt né par des alliances que l'opinion condamne ; c'eſt un crime que punit le mépris des hommes, & je ne ſçaurois point ſoutenir ce mépris, même injuſte.

Faut-il donc faire céder la loi de la nature à des convenances de la ſociété ? cela peut être ; mais nous ne ſommes point dans ce cas ; cédons à nos cœurs en reſpectant les préjugés. Mes parents m'ont laiſſé deux mille guinées de rente, & trois mille guinées d'argent comptant. C'eſt cette ſomme que je veux conſerver de toute ma fortune, pour vivre avec vous & vos parents.

Ici Philips voulut m'interrompre : il me propoſa de ne point nous marier ; je l'arrêtai & lui dis : nous manquerions à la loi de la nature & à celle des hommes qui nous demandent une poſtérité ; & pourquoi ne point nous marier ? pour conſerver mes biens ? ils ne me rendent point riche dans l'état où je ſuis ; je le ſerai dans le vôtre avec la ſomme que je vais vous porter. Si j'épouſois mon couſin, nous ſerions des Gentilshommes médiocrement aiſés, & nous ſerons des Fermiers opulents. Je vais faire mon teſtament, & je

donnerai toute ma fortune à mon couſin ; enſuite je partirai pour Londres ; je ferai répandre le bruit de ma mort, & nous nous rendrons en Écoſſe, où il eſt vraiſemblable que votre père vous permettra de m'épouſer.

Philips ſe jetta à mes pieds, me conjura de différer, d'examiner, de craindre les regrets. Non, lui répondis-je, tout eſt examiné. Eh ! que pourrai-je regretter ? quels plaiſirs me donnent mes richeſſes, que ne puiſſe remplacer la nature dans l'aiſance de votre état ? Le ſpectacle d'un côteau riant & fertile réjouit plus la vue qu'un mur chargé de tableaux ; les diamants dans ma tête me pareront moins que les fleurs ; la toile de l'Inde m'habillera auſſi-bien que le Pékin ; je perdrai mon carroſſe, mais j'exercerai mes jambes ; Philips, nous aurons les commodités que demande la nature, & rien du ſuperflu qui ne peut amuſer que l'oiſiveté. Quant à mes liaiſons & à mes connoiſſances, pourrai-je les regretter lorſque je ſerai la fille de votre père & la mère de vos enfants ?

Philips m'aimoit trop, m'eſtimoit trop, il ſe rendoit trop de juſtice à lui-même pour douter plus long-temps que je ne fuſſe heureuſe dans le

nouvel état que je voulois embraſſer. Je ne vous peindrai point ſa joie, ſa reconnoiſſance & mon bonheur, lorſque je l'eus déterminé à m'épouſer. Jamais on n'a rien écrit avec plus de joie que j'en eus à écrire mon teſtament; jamais on n'acquit tout-à-coup une grande fortune avec autant de plaiſir que j'en eus à me dépouiller de la mienne.

Après avoir fini mes affaires, nous partîmes pour Londres. J'y fis répandre le bruit de ma mort, & je le rendis vraiſemblable par une adreſſe & des moyens qu'il eſt inutile de vous dire. Nous arrivâmes enfin en Écoſſe. Il y a ſept ans que j'entrai, pour la première fois, dans cette chère métairie, & que, pour la première fois, j'embraſſai les genoux de cet excellent vieillard que vous voyez ſur cette pierre ſe pénétrant des premiers rayons du ſoleil, & cherchant à ſe ranimer par les douces influences de l'aurore & du printems. Vous voyez votre fille, lui dis-je, elle vient dans votre maiſon pour y rendre votre vieilleſſe heureuſe & pour faire, toute ſa vie, le bonheur de votre fils: mon cœur m'inſpirera tout ce qu'il faut pour vous plaire à tous deux. Vous, mon mari, vous m'inſtruirez des détails du ménage; je me flatte que je ſerai une ménagère vigilante,

& que ceux qui dépendront de moi, & ceux de qui j'ai tant de plaiſir à dépendre, ſeront également contents.

Le vieillard étoit tranſporté de joie ; ce bonheur ſans doute a prolongé ſa vie. Il acquit en propre la métairie dont il n'étoit que le Fermier ; notre mariage fut conclu ; & depuis ce moment où j'ai pris le nom & l'état de l'homme que j'aime, il ne s'eſt pas écoulé une heure ſans que je m'applaudiſſe de ma deſtinée. Nous ſommes heureux, & nous pouvons nous flatter que nous le ſerons toujours autant que peut le permettre la nature.

Philips & moi nous ne faiſons uſage de nos connoiſſances, de la philoſophie de mon père & de notre amour pour les Lettres, que pour aſſurer notre bonheur. Nous ſommes attentifs à chercher tous les plaiſirs que nous permet notre ſituation, & nous nous apprenons à les goûter. Une ſource la plus ordinaire des chagrins des hommes, c'eſt qu'ils courent après des plaiſirs qui ne ſont pas faits pour eux, & qu'ils ne ſçavent point accorder leurs principes, leurs goûts, leurs occupations avec leur état & leur caractère. C'eſt une erreur dans laquelle nous ne ſommes

pas tombés. Nous ne perdrons pas notre temps en recherches vaines, en desirs inutiles, & nous n'oublierons pas de jouir. Qu'est-ce qui nous rend heureux, Philips & moi ? le témoignage de notre conscience, notre amour & les bienfaits de la nature. Nous avons des principes au-delà desquels nous ne pouvons point être entraînés par les circonstances, & que nous fortifions encore par la philosophie. Nous n'admettons que celle des Philosophes qui croient à la vertu & qui nous la font aimer ; & quand même ils se seroient trompés, nous leur rendrions graces d'entretenir en nous des illusions qui élèvent notre ame & qui l'épurent. Nous voulons penser bien des hommes, afin de les aimer : nous voulons estimer les hommes pour nous donner un motif de plus de nous rendre estimables ; nous ne voulons point d'une philosophie qui nous dégrade & qui éteint dans le cœur l'enthousiasme de l'humanité & de la vertu ; nous voulons aussi conserver dans toute leur force & tous leurs charmes les sentiments de l'amour & de l'amitié.

Il entre sans doute toujours un peu d'illusion dans ces sentiments portés à l'excès. Il est des illusions qui se dissipent enfin, & ce ne sont point

celles-là que nous voulons conſerver ; nous ſçavons leur en ſubſtituer d'autres. Philips & moi, nous ne nous croyons point parfaits ; mais nous tendons à le devenir ; nous ſommes bons & nous eſpérons nous rendre meilleurs ; nous jouiſſons de l'eſpérance du mieux dans la jouiſſance du bien ; le préſent nous contente & l'avenir nous tranſporte. Ce deſſein de ſe perfectionner l'un par l'autre, nous rend plus chers & plus néceſſaires l'un à l'autre : il nous rend nos ſentiments plus précieux en nous les rendant plus reſpectables ; il ajoute au reſpect de nous-mêmes ; il conſerve toute l'activité de nos cœurs & le délicieux enthouſiaſme de l'amour. C'eſt auſſi pour entretenir en nous la paſſion de la vertu & pour en trouver ſûrement la route que nous liſons beaucoup les Romans de Richardſon : combien de fois avons-nous fait le bien dont il nous a donné l'idée, & que peut-être nous n'aurions pas fait ſans lui ! Nous liſons auſſi beaucoup les Poëtes ; mais nous avons choiſi de préférence ceux qui nous parlent des champs où nous vivons, & de cette nature que nous aimons.

La lecture des Poéſies champêtres eſt délicieuſe pour ceux qui en ont les objets ſous les yeux. La

Poéſie anime ce qu'elle ſçait peindre : l'enthouſiaſme du Poëte ajoute toujours quelque choſe à l'enthouſiaſme du ſpectateur ; il l'empêche même de s'éteindre par l'habitude. La Poéſie nous inſpire le reſpect & l'amour pour l'antique & vénérable agriculture, pour nos occupations, pour les lieux que nous habitons. Nous nous diſons quelquefois Homere & Virgile auroient été heureux ici ; Tibulle y aimeroit Delie ; il la chanteroit & il chanteroit auſſi notre petit bois de hêtre & notre joli vallon. C'eſt aux champs que Haller & Geſner ont compoſé leurs Poéſies aimables ; & quel état de la vie ces grands hommes ont-ils préféré au nôtre ? quelles mœurs ont-ils comparées aux mœurs champêtres ? les Poëtes nous arrêtent ſur les ſenſations délicieuſes que nous recevons de la nature : ils nous apprennent même à jouir d'un grand nombre de ces ſenſations qui auroient à peine affecté nos organes & qui auroient échappé à la penſée. Tous ces hommes, qui ont parlé avec chaleur & dans leſquels abondent le ſentiment & les images, entretiennent dans l'ame le charme de la ſenſibilité & la vie ; enfin, nous avons raiſonné & ſimplifié le bonheur : nous avons mis toute notre étude à conſerver

en nous les ſentiments tendres & honnêtes, & à en jouir, ainſi que des ſenſations agréables.

Il me ſemble que c'eſt-là faire un bon uſage de la Philoſophie : elle a dégénéré de nos jours en fauſſe ſubtilité ; elle a trop ſouvent fait la ſatyre de l'homme qu'il falloit conſoler ; elle s'eſt plus appliquée à le dégrader qu'à le conduire ; elle auroit dû nous montrer les biens qui ſont à la portée des différents états de la vie & les devoirs de ces différents états. C'étoit-là le projet de mon père, & il l'eût exécuté s'il eût vécu. Il trouvoit auſſi qu'on avoit trop appris à l'homme à oublier ſes ſens & à négliger les plaiſirs ſimples & faciles qu'ils peuvent donner à tous les moments & à tous les âges de la vie. Nous nous conduiſons d'après les leçons de mon père, & nous élevons nos enfants dans ces principes : en attendant ils jouiſſent de leur enfance, & nous de leurs plaiſirs.

J'avois voulu pluſieurs fois interrompre Sara, pour me faire connoître ; mais elle avoit parlé avec tant de rapidité, qu'il ne m'avoit pas été poſſible de lui adreſſer la parole. Dès qu'elle eut fini ſon diſcours, je me jettai à ſes pieds : O Sara Th.... ! Dès que j'eus prononcé ſon nom, elle

ſe leva avec précipitation, elle s'écria : je ſuis perdue ! Non, vous ne l'êtes point, lui dis-je : vous voyez devant vous ce parent qui vous a aimée dès ſon enfance, & qui vous a pleurée amèrement : ne rougiſſez plus d'avouer votre paſſion pour un mari vertueux. Vous m'avez laiſſé votre fortune ; je ſuis prêt à vous la rendre ; acceptez-la, je vous en conjure ; mais quelque parti que vous preniez, ſoyez ſûre d'un ſecret inviolable. J'eus beaucoup de peine à calmer Sara ; elle ne ſe conſoloit pas d'avoir mis dans ſa confidence un homme qui n'y étoit pas néceſſaire. Quant à ſes biens, elle fut inébranlable ; & Philips, qui rentra un petit moment après que je me fus fait connoître, penſa comme elle.

Voyez, me diſoit-il, notre métairie, faites-en la viſite, & vous la trouverez remplie de tous les biens néceſſaires : voyez nos jardins, nos champs, nos prés, nos troupeaux, & dites s'il peut nous manquer quelque choſe ; voyez nos meubles, ne ſont-ils pas commodes ? Notre table n'eſt-elle pas ſaine & abondante ? Si nous avions plus de richeſſes, nous ne ferions plus, avec le même intérêt, ce que nous faiſons aujourd'hui ; le goût du travail ſeroit moins vif en nous ; l'ennui pren-

droit la place de nos occupations champêtres ; ſans fatigue, ſans devoirs, ſans fonctions, toujours amuſés, nous ſerions bientôt dégoûtés de ce qui nous amuſe ; ſi nous pouvions nous paſſer de nos moiſſons & de nos troupeaux, nous ſerions moins touchés de l'eſpérance d'avoir de bonnes moiſſons & de belles laines ; nous ne ſçaurions plus jouir de cette eſpérance ; nos champs, preſqu'inutiles, ou ſeulement utiles à notre ſuperflu, ſeroient moins précieux pour nous ; nous verrions la campagne avec indifférence ; & que ſçait-on ſi les autres enthouſiaſmes, qui ſont les délices de nos cœurs, ne s'éteindroient pas avec celui que nous inſpire la nature ! ſi notre ame perdoit de ſon activité, (& la vie oiſive lui en ôte toujours,) notre amour s'affoibliroit peut-être. Tous nos ſentiments nous rendent heureux ; ils ſont aſſortis à notre état, ils tiennent les uns aux autres ; notre bonheur tient à un ſyſtême bien combiné, & auquel il ne faut rien changer.

Je fis de nouveaux efforts, & je ne pus obtenir de mes vertueux parents qu'ils rentraſſent dans les biens qu'ils m'avoient cédés ; mais j'obtins d'eux qu'ils m'aimeroient, qu'ils me donneroient de leurs nouvelles, & qu'ils me permettroient

de paſſer tous les ans quelques jours dans leur métairie. Je me ſéparai, non ſans répandre des larmes, de ce couple ſi aimable & ſi éclairé. Je fus convaincu qu'il y a du bonheur & de la raiſon ſur la terre. Puiſſe cette réflexion me conduire à être heureux & raiſonnable! Quoi qu'il en ſoit, l'habitation que j'ai dans le voiſinage de mes parents m'eſt devenue chère; je me flatte bien d'y aller ſouvent, & je m'y fixerai peut-être; je la fais rebâtir. Quant aux biens que Sara m'a donnés, je n'en ferai aucun uſage pour moi; j'en répandrai les revenus ſur nos parents les plus pauvres, & les fonds retourneront un jour aux enfants de Philips & de Sara.

J'aimerai deux blancs, dit-il.

N. Moreau le jeune inv. *J. P. Le Bas Sculp.*

ZIMÉO.

Par GEORGE FILMER, *né primitif.*

LES affaires de mon commerce m'avoient conduit à la Jamaïque, la température de ce climat brûlant & humide avoit altéré ma ſanté, & je m'étois retiré dans une maiſon ſituée au penchant des montagnes, vers le centre de l'iſle; l'air y étoit plus frais, & le terrain plus ſec qu'aux environs de la ville; pluſieurs ruiſſeaux ſerpentoient autour de la montagne, qui étoit revêtue de la plus belle verdure; ces ruiſſeaux alloient ſe rendre à la mer, après avoir parcouru des prairies émaillées de fleurs & des plaines immenſes couvertes d'orangers, de cannes à ſucre, de caffiers, & d'une multitude d'habitations.

La jolie maiſon que j'occupois appartenoit à mon ami Paul Wilmouth de Philadelphie; il étoit, comme moi, né dans l'Égliſe primitive: nous avions à-peu-près la même manière de

penſer : ſa famille, compoſée d'une femme vertueuſe & de trois jeunes enfants, ajoutoit encore au plaiſir que j'avois de vivre avec lui.

Lorſque mes forces me permirent quelque exercice, je parcourois les campagnes, où je voyois une nature nouvelle & des beautés qu'on ignore en Angleterre & en Penſilvanie ; j'allois viſiter les habitations ; j'étois charmé de leur opulence ; les hôtes m'en faiſoient les honneurs avec empreſſement ; mais je remarquois je ne ſçais quoi de dur & de féroce dans leur phyſionomie & dans leurs diſcours ; leur politeſſe n'avoit rien de la bonté ; je les voyois entourés d'eſclaves qu'ils traitoient avec barbarie. Je m'informois de la manière dont ces eſclaves étoient nourris, du travail qui leur étoit impoſé, & je frémiſſois des excès de cruauté que l'avarice peut inſpirer aux hommes.

Je revenois chez mon ami l'ame abattue de triſteſſe ; mais j'y reprenois bientôt la joie : là, ſur les viſages noirs, ſur les viſages blancs, je voyois le calme & la ſérénité.

Wilmouth n'exigeoit de ſes eſclaves qu'un travail modéré ; ils travailloient pour leur compte deux jours de chaque ſemaine ; on abandonnoit

à chacun d'eux un terrain qu'il cultivoit à ſon gré, & dont il pouvoit vendre les productions. Un eſclave qui pendant dix années ſe conduiſoit en homme de bien, étoit ſûr de ſa liberté. Ces affranchis reſtoient attachés à mon ami; leur exemple donnoit de l'eſpérance aux autres; & leur inſpiroit des mœurs.

Je voyois les nègres diſtribués en petites familles, où régnoit la concorde & la gaieté; ces familles étoient unies entr'elles; tous les ſoirs en rentrant à l'habitation, j'entendois des chants, des inſtruments, je voyois des danſes; il y avoit rarement des maladies parmi ces eſclaves, peu de pareſſe, point de vol, ni ſuicide, ni complots, & aucun de ces crimes que fait commettre le déſeſpoir, & qui ruinent quelquefois nos colonies.

Il y avoit trois mois que j'étois à la Jamaïque, lorſqu'un nègre du Benin, connu ſous le nom de John, fit révolter les nègres de deux riches habitations, en maſſacra les maîtres, & ſe retira dans la montagne. Vous ſçavez que cette montagne eſt au centre de l'iſle, qu'elle eſt preſque inacceſſible, & qu'elle environne des vallées fécondes, où des nègres révoltés ſe ſont autrefois

établis ; on les appelle Nègres-marons : depuis long-temps ils ne nous font plus la guerre ; ſeulement lorſqu'il déſerte quelques eſclaves, ces nègres font des courſes pour venger les déſerteurs des mauvais traitements qu'ils ont reçus. On apprit bientôt que John avoit été choiſi pour chef des nègres-marons, & qu'il étoit ſorti des vallées avec un corps conſidérable ; l'alarme fut auſſi-tôt répandue dans la colonie ; on fit avancer des troupes vers la montagne, & on diſtribua des ſoldats dans les habitations qu'on pouvoit défendre.

Wilmouth entra un jour dans ma chambre un moment avant le lever du ſoleil. Le ciel, dit-il, punit l'homme injuſte, & voici peut-être le jour où l'innocent ſera vengé ; les nègres-marons ont ſurpris nos poſtes, ils ont taillé en pièces les troupes qui les défendoient, ils ſont déja diſperſés dans la plaine ; on attend des ſecours de la ville ; on enchaîne par-tout les eſclaves, & moi je vais armer les miens.

Nous allâmes raſſembler nos nègres, & nous leur portâmes des épées & quelques fuſils. Mes amis, leur dit Wilmouth, voilà des armes ; ſi j'ai été pour vous un maître dur, donnez-moi la mort,

mort, je l'ai méritée ; ſi je n'ai été pour vous qu'un bon père, venez défendre avec moi ma femme & mes enfants.

Les nègres jettèrent de grands cris ; ils jurèrent en montrant le ciel & mettant enſuite la main ſur la terre, qu'ils périroient tous pour nous défendre : il y en eut qui ſe donnèrent de grands coups de couteau dans les chairs, pour nous prouver combien il leur en coûtoit peu de répandre leur ſang pour nous ; d'autres alloient embraſſer les enfants de Wilmouth.

Comme John étoit maître de la plaine, il étoit impoſſible de ſe retirer à la ville ; il falloit nous défendre dans notre habitation : je propoſai aux nègres de retrancher un magaſin qui étoit à quatre cent pas de la maiſon ; ce magaſin devoit être une fortereſſe contre des ennemis ſans artillerie. Les nègres y travaillèrent ſur-le-champ, &, grace à leur zèle, l'ouvrage fut bientôt achevé.

Parmi les eſclaves de Wilmouth, il y avoit un nègre nommé Franciſque ; je l'avois trouvé abandonné ſur le rivage d'une colonie Eſpagnole : on venoit de lui couper la jambe ; une jeune négreſſe étanchoit ſon ſang, & pleuroit de l'inutilité de ſes ſoins. Elle avoit auprès d'elle un enfant de

quelques jours. Je fis porter le nègre ſur mon vaiſſeau ; la négreſſe me conjura de ne la point ſéparer de lui, & de la recevoir avec ſon enfant ; j'y conſentis. J'appris qu'ils étoient eſclaves d'un Eſpagnol, qui avoit fait à la jeune Marien (c'eſt le nom de la belle négreſſe) quelques propoſitions mal reçues, & dont Franciſque avoit voulu lui faire honte. L'Eſpagnol ſe vengea ; il prétendit que ces deux eſclaves étoient chrétiens, parce qu'on leur avoit donné, ſelon l'uſage des colonies, des noms chrétiens. Il avoit ſurpris le nègre dans quelques pratiques religieuſes en uſage au Benin ; il le fit cruellement mutiler, & ſe vanta de lui avoir fait grace. J'allai trouver cet homme barbare, je lui propoſai de me vendre ces malheureux ; il fit d'abord quelque difficulté ; mais la ſomme que je lui offrois le rendit bientôt facile. J'emmenai ces eſclaves, je les donnai à Wilmouth. Marien étoit devenue l'amie de ſa femme ; & Franciſque, par ſon eſprit, ſes connoiſſances dans l'agriculture & ſes mœurs, avoit mérité la confiance de Wilmouth & l'eſtime de tout le monde.

Il vint nous trouver à l'entrée de la nuit. Le chef des noirs, nous dit-il, eſt né au Benin ; il

adore le grand Oriſſa, le maître de la vie & le père des hommes ; il doit avoir de la juſtice & de la bonté : il vient punir les ennemis des enfants d'Oriſſa ; mais vous, dit-il, en regardant Wilmouth & moi, vous qui les avez conſolés dans leur misère, il ſçaura vous reſpecter : envoyez vers cet homme un des adorateurs d'Oriſſa, un de nos frères du Benin ; Wilmouth, qu'il aille dire aux guerriers de quels aliments tu nourris tes eſclaves, qu'il leur conte ton amitié pour nous, la paix où nous vivons, nos plaiſirs & nos fêtes ; tu verras ces guerriers tirer leurs fuſils à la terre, & jetter leurs zagaies à tes pieds.

Nous ſuivîmes le conſeil de Franciſque : on dépêcha un jeune nègre vers le chef des noirs, & en attendant ſon retour, mon ami & moi, nous nous endormîmes d'un ſommeil tranquille ; nos eſclaves veilloient autour de nous.

Le jour commençoit à paroître, lorſque je fus éveillé par des cris & un bruit de mouſqueterie qui partoit de la plaine, & de moment en moment ſembloit s'approcher : j'ouvris ma fenêtre. J'ai dit que la maiſon de Wilmouth étoit ſituée ſur le penchant de la montagne, & que la vue s'étendoit ſur une plaine immenſe coupée de

ruiſſeaux, couverte de jolies maiſons & de toutes les richeſſes que peut donner une terre féconde & bien cultivée. Le plus grand nombre des maiſons étoient en feu ; deux ou trois cent tourbillons d'une flamme rouge & ſombre, s'élevoient de la plaine juſqu'au ſommet des montagnes ; la flamme étoit arrêtée à cette hauteur par un nuage long & noir, formé des douces vapeurs du matin & de la fumée des maiſons incendiées. Mes regards en paſſant au-deſſous de ce nuage, découvroient la mer, étincelante des premiers rayons du ſoleil : ces rayons éclairoient les fleurs & la belle verdure de ces riches contrées ; ils doroient le ſommet des montagnes & le faîte des maiſons que l'incendie avoit épargnées. Je voyois dans quelques parties de la plaine des animaux paître avec ſécurité ; dans d'autres parties, les hommes & les animaux fuyoient à travers la campagne : des nègres furieux pourſuivoient le ſabre à la main mes infortunés concitoyens ; on les maſſacroit aux pieds des orangers, des caffiers, des canneliers en fleurs. J'entendois autour de notre habitation les ruiſſeaux murmurer & les oiſeaux chanter ; le bruit de la mouſqueterie, les cris des blancs égorgés & des nègres acharnés

au carnage arrivoient de la plaine jusqu'à moi; cette campagne opulente & désolée, ces riches présents de la terre, & ces ravages de la vengeance; ces beautés tranquilles de la nature & ces cris du désespoir ou de la fureur, me jettèrent dans des pensées mélancoliques & profondes; un sentiment mêlé de reconnoissance pour le grand Être & de pitié pour les hommes, me fit verser des larmes.

Je sortis de la maison avec mon ami; nous envoyâmes les femmes & les vieillards dans le magasin retranché, & nous descendîmes auprès d'un bois de cèdres, qui nous déroboit la vue d'une partie de ces scènes d'horreurs.

Nous revîmes bientôt le jeune nègre que nous avions envoyé chez les ennemis; il étoit à la tête de quatre nègres armés; ses cris, ses gestes, ses sauts nous annoncèrent de loin qu'il nous apportoit de bonnes nouvelles. O mon maître! dit il à Wilmouth, le chef des noirs est ton ami; voilà ses plus chers serviteurs qu'il t'envoie, il viendra bientôt lui-même.

Nous apprîmes que John égorgeoit sans pitié les hommes, les femmes & les enfants, dans les habitations où les nègres avoient reçus de mau-

vais traitements ; que dans les autres, il ſe contentoit de donner la liberté aux eſclaves ; mais qu'il mettoit le feu à toutes les maiſons dont les maîtres s'étoient éloignés.

Nous apprîmes en même-temps que le Gouverneur ſe diſpoſoit à faire ſortir un nouveau corps de troupes, que tous les colons qui avoient eu le temps de ſe retirer s'étoient armés, avec quelques nègres qui leur reſtoient fidèles, & que ces forces ne tarderoient pas à fondre ſur John. Nous vîmes ces nègres-marons, chargés de butin, diriger leur retraite vers la montagne ; ils prirent leur route aſſez près de notre maiſon : une trentaine d'hommes ſe détacha de cette petite armée, & s'avança vers nous ; le terrible John étoit à leur tête.

John, ou plutôt Ziméo, car les nègres-marons quittent d'abord ces noms Européens qu'on donne aux eſclaves qui arrivent dans les colonies, Ziméo étoit un jeune homme de vingt-deux ans : les ſtatues de l'Apollon & de l'Antinoüs n'ont pas des traits plus réguliers & de plus belles proportions. Je fus frappé ſur-tout de ſon air de grandeur. Je n'ai jamais vu d'homme qui me parût comme lui né pour commander aux autres : il

étoit encore animé de la chaleur du combat ; mais en nous abordant, ſes yeux exprimoient la bienveillance & la bonté : des ſentiments oppoſés ſe peignoient tour-à-tour ſur ſon viſage ; il étoit preſque dans le même moment triſte & gai, furieux & tendre. J'ai vengé ma race & moi, dit-il ; hommes de paix, n'éloignez pas vos cœurs du malheureux Ziméo : n'ayez point d'horreur du ſang qui me couvre, c'eſt celui du méchant ; c'eſt pour épouvanter le méchant que je ne donne point de bornes à ma vengeance. Qu'ils viennent de la ville, vos tigres, qu'ils viennent, & ils verront ceux qui leur reſſemblent pendus aux arbres, & entourés de leurs femmes & de leurs enfants maſſacrés : hommes de paix, n'éloignez pas vos cœurs du malheureux Ziméo.... Le mal qu'il veut vous faire eſt juſte. Il ſe tourna vers nos eſclaves, & leur dit : Choiſiſſez de me ſuivre dans la montagne, ou de reſter avec vos maîtres.

A ces mots, nos eſclaves entourèrent Ziméo, & lui parlèrent tous à la fois ; tous lui vantoient les bontés de Wilmouth & leur bonheur ; ils vouloient conduire Ziméo à leurs cabanes, & lui faire voir combien elles étoient ſaines & pourvues de commodités, ils lui montroient l'argent qu'ils

avoient acquis. Les affranchis venoient ſe vanter de leur liberté ; ils tomboient enſuite à nos pieds, & ſembloient fiers de nous baiſer les pieds en préſence de Ziméo. Tous ces nègres juroient qu'ils perdroient la vie plutôt que de ſe ſéparer de nous : tous avoient les larmes aux yeux, & parloient d'une voix entrecoupée : tous ſembloient craindre de ne pas exprimer avec aſſez de force, les ſentiments de leur amour & de leur reconnoiſſance.

Ziméo étoit attendri, agité, hors de lui-même ; ſes yeux étoient humides, il reſpiroit avec peine ; il regardoit tour-à-tour le ciel, nos eſclaves & nous. O grand Oriſſa, dieu des noirs & des blancs ! Toi qui as fait les ames, vois ces hommes reconnoiſſans, ces vrais hommes, & punis les barbares qui nous mépriſent & qui nous traitent comme nous ne traitons pas les animaux que tu as créés pour les blancs & pour nous.

Après cette exclamation, Ziméo tendit la main à Wilmouth & à moi. J'aimerai deux blancs, dit-il, oui, j'aimerai deux blancs. Mon ſort eſt entre vos mains ; toutes les richeſſes que je viens d'enlever ſeront employées à payer un ſervice que je demande.

Nous l'aſſurâmes que nous étions diſpoſés à lui rendre, ſans intérêt, tous les ſervices qui dépendroient de nous. Nous l'invitâmes à ſe repoſer : nous lui offrîmes des rafraîchiſſements. J'envoyai dire à Franciſque d'apporter du magaſin des préſents & des vivres aux nègres qui accompagnoient Ziméo. Ce chef accepta nos offres de fort bonne grace ; ſeulement il ne voulut pas entrer dans la maiſon ; il s'étendit ſur une natte à l'ombre des mangliers, qui formoient un cabinet de verdure auprès de notre habitation. Nos nègres ſe tenoient à quelque diſtance de nous, & regardoient Ziméo avec des ſentiments de curioſité & d'admiration.

Mes amis, nous dit-il, le grand Oriſſa ſçait que Ziméo n'eſt point né cruel ; mais les blancs m'ont ſéparé des idoles de mon cœur, du ſage Matomba qui élevoit ma jeuneſſe, & de la jeune beauté que j'aſſociois à ma vie. Mes amis, les outrages & les malheurs ne m'ont point abattu, j'ai toujours ſenti mon cœur. Vos hommes blancs n'ont qu'une demi-ame ; ils ne ſçavent ni aimer, ni haïr, ils n'ont de paſſion que pour l'or ; nous les avons toutes, & toutes ſont extrêmes. Des ames de la nature des nôtres, ne peuvent s'éteindre

dans les diſgraces ; mais la haîne y devient de la rage. Le nègre, né pour aimer, quand il eſt forcé de haïr devient un tigre, un léopard, & je le ſuis devenu. Je me vois le chef d'un peuple, je ſuis riche & je paſſe mes jours dans la douleur : je regrette ceux que j'ai perdus ; je les vois des yeux de la penſée ; je les entretiens & je pleure. Mais après avoir verſé des larmes, ſouvent je me ſens un beſoin de répandre du ſang, d'entendre les cris des blancs égorgés. Eh bien ! je viens de le ſatisfaire, cet affreux beſoin, & ce ſang, ces cris aigriſſent encore mon déſeſpoir..... Hommes de paix, n'éloignez pas vos cœurs du malheureux Ziméo. Vous pouvez lui trouver un vaiſſeau, vous pouvez le conduire ; ils ne ſont pas loin de cette iſle, ceux qui ſont néceſſaires à mon cœur.

Dans ce moment deux des plus jeunes eſclaves de Wilmouth ſe proſternèrent devant Ziméo. Ah ! s'écria-t-il, vous êtes du Benin, & vous m'avez connu ? Oui, dit le plus jeune des deux eſclaves, nous ſommes nés les ſujets du puiſſant Damel (*) ton père ; celui-ci t'a vu à ſa cour, & moi j'ai vu

(*) C'eſt le nom qu'on donne aux Souverains d'une partie de l'Afrique.

ta jeuneſſe au village d'Onébo. Des perfides nous ont enlevés à nos parents, mais Wilmouth eſt notre père. Le nègre avoit à peine prononcé ces mots, qu'il ſortit avec précipitation ; Ziméo fit un geſte pour l'arrêter, & ſe pencha ſur l'autre nègre qui reſtoit auprès de lui, & qu'il regardoit avec attendriſſement ; il ſembloit porter des yeux plus ſatisfaits ſur les campagnes de la Jamaïque, & en reſpirer l'air avec plaiſir depuis qu'il lui étoit commun avec pluſieurs nègres du Benin. Il nous dit après un moment de ſilence : Écoutez, hommes de paix, le malheureux Ziméo, il n'eſpère qu'en vous, & il mérite votre pitié ; écoutez ſes cruelles aventures.

Le grand Damel, dont je ſuis l'héritier, m'avoit envoyé, ſelon l'ancien uſage du Benin, chez les laboureurs d'Onébo, qui devoient finir mon éducation ; elle fut confiée à Matomba, le plus ſage d'entre eux, le plus ſagé des hommes : il avoit été long-temps un de nos plus illuſtres Kabashirs (*) ; dans le conſeil de mon père il avoit ſouvent empêché le mal, & fait faire le bien ; il s'étoit retiré, jeune encore, dans ce

(*) Eſpèces de Nobles.

village, où s'élèvent depuis des siècles les héritiers de l'Empire. Là, Matomba jouissoit de la terre, du ciel & de sa conscience. Les querelles, la paresse, le mensonge, les devins, les prêtres, la dureté de cœur n'entrent point dans le village d'Onébo. Les jeunes princes ne peuvent y voir que de bons exemples. Le sage Matomba m'y faisoit perdre les sentiments d'orgueil & d'indolence que m'avoient inspirés mes nourrices & la cour; je travaillois à la terre comme les serviteurs de mon maître, & comme lui-même. On m'instruisoit des détails de l'Agriculture, qui fait toutes nos richesses. On me montroit la nécessité d'être juste, imposée à tous les hommes, pour qu'ils puissent élever leurs enfants & cultiver leurs champs en paix. On me montroit que les princes entre eux étoient dans la situation des laboureurs d'Onébo; qu'il falloit qu'ils fussent justes les uns envers les autres, afin que leurs peuples & eux-mêmes pussent vivre contents.

Mon maître avoit une fille, la jeune Ellaroé; je l'aimai, & j'appris bientôt que j'étois aimé. Nous conservions, l'un & l'autre, la plus grande innocence; mais je ne voyois qu'elle dans la nature, elle n'y voyoit que moi, & nous étions

heureux. Ses parents faiſoient un uſage utile de la paſſion que nous avions l'un pour l'autre ; je faiſois tout ce que me demandoit Matomba, dans l'eſpérance de me rendre plus digne d'Ellaroé ; l'eſpérance de s'attacher mon cœur lui rendoit tout facile. Mes ſuccès étoient en elle, ſes ſuccès étoient en moi. Il y avoit cinq ans que je vivois dans ces délices, & j'eſpérois obtenir de mon père la permiſſion d'épouſer Ellaroé. Tu ſçais que la première de nos femmes eſt notre véritable épouſe ; les autres ne ſont que ſes domeſtiques, & les objets de notre amuſement : j'aimois à penſer qu'Ellaroé ſeroit ma compagne ſur le trône & dans tous les âges ; j'aimois à étendre ma paſſion ſur tout l'eſpace de ma vie.

J'attendois la réponſe du Damel, lorſqu'on vit arriver dans Onébo deux marchands Portugais ; ils nous vendoient des inſtruments de labourage, des uſtenſiles domeſtiques, & quelques-unes de ces bagatelles qui ſervent à la parure des femmes & des jeunes gens : nous leur donnions en échange de l'ivoire & de la poudre d'or : ils vouloient acheter des eſclaves, mais on ne vend au Benin que les criminels, & il ne s'en trouve pas dans le canton d'Onébo. Je m'inſtruiſois avec eux des

arts & des mœurs de l'Europe ; je trouvois dans vos arts bien des ſuperfluités, & dans vos mœurs bien des contradictions. Vous ſçavez quelle paſſion les noirs ont pour la muſique & la danſe. Les Portugais avoient pluſieurs inſtruments qui nous étoient inconnus, & tous les ſoirs ils nous jouoient des airs que nous trouvions délicieux ; la jeuneſſe du village ſe raſſembloit & danſoit autour d'eux ; j'y danſois avec Ellaroé. Souvent les Portugais nous apportoient de leurs vaiſſeaux des vins, des liqueurs, des fruits, dont la ſaveur flattoit notre goût ; ils recherchoient notre amitié, & nous les aimions ſincèrement. Ils nous annoncèrent un jour qu'ils étoient obligés de retourner bientôt dans leur pays ; cette nouvelle affligea tout le village, mais perſonne autant qu'Ellaroé. Ils nous apprirent, en pleurant, le jour de leur départ ; ils nous dirent qu'ils s'éloigneroient de nous avec moins de douleur, s'ils avoient pu nous donner une fête ſur leurs vaiſſeaux ; ils nous preſsèrent de nous y rendre le lendemain, avec les jeunes gens les mieux faits & les plus belles filles du village. Nous nous y rendîmes, conduits par Matomba & par quelques vieillards, chargés de maintenir la décence.

Onébo n'eſt qu'à cinq milles de la mer ; nous étions ſur le rivage une heure après le lever du ſoleil ; nous vîmes deux vaiſſeaux l'un auprès de l'autre ; ils étoient couverts de branches d'arbres, les voiles & les cordages étoient chargés de fleurs. Dès qu'ils nous apperçurent, ils firent entendre des chants & des inſtruments ; ce concert, cette pompe, nous annonçoient une fête agréable. Les Portugais vinrent au-devant de nous : ils partagèrent notre troupe, & nous montâmes à nombre égal ſur les deux vaiſſeaux.

Il en partit deux coups de canon : le concert ceſſa ; nous fûmes chargés de fers, & les vaiſſeaux mirent à la voile.

Ziméo s'arrêta dans cet endroit de ſon récit, & reprenant la parole : Oui, mes amis, ces hommes à qui nous avions prodigué nos richeſſes & notre confiance, nous enlevoient pour nous vendre avec des criminels qu'ils avoient achetés au Benin. Je ſentis à la fois le malheur d'Ellaroé, celui de Matomba & le mien : j'accablai les Portugais de reproches & de menaces ; je mordois ma chaîne, je voulois mourir ; mais un regard d'Ellaroé m'en ôtoit le deſſein : les monſtres ne m'avoient pas ſéparé d'elle ; Matomba étoit ſur l'autre vaiſſeau.

Trois de nos jeunes gens & une jeune fille ſe donnèrent la mort : j'exhortois Ellaroé à les imiter ; mais le plaiſir d'aimer & d'être aimée, l'attachoit à la vie. Les Portugais lui firent entendre qu'ils nous deſtinoient un ſort auſſi heureux que celui dont nous avions joui. Elle eſpéra du moins que nous reſterions unis, & qu'elle retrouveroit ſon père. Après avoir pleuré pendant quelques jours la perte de notre liberté, le plaiſir d'être preſque toujours enſemble, fit ceſſer les larmes d'Ellaroé, & adoucit mon déſeſpoir.

Dans le peu de moments que nous n'étions point gênés par la préſence de nos bourreaux, Ellaroé me preſſoit dans ſes bras, & me diſoit : O mon ami, appuyons-nous fortement l'un à l'autre, & nous réſiſterons à tout ; contente de toi, de quoi ai-je à me plaindre ? Eh ! quel genre de bonheur voudrois-tu acheter aux dépens de celui dont nous jouiſſons ? Ces paroles me rendoient une force extraordinaire ; je n'avois plus qu'une crainte, celle d'être ſéparé d'Ellaroé.

Il y avoit plus d'un mois que nous étions en mer, les vents étoient foibles, & notre courſe étoit lente ; enfin, les vents nous manquèrent abſolument. Depuis quelques jours, les Portugais

ne

ne nous donnoient des vivres que ce qu'il en falloit pour nous empêcher de mourir.

Deux nègres déterminés à la mort s'étoient refuſé toute eſpèce de nourriture, & ils nous faiſoient paſſer, en ſecret, le pain & les dattes qu'on leur donnoit; je les cachois avec ſoin dans l'intention de les employer à conſerver les jours d'Ellaroé.

Le calme continuoit: les mers ſans vagues, ſans ondes, ſans flots, préſentoient une ſurface immenſe & immobile où notre vaiſſeau ſembloit attaché. L'air étoit auſſi tranquille que les eaux. Le ſoleil & les étoiles, dans leur marche paiſible & rapide, n'interrompoient pas ce profond repos qui régnoit dans le ciel & ſur les mers. Nous portions ſans ceſſe les yeux ſur cet eſpace uniforme & ſans rives, terminé par la voûte du ciel, qui ſembloit nous enfermer dans un vaſte tombeau. Quelquefois nous prenions les ondulations de la lumière pour un mouvement des eaux; mais cette erreur étoit de courte durée. Quelquefois en nous promenant ſur le tillac, nous prenions pour du vent l'agitation que nous imprimions à l'air; mais à peine avions-nous ſuſpendu nos pas, que nous nous retrouvions environnés du calme univerſel.

Bientôt nos tyrans réſervèrent pour eux le peu qui reſtoit de vivres, & ordonnèrent qu'une partie des noirs ſeroit la pâture de l'autre.

Je ne puis vous dire ſi cette loi, ſi digne des hommes de votre race, me fit plus d'horreur que la manière dont elle fut reçue. Je liſois ſur tous les viſages une joie avide, une terreur ſombre, une eſpérance barbare : je les voyois, ces malheureux compagnons d'un même eſclavage, s'obſerver avec une attention vorace & des yeux de tigres.

Les premières victimes furent choiſies dans le nombre de ceux que la faim avoit le plus accablés : c'étoient deux jeunes filles du village d'Onébo. J'entends encore les cris de ces infortunées; je vois encore les larmes couler ſur les viſages de leurs compagnes affamées qui les dévoroient.

Les foibles proviſions que j'avois dérobées aux regards de nos tyrans, avoient ſoutenu les forces d'Ellaroé & les miennes : nous étions ſûrs de n'être point choiſis pour être immolés ; j'avois encore des dattes, & nous jettions à la mer, ſans qu'on s'en apperçût, les portions horribles qu'on nous préſentoit.

Le lendemain de ce jour affreux où nos com-

pagnons commencèrent à ſe dévorer, au moment où le diſque du ſoleil étoit encore à moitié dans le ciel & dans la mer, nous eûmes un peu d'eſpérance : il s'éleva une brume légère qui devoit former des nuages & nous donner du vent ; mais la brume ſe diſſipa, & le ciel conſerva ſa tranquille & funeſte ſérénité.

L'eſpérance avoit d'abord ranimé les noirs & les blancs : on avoit vu pendant un moment le vaiſſeau dans le tumulte d'une joie déſordonnée. Mais lorſque la brume fut retombée, il régna parmi nous un morne déſeſpoir : le découragement avoit ſaiſi nos tyrans mêmes ; ils n'avoient plus aſſez de force pour avoir des ſoins, ils nous obſervoient moins, ils nous gênoient peu, & le ſoir, au moment de la retraite, on me laiſſa ſur le tillac avec Ellaroé. Nous y reſtions ſeuls, & dès qu'elle s'en apperçut, elle me preſſa dans ſes bras, je la preſſai dans les miens ; ſes yeux n'avoient jamais eu une expreſſion ſi vive & ſi tendre. Je n'avois point encore éprouvé auprès d'elle l'ardeur, le trouble, les palpitations que j'éprouvois en ce moment ; nous reſtâmes long-temps ſans nous parler, & ſerrés dans les bras l'un de l'autre. Oh ! toi que j'avois choiſie pour être ma

compagne ſur le trône, tu ſeras du moins ma compagne juſqu'à la mort. Ah ! Ziméo, me répondit-elle, peut-être que le grand Oriſſa nous conſervera la vie, & je ſerai ton épouſe. Ellaroé, lui dis-je, ſi ces monſtres ne nous avoient pas enlevés, le Damel t'auroit choiſie pour mon épouſe, comme ton père m'avoit choiſi pour ton époux. Il eſt vrai, dit-elle. O ma chère Ellaroé, dépendons-nous encore des loix du Damel, & attendrons-nous ſes ordres que nous ne pouvons recevoir ? Non, non, loin de nos parents, arrachés à notre patrie, nous ne devons obéir qu'à nos cœurs. O Ziméo ! s'écria-t-elle, en couvrant mon viſage de ſes larmes. Ellaroé, lui dis-je, tu pleures dans ce moment, tu n'aimes pas aſſez. Ah ! me dit-elle, vois à la clarté de la lune cette mer qui ne change plus ; jette les yeux ſur les voiles du vaiſſeau ; vois comme elles ſont ſans mouvement ; vois ſur le tillac les traces du ſang de mes deux amies ; vois le peu qui nous reſte de ces dattes ? Eh bien ! Ziméo, ſois mon époux, & je ſuis contente.

En me diſant ces mots, elle redoubla ſes baiſers. Nous jurâmes, en préſence du grand Oriſſa, d'être unis quelle que fût notre deſtinée, & nous

nous abandonnâmes à mille plaiſirs, dont nous n'avions pas encore l'expérience. Ils nous firent oublier l'eſclavage, la mort préſente, la perte d'un Empire, l'eſpoir de la vengeance, tout; nous ne ſentîmes plus que les délices de l'amour. Après nous en être enivrés, nous nous retrouvâmes ſans illuſions ſur notre état; nous revîmes la vérité: à meſure que nos ſens redevenoient tranquilles, notre ame étoit accablée; abattus à côté l'un de l'autre, le calme dans lequel nous étions tombés étoit triſte & profond comme celui de la nature.

Je fus tiré de cet accablement par un cri d'Ellaroé; je la regardai; ſes yeux étinceloient de joie; elle me montra les voiles & les cordages qui étoient agités; nous ſentîmes le mouvement des mers; il s'élevoit un vent frais qui porta les deux vaiſſeaux en trois jours à Porto-Bello.

Je revis Matomba, il me baigna de ſes larmes; il revit ſa fille, il approuva notre mariage: le croirez-vous, mes amis? le plaiſir de me réunir à Matomba, le plaiſir d'être l'époux d'Ellaroé, les charmes de ſon amour, la joie de la voir échappée à de ſi cruels dangers, ſuſpendirent en moi le ſentiment de tous les maux; j'étois prêt

à aimer mon eſclavage : Ellaroé étoit heureuſe, & ſon père ſembloit ſe conſoler. Oui, j'aurois pardonné peut-être aux monſtres qui nous avoient trahis : mais Ellaroé & ſon père furent vendus à un habitant de Porto-Bello, & je le fus à un homme de votre nation, qui portoit des eſclaves dans les Antilles.

Voilà le moment qui m'a changé, qui m'a donné cette paſſion pour la vengeance, cette ſoif de ſang qui me fait frémir moi-même, lorſque je reviens à m'occuper d'Ellaroé, dont la ſeule image adoucit encore mes penſées.

Dès que notre ſort fut décidé, mon épouſe & ſon père ſe jettèrent aux pieds des monſtres qui nous ſéparoient, je m'y précipitai moi-même ; honte inutile ! on ne daigna pas nous entendre. Au moment où on voulut m'entraîner, mon épouſe, les yeux égarés, les bras étendus, & jettant des cris affreux, je les entends encore, mon épouſe s'élança vers moi : je me dérobai à mes bourreaux, je reçus Ellaroé dans mes bras qui l'entourèrent ; elle m'entoura des ſiens, & ſans raiſonner, par un mouvement machinal, chacun de nous, entrelaçant ſes doigts & ſerrant ſes mains, formoit une chaîne autour de l'autre ;

pluſieurs mains cruelles firent de vains efforts pour nous détacher. Je ſentis que ces efforts ne ſeroient pas long-temps inutiles : j'étois déterminé à m'ôter la vie, mais comment laiſſer dans cet horrible monde, ma chère Ellaroé ? j'allois la perdre, je craignois tout, je n'eſpérois rien, toutes mes penſées étoient barbares : les larmes inondoient mon viſage ; il ne ſortoit de ma bouche que des hurlements ſourds, ſemblables au rugiſſement d'un lion fatigué du combat ; mes mains ſe détachant du corps d'Ellaroé, ſe portèrent à ſon col..... O grand Oriſſa !... les blancs enlevèrent mon épouſe à mes mains furieuſes ; elle jetta un cri de douleur au moment où l'on nous déſunit ; je la vis porter ſes mains à ſon col, pour achever mon deſſein funeſte ; on l'arrêta : elle me regardoit : ſes yeux, tout ſon viſage, ſon attitude, les ſons inarticulés qui ſortoient de ſa bouche, exprimoient les regrets & l'amour.

On m'emporta dans le vaiſſeau de votre nation : j'y fus garotté & placé de manière que je ne pus attenter à ma vie ; mais on ne pouvoit me forcer à prendre de la nourriture. Mes nouveaux tyrans employèrent d'abord les menaces ; bientôt ils me

firent ſouffrir des tourments que des blancs ſeuls peuvent inventer ; je réſiſtois à tout.

Un nègre né au Benin, eſclave depuis deux ans de mes nouveaux maîtres, eut pitié de moi ; il me dit que nous allions à la Jamaïque, & que dans cette iſle on pouvoit aiſément recouvrer la liberté ; il me parla des nègres-marons, & de la république qu'ils avoient formée au centre de l'iſle ; il me dit que ces nègres montoient quelquefois des vaiſſeaux Anglois, pour faire des courſes dans les iſles Eſpagnoles ; il me fit entendre qu'on pouvoit délivrer Ellaroé & ſon père. Il réveilla dans mon cœur les idées de vengeance & les eſpérances de l'amour ; je conſentis de vivre, vous voyez pourquoi. Je me ſuis déja vengé ; mais il me faut retrouver les idoles de mon cœur : il le faut, où je renonce à vivre. Mes amis, prenez toutes mes richeſſes, équipez un vaiſſeau.....

Ziméo fut interrompu par l'arrivée de Franciſque, qui s'avançoit ſoutenu par ce jeune nègre qui le premier avoit reconnu ſon prince. Dès que Ziméo les apperçut, Il s'écria : O mon père ! O Matomba ! Il s'élança vers lui, en prononçant à peine le nom d'Ellaroé. Elle vit, & te pleure, dit Matomba, elle eſt ici. Voilà, dit-il, en me mon-

trant, celui qui nous a ſauvés. Ziméo embraſſoit tour-à-tour Matomba, Wilmouth & moi, en répétant avec vîteſſe & une ſorte d'égarement : Conduis-moi.... conduis-moi.... Nous allions prendre le chemin de la petite fortereſſe, où nos femmes étoient renfermées ; mais nous vîmes Marien ou plutôt Ellaroé, deſcendre & voler vers nous. Le même nègre qui avoit rencontré Matomba, étoit allé la chercher. Elle arrivoit tremblante, le viſage baigné de larmes, élevant les mains & les yeux vers le ciel, & répétant d'une voix étouffée : Ziméo, Ziméo ! Elle avoit remis ſon enfant entre les mains du nègre de Benin : après avoir embraſſé ſon époux, elle lui préſenta le jeune enfant. Ziméo, voilà ton fils ; c'eſt pour lui que Matomba & moi, nous avons ſupporté la vie. Ziméo prit l'enfant, le baiſoit avec tranſport, & s'écrioit : Il ne ſera pas l'eſclave des blancs, le fils qu'Ellaroé m'a donné. Sans lui, ſans lui, diſoit Ellaroé, je ſerois ſortie de ce monde, où je ne rencontrois plus celui que cherchoit mon cœur. Les diſcours les plus tendres étoient ſuivis des plus douces careſſes ; ils les ſuſpendoient pour careſſer leur enfant ; ils ſe le préſentoient l'un à l'autre. Bientôt ils ne furent

plus occupés que de nous & de leur reconnoiſſance. Je n'ai jamais vu d'homme, même de nègre, exprimer ſi vivement & ſi bien ce ſentiment aimable.

On vint donner avis à Ziméo que les troupes Angloiſes étoient en marche; il fit ſa retraite en bon ordre. Ellaroé & Matomba fondoient en larmes en nous quittant; ils vouloient porter toute leur vie le nom de nos eſclaves; ils nous conjuroient de les ſuivre dans la montagne: nous leur promîmes de les aller voir, auſſi-tôt que la paix ſeroit conclue entre les nègres-marons & notre colonie. Je leur ai déja tenu parole; je me propoſe d'aller jouir encore des vertus, du grand ſens & de l'amitié de Ziméo, de Matomba & d'Ellaroé.

J'AJOUTERAI à ce récit quelques réflexions ſur les Nègres.

Mon ſéjour dans les Antilles & mes voyages en Afrique, m'ont confirmé dans une opinion que j'avois depuis long-temps. C'eſt que les peuples d'Europe ſont comme beaucoup d'hommes en place, qui commencent par être injuſtes, & finiſſent par calomnier les victimes de leur injuſtice. Les négociants qui font la traite des nègres, les

colons qui les tiennent dans l'eſclavage, ont de trop grands torts avec eux pour nous en parler vrai.

La première de nos injuſtices eſt de donner aux Africains un caractère général. Ils ont la même couleur ; ils ont beaucoup de ſenſibilité : voilà tout ce qu'ils ont de commun. Les nez écraſés même & les groſſes lèvres, ne ſont pas plus les attributs des noirs que des blancs. Il y a chez ceux-ci des Lapons, des Tartares, des Eſquimaux, des Mogols, des Chinois, qui ont ces deux difformités. Il y a chez les Africains des nations entières où la taille & le viſage ont les plus belles proportions. Il n'eſt pas plus vrai que les nègres en général ſoient pareſſeux, frippons, menteurs, diſſimulés ; ces qualités ſont de l'eſclavage, & non de la nature.

Le vaſte continent de l'Afrique eſt couvert d'une multitude de peuples. Les gouvernements, les productions, les religions qui varient dans ces contrées immenſes, ont néceſſairement varié les caractères. Ici vous rencontrerez des Républicains qui ont la franchiſe, le courage, l'eſprit de juſtice que donne la liberté. Là, vous verrez des nègres indépendants, qui vivent ſans chefs & ſans loix, auſſi féroces & auſſi ſauvages que les Iro-

quois. Entrez dans l'intérieur des terres, ou même bornez-vous à parcourir les côtes, vous trouverez de grands Empires, le deſpotiſme des princes & celui des prêtres, le gouvernement féodal, &c. Vous verrez par-tout des loix, des opinions, des points d'honneur différents ; & par-conſéquent, vous trouverez des nègres humains, des nègres barbares ; des peuples guerriers, des peuples puſillanimes ; de belles mœurs, des mœurs déteſtables ; l'homme de la nature, l'homme perverti, & nulle part l'homme perfectionné.

Nous traitons les nègres d'imbécilles ; il y en a de tels, & ce ſont des peuples iſolés, que leur ſituation ou leur religion ſéparent trop du reſte des hommes ; mais les peuples du Benin, de Congo, du Monomotapa, &c. ont de l'eſprit, de la raiſon, & même des arts.

Tout cela eſt fort imparfait ſans doute : leurs Guiriots ne valent pas Horace ou Rouſſeau ; leurs Muſiciens ne ſont pas des Pergolèze, leurs Peintres des Raphaëls, leurs Orfevres des Germains.

Mais ſongez-vous que ces peuples n'ont encore que très-imparfaitement l'écriture ? ſongez-vous qu'ils n'ont pas les modèles des anciens ? Ils ſont

moins avancés que nous, j'en conviens ; mais cela ne prouve pas qu'ils aient moins d'eſprit.

Ils n'ont ni la bouſſole, ni l'imprimerie ; voilà les deux arts qui nous ont donné l'avantage ſur preſque tous les peuples du globe ; & nous les devons au hazard. La bouſſole, en facilitant les voyages, nous fait partager les lumières de tous les lieux ; & l'imprimerie nous a rendu propre l'eſprit de tous les âges. C'eſt elle qui nous a fait retrouver les traces perdues des Grecs & des Romains, ſans que nous ayons encore égalé ni les uns, ni les autres.

Oui, ce ſont les circonſtances, & non pas la nature de l'eſpèce, qui ont décidé de la ſupériorité des blancs ſur les nègres. Il y a quelque apparence que l'intérieur de l'Afrique n'eſt pas une terre auſſi ancienne que l'Aſie : de plus, il eſt ſéparé de l'Aſie, & même de l'Égypte, par des déſerts immenſes ; les peuples qui l'habitent, ſans communication avec les peuples anciennement policés, n'ont eu que leurs ſeules lumières & trop peu de temps pour ſe perfectionner ; tandis que les Égyptiens ont formé les Grecs & peut-être les Étruſques ; que ceux-ci & les Grecs ont formé les Romains, & que tous enſemble ont éclairé le reſte de l'Europe.

Obſervez encore que les nègres habitent un pays où la nature eſt prodigue, & qu'il leur faut peu d'induſtrie pour ſatisfaire à leurs beſoins; d'ailleurs, il ne faut ni eſprit, ni invention pour ſe garantir des inconvénients de la chaleur, & il en faut beaucoup pour ſe garantir des inconvénients du froid. Par-conſéquent, on exerce moins ſon eſprit ſous l'Équateur qu'en deçà du Tropique; & la raiſon doit faire des progrès moins rapides chez les peuples du midi, qu'elle n'en fait chez les peuples du nord.

Malgré les avantages des circonſtances, qu'étions-nous il y a quatre cens ans? L'Europe, ſi vous en exceptez Véniſe & Florence, ne valoit peut-être pas le Congo & le Benin. J'ai voyagé, & je ſçais l'hiſtoire. Oui, les grands peuples chez les nègres ſont à-peu-près ce que nous avons été depuis le neuvième juſqu'au quatorzième ſiècle. Les mêmes opinions abſurdes, les épreuves, les ſortilèges, les droits féodaux, des loix atroces, des arts groſſiers étoient alors chez nos ancêtres, & ſont aujourd'hui chez les Africains.

Portons-leur nos découvertes & nos lumières; dans quelques ſiècles ils y ajouteront peut-être, & le genre humain y aura gagné. N'y aura-t-il jamais de prince qui fonde des colonies avec des

vues auſſi grandes ? N'enverrons-nous jamais des apôtres de la raiſon & des arts ? Serons-nous toujours conduits par un eſprit mercantile & barbare, par une avarice inſenſée qui déſole les deux tiers du globe, pour donner au reſte quelques ſuperfluités.

O peuples d'Europe ! les principes du droit naturel ſeront-ils toujours ſans force parmi vous? Vos Grecs, vos Romains ne les ont pas connus. Avant le Gouvernement civil de Locke, le livre de Burlamaqui & l'Eſprit des Loix, vous les ignoriez encore ; que dis-je, dans ces livres mêmes ſont-ils aſſez nettement poſés ſur la baſe de l'intérêt commun à toutes les nations & à tous les hommes ? Les Hobbes, les Machiavels & autres n'ont-ils pas encore des partiſans ? Dans quel pays de l'Europe les loix conſtitutives, criminelles, eccléſiaſtiques & civiles, ſont-elles conformes à l'intérêt général & particulier ?

Peuples polis, peuples ſçavants, prenez-y garde, vous n'aurez une morale, de bons gouvernements & des mœurs, que lorſque les principes du droit naturel ſeront connus de tous les hommes ; & que vous & vos légiſlateurs, vous en ferez une application conſtante à votre conduite & à vos loix. C'eſt alors que vous ſerez meilleurs, plus

puiſſants, plus tranquilles : c'eſt alors que vous ne ſerez pas les tyrans & les bourreaux du reſte de la terre : vous ſçaurez qu'il n'eſt pas permis aux Africains de vous vendre des priſonniers de guerre ; vous ſçaurez que les Seigneurs des grands fiefs de Guinée ne peuvent vous vendre leurs vaſſaux ; vous ſçaurez que votre argent ne peut vous donner le droit de tenir un ſeul homme dans l'eſclavage.

PIÈCES FUGITIVES.

AVERTISSEMENT.

Si ces Pièces fugitives étoient ignorées, je ne les ferois pas connoître, & je ne les donnerois pas au Public, parce que je ne croirois pas lui faire un préſent digne de lui ; mais puiſqu'elles ont été ſouvent imprimées, il n'y a pas d'inconvénient à ce qu'elles le ſoient enfin correctement.

PIGMALION.

Elève d'Apollon & favori des belles,
Entre les arts & les amours,
L'heureux Pigmalion partageoit ſes beaux jours,
Comblé d'honneurs nouveaux, & de faveurs nouvelles.
Sous ſon ciſeau voluptueux
Une Vénus venoit d'éclore;
Celle qu'à Paphos on adore,
Peut-être des humains méritoit moins les vœux.

L'artiſte, en la formant, ſe rappelloit l'image
Des beautés qui l'avoient charmé;
Ce que ſon cœur avoit aimé,
Il l'exprimoit dans ſon ouvrage.
Mon art a, dit-il, raſſemblé
Des tréſors qu'en cent lieux l'amour voulut répandre.
Que leur accord me plaît! & que j'ai bien ſçu rendre
La jambe de Doris, & la gorge d'Églé!
J'adorois dans Philis cette taille légère:

Que j'exprime avec vérité
Les ſecrets appas de Glicère!

Jamais fixé, toujours flatté,
Sur les moindres détails il promène ſa vue.
L'amour-propre & la volupté
Le ramènent ſans ceſſe aux pieds de la ſtatue.
En vain pour s'occuper d'un ouvrage nouveau,
Il s'éloigne un inſtant de l'objet qui l'enchante,
Il s'excite au travail; mais ſa main languiſſante
S'arrête, tombe, & laiſſe échapper ſon ciſeau.

Il quitte la ſtatue, il revient auprès d'elle,
Il la revoit, elle eſt encor plus belle.
Si ce marbre, dit-il, pouvoit être animé,
Qu'avec plaiſir je lui rendrois hommage!
Je l'inſtruirois à faire uſage
D'un cœur qui n'auroit point aimé.
Il faut aimer, il m'aimeroit peut-être!
Il devroit ſon bonheur à mon art, à mes feux;
Avec l'art d'en jouir, il me devroit ſon être;
Il ignoreroit tout; mais ſon cœur & mes yeux
Lui feroient bientôt tout connoître.
Amour, ſur ce marbre enchanteur
Répands la flâme la plus pure;

D'une beauté nouvelle enrichis la nature;
A tant d'attraits tu dois un cœur.
Il embraſſe à ces mots le marbre qu'il adore,
Il croit avoir ſenti de foibles mouvements;
Il frémit, il obſerve, il voit, il doute encore;
Une timide joie agit ſur tous ſes ſens;
Il a vu palpiter une gorge naiſſante:
De tranſports plus ardents cet objet le remplit;
Il y porte une main tremblante,
Sous ſes doigts étonnés le marbre s'amollit;
Il cole ſur ſa bouche une bouche enflammée;
Elle répond, dit-il, à mon emportement!...
Par le plaiſir la ſtatue animée
Ouvre les yeux, & voit le jour & ſon amant.

Elle éprouve, ſans rien connoître,
Une aveugle félicité;
Son cœur naiſſant eſt agité
Par le bonheur d'aimer & d'être.
Son ame eſt ſans idée, & n'a que des deſirs;
Ses premiers ſentiments ont été des plaiſirs.
Par une careſſe nouvelle
A chaque inſtant elle eſſayoit ſes ſens,
Et ſes plus ſimples mouvements
Sont des faveurs pour lui, ſont des plaiſirs pour elle.

Ah ! déſormais, dit-il, mon cœur content des Dieux,
N'a rien à demander à leur bonté ſuprême :
Charmes que j'ai formés, qu'anima l'amour même,
Ce jour a comblé tous mes vœux,
Vous vivez, vous aimez & j'aime.

A MADAME DE...

POURQUOI m'envoyer pour étrennes
Ce vaſe, où les plus belles fleurs,
Au blanc émaillé de Vincennes
Oppoſent leurs vives couleurs ?
Donner eſt un moyen de plaire ;
Mais je vous vois tous les inſtants,
Et ſur mon cœur depuis long-temps
Il ne vous reſte rien à faire.

Je m'en applaudis chaque jour ;
Si vos traits ſont faits pour l'amour,
Votre cœur eſt fait pour le ſage :
Il eſt rempli de fermeté,
De tendreſſe & de vérité,
Et votre amitié ſans nuage,

N'a rien de la légéreté,
Ni des caprices de votre âge.

Votre facile autorité
Ne fait point ſentir l'eſclavage;
On vous ſoumet ſa volonté,
Et l'on croit de ſa liberté
Ne faire qu'un meilleur uſage.

Votre eſprit juſte & pénétrant
Ne cherche jamais à paroître,
Et plaît toujours en ſe montrant;
On vous voit ce qu'on voudroit être.

Décent & jamais concerté,
Votre enjouement plaît ſans médire;
En partageant votre gaieté,
On peut croire qu'on vous l'inſpire.

Vous voyez ſans chagrin jaloux,
La beauté la plus régulière;
Vous aimez S.... la V....
Et vous en parlez comme nous.

Sans décider & ſans prétendre,
Votre ſentiment eſt à vous;

Vous ne condamnez point nos goûts,
Et vous ſçavez ne pas les prendre.

Vous avez tout, eſprit, raiſon,
Vertu, bon goût, & l'art de plaire;
Mais vous protégez trop Titon:
C'eſt le ſeul reproche à vous faire.

ÉLÉGIE.

ENFIN, je vais revoir ce cabinet tranquile,
Où l'amour & les arts ont choiſi leur aſyle;
Je verrai ce ſopha placé ſous ce trumeau
Qui de mille baiſers nous répétoit l'image;
J'habiterai l'alcove où je rendis hommage
A la beauté ſans voile, à l'amour ſans bandeau.
Là, Philis ſe livroit au bonheur d'être aimée;
Là, lorſque de nos ſens l'ivreſſe étoit calmée,
Attendant ſans langueur le retour des deſirs,
Un amour délicat varioit nos plaiſirs.

Nous liſions quelquefois ces vers pleins d'harmonie,
Où Tibulle exhala ſa flamme & ſon bonheur;

Je t'adorai, Philis, ſous le nom de Délie ;
Dans ces vers emportés tu reconnus mon cœur.
Que ce temps dura peu ! de fleurs à peine écloſes,
Le gazon de ces prés étoit entrelacé ;
Le printems s'annonçoit par le retour des roſes :
Par le Printems Mars étoit annoncé.
Pour ſuivre mon devoir dans une route obſcure,
Il fallut te quitter : quels moments ! quels adieux !
Je crus me ſéparer de toute la nature.
Mais les pleurs des amants ont appaiſé les Dieux ;
LOUIS calme la terre ; il me rend à moi-même
Je ne vends plus mon temps aux querelles des Rois,
Je ne ſuis plus qu'à ce que j'aime,
Et n'obéis plus qu'à tes loix.
L'un de l'autre enchantés dans ce vallon ſauvage,
Réunis par nos goûts, conduis-moi tour-à-tour
De l'étude aux plaiſirs & des arts à l'amour :
C'eſt l'ennui qui le rend volage ;
En l'occupant nous ſçaurons le fixer ;
Nous ſçaurons de nos jours faire le même uſage.
Je ne ſçais que t'aimer, viens m'apprendre à penſer ;
Conduis ma jeune Muſe, & reçois-en l'hommage ;
Sois à jamais de mes écrits
Le juge, l'objet & le prix.
Que mon ſort & mes vers n'excitent point l'envie ;

Qu'ils ſoient dignes de l'exciter.
Oublié déſormais d'un monde que j'oublie,
Te bien peindre, te mériter,
Te careſſer & te chanter,
Sera tout l'emploi de ma vie.

SUR LA PAIX DE 1748.

Las des fatigues de la guerre,
Las du commerce des héros,
Je prends bien ma part du repos
Que Louis accorde à la terre.
Dans la foule de nos guerriers
Soldat obſcurément utile,
Je ne partageois les lauriers,
Ni de Saxe, ni de Belle-Iſle.
J'eſſuyois les récits mortels
Et les airs triſtement capables
De nos Lieutenants Colonels;
De mille plaiſants déteſtables
J'eſſuyois les fades bons mots,
De leurs feſtins la lourde ivreſſe,
Et leurs plaiſirs ſans politeſſe.

Victime des Rois & des ſots,
Je m'ennuyois pour la Patrie.
Mais c'en eſt fait, Mars en furie
Ne tonne plus ſur nos remparts;
Nous replions nos étendarts,
Et pour les plaines de Hongrie,
LOUIS fait partir ſes Houſſards.
Aux Dieux des plaiſirs & des arts
J'offre les inſtants de ma vie.
Ne crois pas qu'à nos beaux eſprits
Je veuille diſputer la gloire;
Je ne veux vaincre que Philis,
Et ne chanter que ma victoire.

ÉPÎTRE A . . .

DU ciel, Philis, vous eûtes en partage
Des yeux très-noirs, un très-joli viſage,
Des bras, des mains, un teint, & cætera.
Vous chantez bien, votre voix eſt charmante;
Mais cette voix deviendra plus touchante.
Votre eſprit plaît; mais votre eſprit plaira
Bien plus un jour. Je vous vois dans la danſe

Avec ſcrupule obſerver la cadence.
On vous approuve, on ne vous en dit rien.
Sur le clavier, quand votre main brillante
Joue avec art une pièce ſçavante,
On dit, Philis, que vous jouez très-bien;
Et voilà tout. Moi je dis ſans myſtère,
Qu'à vos talents vous pouvez ajouter,
Même beaucoup. Ce n'eſt point la flatter;
Mais je ſuis vrai. Si quelqu'un peut vous plaire,
Je le ſens bien, Philis, j'en gémirai;
Mais ce quelqu'un vous ſera fort utile;
Vous deviendrez tout d'un coup plus habile,
Plus belle encor, je vous en convaincrai.
Premièrement ces yeux dont la prunelle
Dans ſon repos éclate d'un beau noir,
Ces deux grands yeux qui ne ſçavent que voir,
Auront d'abord une beauté nouvelle.
Ils regardoient, Philis, ils parleront
En s'animant du feu de la penſée;
Vous ſentirez, & vos yeux le diront.
Vous ravirez une foule empreſſée
D'amants nouveaux, au ſon de l'inſtrument
Que votre main plus légère & plus ſûre,
Dès cet inſtant parcourt plus vivement.
Les voyez-vous battre en chœur la meſure,

Ou fredonner l'air tendre & gracieux
Que vous jouez & qu'expriment vos yeux?

Si vous danſez, ils admirent vos graces,
Cet air plus vif, cette tête, ces bras;
La volupté ſemble tracer vos pas,
Et mille amours s'empreſſent ſur vos traces.
Plus d'une belle enrage en ce moment;
Mais n'en dit mot, & vous fait compliment.

Quand j'entendrai votre bouche vermeille
Chanter le Dieu qui régnera ſur vous,
De votre voix les ſons à mon oreille
Seront alors plus touchants & plus doux.
Vous nous verrez tomber à vos genoux.

Aimez, Philis, & vous ſerez parfaite;
Si vous n'aimez, ſoyez du moins coquette.

J'ai juſqu'ici parlé pour votre bien,
M'eſt-il permis de parler pour le mien?
Si vous ſortez de l'état inſipide
Où votre cœur languit dans ces beaux jours,
Jeune Philis, ſouvenez-vous toujours
Que je m'offris à vous ſervir de guide;

En profitant de mes ſages avis,
N'oubliez pas qu'ils méritoient un prix.
Je ne viens point demander pour ſalaire
Un cœur tout neuf qui s'effaroucheroit.
Je vous ai dit comment vous pourrez plaire:
Je vais chercher comment on vous plairoit.

LE SOIR.

Le Soleil finit ſa carrière,
Le temps conduit le globe ardent,
Et dans des torrents de lumière
Le précipite à l'occident.
Sur les nuages qu'il colore,
Quelque temps il ſe reproduit,
Dans leurs flots azurés qu'il dore
Il rallume le jour qui fuit.
La vapeur légère & fluide
Que raſſemble un air tempéré,
Va bientôt de la terre aride
Rafraîchir le ſein altéré.
Des roſes qu'il a ranimées,
Zéphir embellit les couleurs;

Il voltige de fleurs en fleurs,
Et de ſes aîles parfumées
Répand les plus douces odeurs.

Quittons le frais de cet aſyle,
Où loin du tumulte & du jour,
Ma Muſe légère & facile
Offroit des chanſons à l'amour.
Senſible aux accords de ma lyre,
Puiſſe Liſette à ſon retour,
Applaudir aux vers qu'elle inſpire!
Mes yeux errants ſur ce côteau,
Dans le lointain ont vu Liſette;
Ah! courons vîte à ſa houlette
Attacher un ruban nouveau:
Que d'une guirlande nouvelle
Ma main couronne ſes cheveux,
Et qu'elle liſe dans mes yeux
Le plaiſir de la voir ſi belle.

Aux bruits des champs, à leurs concerts,
Déja ſuccède le ſilence;
L'ombre deſcend, la nuit s'avance,
En planant ſur les champs déſerts.
Déja ſur ſes aîles légères

Morphée amène le repos ;
Dieu puiſſant, ſuſpends les travaux ;
Endors les époux & les mères,
Et ne verſe point tes pavots
Sur les yeux des jeunes bergères.

Mais de l'horiſon nébuleux
S'élance un aſtre qui l'éclaire,
Et ſur l'Océan ténébreux
Fait jouer ſa foible lumière.
Les rayons du globe argenté
Tombent & pénètrent les ombres.
La nuit fait tort à la beauté,
Le grand jour à la liberté ;
Ces feux pâles, ces clartés ſombres,
Sont le jour de la volupté.

J'entends la voix de Philomèle,
Je m'arrête pour l'écouter ;
Comme elle je voudrois chanter
Le plaiſir que je ſens comme elle.
Échappée aux regards jaloux,
Liſette arrive au rendez-vous.
D'un feu plus doux ſes yeux s'animent :
Les miens annoncent mes deſirs ;

Nos

Nos regards confondus expriment
L'eſpoir & le goût des plaiſirs.

Aimable fils de Cythérée,
De l'ivreſſe de nos eſprits
Tu ne peux augmenter le prix
Qu'en ajoutant à ſa durée.

De ce délicieux moment
Fixes le paſſage inſenſible;
Que dans ſa courſe imperceptible
Le temps vole plus lentement.

Dans les fougues du plaiſir même,
Que ſans ceſſe le ſentiment
Ajoute à mon bonheur ſuprême;
Que dans les bras de ce que j'aime,
Des tranſports, de l'emportement,
Je paſſe à ce calme charmant
Où l'ame, après la jouiſſance,
Sans tumulte, mais ſans langueur,
Dans un voluptueux ſilence,
Se rend compte de ſon bonheur.

Mais la molleſſe où tu nous plonges,
Sommeil, ſuſpendra nos deſirs;
Dans des tableaux vrais que les ſonges
Nous retracent tous nos plaiſirs.

Puiſſai-je encor dans ton empire
Près de Liſette ſoupirer,
La voir dans mes bras, l'adorer,
Et m'éveiller pour le lui dire!

LE TRIOMPHE D'ALEXANDRE.

La Grèce & l'Orient aux pieds de leur vainqueur,
Jouiſſoient d'une paix profonde;
Alexandre content dans ce repos du monde,
A ſes goûts ſans réſerve abandonnoit ſon cœur.
Des feſtins & des jeux dans les murs d'Ecbatane,
Rempliſſoient ſes moments, varioient ſes plaiſirs,
Statira, Taïs & Roxane,
Partageoient tour-à-tour & combloient ſes deſirs.
Mais des rivages de l'Hydaſpe,
Un objet plus charmant tranſporté dans ſa cour
Eut bientôt fixé ſon amour;
Alexandre eſt d'abord tout entier à Campaſpe.
Eh! quelle autre beauté méritoit ſes regards?
La main de la nature & le travail des arts

N'avoient jamais formé d'auſſi parfait modèle.
Un jour, en la quittant, il fait venir Apelle;
J'exige de ton art un chef-d'œuvre nouveau:
Des mortelles, dit-il, viens peindre la plus belle,
C'eſt un ſujet digne de ton pinceau.
Va préparer les couleurs & la toile;
Je veux que de ſon lit conduite devant nous,
Elle s'offre à tes yeux ſans parure & ſans voile:
Tous ſes traits ſont charmants, il faut les peindre tous.
Mais je crains pour ton cœur le pouvoir de ſes charmes...
Ah, Seigneur! ſoyez ſans alarmes:
D'une eſclave dans l'Inde autrefois amoureux,
Je touchois, dit Apelle, au moment d'être heureux;
Le Scythe ſur ces bords ayant porté ſes armes,
Nous ſépara, ſans doute pour jamais;
Mais rien ne pourra déſormais
L'effacer de mon cœur, ni ſuſpendre mes larmes.
Il dit, part & revient. Un ſoleil radieux
Eclaire le ſallon où Campaſpe eſt entrée,
Et le jour éclatant de la voûte azurée
Sembloit à ce ſpectacle inviter tous les yeux:
Contemple, dit le Roi, ce que j'offre à ta vue;
Admire, peins, tu ne flatteras pas.
Les yeux baiſſés, Campaſpe nue
Rougit, tourne la tête, & n'oſe faire un pas.

Elle tient ſur ſon ſein une main étendue,
Et l'autre, en deſcendant, couvre d'autres appas.
Ah ! que vois-je ! s'écrie Apelle,
Je ne me trompe point, c'eſt elle-même, ô Dieux !...
Ses regards languiſſants errent long-temps ſur elle;
Ils vont de ſon rival interroger les yeux:
Il y voit du plaiſir, il friſſonne, il ſoupire;
Une injuſte fureur, & le plus tendre amour,
La joie & la douleur l'agitent tour-à-tour;
Il gémit, il adore, il déteſte, il déſire.
Elle lève les yeux, reconnoît ſon amant,
Jette un cri, ſoupire & recule,
Regarde Apelle tendrement,
Voit ſon danger & diſſimule.
Ces ſoupirs d'un cœur enflammé,
Ces cris ſont entendus. Apelle a vu qu'on l'aime.
Ah ! dit-il, mon rival, au ſein du plaiſir même,
Eſt moins heureux que moi, puiſqu'il eſt moins aimé.

Campaſpe, vis-à-vis d'Apelle,
Voudroit ne ſe montrer qu'aux yeux de ſon amant;
Mais Alexandre eſt auprès d'elle,
Et veut la voir à tout moment
Dans une attitude nouvelle.
Sur les charmes les plus ſecrets

Il porte quelquefois une vue inquiète.
Mais la toile eſt placée, & les pinceaux tout prêts,
Et malgré ſa douleur ſecrète
Le peintre a commencé de deſſiner les traits.

A mon malheur, dit-il, j'ajoute encor moi-même,
Je vais à mon rival préparer des plaiſirs,
Je vais multiplier l'objet de ſes deſirs,
Sous ces yeux, en tout temps, il aura ce que j'aime;
Et moi, toujours contraint par de cruels égards,
Je cacherai loin d'elle & mes pleurs & ma rage.
Plus tendre que prudent, il portoit ſes regards
Chaque inſtant ſur l'objet, rarement ſur l'ouvrage;
Et mille fois le bras vers la toile étendu,
S'arrête & tient en l'air le pinceau ſuſpendu.

Les yeux étincelants, auprès d'elle Alexandre
A peine à commander à ſes ſens irrités;
Il couvre de baiſers un ſein & des beautés
Que Campaſpe en tremblant veut & n'oſe défendre;
Contre les attentats d'un maître impérieux
Campaſpe invoque tous les Dieux,
Jette ſur ſon amant le regard le plus tendre;
Le voit pâlir & détourner les yeux;
Elle s'élance entre les bras d'Apelle.
Tous deux, fondants en pleurs, tombent aux pieds du Roi

C'eſt-là cette eſclave ſi belle
Qui ſur les bords de l'Inde avoit reçu ma foi.
Apelle à ſon rival n'en dit pas davantage.
Campaſpe veut parler ; la crainte & les ſanglots
A ſa voix affoiblie ont fermé le paſſage ;
Le viſage attaché ſur les pieds du héros,
Ils preſſent ſes genoux de leurs mains défaillantes,
Et lèvant juſqu'à lui leurs paupières tremblantes;
Ils liſent dans ſes yeux ſa jalouſe fureur ;
Peut-être dans leur ſang va-t-elle être aſſouvie.
Ils rempliſſent d'amour ces moments de terreur,
Et ſe donnent du moins les reſtes de leur vie;
Ils ſe tendent leurs bras que la crainte a glacés,
Et baignés de leurs pleurs ſe tiennent embraſſés.

Alexandre, long-temps ſpectateur immobile,
Laiſſe errer ſes regards ſur eux ;
Il paroît méditer ſur leur état affreux,
Et conſerver une fureur tranquile.
Mais ſon front, tout-à-coup, devenu plus ſerein,
Il ſe penche vers eux, & leur tendant la main ;
J'ai tout vaincu, dit-il, je me vaincrai moi-même.
Apelle, en te l'ôtant, je n'en jouirois pas:
L'image de tes pleurs me ſuivroit dans ſes bras ;
Campaſpe, dans les miens, plaindroit l'amant qu'elle aime.

ÉPÎTRE

A M. LE P.... DE B....

Je revois donc les bords où le ciel m'a fait naître:
Là, j'ai vu comme un jour paſſer mes premiers ans;
Charmé de voir, d'agir, d'entendre, de connoître,
C'eſt-là que j'eſſayai ma penſée & mes ſens,
Et m'aſſurai du plaiſir d'être.
C'eſt ici que la voix d'un maître
A troublé mes jeux innocents.
La raiſon des parents gêne le premier âge;
La tendreſſe & l'humeur nous prodiguent leurs ſoins;
Tous les goûts à la fois, mille nouveaux beſoins
Nous font ſentir notre eſclavage.
Le cœur, inquiet & volage,
Veut s'égarer en liberté,
Et ſur les ondes emporté
Craint le pilote & non l'orage.
D'un joug utile on ſe dégage,
L'Eſpérance au front gai vient flatter nos deſirs:
J'étois embarraſſé du choix de mes plaiſirs;
Tout, devoit être mon partage.
J'entreprenois mille travaux,

Je me faiſois aimer, j'étois utile au monde,
Je ſuffiſois à tout ; obſtacles & rivaux,
Rien n'arrêtoit une ame ardente & vagabonde,
Qui prévoyoit dans tout quelques ſuccès nouveaux.

Il me ſemble qu'ici le ſouffle du Zéphire
M'apporte des eſprits plus purs & plus nombreux ;
Dans ces lieux où je fus heureux,
Avec plaiſir encor quelquefois je reſpire ;
Je crois m'y retrouver à la fleur de mes ans ;
Mon cœur s'épanouit ſous un ciel qui s'épure,
Et le printems de la nature
Pour un inſtant du moins me rend à mon printems.
Je cherche à retenir l'erreur où je me plonge ;
C'eſt ainſi qu'un amant, chagrin que le réveil
Du bonheur qu'il goûtoit lui prouve le menſonge,
S'efforce à retomber dans les bras du ſommeil,
Pour être encore heureux en ſonge.

J'eſpérois autrefois : eſpérer c'eſt jouir.
Mais le temps fait évanouir
Ces chimériques jouiſſances ;
Il m'en fait voir la vanité,
Sans me rendre en réalité
Ce qu'il m'enlève en eſpérances.

Je perds tous les objets qu'il ôte à mes deſirs ;
De l'avenir trompeur j'ai perdu les plaiſirs ;
Sous ſes voiles obſcurs, au printems de mon âge,
Je voyois tous les biens qu'il alloit m'apporter ;
Quand d'un œil plus certain j'en perce le nuage,
Je vois trop aujourd'hui tout ce qu'il va m'ôter ;
J'aimois à le prévoir, je perds à le connoître :
J'eſpérois l'inſtant où je ſuis,
Je crains l'inſtant où je dois être.

Il eſt d'autres plaiſirs que le temps a détruits.
Plus jeune, je penſois que ma jeune maîtreſſe
Étoit le ſeul objet qui pourroit m'enflammer ;
Je croyois pouvoir ſeul obtenir ſa tendreſſe ;
Je croyois que nos cœurs s'attendoient pour aimer ;
Comme un choix éclairé j'adorois ſon ivreſſe ;
Ses deſirs me flattoient, j'eſtimois ſes rigueurs ;
Du nom de ſentiment j'honorois ſa foibleſſe ;
Je croyois que les cœurs étoient le prix des cœurs.
J'errois dans les jardins d'Armide ;
Au miroir de la vérité,
Au lieu d'un ſéjour enchanté
Je découvre une plage aride.
Je l'ai vu cet amour, cette divinité ;
Au vuide de nos cœurs, à notre oiſiveté,
J'ai vu qu'il devoit ſa puiſſance ;

Il n'eſt jamais dans ſa naiſſance
Que le goût de la volupté,
Languiſſant dans la jouiſſance,
Réveillé par la vanité;
D'une froide fidélité
On conſerve l'objet avec inquiétude;
On lui ſoumet ſa volonté;
L'amuſement ſe change en habitude,
L'habitude en néceſſité.

J'ai perdu par degrés les erreurs les plus chères;
Ah! le grand jour qui m'a frappé
M'éclaira trop ſur nos misères,
Et je maudis l'inſtant où je fus détrompé.

Je voyois les humains comme un peuple de frères;
Sans défenſe auprès d'eux je ne redoutois rien;
Je voyois tous les cœurs prêts à répondre au mien;
Je croyois aux amis ſincères.
J'ai vu l'exacte probité
Et la ſcrupuleuſe équité
Voiler ſouvent des cœurs arides;
J'ai vu prendre pour la bonté,
La foibleſſe des cœurs timides;
Le vil beſoin d'être flatté,
Donner des louanges perfides;

J'ai vu que la ſincérité
N'étoit que l'orgueil ou l'envie,
Qui s'exhaloient en liberté.
Par une fauſſe piété
J'ai vu la raiſon pourſuivie;
J'ai vu le vice heureux, de graces revêtu,
Déplacer avec art le mérite ſublime:
Tout eſt opprimé s'il n'opprime;
Tout combat ſur la terre, ou tout a combattu;
Le plus fort eſt tyran, le plus foible eſt victime.
Aurois-je donc perdu le plaiſir d'eſtimer?
Et faut-il rougir de mon être?
Dès qu'on commence à vous connoître,
Faut-il donc, ô mortels! ceſſer de vous aimer?

Auprès de toi ſouvent j'oublie
Combien ils ſont légers, aveugles ou pervers;
Si je mépriſe en eux la nature avilie,
J'admire & j'aime en toi la nature ennoblie.
Sans toi, j'irois chercher les plus ſombres déſerts;
Et dans un antre obſcur, ou ſous un toît de chaume,
Pleurant d'avoir connu le néant des vertus,
Je m'écrierois avec Brutus,
O Vertu! n'es-tu qu'un fantôme?

A MADEMOISELLE ....

AVEC les charmes de l'amour,
(Ou ſi vous l'aimez mieux des anges,)
Vous avez eu juſqu'à ce jour
Plus de bonbons que de louanges.
Quand votre miroir aujourd'hui
Vous dit que vous êtes jolie,
Loin qu'on vous en parle après lui,
On veut que votre cœur l'oublie.
Tout ſans ceſſe occupe vos yeux:
Votre eſprit vif eſt curieux;
C'eſt le bon eſprit à votre âge:
Il cherche un ſens au mot nouveau,
Et des objets dans le cerveau,
Il place les noms & l'image:
A votre eſprit pourtant, B....
Perſonne encor ne rend hommage.
Quand vous bâillez à quelque trait
D'un certain Livre fort abſtrait,
Votre mie auſſi-tôt vous gronde;
Elle prétend que par projet
Vous vous ennuyez d'un ſujet
Qui doit ennuyer tout le monde.
On vous fait un ſermon chrétien

Sur votre ignorance profonde,
Et jamais vous n'entendez bien
Ce bon Livre où l'on n'entend rien.
On eſt encor plein d'injuſtices
Sur vos mœurs, ſur vos goûts naiſſants;
De vos vœux les plus innocents
On exige des ſacrifices.
On vous apprend l'art d'obéir,
Eh! B.... qu'en pourrez-vous faire?
Tous les cœurs voudront vous ſervir.
Oui, vous avez le don de plaire,
Du ſentiment, de la gaieté,
Des graces, de l'égalité;
Vous reſſemblez à votre mère;
Vous aurez avec ſa beauté,
Son eſprit & ſon caractère.

VOLEZ papillon libertin;
Aux fleurs de nos vergers le printems vous rappelle;
Plus preſſant qu'amoureux, plus galant que fidèle,
De la roſe coquette allez baiſer le ſein;
Qu'un goût vif & léger vous amuſe auprès d'elle;
Triomphez, & volez ſoudain
Auprès d'une roſe nouvelle.

D'aimer & de changer faites-vous une loi ;
A ces douces erreurs conſacrez votre vie.
Ce ſont-là des conſeils que j'aurois pris pour moi,
Si je n'avois point vu Silvie.

CHANSON.

SANS dépit, ſans légéreté,
Je quitte une amante volage,
Et je reprends ma liberté,
Sans regretter mon eſclavage.

CE matin j'ai cueilli des fleurs,
Sans faire un bouquet à Liſette.
J'ai déja quitté ſes couleurs,
Je vais lui rendre ſa houlette.

SANS rougir, j'ai vu ſous l'ormeau
Silvandre aux pieds de l'infidelle ;
J'ai joué ſur mon chalumeau
L'air que Silvandre a fait pour elle.

JE ne fais plus dans nos vallons
Retentir le nom de Liſette ;
Je veux lui dire les chanſons
Que je ferai pour Timarette.

SI quelquefois dans le ſommeil
Ses faveurs me ſont retracées,
Elle n'eſt plus à mon réveil
La première de mes penſées.

JE ne viendrai plus en ces lieux
Reſpirer l'air qu'elle reſpire ;
Je ne cherche plus dans ſes yeux
Ce que je dois penſer ou dire.

LISETTE a perdu plus que moi :
J'étois tendre, elle étoit coquette ;
Liſette m'a manqué de foi :
Non, non, je n'aime plus Liſette.

ÉPÎTRE.

CHLOÉ, ce badinage tendre,
Ces légères faveurs amuſent mes deſirs;
Ce ſont des fleurs que l'amour ſçait répandre
Sur le chemin qui nous mène au plaiſir.
Mais puis-je à les cueillir borner mon eſpérance?
Ici, loin des témoins, dans l'ombre & le ſilence,
Donnons au vrai bonheur ce reſte d'un beau jour.
De ces riens enchanteurs n'occupons plus l'amour,
Chloé, tirons ce Dieu des jeux de ſon enfance.

Rappelle-toi ce ſoir, où ſenſible à mes vœux,
Tu daignas par un mot diſſiper mes alarmes:
Oui, j'aime... Que ce mot embelliſſoit tes charmes!
Qu'il irritoit mes tranſports amoureux!
Déja tous mes ſoupirs expiroient ſur ta bouche;
Je voulus tout tenter, mais ſans être farouche,
Tu repouſſas l'Amour égaré dans tes bras:
Je ravis des faveurs, & je n'en obtins pas.

L'honneur, ce vain fantôme, effrayoit ta tendreſſe,
Il diſſipoit des ſens l'impétueuſe ivreſſe:
Ennemi de l'amour qu'il ne peut ſurmonter,

Sans

Sans ſçavoir l'obtenir diſputant la victoire,
A combattre il borne ſa gloire;
Il eſt toujours vaincu, mais il veut réſiſter.
Tu m'aimes, je t'adore; ah! gardes-toi de croire
Que ce foible tyran puiſſe nous arrêter;
On le craignoit jadis; & les cœurs de nos mères
Ne goûtoient qu'en tremblant le bonheur de ſentir.
De ce ſiècle poli les loix ſont moins ſévères;
L'amour à ſes côtés n'a plus le repentir.
Nous rions aujourd'hui de ces prudes ſublimes,
Qu'effarouche un amant, qui gênent leurs deſirs;
Et ces plaiſirs ſi doux dont tu te fais des crimes,
Dès qu'on les a goûtés ne ſont que des plaiſirs.

Vas, ton honneur eſt d'être belle,
Ton devoir eſt d'être fidèle,
Tes loix ſont dans ton cœur, les amours ſont tes Dieux;
Jeune Chloé, qu'ils ſoient tes guides.
Ce prélude voluptueux
Va nous conduire à des biens plus ſolides.
L'Amour, en ſe jouant, fatiguoit ta vertu;
Tu ſens l'ennui de te défendre;
A l'honneur d'avoir combattu
Hâtes-toi d'ajouter le plaiſir de te rendre.

CHANSON.

DANS le ſein des faveurs de la beauté que j'aime,
Je déteſte les traits dont l'Amour m'a frappé.
Mon rival plus heureux goûte un bonheur ſuprême :
On nous trompe tous deux ; mais il eſt mieux trompé.

VERS A Mme. DE CH....

Sur des Tableaux de Fleurs.

J'EN jouis de ces fleurs ſi belles ;
J'admire ce pinceau divin,
Et ces roſes ſi naturelles
Que le papillon incertain
Viendra voltiger autour d'elles,
L'abeille y chercher ſon butin.
Les fleurs ne brillent qu'un matin ;
Les vôtres ſeront immortelles.
Ah ! ſi j'avois votre talent,
Je peindrois un objet charmant,
Paré des graces du jeune âge,
Qui plaît dès le premier inſtant,

Et chaque inſtant plaît davantage;
Dans l'amitié tendre & conſtant,
Sincère ſans être imprudent,
Naïf & fin, ſenſible & ſage.
Aiſément on devineroit
Quel auroit été mon modèle;
Ch.... ſeule ignoreroit
Que le portrait eſt d'après elle.

A ....

QUELQUES ſoupçons, un inſtant de colère,
Méritoient-ils cet excès de rigueur?
Malgré mes torts, tu liſois dans mon cœur;
En t'adorant pouvoit-il te déplaire?
Dans tes regards je vois ton changement;
L'expreſſion d'un tendre ſentiment
N'anime plus ces yeux ſi pleins de charmes;
Si de Doris je feins d'être l'amant,
Tu ne vois rien, ou tu vois ſans alarmes;
Si près de toi j'ai moins d'empreſſement,
De ma froideur tu te plains froidement.
C'en eſt donc fait, & je vais de mes larmes
Payer toujours la faute d'un moment;

Ton amitié, dans cet état funeſte,
Soutient mon cœur; ce prix m'étoit bien dû.
Je vais jouir de tout ce qui me reſte,
Et regretter tout ce que j'ai perdu.

LE MATIN.

La Nuit vers l'occident obſcur
Replioit lentement ſes voiles;
D'un feu moins brillant les étoiles
Éclairoient le céleſte azur.
De ſa lumière réfléchie
Le ſoleil blanchiſſoit les airs,
Et par degrés à l'univers
Rendoit les couleurs & la vie.

Du ſommeil à la volupté
Mes ſens éprouvoient le paſſage;
Des ſonges me traçoient l'image
Du bonheur que j'avois goûté;
Je ſentois qu'il alloit renaître,
Et par ces ſonges excité,
Je recevois un nouvel être.
Libres des chaînes du ſommeil,

Mes yeux s'ouvrent pour voir Thémire,
Je vois, j'adore, je deſire;
Dieux! quel ſpectacle & quel réveil!
Près de moi Thémire étendue
Ne déroboit rien à ma vue;
Je détaillois mille beautés,
Je m'applaudiſſois de ma flamme;
Le trouble aveugle de mon ame
En occupoit les facultés.
Tout à l'amour, tout à Thémire,
J'ai joui de mes ſentiments
Près de l'objet qui les inſpire:
Oui, diſois-je, ces traits charmants,
Animés par un cœur fidèle,
Sont au plus tendre des amants;
C'eſt pour moi que Thémire eſt belle.

J'avois entr'ouvert les rideaux;
Du ſoleil la clarté naiſſante
Doroit cette onde jailliſſante
Qui retombe ſous ces berceaux.
Déja du ſein des prés humides
S'élevoient les foibles vapeurs,
Que la nuit en perles liquides
Raſſemble & fixe ſur les fleurs.
Des habitans de ce bocage

La joie inſpiroit les concerts ;
Un vent frais épuroit les airs,
Et murmuroit dans le feuillage.

La terre ſembloit s'embellir
Pour s'offrir aux yeux de Thémire ;
Elle étend les bras & ſoupire,
Et je ſens mon cœur treſſaillir.
Elle entr'ouvre des yeux timides,
Qu'éblouit l'éclat du grand jour ;
Dans ſes beaux yeux mes yeux avides
Cherchoient, trouvoient, puiſoient l'amour.
Sur ſes charmes ma main errante
Se porte avec rapidité ;
Sur ſa bouche mon ame ardente
S'élance avec vivacité,
Et s'imprime avec volupté.

J'ai ſçu près du bonheur ſuprême
Le ſuſpendre pour le goûter ;
L'inſtant de le précipiter
Fut marqué par Thémire même,
Et des plaiſirs de ce que j'aime
J'ai ſenti les miens s'augmenter.
J'ai joui, malgré mon délire
Et mes tranſports impétueux,

Du murmure voluptueux
Des fréquents ſoupirs de Thémire ;
Ma bouche à ſes cris languiſſants
Répond à peine : Ah ! je t'adore !
Le plaiſir fatigua nos ſens,
Et nos cœurs jouirent encore.

Mais l'aſtre du jour dans les cieux
Pourſuivoit ſa vaſte carrière,
Et de ſon diſque radieux
Répandoit des flots de lumière ;
De mille ornements odieux
J'ai vu l'importune barrière
Dérober Thémire à mes yeux ;
Plein d'amour & d'impatience,
Je ſors ſans témoins & ſans bruit,
Et vais languir juſqu'à la nuit
Dans les horreurs de ſon abſence.

ÉPÎTRE A . . . .

A VIVRE au ſein du Janſéniſme,
Cher Prince, je ſuis condamné,
Et des Muſes abandonné,
Dans le vieux château de T**
Je répète mon catéchiſme.

Des intrigues de Port-Royal
J'apprends à fond tous les myſtères;
J'entends mettre au rang des ſaints Pères,
Nicole, Queſnel & Paſcal.
J'en lis un peu par courtoiſie.
Ces foux pleins de miſantropie,
Souvent ne raiſonnoient pas mal;
Ils ont eu l'art de bien connoître
L'homme qu'ils ont imaginé;
Mais ils n'ont jamais deviné
Ce qu'eſt l'homme & ce qu'il doit être.
Plus ingénu, moins orgueilleux,
Montagne, ſans art, ſans ſyſtême,
Cherchant l'homme dans l'homme même,
Le connoît & le peint bien mieux.
Par mille traits ingénieux

Le Socrate Anglois nous réveille ;
Il inſpire quand il inſtruit ;
C'eſt un ſage qui nous conduit,
C'eſt un ami qui nous conſeille.

Un vieux Janſéniſte grondeur
Dit qu'en détruiſant la nature,
On fait plaiſir à ſon auteur,
Et qu'on charme le Créateur
En tourmentant la créature.
Du petit nombre des élus
Tous ſes ennemis ſont exclus ;
Et ces ſauvages cénobites,
Qui vantent à Dieu leur ennui,
Ne voudroient plus vivre pour lui,
S'il étoit mort pour les Jéſuites.

Indulgente ſociété,
O vous, dévots plus raiſonnables,
Apôtres pleins d'urbanité,
Le goût polit vos mœurs aimables.
Vous vous occupez ſagement
De l'art de penſer & de plaire ;
Aux charmes touchants du Bréviaire,
Vous entre-mêlez prudemment
Et du Virgile & du Voltaire.

Vous parlez au nom du Seigneur,
Et vous n'ennuyez point les hommes;
Vous nous condamnez ſans fureur,
Vous nous voyez tels que nous ſommes.

Je ne prends point pour directeur
Un fou dont la mauvaiſe humeur
Érige en crime une foibleſſe,
Et veut anéantir mon cœur,
Pour le conduire à la ſageſſe.
Je ſens, j'ai des goûts, des deſirs;
Dieu les inſpire ou les pardonne;
Le triſte ennemi des plaiſirs
L'eſt auſſi du Dieu qui les donne.

FABLES ORIENTALES.

PRÉFACE.

LOUANGE au Dieu tout puiſſant, père de tous les êtres, ſource de l'être, le créateur & le moteur du ciel & des ſphères, chef économe & ſage de la nature, qui fit ceſſer le déſordre des éléments, & qui de leur combat fit naître l'ordre & le monde. Grand Dieu ! tu calmes les tempêtes qui s'élèvent ſur les mers & dans les cœurs des êtres intelligents; tu fais ſortir le bonheur du choc des paſſions oppoſées. Chacun des globes céleſtes contribue à éclairer les globes céleſtes; les vents conduiſent les nuages & balancent les mers. Les empires ſont utiles aux empires, l'homme aux animaux, les animaux à l'homme. Tu ordonnes au zéphyr d'étendre les tapis d'émeraude ſur les champs des Oſmanlins & des diſciples d'Hali; tu as revêtu leurs plantes & leurs arbres de verdure; tu prépares ſur la terre un feſtin magnifique, auquel tu invites les adorateurs du feu, les idolâtres & les ſerviteurs fidèles. Quel homme oſera s'oppoſer au bonheur des hommes? Quand tous les

êtres ſont utiles l'un à l'autre, quel homme oſera reſter inutile à ſa patrie & au monde?

Je faiſois ces réflexions dans l'obſcurité paiſible d'une nuit profonde, & je me retraçai le ſpectacle de ma vie paſſée.

Je vis avec horreur que j'avois conſumé le temps ſans l'employer; je verſois des larmes, mon cœur endurci s'attendriſſoit, & ces mots conformes à ma ſituation s'échappèrent de mon ſein.

A chaque moment une portion de l'eſprit de vie s'éteint pour jamais, & ce qui me reſte eſt bien peu de choſe. Tu ſommeilles, toi qui as déja vu s'écouler cinquante ans de ta durée! Oh, ſi tu avois aſſez de lumière & de ſageſſe pour faire un bon uſage du peu de jours qui te ſont deſtinés! Il rougit de honte, celui qui eſt parti ſans avoir achevé l'ouvrage que lui impoſoit la nature. La trompette a ſonné, & il ne préparoit point ſes bagages: un ſommeil agréable arrêtoit ce voyageur long-temps après le lever de l'aurore. Il naît un homme; il commence un édifice, & meurt: il en naît un autre; il commence un édifice, & meurt. Les races ſe ſuccèdent; tout ſe commence, & rien n'eſt fini. Heureux qui a paſſé ſur la terre des jours utiles! ſa récompenſe l'attend dans l'autre vie. Envoyez ſur la route ce

qui vous eſt néceſſaire pour le voyage, perſonne ne pourra vous le donner ; faites-le partir avant vous ; montrez-vous homme, & partez.

Le ſoleil commençoit à paroître, & le ſommeil n'avoit point fermé ma paupière ; un ami avec lequel j'avois fait autrefois le voyage de la Mecque, & avec lequel je m'étois livré aux délices de la vie, vint me trouver, & ne put m'arracher à mes réflexions ; il me fit pluſieurs queſtions, auxquelles je ne répondis pas ; il s'en offenſa, & me dit :

Il y a des expiations pour les ſacrilèges ; mais on n'expie pas les offenſes faites à l'amitié. Qu'eſt-ce que la langue dans la bouche de l'homme vertueux ? C'eſt la clef qui ouvre un tréſor.

J'embraſſai mon ami, je lui parlai, & nous ſortîmes pour nous égayer par le ſpectacle de la nature. Le printems venoit de renaître ; la terre étoit parée comme une belle femme un jour de fête ; le roſſignol chantoit ſur les branches des grands arbres ; les gouttes de roſée brilloient comme des diamants ſur le pourpre des roſes, ou comme les larmes ſur les joues d'une jeune fille honnête qui a reçu un léger affront. Mon ami me conduiſit dans un de ſes jardins, qui renfermoit

pluſieurs belles prairies & des plants d'arbres chargés de fruits & de fleurs ; dans ces bocages l'ame ſe trouvoit plus ſenſible, & tomboit dans un doux raviſſement : en d'autres endroits, on voyoit les fleurs ſortir du gazon, comme des pierres précieuſes étendues ſur un tapis verd. Un ruiſſeau couloit dans ce jardin ; l'eau en étoit agréable comme le nectar. Le verger étoit rempli d'oiſeaux, dont le ramage étoit touchant comme une belle muſique ſur des vers tendres. Quand nous quittâmes ces lieux de délices, mon ami, qui me vit emplir mon ſein de toutes les ſortes de fleurs, me dit :

Tu ſçais que la vie de ces fleurs paſſe dans un jour : pourquoi faire proviſion de tréſors ſi peu durables ? Cueillons des plantes utiles qui ſeront un aliment ſain pour la table où tu admets tes amis.

Je me dérobai dès ce moment aux plaiſirs qui avoient enivré ma jeuneſſe, dans l'enceinte de Schiras.

Je me promenai dans le Jardin des ſages ; je diſcourois avec eux des vues de la nature, des devoirs de tous les hommes, de leurs intérêts communs, de leurs paſſions, des loix, des erreurs funeſtes,

funeſtes, des dangers de l'ignorance, du bonheur, des âges de la vie, du plaiſir qu'on n'uſe jamais, des beautés de la vertu; leurs entretiens ont éclairé mon ame du jour de la vérité.

Es-tu de l'ambre, diſois-je, à un morceau de terre que j'avois ramaſſé dans un bain? tu me charmes par ton parfum. Il me répondit: Je ne ſuis qu'une terre vile, mais j'ai habité quelque temps avec la roſe.

J'avois obſervé avant de penſer, & j'ai penſé avant d'écrire. Mes amis m'ont preſſé quelquefois de donner mes réflexions. Les Sages de l'Inde reprochoient un jour au grand Buſurchumbur, de faire trop attendre ſes paroles; & il leur répondit: Le temps que j'emploie à méditer ce que je dois dire, eſt pris ſur le temps où je me repentirai d'avoir parlé.

Je donne enfin cet ouvrage, auquel je veux conſacrer encore une partie précieuſe de ma vie, afin que ma mémoire ſoit honorée, & que je ne meure point ſans avoir été utile aux hommes & aux progrès de la vertu.

L'HOMME VRAI.

UN Roi avoit condamné à mort un de ſes Eſclaves : celui-ci étant ſans eſpérance, ne ménageoit plus rien, & accabloit le Roi d'injures. Que dit-il ? demanda le Prince à ſon Favori. Seigneur, il dit que les récompenſes de l'autre vie ſont pour les Princes qui pardonnent, & il vous demande grace. Je l'accorde, dit le Roi. Un Courtiſan, depuis long-temps ennemi du Favori, avoit entendu le diſcours de l'Eſclave. On vous trompe, dit-il à ſon Maître ; ce malheureux vous accabloit d'injures. Le Roi répondit : Le menſonge qu'on m'a fait eſt humain, & ta vérité eſt cruelle. Et puis ſe tournant vers ſon Favori : Oh ! mon ami, lui dit-il, c'eſt toi qui me diras toujours la vérité.

MAHMOUD.

UN des Rois du Chorazan vit en ſonge Mahmoud, qui régnoit cent ans avant lui. Il vit le corps de ce Prince ſe conſumer entièrement & ſe

diſſiper en pouſſière. Il n'en reſta que les yeux, qui jettoient continuellement des regards ſur le Palais & ſur le Trône. Le Roi demanda aux Devins ce que pouvoit ſignifier ce ſonge : l'un d'eux lui dit : Mahmoud voit à préſent que tu occupes le Palais & le Trône qu'il a occupés, qu'il ne lui reſte rien de ſa grandeur, & qu'on n'emporte avec ſoi que le bien qu'on a fait. O Roi ! fais le bien, avant que dans ton Palais en deuil on entende une voix lugubre prononcer ces mots, *Il n'eſt plus.*

MAXIMES.

Le Tigre ſe cache ſous le feuillage paiſible ; craignez à la Cour le ſilence de l'envie.

Vous demandez, ſi la Fourmi qui eſt ſous vos pieds a le droit de ſe plaindre ? Oui ; ou vous n'avez pas le droit de vous plaindre, lorſque vous êtes écraſé par l'Éléphant.

Conduiſez le coupable dans les lieux qui raſſemblent le plus de malheureux, & il ne verra perſonne auſſi malheureux que lui.

Le Feu étoit adoré dans Perſépolis, & Perſé-

polis a été dévorée par le Feu : image des Deſpotes & de leurs Favoris.

Les Sages ont dit : Les agréments ſont les vertus des Cours, & preſque des vices dans les Sages : attachez-vous à faire le bien ; que vos mœurs ſoient pures, & laiſſez les facéties aux Courtiſans.

LE SOMMEIL DU MÉCHANT.

Je me promenois avec mon ami, pendant la plus grande chaleur du jour, ſous un berceau d'arbres élevés qui formoient une voûte de verdure impénétrable aux rayons du ſoleil ; un ruiſſeau ſerpentoit entre ces arbres, & entretenoit la fraîcheur d'un gazon épais qui invitoit à ſe repoſer. Je vis le Viſir Karoun couché ſur ce gazon ; il dormoit. Grand Dieu ! diſois-je, le ſouvenir des malheureux qu'il a faits ne trouble donc pas le ſommeil de Karoun ? Mon ami m'entendoit, & me dit : Dieu accorde quelquefois le ſommeil aux méchants, afin que les bons ſoient tranquilles.

LA RETRAITE.

Le Miniſtre d'un Roi fut diſgracié, & ſe retira dans une vallée fertile, qu'il fit cultiver avec ſoin: comme il n'avoit pas mérité ſa diſgrace, il s'en conſola aiſément, & il prit du goût pour le nouveau genre de vie qu'il avoit embraſſé. Le Roi, qui eſtimoit ſes talents, ſentit la perte qu'il avoit faite, & l'alla trouver pour le prier de revenir à la Cour; mais le Miniſtre refuſa le Roi, & lui dit: Tu m'avois élevé aux premières dignités; j'ai ſoutenu avec fermeté l'agitation des grandeurs: tu m'as forcé à la retraite, je goûte le repos, laiſſes-m'en jouir. Se retirer du monde, c'eſt arracher les dents aux animaux dévorants; c'eſt ôter au méchant l'uſage de ſon poignard, à la calomnie ſes poiſons, & ſes ſerpents à l'envie. Le Roi inſiſta, & dit: J'aurois beſoin d'un eſprit éclairé & d'un cœur droit & bon qui voulût ſupporter avec moi le fardeau de ma puiſſance; je ne puis trouver qu'en toi l'homme qui m'eſt néceſſaire. Tu le trouveras, répondit le Miniſtre, ſi tu le cherches parmi ceux qui ne te cherchent pas.

L'ERREUR.

UN Aveugle avoit une Femme qu'il aimoit beaucoup, quoiqu'on lui eût dit qu'elle étoit fort laide. Un Médecin offrit de lui rendre la vue ; il ne voulut pas y conſentir. Je perdrois, dit-il, l'amour que j'ai pour ma Femme, & cet amour me rend heureux.

Les Troupes de Coſroës furent vaincues le jour d'une éclipſe du Soleil : les Perſes, adorateurs du Feu, penſoient que ce phénomène annonçoit de grands malheurs à l'Empire, & cette idée leur ôta le courage. L'ignorance & l'erreur peuvent faire le bonheur d'un ſeul homme ; mais elles font néceſſairement le malheur des Nations.

LE SONGE.

UN jour je me retirois chez moi, l'eſprit rempli d'obſervations chagrines ; & après avoir fait la ſatyre de tous les états, de toutes les conditions & de moi-même, je tombai dans un ſommeil profond ; j'eus un ſonge. Je me crus tranſporté

dans ma ſolitude, & loin des défauts qui m'avoient bleſſé; je me promenois avec une joie tranquille dans la forêt qui protège ma cabane contre les vents d'Arabie; je me dérobois ſous ſes ombrages aux folies des hommes.

Le Soleil venoit de s'élever ſur l'horiſon; ſes rayons doroient la verdure interpoſée entre lui & moi, & donnoient de la tranſparence au feuillage. J'entendois les chants d'une multitude d'oiſeaux; j'étois attentif à tous leurs accents; j'en obſervois la diverſité, ainſi que celle de leurs formes, de leurs vols & de leurs plumages. Le Roſſignol, le Merle, le Corbeau, la Fauvette, le Geai, l'Alouette, l'Aigle, la Tourterelle, chantoient, ſiffloient, croaſſoient, crioient, roucouloient, ſautoient, voltigeoient, voloient ou planoient.

Le ciel me donna tout-à-coup l'intelligence de leurs différents langages: j'entendis l'Aigle qui railloit le Hibou ſur ſa vue; la Tourterelle parloit fort mal des mœurs de l'Épervier, qui n'avoit que du mépris pour ſa foibleſſe; le Merle faiſoit des plaiſanteries ſur le cri de l'Aigle; le Geai & la Pie diſoient des injures; ils reprochoient au Corbeau ſa mine triſte, & trouvoient au Moineau l'air commun.

Je vis deſcendre du ciel une figure fort extraordinaire ; c'étoit un jeune homme dont le corps avoit la couleur de la neige, ſur laquelle on auroit jetté des feuilles de roſes ; il avoit de grandes ailes bleues, dont les extrémités étoient dorées ; ſes cheveux étoient noirs comme l'ébène ; ſes yeux étoient de la couleur de ſes cheveux, & ſi perçants que l'hypocrite n'auroit pu ſoutenir ſes regards. Il ſe poſa ſur un platane qui s'élevoit au-deſſus des cèdres de la forêt : il appella par leurs noms les différentes eſpèces d'oiſeaux, que je vis s'abattre autour de lui ſur les rameaux des cèdres ; il leur ordonna le ſilence, & il leur dit :

Écoutez ce que j'ai à vous révéler de la part du grand Être. Vous êtes tous égaux en mérite ; vous êtes différents en qualités, parce que vous êtes deſtinés à des fonctions différentes.

L'Aigle eſt né pour la guerre ; ſon cri, expreſſion de la force, ne peut avoir d'harmonie : le Hibou n'auroit point ſurpris dans les ténèbres les inſectes & les reptiles, dont il doit purger la terre, ſi ſes yeux avoient pu ſoutenir l'éclat du ſoleil : pour donner au Roſſignol & à la Fauvette leur voix douce & légère, il a fallu leur donner des organes délicats : la Tourterelle, née pour l'amour, ſe tient ſous les ombrages, où rien

Digitized by Google

n'interrompt en elle le plaiſir d'aimer ; qu'ajouteroient à ce plaiſir le bec & les griffes de l'Épervier ? Reſtez ce que vous êtes, ſans regret & ſans orgueil ; cédez différemment aux impulſions de la nature, & voyez dans vos eſpèces des différences & non des défauts.

A ces mots, je vis les oiſeaux ſe diſperſer dans la forêt, & le Génie s'élever aux Cieux, en jettant ſur moi un regard plein d'expreſſion. Je m'éveillai, & je me dis : M'arrivera-t-il encore d'exiger dans le Cadi la douceur du Courtiſan, dans l'Iman la franchiſe du Guerrier, dans le Marchand le déſintéreſſement du Sage, dans le Sage l'activité de l'Ambitieux ! c'eſt moi que tu es venu inſtruire, ô céleſte Génie ! tes leçons ſeront à jamais gravées dans mon cœur, & mes lèvres les répèteront aux hommes.

O ! mes frères, nous partons enſemble pour voyager, les uns au Nord, les autres au Midi ; il ne nous faut ni les mêmes vêtements, ni les mêmes proviſions. Nous vivons dans une famille, dont le chef nous a donné des biens de différente nature. A quoi ſervent à celui qui taille les arbres du verger, les inſtruments du labourage ?

LE CRIME.

TROIS habitans de Balck voyageoient enſemble ; ils rencontrèrent un tréſor, & ils le partagèrent : ils continuèrent leur route, en s'entretenant de l'uſage qu'ils feroient de leurs richeſſes. Les vivres qu'ils avoient portés étoient conſommés ; ils convinrent qu'un d'eux iroit en acheter à la ville, & que le plus jeune ſe chargeroit de cette commiſſion ; il partit.

Il ſe diſoit en chemin : Me voilà riche ; mais je le ſerois bien davantage ſi j'avois été ſeul quand le tréſor s'eſt préſenté..... Ces deux hommes m'ont enlevé mes richeſſes.... Ne pourrois-je pas les reprendre ?.... Cela me ſeroit facile. Je n'aurois qu'à empoiſonner les vivres que je vais acheter ; à mon retour, je dirois que j'ai dîné à la ville ; mes compagnons mangeroient ſans défiance, & ils mourroient. Je n'ai que le tiers du tréſor, & j'aurois le tout.

- Cependant les deux autres voyageurs ſe diſoient : Nous avions bien affaire que ce jeune homme vînt s'aſſocier à nous : nous avons été obligés de partager le tréſor avec lui ; ſa part auroit augmenté les nôtres, & nous ſerions véri-

tablement riches.... Il va revenir, nous avons de bons poignards.....

Le jeune homme revint avec des vivres empoiſonnés ; ſes compagnons l'aſſaſſinèrent ; ils mangèrent ; ils moururent ; & le tréſor n'appartint à perſonne.

L'AVARICE
DES DIFFÉRENTS AGES.

Je rencontrai un jour dans l'allée de Platanes qui borde l'Euphrate près de Bagdad, un jeune homme que j'avois connu dans le voiſinage d'Alep; il étoit enſéveli dans une rêverie ſi profonde, que j'eus de la peine à l'en tirer ; ſes regards étoient triſtes & farouches, & il s'écrioit: Oh! pourquoi, pourquoi me montrer de l'amitié, puiſqu'ils n'en avoient pas! Il donna encore quelques ſignes de colère & d'indignation, & il me dit: Vous avez vu le vieux Benaſſar, le frère de ma mère, m'avertir que je pourrois peut-être obtenir un emploi, que ſes amis s'offroient de demander pour lui:

vous avez vu le jeune Obide me donner de l'argent pour faire mon voyage. Eh bien ! en arrivant ici, j'ai vu le jeune Obide ſolliciter pour lui l'emploi que je viens demander : je l'obtiendrois peut-être, ſi je pouvois reſter plus long-temps à Bagdad ; mais je n'ai plus d'argent, & le vieux Benaſſar ne veut pas m'en donner. Oh ! pourquoi, pourquoi me montrer de l'amitié, puiſqu'ils n'en avoient pas !

Ils ne t'ont pas trompé, lui dis-je, & ils ont fait pour toi moins que tu ne l'as penſé. Obide eſt jeune, il ne t'avoit donné que ſon argent ; Benaſſar eſt vieux, il ne t'avoit ſacrifié que ſes eſpérances : à l'âge d'Obide, on eſt avare de ſes eſpérances ; à l'âge de Benaſſar, on eſt avare de ſon argent : le vieillard eſt riche de ce qu'il poſſède ; & le jeune homme de ce qu'il eſpère.

LE BON MINISTRE.

Le puiſſant Aaron Raſchild commençoit à ſoupçonner que ſon Viſir Giafar ne méritoit pas la confiance qu'il lui avoit donnée : les Femmes d'Aaron, les Habitans de Bagdad, les Courtiſans,

les Derviches, cenſuroient le Viſir avec amertume. Le Calife aimoit Giafar ; il ne voulut point le condamner ſur les clameurs de la Ville & de la Cour : il viſita ſon Empire ; il vit par-tout la Terre bien cultivée, la Campagne riante, les Hameaux opulents, les Arts utiles en honneur, & la Jeuneſſe dans la joie. Il viſita ſes Places de Guerre & ſes Ports de Mer ; il vit de nombreux Vaiſſeaux qui menaçoient les côtes de l'Afrique & de l'Aſie ; il vit des Guerriers diſciplinés & contents ; ces Guerriers, les Matelots & les Peuples des Campagnes s'écrioient : O Dieu ! béniſſez les Fidèles en prolongeant les jours d'Aaron Raſchild & de ſon Viſir Giafar ; ils maintiennent dans l'Empire la paix, la juſtice & l'abondance : tu manifeſtes, grand Dieu ! ton amour pour les Fidèles, en leur donnant un Calife comme Aaron, & un Viſir comme Giafar. Le Calife, touché de ces acclamations, entre dans une Moſquée, s'y précipite à genoux, & s'écrie : Grand Dieu ! je te rends graces, tu m'as donné un Viſir dont mes Courtiſans me diſent du mal, & dont mes Peuples me diſent du bien.

L'EXEMPLE.

UN Roi du Chorazan diſoit à ſon Viſir ; les Peuples de la Bractiane ſont commandés par un Prince foible & ſans expérience ; ils n'ont pas d'Alliés, & je pourrois aiſément en faire la conquête : raſſembles mes Troupes, & marches contre eux. J'obéirai, dit le Viſir ; mais de quel droit veux-tu ravir la liberté à des Peuples qui ne ſont pas tes ennemis ? Cette conquête, dit le Prince, augmentera ma puiſſance : eſt-ce donc un crime de ſignaler ſon courage & d'étendre ſon Empire ? Eſt-il donc innocent, dit le Viſir, de donner à tes ſujets & au monde l'exemple de l'injuſtice ?

LE TOURMENT DES ROIS.

UN Roi mourut ſans laiſſer d'héritier ; & par ſon Teſtament il donna la Couronne à celui qui après ſa mort entreroit le premier dans la ville. Un pauvre Laboureur parut aux portes lorſque le Roi venoit d'expirer, & il fut couronné. Il eut

à ſoutenir des guerres inteſtines & étrangères, à ranimer le commerce, à diminuer les impôts, à faire fleurir les arts, & à pourvoir à la ſubſiſtance de ſon peuple. Il s'inſtruiſit en peu de temps, parce qu'il avoit le ſens commun ; il réuſſit à tout, parce qu'il vouloit le bien : mais il étoit rempli de ſoins & dévoré d'inquiétudes. Un Habitant de ſon village vint le voir, & lui dit : Graces ſoient rendues au Dieu incomparable & tout-puiſſant, qui vous a élevé à un ſi haut degré de gloire & de puiſſance ! Ah ! mon ami, dit le Roi, au lieu de rendre graces à Dieu, demandes-lui pour moi le courage & la patience ; plains-moi, au lieu de me féliciter : dans mon premier état, je ne ſouffrois que de mes beſoins, & je ſouffre aujourd'hui des beſoins de chacun de mes ſujets.

L'ÉDUCATION D'UN PRINCE.

COSROES avoit un Miniſtre dont il étoit content, & dont il ſe croyoit aimé. Un jour ce Miniſtre vint lui demander à ſe retirer. Coſroës

lui dit : Pourquoi veux-tu me quitter ? j'ai fait tomber ſur toi la roſée de l'abondance ; mes eſclaves ne diſtinguent point entre tes ordres & les miens ; je t'ai approché de mon cœur, ne t'en éloignes jamais. Mitrâne, c'étoit le nom du Miniſtre, répondit : O Roi ! je t'ai ſervi avec zèle, & tu m'en as trop récompenſé ; mais la nature m'impoſe aujourd'hui des devoirs ſacrés, laiſſes-les moi remplir : j'ai un fils ; il n'a que moi pour lui apprendre à te ſervir un jour comme je t'ai ſervi.

Je te permets de te retirer, dit Coſroës, mais à une condition.

Parmi les hommes de bien que tu m'as fait connoître, il n'en eſt aucun qui ſoit auſſi digne que toi d'élever un jeune Prince : finis ta carrière par le plus grand ſervice qu'un homme puiſſe rendre aux hommes : qu'ils te doivent un bon maître. Je connois la corruption de la Cour ; il ne faut pas qu'un jeune Prince la reſpire : prends mon fils, & vas l'inſtruire avec le tien, dans la retraite, au ſein de l'innocence & de la vertu.

Mitrâne partit avec les deux enfants, & après cinq ou ſix années il revint avec eux auprès de Coſroës, qui fut charmé de revoir ſon fils ; mais qui ne le trouva pas égal en mérite au fils de ſon

ſon ancien Miniſtre. Il s'en plaignit à Mitrâne, qui lui répondit : O Roi, mon fils a fait un meilleur uſage que le tien des leçons que j'ai données à l'un & à l'autre. Mes ſoins ont été partagés également entre eux ; mais mon fils ſçavoit qu'il auroit beſoin des hommes, & je n'ai pu cacher au tien que les hommes auroient beſoin de lui.

L'ESPRIT
DES DIFFÉRENTS ÉTATS.

Le jeune Chiroé, le fils & l'héritier de l'indolent Ormouz, Roi de Perſe, demanda un jour à ſon père la permiſſion de voyager ; il n'alloit point s'abreuver de l'eau ſainte du Mont Ararat, ni conſulter les Imans de Médine, il vouloit viſiter les provinces du Royaume qu'il devoit gouverner un jour. Il voyageoit ſans faſte & ſous un nom ſuppoſé, il ne menoit avec lui que deux eſclaves & le ſage Nirſoukan.

Il voulut étudier l'eſprit de tous les états. Il vit d'abord les Guerriers, il les trouva zélés pour le ſervice de l'indolent Ormouz, prêts à ravager

la Perſe & à égorger leurs frères au premier ordre du Prince, mais demandant ſans ceſſe une paie plus forte & de nouveaux priviléges.

Chiroé viſita les Mollacks, les Imans, les Derviches ; il les trouva perſuadés qu'eux ſeuls devoient gouverner l'Empire, & cherchant à le perſuader ; mais en attendant ils flattoient la Cour, ils conſeilloient l'oppreſſion, & cependant ils refuſoient conſtamment au Roi la plus légère portion de leurs richeſſes.

Chiroé viſita les Juges, les Cadis, les hommes de Loi ; ils ſemoient la diviſion entre les fidèles pour multiplier leurs jugements ; ils vendoient la juſtice au riche, ils la refuſoient au pauvre ; ils faiſoient ſentir leur puiſſance à leurs amis & à leurs ennemis.

Chiroé ne vit dans les Régiſſeurs des impôts que des Tygres aſſouvis qui ſuçoient, en ſe jouant, le ſang des Peuples ; il vit les Marchands ſolliciter des priviléges qui faiſoient tomber toutes les charges de l'État ſur les laboureurs ; des corps d'ouvriers ſollicitoient des priviléges qui auroient étouffé l'induſtrie.

Quoi ! dit le Prince, au ſage Nirſoukan, les hommes de tous les états n'ont donc que l'eſprit de leur état ? Je les vois tous zélés pour les avan-

tages de leurs corps & aucun pour le bien de l'Empire : j'ai vu des Guerriers, des Imans, des Marchands, des Juges, des Ouvriers & pas un Perſan.

Ton règne en fera naître, dit Nirſoukan ; ſois ſobre, économe, vigilant, juſte & ſévère ; ſouviens-toi que tu es à tes ſujets, & que tes ſujets ne ſont point à toi ; donnes les emplois à ceux qui aiment ton peuple, punis les grands qui font haïr ton autorité, récompenſes ceux qui la font aimer ; ô Chiroé, fils d'Ormouz, aimes la Perſe, & ceux qui n'ont que l'eſprit de leur état auront l'amour de la Patrie.

L'INSCRIPTION.

COSROES avoit fait graver cette inſcription ſur ſon diadême : *Pluſieurs l'ont poſſédé, pluſieurs le poſſéderont. O poſtérité ! tu imprimeras les veſtiges de tes pas ſur la pouſſière de mon tombeau.*

Qu'eſt-ce que les trônes, la fortune & la victoire, qui paſſent avec la rapidité de l'éclair ? Arbitre des hommes, faites le bien ſi vous voulez vivre contents ; faites le bien, ſi vous voulez que

votre mémoire ſoit honorée ; faites le bien, ſi vous voulez que le ciel ouvre pour vous ſes portes éternelles.

LA BIENFAISANCE.

A MESURE que le temps a fait paſſer devant mes yeux une plus longue ſuite d'évènements, & depuis que la couleur de mes cheveux eſt comme celle des Cygnes qui ſe jouent dans le Jardin du Roi des Rois, j'ai penſé que le Souverain Arbitre de nos deſtinées, qui fit l'homme & la vertu, ne laiſſa jamais ſans plaiſir le cœur de l'homme de bien, ni une bonne action ſans récompenſe. Écoutez, ô fils d'Adam, écoutez ce récit fidèle.

Dans une de ces vallées fertiles qui coupent la chaîne des montagnes d'Arabie, habitoit depuis long-temps un riche Paſteur ; je l'ai connu, on le diſoit heureux, & il étoit content. Un jour qu'il ſe promenoit au bord d'un torrent, dans une allée de palmiers qui portoient leur feuillage brun juſqu'au pied des cèdres verds, dont le ſommet de la montagne étoit couronné, il entendit une voix qui rempliſſoit quelquefois la vallée de ſes cris

perçants, & dont quelquefois les plaintes étouffées se distinguoient à peine du bruit du torrent.

Le vieux Pasteur courut aux lieux d'où partoit la voix ; il vit au pied d'un rocher, un jeune homme à demi-couché sur le sable ; ses habits étoient déchirés, ses cheveux tomboient en désordre sur son visage, où les charmes de la jeunesse étoient flétris par la douleur ; on voyoit sur ses joues les traces des larmes, sa tête étoit penchée sur son sein, il étoit semblable à la rose abattue & inondée par l'orage. Le riche Pasteur fut touché ; il aborda le jeune homme, & lui dit : O enfant de la douleur ! viens dans mes bras, laisses-moi presser contre mon sein l'homme qui gémit ; ses peines me font soupirer.

Le jeune homme leva la tête, en gardant un morne silence ; il fixa quelque temps le vieillard avec des yeux étonnés de trouver la bienveillance & la pitié. La seule vue du bon Pasteur devoit donner de la confiance ; ses yeux étoient humides & remplis de douceur & de feu ; ils avoient ces regards vifs & tendres, qui font toujours parler les malheureux.

Le jeune homme se leva tout couvert de poussière, & s'élança dans les bras du Pasteur, en poussant un cri que répétèrent les montagnes :

O mon Père! diſoit-il, ô mon Père! Quand il fut un peu calmé par les diſcours & par les careſſes du vieillard, celui-ci fit pluſieurs queſtions auxquelles le jeune homme répondit ainſi.

C'eſt derrière ces grands cèdres que vous voyez ſur la plus élevée des montagnes qu'eſt le hameau de Shel-Adar, père de Fatmé. La cabane de mon père n'eſt pas éloignée d'ici. Fatmé eſt la plus belle entre les filles des montagnes; je m'étois propoſé pour conduire les troupeaux de ſon père, & il y avoit conſenti. Il eſt riche, le père de Fatmé, & mon père eſt pauvre. J'aimois Fatmé. Fatmé m'aimoit. Son père s'en eſt apperçu; nous lui avons avoué notre amour, & il veut me contraindre à m'éloigner du pays de ſa fille. Je me ſuis jetté à ſes pieds, & je lui ai dit: O père de Fatmé, laiſſes-moi du moins habiter la vallée que tu habites; je conſens de ne plus parler à Fatmé; je ne ſçaurai pas ſi elle m'aime encore; je te le promets, je ne le ſçaurai pas: donnes-moi à conduire un de tes troupeaux éloignés; permets que je ſerve toujours le père de Fatmé. Eh bien! Shel-Adar m'a refuſé tout; il m'a traité durement, & je n'avois pas la force de faire un pas pour m'éloigner de ſa maiſon: il a menacé Fatmé, & vous me voyez ici loin de la vallée qu'elle habite. Fatmé

eſt malheureuſe, mon père eſt infirme, j'ai perdu ma mère, j'ai deux frères ſi jeunes qu'ils peuvent à peine atteindre aux branches les moins élevées des palmiers. Mon père & mes frères recevoient leur ſubſiſtance de moi, qui recevois tout de Shel-Adar, & je meurs.

Mon fils, dit le vieillard, allons enſemble au vallon de Shel-Adar; je t'aiderai à marcher, viens. Le jeune homme y conſentit; il ſe traînoit à peine: en approchant, ils virent Fatmé; elle étoit pâle & abattue. Le jeune homme dit au vieillard, je vois Fatmé. Le vieillard entra dans la maiſon de Shel-Adar, & lui dit.

Une Colombe d'Alep avoit été tranſportée à Damas; elle y vivoit avec une Colombe du pays; leur maître craignit que la Colombe d'Alep n'emmenât quelque jour ſa compagne, & il les ſépara: elles ceſſèrent de manger le grain qu'il leur donnoit dans ſa main; elles devinrent languiſſantes, & moururent.

O Shel-Adar! ne ſépares pas ceux qui ne vivent que parce qu'ils vivent enſemble. Ce jeune homme que tu as éloigné de ta maiſon a-t-il de la vertu? Shel-Adar répondit: Le Prophète me ſoit témoin de ce que je vais dire: ce qu'un lys eſt parmi les narciſſes, ce jeune homme l'eſt parmi les fidèles;

il ſurpaſſe tous les jeunes paſteurs par ſa piété, ſa bonté & ſa vigilance; mais il eſt pauvre. Ah! dit le vieux Paſteur, mes enfants & moi, nous avons des troupeaux ſans nombre; je poſſède toute la riche vallée d'Horofa, & je puis enrichir ce jeune homme: une partie de mes troupeaux ſera demain à ta porte, ſi tu veux lui donner Fatmé. Shel-Adar promit de donner ſa fille, & le vieillard ſe retira.

Le lendemain il fit partir pour le hameau de Shel-Adar des troupeaux de brebis plus blanches que le ſommet des hautes montagnes pendant l'hiver, & des troupeaux de cavalles plus belles & plus légères que celle que montoit le Prophête.

Quelques jours après cette action, le riche & bon Paſteur ſe mit en chemin vers les grands cèdres au-deſſous deſquels eſt ſitué le hameau de Shel-Adar. Écoutez, ô fils des hommes, écoutez:

Le bon Paſteur alloit ſortir d'un bois pour entrer dans une prairie où couloit un ruiſſeau bordé de figuiers; il vit ſur un tertre à l'ombre des figuiers Shel-Adar qui tenoit la main d'un vieillard, dont la phyſionomie avoit un caractère de ſageſſe & de gaieté. Ce vieillard regardoit ſouvent Shel-Adar avec des yeux pleins de joie; Shel-Adar avoit la même expreſſion dans les ſiens.

Le bon Paſteur les vit, & il s'arrêta pour jouir de tout ce que le ſpectacle doux & majeſtueux de la vieilleſſe contente peut donner de conſolation. Les deux vieillards ſe montroient l'un à l'autre pluſieurs jeunes gens, parmi leſquels étoient deux enfants qui tantôt ſe jouoient ſur l'herbe & tantôt venoient careſſer les vieillards : ils étoient bien vêtus : ils avoient la ſanté, la vivacité, l'enjouement de leur âge. Le bon Paſteur entendit que ces deux enfants étoient les frères du jeune époux de Fatmé, & que le vieillard qui tenoit par la main Shel-Adar étoit leur père.

Plus près du bon Paſteur, à la liſière du bois, Fatmé & ſon époux étoient aſſis ſur le gazon ; ſouvent ils reſtoient immobiles, & ſe regardoient fixement ; ils ſourioient ſi doucement qu'il ſembloit que la ſeule habitude du plaiſir eût rendu leurs viſages riants. Souvent ces jeunes époux interrompoient leur ſilence délicieux par des careſſes vives & modeſtes : on voyoit qu'ils étoient retenus par la préſence de leurs pères, & ſur-tout par leur reſpect pour les enfants. Souvent ils ſe regardoient tous, & chacun paroiſſoit enivré du bonheur de ce qui lui étoit cher & du ſien. La joie qui les animoit ſe manifeſtoit de la même manière ſur tous leurs viſages, comme la même

ſève couvre de fleurs ſemblables toutes les branches d'un oranger.

Le bon Paſteur les regardoit tour-à-tour, & il porta ſes yeux dans la prairie, où il vit les troupeaux qu'il avoit donnés; ils effaçoient en beauté ceux de Shel-Adar, parmi leſquels ils étoient confondus : il voyoit ces troupeaux, le bon Paſteur, & il entendoit chacun de leurs conducteurs célébrer par ſes chants le bonheur de ſes maîtres & le ſien.

O fils d'Adam, je n'ai rien ajouté, je n'ai rien retranché, & je vous ai fait le récit fidèle que je vous avois promis.

LES MOLLACKS.

Des Mollacks retirés dans les déſerts de l'Arabie avoient volé une Caravanne; les Marchands les conjuroient, les larmes aux yeux, de leur laiſſer du moins de quoi continuer le voyage : les Mollacks furent inexorables. Le ſage Locman étoit alors parmi eux, & un des Marchands lui dit : Eſt-ce ainſi que vous inſtruiſez ces hommes pervers? Je ne les inſtruis pas, dit Locman; que

ſeroient-ils de la ſageſſe ? Et que faites-vous donc avec les méchants ? Je cherche, dit Locman, à découvrir comment ils le ſont devenus.

LES LUMIÈRES.

Le Viſir Muſſafer demandoit un jour au grand Aaron Raſchild, que Dieu ſoit avec lui, quelles étoient ſes vues en établiſſant des Académies, en fondant des Écoles, en faiſant fleurir les ſciences ? Penſez-vous, diſoit le Viſir, que vous en ſerez mieux obéi ? Oui, répondoit le Calife, parce que mon peuple jugera mieux de la juſtice de mes loix. En payera-t-il mieux les tributs ? Oui, parce qu'il verra que je ne lui en demande que de néceſſaires. Vos ſoldats combattront-ils avec plus de zèle ? Oui, parce qu'ils auront des chefs plus éclairés. Mais, continua Muſſafer, vos ſages, vos ſçavants ne voudront-ils pas ſe mêler du Gouvernement ? ô Seigneur des Seigneurs, n'auront ils pas l'audace de vous ſuppoſer des fautes ? Ils feront mieux, dit Aaron, ils me diront celles que j'aurai faites, & m'apprendront à n'en plus faire. Le Viſir inſiſta & dit : Quoi ! lumière du monde,

vous permettrez à vos ſages de dire librement tout ce qu'ils penſent ? Sans doute, répondit vivement le Calife, s'ils ne parloient pas librement, ils n'inſtruiroient qu'imparfaitement. Mais quelques-uns d'eux ne peuvent-ils répandre des erreurs ? Oui, & ces erreurs ſeront combattues par d'autres ſages. Seigneur, ajouta le Viſir, il faut ne vous rien diſſimuler ; depuis que votre peuple commence à s'inſtruire, ceux que vous honorez de vos graces & de votre confiance, deviennent les objets de la cenſure publique : moi-même, Seigneur, moi-même.... J'entends, dit le Calife ; & il ſe retira.

Lorſque l'illuſtre Giafar, le plus ſage des fidèles, l'ami d'Aaron Raſchild & des hommes, fut élevé à la place de Viſir, il protégea les Sciences ; il voulut que les Peuples fuſſent aſſez éclairés pour connoître tout le bien qu'il vouloit faire.

LE CONVERTI.

La miſéricorde divine avoit conduit un homme vicieux dans une ſociété de Sages, dont les mœurs étoient ſaintes & pures ; il fut touché de leurs

vertus ; il ne tarda pas à les imiter, & à perdre ſes anciennes habitudes : il devint juſte, ſobre, patient, laborieux & bienfaiſant. On ne pouvoit nier ſes œuvres, mais on leur donnoit des motifs odieux ; on vantoit ſes bonnes actions, ſans aimer ſa perſonne ; on vouloit toujours le juger par ce qu'il avoit eté, & non par ce qu'il étoit devenu. Cette injuſtice le pénétroit de douleur ; il répandit ſes larmes dans le ſein d'un vieux Sage, plus juſte & plus humain que les autres. O mon fils, lui dit le vieillard, tu vaux mieux que ta réputation ; rends-en graces à Dieu. Heureux celui qui peut dire, mes ennemis & mes rivaux cenſurent en moi des vices que je n'ai pas ! Que t'importe, ſi tu es bon, que les hommes te pourſuivent comme méchant ? N'as-tu pas pour te conſoler deux témoins éclairés de tes actions, Dieu & ta conſcience ?

LES COURTISANS.

NOURSHIVAN le Juſte, étant un jour à la chaſſe, voulut manger du gibier qu'il avoit tué ; mais il n'avoit point de ſel. Il en envoya cher-

cher au village le plus voiſin, en défendant de le prendre ſans le payer. Quel mal arriveroit-il, dit un des Courtiſans, ſi le Roi ne payoit pas un peu de ſel ? Nourshivan répondit : Si un Roi cueille une pomme dans le jardin d'un de ſes ſujets, le lendemain les Courtiſans coupent les arbres.

L'EXACTITUDE.

UN Roi d'Arabie fit récompenſer un de ſes Officiers avec magnificence, non pas que cet Officier eût de grands talents, non pas qu'il eût rendu de grands ſervices ; mais il rempliſſoit ſes devoirs avec exactitude. L'exactitude dans les Officiers du Prince eſt la marque la plus ordinaire d'un Empire bien gouverné.

LE DESPOTE.

UN Roi vertueux, dans un moment de colère, alloit faire périr un innocent. O Roi, lui dit-il, mon ſupplice va finir avec ma vie ; mais le tien va commencer. Le Roi fit grace.

AARON RASCHILD.

Le fils d'Aaron Raſchild vint ſe plaindre d'un homme qui avoit calomnié ſa mère, & en demander vengeance. O mon fils, dit Aaron Raſchild, tu vas faire plus de tort à ta mère que le calomniateur ; tu vas faire penſer qu'elle ne t'a point appris à pardonner.

LES DEUX FRÈRES.

Un homme ſans fortune avoit deux fils : il mourut. L'aîné ſe rendit à la Cour ; il ſçut plaire, & il eut une charge auprès du Prince. Le plus jeune cultiva un champ que ſon père leur avoit laiſſé, & vécut du travail de ſes mains. Un jour l'aîné diſoit au cadet : Pourquoi n'apprends-tu pas à faire ta cour & à plaire ? tu ne ſerois pas obligé de travailler ainſi pour vivre. Le cadet lui répondit : Pourquoi n'apprends-tu pas à travailler comme moi ? tu ne ſerois pas obligé d'être eſclave.

LES SAGES ET LES DERVICHES.

UN homme avoit quitté la ſociété des Derviches, & s'étoit retiré dans celle des Sages. Quelle différence, lui diſois-je, trouvez-vous entre un Sage & un Derviche ? Il me répondit : Tous deux traverſent un grand fleuve à la nage avec pluſieurs de leurs frères : le Derviche s'écarte de la troupe, pour nager plus commodément, & arriver ſeul au rivage ; le Sage, au contraire, nage avec la troupe, & tend quelquefois la main à ſes frères.

L'INDULGENCE.

UN jeune homme s'étoit enivré, & un Mollack lui reprocha publiquement ſa faute avec amertume. Il falloit ne pas t'appercevoir de ma faute, lui dit le jeune homme ; il falloit du moins la taire. O toi ! qui prétends à la perfection, apprends

apprends d'abord à être indulgent, & enſuite à cacher que tu as de l'indulgence.

L'ÉCONOMIE DES ROIS.

NOURSHIVAN le Juſte n'étant encore que Prince dans le Khorazan, & ſujet du Roi des Rois, aimoit les plaiſirs, & vivoit avec ſplendeur : il répandoit ſes richeſſes autour de lui & au loin. Les Chanteurs les plus excellents, les Joueurs d'inſtruments les plus habiles venoient le prier de les entendre ; & ils étoient riches lorſque Nourshivan les avoit entendus. A peine fut-il Roi, qu'ils accoururent de toutes les parties de la terre : il prit beaucoup de plaiſir à leurs concerts ; mais il les récompenſa moins qu'il ne les récompenſoit lorſqu'il n'étoit que Prince dans le Khorazan & ſujet du Roi des Rois. Un des Muſiciens oſa s'en plaindre à lui-même. Que le Ciel ſoit propice à Nourshivan ! Voici ce qu'il répondit : Autrefois je donnois mon argent ; je donne aujourd'hui celui de mon peuple.

LES TÉMOINS.

Un des Solitaires du Mont-Liban étoit célèbre par ſa piété : on ne parloit dans le pays que de ſes miracles ; les Anges étoient à ſes ordres, & les éléments obéiſſoient à ſa voix.

Un jour, il traverſoit la ville de Damas pour ſe rendre au Temple, ſuivi d'une foule de peuple : les uns lui demandoient la guériſon d'un frère ou d'un ami, les autres d'abondantes moiſſons, ceux-ci la faveur du Prince. Il accordoit, il promettoit, il refuſoit ; & cependant il continuoit ſa marche, tantôt en élevant les yeux au ciel, & tantôt en parlant au peuple.

Comme il ne faiſoit pas beaucoup d'attention à ſon chemin, il tomba dans le ruiſſeau qui arroſe la grande rue de Damas auprès du Temple. Il en fut retiré promptement, après avoir été cependant en danger de ſe noyer.

Quelques Solitaires accoururent à lui, & l'un d'eux lui dit : O mon Père, comment avez-vous pu tomber au fond de ce ruiſſeau, vous que nous avons vu marcher ſur la mer de Syrie ſans mouiller la plante de vos pieds ?

Il eſt vrai, répondit-il que j'ai marché ſur la

mer de Syrie ſans mouiller la plante de mes pieds; les Anges alors me ſoutenoient ſur les eaux: ici, comme ils ne me voyoient point en danger, ils m'ont abandonné. Dieu ſoit propice à Mahomet ſon Prophête! Il y a eu des moments dans ſa vie où les Anges n'étoient point à ſes côtés: lorſqu'il étoit enivré d'amour ſur le ſein d'Haſapha, lorſqu'il ſavouroit les délices d'un baiſer ſur la bouche de Sinéba, penſez-vous que Dieu forçât Gabriël ou Michel à ſe tenir auprès de ſon Prophête? le penſez-vous?

Gabriël & Michel étoient avec moi lorſque je marchai ſur la mer de Syrie ſans mouiller la plante de mes pieds.... Les Solitaires l'interrompirent en s'écriant: O ſaint homme, nous l'avons vu, oui, nous vous avons vu marcher ſur la mer de Syrie ſans mouiller la plante de vos pieds.

On apporta des habits au Prophête, & tandis qu'il changeoit d'habits, le peuple répétoit dans toutes les rues de Damas: Il a marché ſur la mer de Syrie ſans mouiller la plante de ſes pieds.

LE BESOIN D'AIMER.

Le Viſir Azamet avoit plu dans ſa jeuneſſe au Sultan Mahmoud qui l'éleva aux premières dignités de l'Empire : dès qu'Azamet fut en place, il voulut réformer les abus ; mais les Grands & les Imans le perdirent dans l'eſprit du Prince, & même du Peuple. Au moment de ſa diſgrace il entendit s'élever contre lui le cri de la haîne univerſelle : Puiſſe le ſcorpion de Cachan picquer la main d'Azamet, puiſſai-je le rencontrer au paſſage du Poul-Serro & le précipiter dans l'abyme. Telles étoient les imprécations des Perſans contre le malheureux Viſir.

Privé de ſes biens, & ſans amis, Azamet ſe retira dans les rochers du Khorazan ; là, il vivoit ſeul dans une jolie cabane qu'il avoit conſtruite, & il cultivoit un petit terrein au bord d'un ruiſſeau.

Il y avoit deux ans qu'il vivoit dans cette ſolitude, lorſque le ſage Usbeck découvrit ſa retraite. Les conſeils vertueux d'Usbeck n'avoient pas peu contribué à la perte du Viſir. Le ſage qui n'avoit point oublié ſon ami dans la diſgrace, partit pour le Khorazan.

Usbeck n'étoit plus qu'à un paraſange de la cabane du Miniſtre, lorſqu'il le rencontra ; ils ſe reconnurent, ils s'embraſsèrent ; le Sage verſoit des larmes ; le viſage d'Azamet étoit riant, ſon front étoit ſérein, & la joie étoit dans ſes yeux : Béni ſoit le Prophête qui donne de la force au malheureux, dit Usbeck ; celui qui poſſédoit une belle maiſon dans les riches plaines de Ghilem eſt content d'habiter une cabane dans les rochers du Korazan : ô Azamet ! ta vertu t'a ſuivi dans ces déſerts, elle te conſole d'avoir perdu les roſes d'Herat, les Turquoiſes de Nishapour & les ſoies de Mézendran ; mais a-t-elle pu te conſoler de vivre ſeul ? il faut des compagnons à ceux même qui n'ont point d'amis ; quelle ſolitude n'eſt pas un tombeau ?

Ils approchoient cependant de la cabane d'Azamet où il n'étoit pas rentré depuis le matin ; ils entendirent le henniſſement d'un jeune cheval qui venoit en bondiſſant à leur rencontre ; quand il fut auprès du Viſir, il le careſſa & marcha devant lui en ſautant & en henniſſant.

Usbeck vit accourir d'une prairie voiſine deux belles geniſſes qui paſsèrent & repaſsèrent devant Azamet, & ſembloient lui offrir leur lait & préſenter leur tête à ſon joug. Elles ſe mirent à ſa

ſuite. A quelques pas de-là, deux chèvres ſuivies de deux chevreaux deſcendirent d'un rocher; elles témoignèrent par leurs caprioles, la joie de revoir leur maître qu'elles accompagnèrent en badinant autour de lui.

Bientôt du fond d'un petit verger couvert de jeunes arbres, ſortirent quatre ou cinq moutons; ils béloient, ils bondiſſoient & léchoient les mains d'Azamet qui les leur tendoit en ſouriant: en même-temps quelques pigeons vinrent ſe poſer ſur ſa tête & ſur ſes épaules: il entroit dans le petit verger qui environnoit ſa cabane, lorſqu'un coq l'apperçut & fit un cri de joie: tandis que le coq en chantant, & pluſieurs poules en caquetant augmentoient ſon cortège, un âne qui paiſſoit dans le verger ſe mit à braire.

Mais les démonſtrations de joie & d'amour dans tous les animaux n'égaloient point celles de deux jeunes chiens blancs qui attendoient Azamet à ſa porte; ils ne venoient point au-devant de lui, & ſembloient vouloir lui montrer qu'ils gardoient fidèlement ſa demeure qu'il leur avoit confiée; mais au moment qu'il entroit, ils l'accablèrent des careſſes les plus vives; ils rampoient autour de lui, ils ſe jettoient à ſes pieds, ils les léchoient; leurs regards étoient paſſionnés, le langage de

leur paſſion étoit un murmure doux & tendre ; à la moindre careſſe que leur rendoit leur maître, ils s'élançoient, ils faiſoient de longs circuits autour de la cabane, en courant & en aboyant de toute leur force ; l'excès du plaiſir leur donnoit de la folie, ils revenoient bien vîte en haletant & en ſuffoquant s'étendre encore aux pieds d'Azamet. Usbeck ſourioit à ce ſpectacle : Eh bien, lui dit le Viſir, tu me vois tel que j'ai été dès mon enfance, l'ami des êtres ſenſibles : j'ai voulu faire le bonheur des hommes, ils ſe ſont oppoſés à mes deſſeins, je rends ces animaux heureux, & je jouis de leur reconnoiſſance ; tu vois qu'enfermé dans les rochers du Khorazan, j'ai des compagnons, & que ma ſolitude n'eſt pas un tombeau ; je vis encore, ô mon cher Usbeck ! je vis encore, j'aime & je ſuis aimé.

LE MOMENT PRÉSENT.

Un jour, en paſſant dans un vallon écarté, je vis un jeune homme dont une belle fille s'éloignoit ; elle étoit en déſordre, & fuyoit fort vîte ; je m'approchai du jeune homme, & il diſoit :

Je me vois à la fleur de mon âge, le jardin de l'amour me promet les fruits les plus doux, je ſuis riche, & je puis acheter les plus belles filles de la Circaſſie ; mais je renoncerois aux plus belles filles de la Circaſſie, aux fruits les plus doux du jardin de l'amour, à mes richeſſes, à ma jeuneſſe même, ſi je pouvois poſſéder pendant une nuit tous les charmes de Dariſſa, qui s'eſt échappée de mes bras & qui m'a refuſé un baiſer. Je plaignis la folie de ce jeune homme, & je continuai mon chemin.

Un jour, en me promenant dans les jardins du Roi de Damas, j'entendis fort près de moi un homme qui pouſſoit de profonds ſoupirs : je n'étois ſéparé de lui que par un lambris de verdure ; je l'apperçus : les mains les plus habiles des ouvriers de Damas avoient tiſſu ſes habits des plus belles ſoies de la Syrie ; ſon viſage étoit auſſi triſte que ſes habits étoient riches, ſes ſourcils froncés s'abaiſſoient ſur ſes yeux, ſes regards étoient ſombres, tous les muſcles de ſon viſage étoient en mouvement & en contraction ; il diſoit : Que me ſert-il d'être bien traité du Roi, de poſſéder de belles maiſons, de belles femmes ? puis-je jouir de mes richeſſes & de ma faveur, tandis qu'Ali-Naſrou ſera le dépoſitaire de l'au-

torité. J'ai les careſſes du Prince, Ali-Naſrou a ſa confiance ; je ſuis honoré, & il eſt puiſſant. Ah ! pour jouir de ſa puiſſance pendant l'eſpace d'une ſeule Lune, je donnerois mes richeſſes, mon rang, & je conſentirois à paſſer dans la retraite, ſans femmes & ſans richeſſes le reſte de ma vie ; je ſerois heureux ſi j'avois pu pendant quelque temps me mettre à la place d'Ali-Naſrou !

Je partis de Damas pour me rendre en Perſe : j'arrivai près d'une rivière dont le pont venoit d'être rompu ; un homme étoit au bord : les rides commençoient à ſillonner ſes joues, & le temps avoit déja blanchi ſa barbe ; il couroit ſur le rivage, il l'embraſſoit, il ſe rouloit dans le ſable, il ſe relevoit, & diſoit : Quel malheur pour moi de ne pouvoir traverſer cette rivière, & me rendre à la ville ! j'allois y conclure un marché qui pouvoit doubler mes riches tréſors ; & à quoi me ſervent mes tréſors, ſi je ne puis les augmenter ? Je renoncerois volontiers à mes femmes, à mes enfans, à la ville où je ſuis né, à la plus grande partie de ce qui me reſte de jours à vivre, pour traverſer cette maudite rivière. Je laiſſai cet homme, & je continuai mon chemin vers la Perſe.

Je traverſai les déſerts de la Méſopotamie, & je rencontrai un Voyageur, dont la proviſion

d'eau étoit épuiſée depuis deux jours ; il diſoit : Je donnerois mes biens, mes plaiſirs & la plus grande partie de ma vie, pour un ſeul plaiſir. Je voudrois me trouver au bord d'un grand fleuve, & d'abord y entrer ; je verrois l'eau battre mes jambes, je deſcendrois encore, & je ſentirois tous mes membres embraſſés par les flots : ma tête ſeule reſteroit élevée ſur les eaux ; je l'y plongerois ſouvent, non-ſeulement pour m'abreuver à longs traits, pour me raſſaſier du plaiſir de boire, mais pour qu'il n'y eût pas une ſeule partie de mon corps qui ne fût pénétrée par le fluide. Je fis donner de l'eau à ce pauvre homme, & je pourſuivis mon chemin.

Je repaſſai dans mon eſprit ce que je venois d'entendre, & ce qu'avoient dit le jeune homme déſeſpéré des rigueurs de Dariſſa, & le Vieillard qui ne pouvoit traverſer la rivière, & le Courtiſan de Damas. Je marchois enſéveli dans mes penſées, & je me diſois :

Il eſt donc poſſible que je préfère le petit vallon d'Abila aux riches plaines de Sennar ? Une pêche de ce vallon peut donc me tenter aſſez pour me faire arriver trop tard à la place de Bagdad, & je puis ſacrifier à cette pêche les plus beaux fruits de l'Aſie ? J'oublierois donc au bord d'un lac le

ſpectacle impoſant des vaſtes mers ? Quoi ! le deſir que je ſens peut effacer en moi l'impreſſion de tout autre deſir, & anéantir pour moi toute partie du temps, excepté celle du moment où je ſuis.

O foible mortel ! tu peux donc ſacrifier les plaiſirs d'une ſaiſon à ceux d'une Lune, ceux d'une Lune à celui d'un jour, & la vie à un moment.

Quelle puiſſance les objets empruntent de leur proximité ! ils nous font compter pour rien tout ce qui eſt éloigné de nous par le temps ou par les lieux : ce qui agit préſentement ſur mes ſens & ſur mon cœur, fait diſparoître pour moi l'avenir & les fantômes agréables ou terribles de la crainte & de l'eſpérance.

Ces réflexions m'affligeoient. Oh ! diſois-je, combien de fois l'homme eſt tenté fortement de perdre ſon bonheur ! Je cherchois à me raſſurer, en rappellant à ma penſée quelle étoit la puiſſance de la raiſon, & les ſecours que j'en pouvois attendre. C'eſt un ami, diſois-je, qui me montrera le précipice où je pourrois tomber en deſcendant de la montagne ; il me criera de me détourner.... mais la deſcente eſt rapide, & ſi elle m'entraîne !

La raiſon n'eſt en moi qu'une ſuite de ſentiments que l'expérience m'a donnés, & qui ſont conſervés par ma mémoire ; ils ſont affoiblis par le temps, & que peuvent-ils contre le ſentiment qu'un objet préſent m'inſpire dans le moment préſent ? La voix de la raiſon eſt la voix d'un ami qui m'appelle dans l'éloignement, & que j'ai de la peine à entendre.

O Saadi, donnes de la force à ta raiſon ; retraces-toi ſouvent ces faits, ces évènements ſur leſquels ſont fondées les maximes des Sages. Fais-toi des images vives du bonheur qui doit être la récompenſe du Sage, & des malheurs où tombe l'inſenſé, tu intéreſſeras ton cœur à être vertueux. Ne ſépares point dans ta mémoire le précepte de l'exemple, que la vertu ſoit ſans ceſſe préſente à tes yeux ; qu'elle te paroiſſe ſi belle qu'il te ſoit impoſſible de ne pas l'aimer ; donnes-lui un corps, ſaiſis-la par tes ſens. O mes amis, ſi malgré ce ſecours, vous me voyez quelquefois chanceler dans le chemin de la vie, ſoutenez-moi. Si je tombe, ne riez point de ma chûte ; ſi je veux me relever, tendez la main au compagnon de votre voyage.

ALEXANDRE.

On demandoit au grand Alexandre comment il avoit pu ſe faire aimer des peuples qu'il avoit ſoumis. Je n'ai j'amais opprimé les vaincus, dit-il, & j'ai toujours reſpecté les opinions établies. O Rois, impoſez des ſervices à vos ſujets, demandez-leur une partie de leurs richeſſes ; mais ne gênez pas leurs opinions. Les Conquérants peuvent diſpoſer des biens & des emplois chez les Nations vaincues ; mais leur puiſſance ne peut s'étendre juſqu'à la penſée.

LE TYRAN.

Un Roi de Perſe avoit étendu la main de l'iniquité ſur ſon Peuple ; il lui marquoit du mépris, & il le tenoit dans un cruel eſclavage. Impatient d'un joug humiliant & rude, la plupart des citoyens abandonnèrent leur patrie, & cherchèrent un aſyle chez l'Étranger. Les revenus du Prince diminuèrent avec le nombre de ſes ſujets ; ſes voiſins profitèrent de ſa foibleſſe ; ſes États

furent attaqués, & ſes Milices mécontentes le défendirent foiblement : il fut détrôné. Un Roi doit nourrir ſon Peuple de ſa propre ſubſtance, parce qu'il tient ſon royaume de ſon Peuple. Tout citoyen eſt ſoldat ſous un Roi juſte.

LE JEUNE ROI.

Un Roi à ſon avènement au trône avoit trouvé des tréſors immenſes dans les coffres de ſon père : la main de la magnificence s'ouvrit, & les richeſſes du Prince ſe répandirent ſur ſon Peuple. Un Viſir en fit des reproches au Prince : Si l'ennemi venoit ſur vos frontières, quels moyens auriez-vous de lui réſiſter, après avoir diſtribué votre argent à vos ſujets ? Alors, dit le Roi, je le redemanderois à mes amis.

HOSCHAS JOSEPH.

Un Religieux étoit reſpecté dans Bagdad pour ſa véritable vertu, & le Peuple & les Grands avoient confiance en ſes prières. Hoſchas Joſeph, Tyran de Bagdad, vint le trouver, & lui dit: Prie Dieu pour moi. O Dieu! dit le Religieux en levant les mains au Ciel, ôte de la terre Hoſchas Joſeph. Malheureux, tu me maudis, lui dit le Tyran. Je demande au Ciel, répondit le Religieux, la plus grande grace qu'il puiſſe accorder à toi & à ton peuple.

LA PHILOSOPHIE.

Abunecker & moi, nous nous étions aimés avec toute la force & le feu que donnent à l'amitié la jeuneſſe & la pauvreté: l'Ange qui veille ſur les bons conduiſit mon ami par la main. Abunecker trompa l'œil du méchant, & parvint à plaire au ſouverain Seigneur des Seigneurs, qui le combla de ſes graces; mais il ne ſe crut riche que le jour où je ceſſai d'être pauvre.

Dès que nous eûmes une fortune aſſurée, mon ami s'établit dans la Province de Cachemire, & moi dans les campagnes de Schiras. Auſſi-tôt que j'en eus le loiſir, j'allai voir Abunecker, je l'embraſſai, j'entendis ſes paroles, il entendit les miennes, & je crus revenir aux jours de ma jeuneſſe.

La maiſon d'Abunecker étoit ſituée ſur le penchant d'un côteau, qui dominoit un des plus riches cantons de l'opulente Cachemire, le Paradis de l'Aſie. Cette contrée, défendue par les montagnes de l'Immaüs de tous les vents froids & malfaiſans, préſente ſon ſein aux rayons du midi: deux grands fleuves y font de longs circuits, & forment des iſles ſans nombre; elle eſt coupée de mille ruiſſeaux, dont les bords ſont ombragés d'arbres de toute eſpèce.

Abunecker poſſédoit une campagne étendue qu'il cultivoit avec ſoin, & qui lui rendoit d'immenſes richeſſes; il alloit ſans ceſſe d'une de ſes Fermes à l'autre préſider aux différentes cultures, en fixer le temps & celui des récoltes. Ses Femmes, il en avoit deux, & elles s'aimoient; ſes Femmes prenoient ſoin de ſa maiſon & de ſes jardins.

Dès le lever de l'aurore, l'Iman appelloit tous les ſerviteurs d'Abunecker à la prière. Après avoir levé

levé leurs mains vers l'Éternel, ils alloient à leurs travaux qu'ils ſuſpendoient quelques moments, pendant la plus grande chaleur, & qu'ils reprenoient bientôt pour les continuer juſqu'à la fin du jour.

J'accompagnois ſouvent Abunecker, je parcourois ſes campagnes avec raviſſement. Je les voyois couvertes d'hommes attachés à l'ouvrage, qui béniſſoient Dieu & mon ami. Il y avoit trois Lunes que j'étois chez lui, & je n'avois vu dans aucun des ſerviteurs, ni mécontentement, ni relâchement, ni pareſſe; je rendois grace au Ciel, & des larmes de joie couloient de mes yeux, lorſque je penſois à la douce ſituation de l'ami de mon cœur.

Abunecker avoit chez lui un homme qu'il aimoit beaucoup, & que ſes femmes & ſes ſerviteurs, excepté l'Iman, traitoient avec conſidération. Je ne lui connoiſſois aucune fonction dans cette maiſon ſi bien ordonnée; il ne ſe trouvoit jamais à la prière de la première heure; ſouvent il paroiſſoit occupé, ſouvent auſſi je le voyois dans les jardins cueillir des fleurs avec les femmes d'Abunecker, ou parler à des ouvriers qu'il détournoit de leur travail quelquefois. Quand il ſe promenoit ſeul, il jettoit des regards contents ſur la

nature, il ſembloit croire que les campagnes s'embelliſſoient pour le plaiſir de ſes yeux, & que le zéphyr ſe levoit pour le rafraîchir & lui porter le parfum des fleurs. J'étois indigné de le voir oiſif, au milieu d'une famille active & laborieuſe.

Je fis part de mes penſées à mon ami. Que faites-vous, lui dis-je de Zuleïman ? il eſt encore dans ſa force, & il n'en fait aucun uſage. Pourquoi l'homme oiſif eſt-il bien traité dans la maiſon du travail ? Comment a-t-il mérité de partager avec moi le cœur d'Abunecker ?

Mon ami me répondit : O Saadi, reſpectez le ſage Zuleïman ; ſes mains ne cultivent point la terre, mais ſa raiſon éclaire les hommes. Avant ſon arrivée, je ne connoiſſois ni les bornes de la fermeté, ni celle de l'indulgence ; je n'avois la paix ni dans ma famille, ni dans mon cœur ; je ſentois trop le plaiſir de me faire obéir ; j'avois quitté la Perſe où j'étois révolté de la tyrannie, & j'étois devenu un tyran. Je tempérai mon autorité dès que Zuleïman m'eut inſtruit dans la ſcience des Sages ; j'avois eu des ſerviteurs, & le jour que je devins juſte, je me trouvai environné de frères ; ils me devinrent chers quand ils eurent à ſe louer de moi, & je ſentis le plaiſir d'aimer étendre mon cœur. Mes femmes n'étoient occu-

pées qu'à ſe diſputer mon amour & à ſe haïr: grace à Zuleïman, elles ont connu des devoirs, & en ceſſant de s'ennuyer elles ont ceſſé de haïr. La brune Niaré eſt altière & capricieuſe, mais elle n'a jamais d'entretiens avec Zuleïman ſans en rapporter de la douceur, de la raiſon & de l'égalité. La blonde Felma eſt timide, ſon eſprit eſt foible, elle a de mauvais rêves qui l'épouvantent, & Zuleïman la raſſure. Avec quelqu'amitié que mes femmes & moi nous traitions nos ſerviteurs, ils ont des moments où leur état les humilie; Zuleïman leur aprend à s'eſtimer de poſſéder les vertus de leur état. S'il eur arrive quelque bien, il va partager leur joie, & il leur rappelle quelques circonſtances qui doivent l'augmenter & qui leur échappoient. S'ils ont des peines, il les en conſole en leur préſentant le tableau de leurs vertus, & en ouvrant leur ame à l'eſpérance. J'avois un Iman acariâtre qui contrarioit Zuleïman en tout; il vaut mieux perdre un Iman qu'un ami, & je renvoyai l'Iman. J'en ai un plus traitable; il s'eſt laiſſé perſuader par Zuleïman que mes gens pouvoient plaire à Dieu, en vivant en frères, & en me ſervant bien. Nous ne lui permettons pas de nous parler de la vertu des Taliſmans, des Amulettes, des paſſages du

Coran : ſeulement nous le laiſſons prêcher tant qu'il veut les ablutions à nos femmes.

Zuleïman connoît le ciel, la terre, les cauſes des phénomènes, & nous préſerve de mille erreurs. Il connoît les animaux ; il ſçait quels plants, quels grains, quelles herbes & quels engrais conviennent aux différents ſols ; il a perfectionné notre agriculture & les inſtruments dont ſe ſervent nos ouvriers ; il nous apprend à faire des échanges avantageux de nos denrées ; il nous fait ſentir tous les jours, combien l'homme qui travaille & celui qui conduit les hommes, ont beſoin de l'homme qui penſe. Nous lui devons une partie de nos richeſſes ; nous lui devons même l'art d'en jouir : enfin, nous lui devons d'être contents les uns des autres, de la nature & de nous-mêmes.

LE PLATANE.

Le ſage Zirvan, après avoir eu la confiance du grand Dachelim, Roi des Indes, & l'eſtime du peuple, fut perſécuté par le Viſir Sourac. Zirvan ſe vit dépouiller de ſes biens & de ſes emplois: ſon épouſe la moitié de lui-même, mourut dans la douleur : un fils vertueux auroit conſolé le Sage, & ce fils étoit dans les fers.

Zirvan, les yeux remplis de larmes, ſe rendoit tous les jours dans le jardin du grand Dachelim, Roi des Indes. Là, il s'arrêtoit au pied d'un Platane auquel il contoit ſon innocence & ſes malheurs.

Un jeune homme de la Cour le vit & l'entendit. Quoi, lui dit-il, tu te plains à ce Platane? eh, le crois-tu ſenſible? Comme les hommes, dit Zirvan, & il ne m'interrompt pas.

LE PAUVRE.

Un jeune Roi ſe livroit à la diſſipation & à tous les plaiſirs que lui préparoient ces infâmes Courtiſans qui fondent leurs eſpérances ſur les foibleſſes de leurs maîtres. Un jour, il chantoit dans un feſtin ces paroles : J'ai joui des moments paſſés, je jouis des moments qui paſſent, & je vois l'avenir ſans inquiétude. Un Pauvre, aſſis ſous la fenêtre de la ſalle du feſtin, entendit le Roi, & lui cria : Si tu es ſans inquiétude ſur ton ſort, n'en as-tu jamais ſûr le nôtre ? Le Roi fut frappé de ce diſcours ; il s'approcha de la fenêtre, regarda quelque temps le Pauvre avec attention & ſans lui parler, lui fit donner une ſomme conſidérable, & ſortit de la ſalle du feſtin.

Il fit des réflexions ſur ſa vie paſſée ; elle avoit été oppoſée à tous ſes devoirs : il eut honte de lui-même ; il prit en main les rênes du gouvernement, qu'il avoit juſques alors abandonnées à ſes Favoris : on le vit travailler aſſiduement, & dans peu il rétablit l'ordre & le bonheur dans l'Empire. On lui faiſoit ſouvent des plaintes de la licence & du déſordre dans leſquels vivoit le Pauvre qu'il avoit enrichi. Enfin, il le vit un

jour à la porte du Palais ; il étoit couvert de lambeaux, & il revenoit demander l'aumône. Le Roi le montrant à un des Sages de la Cour, car il aimoit les Sages depuis qu'il avoit de la vertu ; vois, lui dit-il, les effets de la bonté ; tu m'as vu combler cet homme de richeſſes, voilà le fruit de mes bienfaits ; ils ont corrompu le Pauvre, ils ont été pour lui une ſource de nouveaux vices & d'une nouvelle miſère. Cela eſt vrai, lui répondit le Sage, parce que tu as donné à la pauvreté ce que tu ne devois donner qu'au travail.

L'INNOCENCE.

Le jeune Hirman injuſtement perſécuté par le Tyran d'Edeſſe, & condamné par des Juges barbares aux tortures les plus cruelles, les ſouffroit ſans qu'il lui échappât un ſeul gémiſſement. Son viſage rougiſſoit & pâliſſoit ſans perdre de ſa ſérénité, ſes yeux s'éteignoient ſans avoir exprimé de la colère & ſans avoir verſé des larmes ; un moment avant d'expirer, il porta des regards tranquilles ſur ſes Juges, & il les tourna vers

le Ciel, en s'écriant : Grand Dieu, je te rends graces, j'ai des douleurs, & non des remords.

LE ZÈLE.

Je me ſouviens que dans ma jeuneſſe, après avoir paſſé quelque temps chez les Mollacks, j'en avois pris le caractère. Je vins revoir mon père, homme ſage & vertueux. Pendant une nuit que j'étois couché dans ſa chambre, au milieu de ma famille qui dormoit profondément, je ne fermois pas l'œil ; je liſois le Coran, & ſouvent j'en récitois à haute voix quelques paſſages ; ma lecture éveilla mon père ; je m'apperçus de ſon réveil, & je lui dis : Voyez-vous comme vos enfants ſont plongés dans le ſommeil, ſans ſonger à Dieu ? Mon fils, me dit-il, il vaudroit mieux dormir que de veiller pour remarquer les fautes de tes frères.

LA VISION.

AARON RASCHILD, dans un de ſes ſonges, fut tranſporté aux Enfers. Il y vit d'abord un Derviche & un Roi. Pourquoi es-tu ici, dit-il au Derviche? Pour avoir eu l'ambition d'un Roi. Et toi, dit-il au Roi? Pour avoir eu la religion d'un Derviche.

LA FORTUNE.

UN de mes amis vint un jour ſe plaindre à moi de ſa ſituation. Je n'ai pas de fortune, me dit-il, & j'ai une famille nombreuſe; je ne puis ſupporter plus long-temps le poids de ſa misère & de la mienne. J'ai le deſſein de m'éloigner de ma patrie, où j'ai honte de ma pauvreté. Dans les pays éloignés, je ſerai pauvre ſans en rougir, puiſque j'y ſerai inconnu: pluſieurs malheureux ſe ſont endormis du ſommeil éternel dans le ſein de l'Étranger, & ils ont trouvé quelque douceur à n'être ni mépriſés, ni regrettés. Un ſeul motif me retient encore, je ne veux pas faire triompher

mes ennemis ; ils diront ſi je pars : Le voilà donc qui s'exile, ce miſérable à qui le plaiſir n'a jamais ſouri dans ſa patrie.

Si je puis me mettre au-deſſus de ces diſcours & partir, je ſens que je ne ſuis pas ſans talents & ſans connoiſſances, & que j'en pourrois faire uſage dans les pays étrangers ; j'écris paſſablement, je ſçais l'arithmétique, & ſi vous vouliez me recommander à votre ami le Gouverneur du Ghuliſtan, & qu'il voulût m'employer dans les affaires du Roi, la fortune ſe laſſeroit de me perſécuter ; peut-être que je parviendrois aux dignités. Mon ami, lui dis-je, prends-garde à toi, il y a deux ſortes de place chez les Rois ; celles qui donnent le néceſſaire, & celles qui donnent la puiſſance. Dans les premières, on eſt aſſez tranquille ; dans les autres, on eſt environné de dangers : il faut te réſoudre à te contenter de peu, ou à craindre beaucoup.

Mon ami me répondit que dans l'état où il étoit, il ne vouloit pas faire ces réflexions, que l'eſpérance étoit ſa ſeule conſolation, & qu'il vouloit s'y livrer ; qu'au reſte, ſa probité ſeroit toujours ſa ſûreté. Hélas ! lui dis-je, vous me rappellez l'hiſtoire d'un certain Renard un peu plus prudent que vous ne l'êtes. Quelqu'un le vit

un jour courir de toutes ſes forces, & s'enfuir vers ſon terrier ; il lui demanda : Pourquoi cette fuite précipitée ? as-tu commis quelque crime dont tu craignes le châtiment ? Aucun, dit le Renard, Dieu merci, & ma conſcience ne me reproche rien ; mais je viens d'entendre les Officiers du Roi dire qu'ils avoient beſoin d'un Dromadaire. Eh ! qu'as-tu de commun avec un Dromadaire ? Mon Dieu, dit le Renard, les gens d'eſprit ont toujours des ennemis : ſi quelqu'un s'aviſoit de me montrer aux Officiers du Roi en diſant, voilà un Dromadaire, je ſerois pris & enchaîné ſans qu'on ſe donnât la peine de m'examiner. Mon ami, je reviens à vous, je connois votre intégrité ; mais les hommes faux vous cacheront les pièges qu'ils ſemeront ſous vos pas ; le méchant fera entendre ſa voix flétriſſante ; le Prince ſera prévenu, & qui trouverez-vous qui prenne votre défenſe ? Soyez modéré : la mer eſt le chemin des richeſſes ; mais ſi vous aimez la ſécurité, reſtez au rivage. Comme votre ami, je vous dois mes conſeils, mais je vous dois auſſi mes ſervices, & je vais vous donner une Lettre pour le Gouverneur du Ghuliſtan.

Le lendemain mon ami partit avec ma Lettre ; le Gouverneur lui donna d'abord un petit emploi ;

on lui trouva du jugement, de la dextérité, de la politeſſe ; on ne tarda pas à l'avancer : on fut également content de lui dans des poſtes plus élevés ; & enfin, il fut mandé à la Cour. Le Roi prit pour lui de l'eſtime & du goût ; il en fit ſon Favori ; on le montroit au doigt. Voilà, diſoit-on, l'ami de notre Maître. Il ne tarda pas à me faire part de ſes ſuccès, & je partageois ſa joie ; Dieu ſoit loué, diſois-je, je vois qu'il ne faut jamais renoncer au bonheur ; les ſources du bien & du mal ſont cachées, & nous ignorons laquelle doit s'ouvrir pour arroſer l'eſpace de la vie.

Peu de temps après j'allai faire le pélerinage de la Mecque ; à mon retour, je rencontrai dans un vallon ſauvage, mais fort agréable, un homme en habit de payſan qui ſortoit d'une cabane, & venoit à moi en riant & en chantant ; il m'aborda dans un chemin couvert de grands arbres, & il me dit : Les Courtiſans que vous m'aviez peint ont été mes ennemis du jour que le Roi m'approcha de ſa perſonne ; ils m'ont accuſé de complots contre l'État & d'innovations dangereuſes : le Roi a négligé de connoître la vérité. Mes amis, ceux que j'avois obligé, ont gardé le ſilence ; & quelques-uns même ſe ſont joints à mes accuſateurs. On m'a jetté dans une affreuſe priſon, où

j'ai gémi long-temps ; j'en ſuis ſorti, & on m'a exilé après m'avoir ôté mes richeſſes. Vous me revoyez pauvre, mais content ; je connois les hommes & la fortune ; j'ai une cabane, & le petit champ que je cultive ſuffit aux beſoins de ma famille & aux miens.

LA PRIÈRE.

Un Mollack, au milieu d'une Moſquée, baiſoit fréquemment la terre, & crioit de temps en temps à haute voix : Grand Dieu, ne te ſouviendras-tu pas de ton ſerviteur qui ne t'a jamais oublié ?

Un Laboureur, caché dans un coin du Temple, diſoit à demi-voix : Grand Dieu, pardonne-moi mes fautes, & pour récompenſer le peu de bien que j'ai pu faire, donne-moi la force de faire le bien.

LE SANTON.

QU'EST-CE qu'un Santon ? C'eſt un homme qui obéit à des règles oppoſées à l'inſtinct de la nature, qui renonce aux plaiſirs, au travail, aux ſoins, aux richeſſes, qui a de la pauvreté & de la patience. O Saadi ! eſt-ce là l'homme vertueux ? Pardonne cependant à cet homme inutile ; remplis ton cœur du délicieux ſentiment de la bienveillance, étends ta bonté ſur l'homme trompé, & même ſur l'homme trompeur. Pardonne à l'injuſte & à l'inſenſé ; ne leur dois-tu pas l'exercice de quelque vertu ?

Le fils de Nourshivan vit un jour un Sage qui avoit les yeux & les bras levés vers le Ciel, & le viſage tourné du côté de l'Orient ; il faiſoit à Dieu cette prière : O grand Dieu, ayez pitié des méchants ; car vous avez tout fait pour les bons lorſque vous les avez faits bons.

LE FAVORI.

TANT que la main cruelle de la pauvreté s'eſt appeſantie ſur moi, j'ai ſongé à ne point m'avilir en manifeſtant aux hommes le beſoin que j'avois de leur pitié. Je n'ai point réveillé dans le cœur des Grands le ſentiment de bienveillance que m'inſpiroit la pauvreté. Je ne leur parlois alors que de l'ordre & de la juſtice ; mais depuis que le ſouverain Seigneur des Seigneurs a fait deſcendre ſes graces ſur ſon ſerviteur, & l'a délivré des horreurs du beſoin, il oſe parler aux Grands de la bonté.

Onar, le Favori du Prince, m'avoit mené dans une de ſes maiſons de campagne, aux bords de l'Euphrate ; & là, je recevois ſouvent les prières du malheureux pour les porter aux pieds d'Onar. Il m'écoutoit, & me refuſoit. L'un, diſoit-il, ne méritoit pas les graces du Prince, parce qu'il étoit accuſé d'un certain défaut : cet autre, parce qu'il étoit ſoupçonné d'une certaine faute. Celui-là étoit jeune encore ; celui-ci ne l'étoit plus aſſez. Vous voyez, ajoutoit Onar en me refuſant, que je ſuis fidèle aux principes de juſtice que vous m'avez donnés autrefois. Je lui répondis : Puiſſant

Onar, montres-moi que tu n'es pas dur, & je te ſçaurai gré d'être juſte.

L'ENVIE.

J'AVOIS vu dans le palais d'Uglumish, le fils d'un Gouverneur de Province, qui dans un âge encore tendre avoit de l'eſprit, de la prudence & du jugement; ſa phyſionomie avoit dès-lors un caractère de force & de grandeur; le Roi qui étoit fort jeune, en fit ſon ami, & les jeunes gens de la cour le prirent en averſion; ils lui tendirent des pièges: ils cherchèrent à le perdre ou à le faire périr; mais ils ne retardèrent pas même ſon avancement. Un jour, le Prince lui diſoit: Quelle peut être la cauſe de la haîne que tu inſpires à mes Courtiſans? elle eſt violente, ne pourrois-tu pas la faire ceſſer? O Roi, répondit le Favori, j'ai fait uſage de ta puiſſance pour le bonheur de tes ſujets & pour ta gloire; à meſure que je me conciliois le cœur du peuple & ton cœur, j'éloignois de moi mes anciens amis: je ne me connois qu'un moyen de les ramener, c'eſt de remplir mes devoirs avec moins d'exactitude,

titude, & de perdre tes bonnes graces. Pourſuis, & ne crains rien, dit le Roi ; le Soleil ne doit pas ceſſer d'éclairer, parce que la lumière bleſſe les yeux des oiſeaux de nuit.

LA VISITE.

LORSQUE j'eus livré aux fidèles *l'entrée du Jardin des Roſes* *, j'appris que la ſuperbe ville de Schiras béniſſoit mon nom, & que les belles filles chantoient mes vers dans les palais du Roi des Rois. Les Sages de Perſe qui me rencontroient ſous les portiques de l'Académie, me diſoient : O Saadi, tes ouvrages inſtruiſent l'ignorant, & ils charment le ſage ; gloire ſoit à Dieu & à ſon Prophête qui ont inſpiré les ouvrages de Saadi ! J'écoutois ces diſcours avec le plaiſir d'une jeune fille qui entend louer ſa beauté par le jeune homme que ſon cœur a choiſi ; je m'enivrois des parfums de ma renommée.

Le ſage Neſſir vivoit alors au pays de Samar-

(*) C'eſt le nom d'un des Livres de Saadi.

cande ; ſes maximes auſtères étoient célèbres dans tout l'Orient, & ſur-tout chez ces peuples libres & juſtes qui habitent les bords des mers de Kuſſum (*), & les monts d'Hyrcanie. Depuis Zerduſt, aucun Sage n'avoit eu autant de réputation que Neſſir ; on le préféroit même au grand Buſurchumbur. J'appris qu'il avoit donné des éloges à mon livre ; & j'entrepris le voyage de Samarcande pour aller jouir de plus près de ſon eſtime.

Je trouvai ce Sage retiré à la campagne ; il habitoit une petite maiſon ſituée ſur un côteau, d'où il découvroit les mers de Kuſſum, la riche plaine que baignent les flots de ces mers, les montagnes opulentes qui bordent cette plaine, les fertiles rivages du Volga, le cours majeſtueux de ce grand fleuve, & les iſles ſans nombre qu'il renferme dans ſon ſein.

Je fus reçu de Neſſir avec plus de bonté que de conſidération ; il ne me parloit pas du jardin des Roſes. Un jour en me promenant avec lui, je lui ſerrai la main & je lui dis : Que penſez-vous du jardin des Roſes ?

(*) C'eſt le nom que les Perſans donnent à la mer Caſpienne.

Neſſir me lança un regard ſévère ; ſes yeux s'animèrent, il s'éloigna de moi de deux ou trois pas & me dit : O diſciple d'un Prophête qui a rendu la tyrannie ſacrée & qui fait un devoir de l'eſclavage ; tu parles dans tes vers aux Rois, & aux Grands ; quelle eſt la vertu que tu veux leur inſpirer ? La bienfaiſance. Malheur aux Nations qui obéiſſent à des Rois & à des Viſirs dont on vante la bienfaiſance. Vois ſur qui tombent les bienfaits des Rois, ſur cette foule corrompue qui environne, ſollicite & corrompt le Prince. Vois ſur qui tombent les bienfaits des Grands, ſur les vils inſtruments de leurs plaiſirs, ſur les flatteurs de leur orgueil, ſur les complices de leur baſſeſſe. La bienfaiſance des cours enrichit des miſérables de la dépouille de l'homme vertueux ; elle peut ſecourir quelques infortunés, mais elle les multiplie. Réponds-moi : qu'elle eſt la ſource de ces tréſors que les Grands peuvent répandre ? leurs rapines & les dons des Rois ? quelle eſt la ſource des tréſors des Rois ? le champ du Pauvre.

O Saadi ! regardes quel eſprit donne aux Nations la magnificence, la bienfaiſance des Rois & des Grands. Celui de la pareſſe & de l'eſclavage. L'homme ſouillé de leurs bienfaits perd le ſentiment de ſa dignité, le peuple tend des mains

oiſives & ſuppliantes aux brigands qui l'ont dépouillé ; ſous les griffes du vautour, il gémit comme l'agneau, il murmure comme la colombe : c'eſt le cri de l'aigle, c'eſt le rugiſſement du lion que l'opprimé doit faire entendre.

O Saadi, c'eſt la juſtice, oui, c'eſt la juſtice qu'il faut inſpirer à tous les hommes ; elle épure, elle élève les cœurs des Peuples & des Rois, elle leur rappelle ſans ceſſe leurs devoirs mutuels, elle entretient dans les Princes les égards pour les hommes, elle nourrit dans les Peuples l'amour de la liberté & des loix ; que dis-je, elle inſpire même la bienfaiſance, mais une bienfaiſance utile, modérée, & non faſtueuſe. Toutes les vertus ſont fondées ſur la juſtice, elle eſt la ſeule des vertus dont l'excès n'eſt jamais à craindre.

A ces mots, Neſſir s'arrêta. Je baiſſois les yeux, & je ſentois qu'ils ſe rempliſſoient de larmes. Neſſir me regarda, & me dit en ſoupirant : O Saadi ! ſont-ce mes paroles, ou l'état de la Perſe qui t'affligent ? La ſoif de l'or, le luxe, la moleſſe, l'amour du faſte & des vains plaiſirs ont-ils fermé les cœurs des Grands de Schiras au ſentiment de la juſtice ? l'habitude de l'eſclavage, l'abattement de la miſère ont-ils fait perdre à vos Peuples le ſentiment de leurs droits ? les Grands

ſont-ils incapables de ſe ſouvenir de leurs devoirs & des droits des Peuples ? ne peut-on plus exciter dans leurs cœurs que la compaſſion qui commande à l'injuſte même ? Si la Perſe eſt parvenue à ce degré de corruption, Saadi, je ceſſe de te faire des reproches, je plains ton pays & je te plains.

Peu de jours après cet entretien, je revins à Schiras, j'ai quitté depuis cette ville opulente, j'ai délivré mes yeux du ſpectacle de nos mœurs, dans la campagne où je me ſuis retiré, ſouvent je me rappelle malgré moi le diſcours de Neſſir, & je verſe des larmes.

LE DANGER.

L'Ange qui marque les pas du Sage, m'avoit ramené de la maiſon d'Abunecker à Schiras, & mon ame s'y nourriſſoit du ſouvenir des plaiſirs que j'avois goûtés dans la délicieuſe Cachemire.

Un ſoir, en rentrant dans ma maiſon, je me trouvai dans les bras d'un homme qui baignoit mon viſage de ſes larmes : c'étoit Zuleïman.

La tyrannie, me dit-il, m'a ſéparé du ſage

Abunecker, & je viens l'aimer avec l'homme que préfère ſon cœur.

O Saadi, me dit Zuleïman, tu le ſçais, j'ai voulu détourner les ſources empoiſonnées, qui ſe mêlent aux eaux pures dont l'Être des êtres veut abreuver les hommes.

J'ai attaqué les erreurs qui infectoient les mœurs de Cachemire.

On y avoit donné le nom de vertu à ce qui n'eſt point la vertu, & les hommes dès ce moment y avoient ceſſé de connoître la paix & le bonheur.

On y avoit mis au rang des devoirs, des actions inutiles ou vicieuſes, & les hommes ont méconnu les vrais devoirs.

O Saadi, tu le ſçais, lorſque j'attaquai ces erreurs, je devins cher aux Grands, aux Femmes, aux Hommes de Loi, aux Négocians, aux Receveurs des deniers du Prince. Tous étoient ravis de ſe voir délivrés des faux devoirs, & pluſieurs ſe crurent affranchis des devoirs véritables. Les femmes ſur-tout étoient charmées de n'être plus obligées d'être chaſtes & dociles.

Lorſque je voulus apprendre aux Peuples de Cachemire les Loix que leur impoſoit la nature, ils trouvèrent ſes Loix trop ſévères.

Lorſque je voulus les convaincre que leurs vains plaiſirs, & leurs injuſtices étoient pour eux des ſources d'amertume, ils refusèrent de m'entendre.

Il s'éleva contre moi un cri univerſel, le jour où je voulus leur perſuader qu'ils étoient obligés, pour être heureux, d'être modérés, laborieux, bienfaiſants & juſtes.

O Saadi, avec quelle lenteur la lumière s'introduit chez les hommes, la courſe du tems eſt rapide, mais il ſemble qu'il ſe traîne lorſqu'il mène à ſa ſuite la vérité; qu'il eſt dangereux de vouloir conduire à la vertu & au bonheur, un Peuple attaché à ſes vices, & accoutumé à ſes misères.

L'ESPÉRANCE.

QUE le Prophête ſoit avec le célèbre Aïsher. Voici ce que m'a dit Aïsher dans les jours de ſa vieilleſſe.

Le Ciel a béni le cours de mes années, ſi mon pays eſt devenu la proie des enfans d'Omar, & ſi j'ai ceſſé d'avoir une patrie; retiré dans la Perſe, j'ai cherché à être utile aux hommes, en leur inſpirant les vérités & les ſentiments qui

ſervent par-tout au bonheur. Le Roi des Rois m'a comblé de ſes graces : mon épouſe & mes enfants ont joui de mes richeſſes & de mon cœur. Le temps qui a courbé mes reins & ſillonné mon viſage, ne m'ôta jamais le doux ſouvenir de ma vie paſſée, mais il me deroboit l'avenir. J'ai ſenti que je perdois l'eſpérance.

La perte de l'eſpérance eſt le tourment de la vieilleſſe.

Le printems ramenoit aux environs de Schiras, les parfums, les couleurs & l'harmonie, j'allai à la campagne, & les délicieuſes ſenſations que me donnoient toutes les beautés & tous les changements de la nature, rajeuniſſoient mon cœur.

Je portois ſouvent mes pas vers une métairie ſituée au bord d'un petit lac couronné de bois & de côteau. J'étois charmé de ce payſage, & j'achetai la métairie.

Je ne tardai pas à m'occuper des productions de ces champs & de ces jardins qui avoient réjoui ma vue. Là je fis planter des arbres qui devoient dans peu me donner des fruits ſavoureux ; ici je fis ſemer des grains qui pouvoient me rendre cent fois la ſemence que je confiois à la terre. Au pied de ce côteau je vis fleurir une

vigne qui me promettoit des vins dignes de la bouche du Roi des Rois. Dans le terrein le plus près de ma maiſon, des légumes croiſſoient pour ma table, & à ces légumes, d'autres devoient ſuccéder.

Le Dieu du Ciel n'ajoutoit pas un jour à la chaîne de mes jours, il ne remplaçoit pas une ſaiſon par une ſaiſon, ſans me faire jouir de quelques biens, & ſans m'en promettre de nouveaux.

Je retrouvai l'eſpérance, je la retrouvai cette ſource des penſées, cette ame de la vie, ce charme de tous les âges. Aux pieds de mes arbres, dans mes allées, je la rencontre tous les jours. Ces fruits que je cueille, me diſent qu'elle ne m'a pas trompé. Ces fleurs qu'elle me préſente ne me tromperont pas davantage.

Vivez, ô Jeuneſſe, dans le ſein des Villes opulentes; elles ſont le ſéjour de l'inſtruction & des plaiſirs. Jouiſſez-y des délices de votre âge, inſtruiſez-vous avec les hommes, dans l'art de les ſervir un jour.

Vous qui parvenez à l'âge mûr, habitez les Camps & les Cours, rempliſſez les Tribunaux, volez ſur les mers, ſervez ou protégez la ſociété qui vous fait jouir de ſes biens.

Et vous dont la courſe s'eſt rallentie, & qui arrivez à la fin de votre carrière, ô vieillards, habitez les champs. Là, dans un repos interrompu par de douces occupations, vous jouirez du paſſé, vous ſaiſirez le préſent, & les illuſions de l'eſpérance vous amuſeront encore le jour même où le temps ouvrira pour vous les portes du tombeau.

LE VOYAGE DE LA MECQUE.

Je faiſois le voyage de la Mecque avec une troupe de jeunes gens aimables; j'admirois leur gaieté, leur ſenſibilité, leur penchant au plaiſir & à la vertu; ce caractère me charmoit, & cette ſociété me rappelloit aux ſentiments agréables & aux penſées de ma jeuneſſe. Ils chantoient tantôt leur maitreſſe, tantôt les charmes de l'amitié, quelquefois ceux de la bienfaiſance & l'auteur de la nature; ils ſe trouvoient comblés de ſes bienfaits, & ils étoient heureux avec reconnoiſſance.

Il ſe joignit à nous un Santon de la montagne de Pétra ; il cherchoit à placer quelque éloge du jeûne, de la continence, des macérations, & quelque ſatyre de la nature humaine & du plaiſir. Les cris de joie le révoltoient, notre bïenveillance pour lui l'effarouchoit. La ſeule marque d'intérêt qu'il nous donna, fut de prier à haute voix l'Être ſuprême de nous tirer promptement de notre ivreſſe.

Un jour que nous approchions du hameau qu'habite la famille de Jakias, fils d'Hélal, nous vîmes accourir à nous des enfants & de jeunes filles qui nous apportoient, en chantant & en danſant, des fruits, du laitage & du pain : on voyoit le plaiſir dans leurs yeux, & leur joie ajoutoit à la nôtre.

On étoit dans la ſaiſon où le Soleil entre dans le ſigne du Bélier ; les feuilles des Roſes avoient écarté les filets verds qui les enveloppoient, & les rameaux des Grenadiers en fleurs éclatoient comme le feu ; le Soleil alloit ſe coucher, & ſes rayons étoient déja interceptés par les montagnes de l'Occident ; nous vîmes des troupeaux qui revenoient à l'étable en bondiſſant, de jeunes gens les conduiſoient ; les uns jouoient de la cornemuſe, d'autres chantoient ; les oiſeaux de la campagne

n'avoient point encore ceſſé leurs chants, & le Roſſignol avoit commencé les ſiens.

Je jettai mes regards ſur le Santon farouche; il étoit morne au milieu de cette allégreſſe univerſelle; il arrachoit pour ſon ſouper quelques racines inſipides, & ſe diſpoſoit à paſſer la nuit ſur le ſable. Je lui dis : Malheureux ennemi de l'homme, ennemi de toi-même, es-tu ſourd à la voix du plaiſir qui retentit dans toute la nature? Peux-tu entendre ſans émotion les chants de ces jeunes gens ſatisfaits, & l'Alouette qui deſcend des cieux en répétant ſes airs gais, & le Roſſignol qui a commencé ſa chanſon voluptueuſe & tendre? Ne ſens-tu pas que leur chant te dit qu'ils ſont heureux? Ne vois-tu pas les bonds légers des Béliers, & les mouvements de ces Chameaux qui s'égaient ſous le fardeau qui les couvre? De quelle eſpèce es-tu donc, ſi tu ne partage pas le ſentiment de tout ce qui reſpire? Regardes ces arbres utiles, vois le Zéphir agiter leurs branches fleuries; il n'imprime aucun mouvement au rocher, auquel reſſemble ton cœur aride & dur. O! ſi tu n'aimes pas le plaiſir, quel motif as-tu donc de faire le bien? Portes tes yeux autour de toi, vois ces campagnes fertiles, ces cieux & ces mers, qu'eſt-ce que le monde? L'ouvrage

d'un Dieu bon. Quel hommage exige de toi ſa bonté ? Ton plaiſir & une action de grace. Quel devoir t'impoſe ſa bonté ? Le plaiſir des autres. Jouis, voilà la ſageſſe. Fais jouir, voilà la vertu.

O ! mes frères, élus de Mahomet, diſciples fidèles, diſciples d'Hali, de Brama ou de Zerduſt, écoutez les paroles de Saadi, écoutez-les des oreilles de l'ame :

Quand Dieu commanda au Soleil de porter le jour dans l'immenſité des cieux, & de répandre la fécondité ſur le globe de la terre, il diſperſa les hommess & leurs compagnes au Nord, au Midi, à l'Orient, à l'Occident, & il leur dit : Jouiſſez des éléments & des délices de l'ame ; par-tout où vous porterez vos pas, vous rencontrerez vos frères ; ſoyez-vous utiles les uns aux autres, & la terre fleurira ſous vos mains, & les Lions, les Pantères & les Tigres reſpecteront votre union.

L'homme oublia les paroles du Très-Haut, le frère voulut commander au frère, & ils furent ennemis ; les armes de l'injuſte furent employées contre l'innocent, & le ſoumirent ; l'injuſte fit des Loix, & ſes eſclaves dociles lui firent de nouveaux eſclaves.

Dieu daigna ſortir encore du nuage lumineux qu'il a placé autour de ſon trône ; il deſcendit entre la terre & les ſphères, & le tonnerre de ſa voix ſe fit entendre.

Il dit aux hommes : Vous voilà raſſemblés en grands peuples : ô peuples, ſoyez-vous utiles les uns aux autres, & que les productions du Midi paſſent au Nord ; que les lumières de l'Orient éclairent l'Occident : reſtez unis, c'eſt votre intérêt & celui de vos chefs.

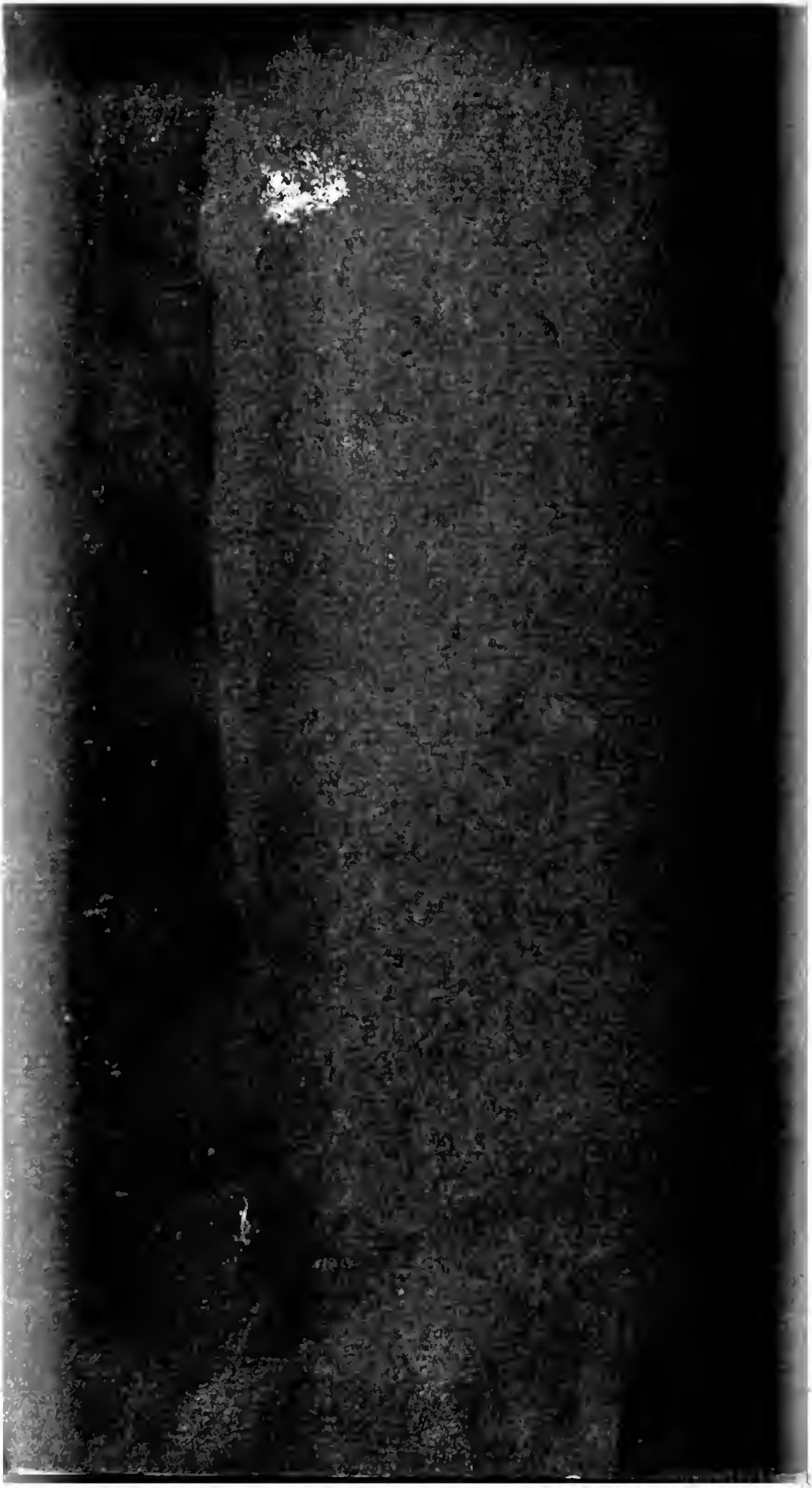
L'homme oublia les paroles du Très-Haut ; des eſprits pervers ſemèrent la défiance d'un bout du monde à l'autre, & la crainte arma les nations contre les nations : bientôt les peuples ne virent plus dans leurs chefs que des ennemis, & les chefs ne virent dans les peuples que des animaux indociles & dangereux.

Rois, Califes, Sultans, Princes de la terre, fermez l'oreille aux diſcours de vos flatteurs ; écoutez la nature, elle vous crie que nous ſommes tous les membres d'un même corps. O arbitres des hommes ! deſcendez en vous-mêmes, liſez dans vos cœurs, & vous y retrouverez les paroles du Très-Haut, elles y ſont gravées.

Faites grace au foible ; ſoulagez le pauvre ; honorez l'homme utile ; récompenſez l'homme

laborieux ; conſultez le Sage ; éloignez l'inſenſé ; rendez juſtice à tous, & vous n'aurez pas d'ennemis.

O arbitres des hommes ; craignez les plaintes des malheureux ; elles parcourent la terre ; elles traverſent les mers, elles pénètrent les cieux ; elles changent la face des Empires. Il ne faut qu'un ſoupir de l'innocent opprimé, pour remuer le monde.

FIN.

660101